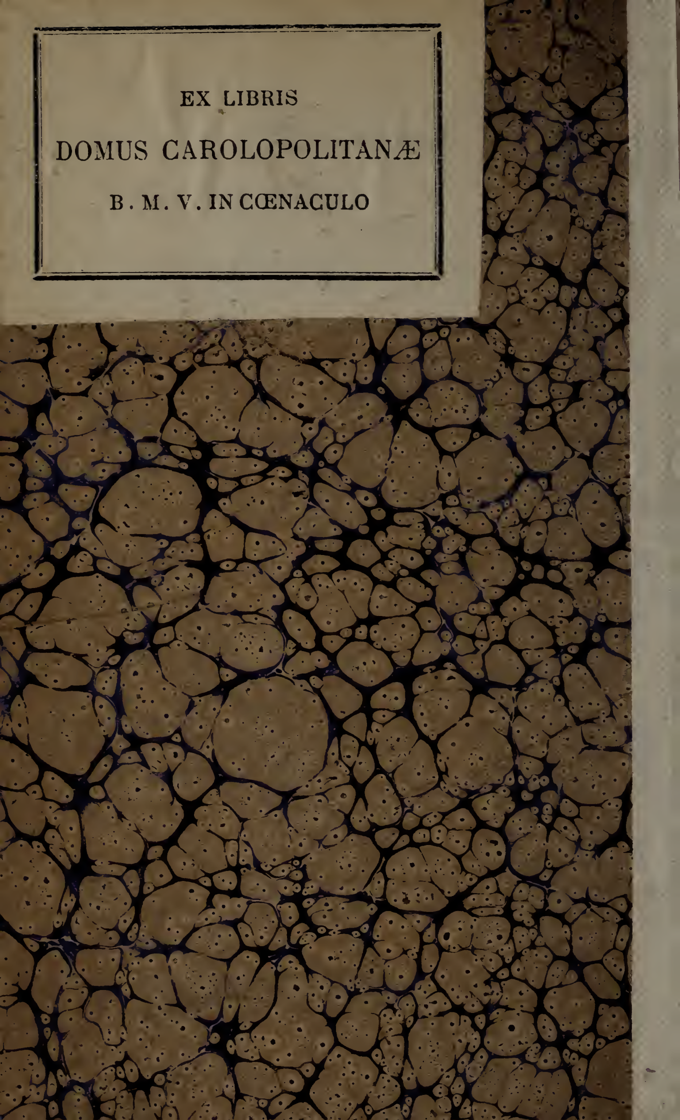
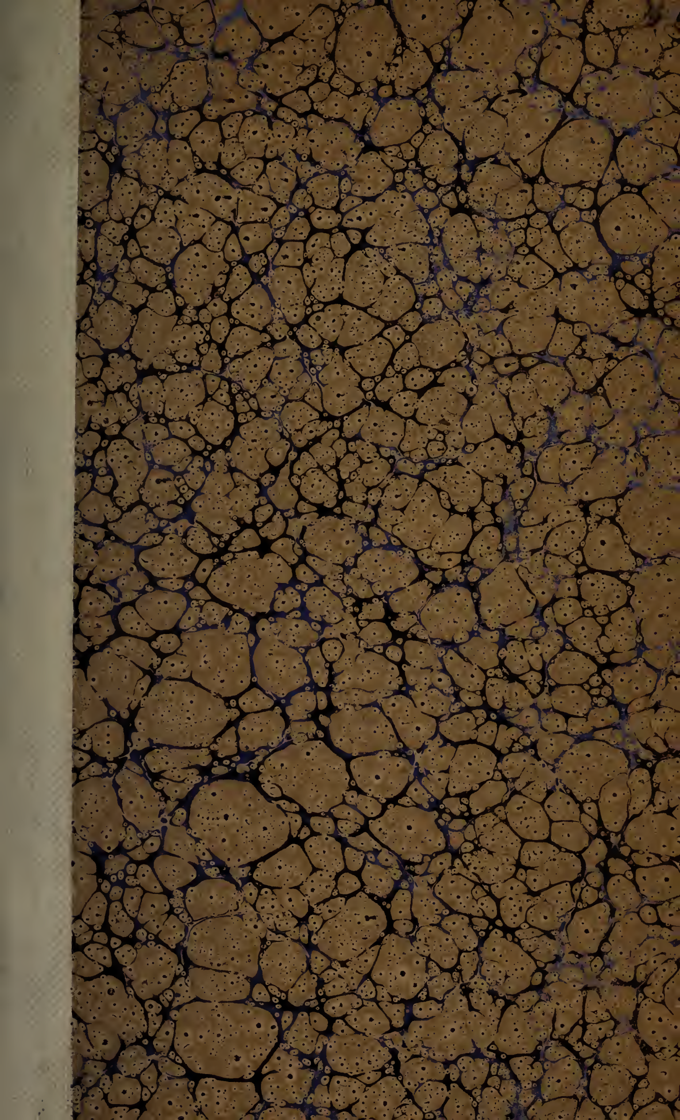



EX LIBRIS
DOMUS CAROLOPOLITANÆ
B. M. V. IN CŒNACULO



LA MÉDITATION

OU

Le Fidèle sanctifié par la pratique de l'Oraison mentale,

PAR

LE R. P. CHAIGNON, S. J. F

Combien grand, Seigneur, est l'amour que j'ai pour votre loi! Elle est tout le jour l'objet de ma méditation. *Ps. 118. 97.*

[3e édition, revue et corrigée.]

TOME TROISIÈME.

ANGERS
LIBRAIRIE DE BRIAND & HERVÉ
9, rue Saint-Laud.

PARIS
CHARLES BLÉRIOT, LIBRAIRE
55, quai des Augustins.

1872.

OCCUPATION

DE L'AME CHRÉTIENNE ET RELIGIEUSE

PENDANT LA MESSE [1].

Le saint sacrifice de la messe est une des plus merveilleuses productions de l'ineffable charité du cœur de Jésus-Christ. « Faites toutes sortes d'efforts, ô Philotée, pour y assister tous les jours. » (S. François de Sales. Introd. à la vie dévote.)

Avant le commencement de la Messe.

QUELS sentiments d'amour, de contrition, de dévotion et de respect, ne dois-je pas avoir, ô mon Dieu ! et dans quelles saintes dispositions ne dois-je pas être, en assistant au divin Sacrifice ! Tout cela me manque : mais j'espère, Dieu de miséricorde, que voyant le désir sincère que j'ai d'entendre cette Messe avec toute la dévotion et la religion qu'elle demande, vous me donnerez une foi vive, une dévotion tendre,

P. Croiset.

cœur du feu de votre amour divin, afin que nous soyons moins indignes d'assister aux sacrés mystères; suspendez votre juste colère; et ne jetant les yeux que sur Jésus-Christ, votre Fils bien-aimé, qui va s'offrir ici pour nous en sacrifice, détournez votre vue de mes offenses; et effacez-les de manière qu'elles ne paraissent plus, même à vos yeux.

C'est avec une entière confiance en votre infinie miséricorde, ô mon Dieu, sans crainte d'être rebuté, que je vous supplie par les mérites et au nom de mon Sauveur Jésus-Christ, d'avoir pitié de cette âme que vous avez créée : regardez avec compassion l'ouvrage de vos mains; faites grâce à ce criminel, Juge encore plus miséricordieux que sévère ; ayez pitié des égarements de cet enfant prodigue, Père plein de bonté. O mon Sauveur Jésus-Christ, vous êtes toute mon espérance, toute ma consolation, toute ma force; soyez mon salut.

Au Gloria in excelsis.

Gloire à Dieu au plus haut des cieux, et paix sur la terre aux hommes qui ont le cœur droit et qui ne cherchent, Seigneur, qu'à vous plaire. Nous vous louons, nous vous bénissons, nous

vous adorons avec tous les sentiments qu'inspirent l'amour, le respect et la reconnaissance. Que ne puis-je vous procurer autant de gloire qu'il vous en est dû, ô très-sainte Trinité! et vous rendre des actions de grâces qui répondent à vos bienfaits! Père tout-puissant, Monarque souverain du ciel et de la terre; adorable Jésus, Fils unique et consubstantiel du Père éternel, Seigneur absolu comme lui, en tout égal à votre Père, par quel excès d'amour avez-vous daigné vous abaisser jusqu'à devenir notre victime, en vous immolant pour nos péchés! Agneau de Dieu, vous pouvez seul les effacer, ayez pitié de nous; et du trône suprême où vous êtes assis à la droite de votre Père, daignez jeter un regard favorable sur nous. Seigneur, vous êtes le seul infiniment saint, infiniment puissant, infiniment au-dessus de tout être créé, avec le Saint-Esprit dans la gloire de Dieu votre Père; soyez aussi envers nous infiniment miséricordieux. Ainsi soit-il.

Aux Oraisons.

Accordez-nous, Seigneur, les grâces que votre Ministre vous demande pour lui, pour nous, et pour toute l'Église. C'est au nom de notre Sei-

gneur Jésus-Christ votre Fils; c'est par l'intercession de la très-sainte Vierge Marie, et du Saint en particulier, dont l'Église célèbre la fête aujourd'hui, que je vous supplie, ô mon Dieu, d'écouter mes prières et d'exaucer mes vœux. Je vous demande avec humilité, mais avec confiance, le pardon de tous mes péchés que je déteste de tout mon cœur. Je vous demande votre divin amour, dont je désire d'être embrasé. Je vous demande toutes les grâces qui me sont nécessaires pour faire mon salut; et la grâce finale qui est un pur don de votre bonté, et que j'attends de votre pure miséricorde. Ainsi soit-il.

A l'Épître.

Comme c'est votre Saint-Esprit qui a inspiré vos Prophètes, vos Apôtres, et tout ce que l'Écriture-Sainte nous apprend : accordez-moi, Seigneur, un cœur docile, pour mettre en pratique les instructions salutaires que les saints Livres me donnent, et les sages conseils de ceux qui sont chargés plus particulièrement de la conduite de mon âme dans la voie du salut. Et comme celui qui sait le bien qu'il faut faire et qui ne le fait pas n'en est que plus coupable, donnez-moi la grâce, Seigneur, de faire désormais tout le bien que je dois faire et que je sais.

A l'Évangile.

C'EST ici, ô mon Dieu, votre vénérable parole; avec quel respect dois-je l'entendre, avec quelle docilité dois-je la croire, avec quelle fidélité dois-je lui obéir! Je me lève debout, Seigneur, pour protester à la face du ciel et de la terre, que je suis prêt à donner ma vie pour les vérités que votre saint Évangile m'enseigne, et que sa morale sera la règle de ma conduite. Je ne veux plus suivre d'autres maximes que les vôtres. Parlez, Seigneur, car c'est avec l'humble soumission d'un serviteur que je vous écoute. Le ciel et la terre passeront; mais vos paroles, vérité éternelle, ne passeront point.

Au Credo.

JE crois, Seigneur; mais quelque vive, quelque universelle, quelque inébranlable, ce me semble, que soit ma foi, ma conduite ne me fait que trop voir combien elle est encore faible. Daignez donc la fortifier, je vous en conjure. Je crois fermement toutes les vérités de notre sainte religion, c'est vous-même qui nous les avez révélées. Je crois qu'il n'y a qu'un seul Dieu en trois personnes, Père, Fils et Saint-Esprit, Dieu éternel, tout-puissant, infiniment

parfait, qui a créé de rien le ciel et la terre, et tout ce qu'il y a, soit visible, soit invisible dans l'univers. Je crois en Notre-Seigneur Jésus-Christ, Fils unique du Père éternel, égal en tout à son Père, vrai Dieu comme lui, Verbe incréé par qui tout a été fait. Qui, pour nous délivrer de l'enfer et nous procurer une félicité éternelle, s'est fait homme dans le sein de la bienheureuse Vierge Marie; a vécu sur la terre; est mort en croix pour le salut de tous les hommes; est ressuscité le troisième jour; est monté au ciel, d'où il viendra une seconde fois visiblement sur la terre pour nous juger. Je crois fermement toutes ces vérités. Je crois au Saint-Esprit, Dieu comme le Père et le Fils, procédant de l'un et de l'autre, source de vie, de vertus et de sainteté. Je crois qu'il n'y a que la sainte Église catholique, apostolique et romaine qui soit la véritable Église, hors laquelle il n'y a point de salut; et je reconnais le Pape comme vicaire de Jésus-Christ, chef visible de cette Église. Je reçois comme règle de foi toutes les décisions de l'Église, et je regarde comme un païen et un publicain, toute personne que cette même Église retranche de son sein. Mais, mon Dieu, que me sert d'avoir la foi, si je n'en fais

pas les œuvres? donnez-moi, Seigneur, une foi vive; faites, Seigneur, que je prouve ma foi par mes œuvres.

A l'Offertoire.

Agréez, mon Sauveur et mon Dieu, que, joignant mon intention à celle du Prêtre, je vous offre ce divin Sacrifice en action de grâces de tous les bienfaits dont vous nous avez comblés, et moi en particulier, quelque ingrat, quelque indigne que j'en sois. Je vous l'offre pour mes péchés; je les déteste de tout mon cœur. Pardonnez-les-moi, Seigneur, en considération de la divine Victime qui va vous être immolée; et n'ayant égard qu'à ses mérites, daignez pourvoir à tous mes besoins spirituels et temporels, surtout accordez-moi la grâce de mourir dans votre amour. Tout indigne que je sois de paraître devant vous, Père infiniment saint, j'ose vous présenter cette hostie sacrée pour l'expiation des péchés innombrables dont je me reconnais coupable. Je vous l'offre aussi pour tous ceux qui assistent avec moi à ce redoutable Sacrifice, et généralement pour tous les fidèles vivants et morts. Lavez-moi, Seigneur, de mes iniquités, purifiez mon âme de toutes ses taches, afin que je puisse paraître devant vous avec moins d'indignité.

A la Préface.

Voici le moment, mon Seigneur Jésus-Christ, où vous allez descendre sur cet autel; rien de terrestre ne doit plus m'occuper; mon cœur ne doit plus soupirer qu'après vous, purifiez-le par le feu de votre amour, afin qu'il n'ait plus de goût que pour les biens célestes. Quelles actions de grâces ne vous devons-nous pas pour tous vos bienfaits, et singulièrement pour vouloir tous les jours, et plusieurs fois le jour, renouveler pour nous sur l'autel le sacrifice du Calvaire? C'est par Jésus-Christ votre Fils bien-aimé, Père éternel, que tous les Esprits heureux vous glorifient, et vous rendent leurs hommages. Agréez, Seigneur, que des pécheurs, tels que nous sommes, joignent leurs faibles louanges à celles de ces saintes Intelligences; et que, nous unissant tous de cœur et d'esprit, nous disions avec un transport de joie, d'amour, de reconnaissance et d'admiration : Saint, infiniment Saint, seul véritable Saint est le Seigneur notre Dieu; tout l'univers est plein de sa gloire. Que les Bienheureux bénissent dans le ciel, pendant que nous l'adorons sur la terre, Celui qui va descendre au nom du Seigneur; à lui soit honneur et gloire dans tous les siècles.

C'est au nom et par les mérites de Jésus-Christ votre Fils et notre Seigneur, lequel sans quitter le ciel va être réellement sur cet autel, que nous vous conjurons, ô Père miséricordieux, de nous appliquer les fruits de cet adorable Sacrifice, dont la victime toute pure est infiniment agréable à vos yeux. C'est en son nom que nous vous supplions de conserver toujours, de défendre et de rendre tous les jours plus florissante, plus triomphante par tout l'univers, votre sainte Église catholique. Que le Pape, qui en est le chef visible, soit toujours plus animé de l'esprit de Jésus-Christ, dont il est le vicaire ici-bas ; que le Prélat à qui vous avez confié le soin de ce diocèse, nous inspire toujours, et par l'ardeur de son zèle, et par la sainteté de ses exemples, une foi pure, une piété tendre, une constante et solide vertu. Que l'autorité temporelle, guidée par votre sagesse et votre justice, maintienne dans notre chère patrie l'ordre, l'équité, la paix, et y fasse fleurir la sainte religion. Enfin, que tous les vrais fidèles répandus dans tout le monde ne se laissent jamais séduire par l'erreur, ni corrompre par le vice, et que tous ceux qui ont le malheur d'être séparés de l'Église catholique,

apostolique et romaine, la consolent par leur retour dans son sein.

A l'Élévation de l'Hostie et du Calice.

Je vous adore, mon Seigneur et mon Dieu, Jésus-Christ mon Sauveur, réellement présent dans cette hostie. Je vous adore, Agneau de Dieu, sainte victime, par qui tous les péchés du monde sont effacés; c'est encore pour mon salut que vous vous immolez sur cet autel, ô amour! ô bonté! ô Dieu de miséricorde! que ne puis-je vous être offert ici en sacrifice, et par le même feu divin qui vous rend ma victime, vous être ici moi-même immolé! Quelque multipliés que soient mes crimes, quelque indigne que je sois de pardon, Père infiniment miséricordieux, vous ne sauriez ne pas vous laisser fléchir, et ne pas me pardonner en voyant ce sang précieux de votre Fils répandu pour l'expiation de mes péchés, et pour laver mon âme de toutes ses souillures. Je suis comptable à votre divine Majesté de bien des grâces que vous m'avez faites et dont j'ai abusé : mais enfin je vous offre une victime d'un prix infini; et Jésus-Christ, qui s'immole pour moi sur cet autel, est bien suffisant pour payer toutes mes dettes et pour me mériter de

nouvelles grâces, quelque indigne que j'en sois.

Je vous conjure, mon Dieu, d'avoir pitié de ceux et de celles qui ont eu l'avantage de mourir dans votre grâce, mais qui sont encore dans la souffrance, et particulièrement de mes parents, de mes amis, de mes bienfaiteurs, de mes ennemis ; tirez-les, Seigneur, en vue de ce Sacrifice, de leur triste prison, ce sont des âmes qui vous sont chères ; hâtez-vous de les admettre au doux séjour des bienheureux.

Au Pater.

Voici, Seigneur, un enfant prodigue qui vient se jeter à vos pieds, et qui couvert de confusion au souvenir de son ingratitude, ose encore vous appeler son Père. J'avoue, ô mon aimable Père, que j'ai déshonoré votre saint nom par ma conduite si peu chrétienne; mais ma ferveur désormais à votre service, et mon zèle pour votre gloire prouvera le désir sincère que j'ai de voir votre royaume établi dans mon cœur, et dans celui de tous les hommes. Convertissez tous les pécheurs, retirez tous les hérétiques de l'erreur, faites que tous les schismatiques reviennent de leur égarement; ramenez-les tous dans le sein de votre Église, et que comme il

n'y a qu'un seul pasteur, il n'y ait plus qu'une seule bergerie. Que votre volonté, à laquelle j'ai eu la témérité de m'opposer tant de fois, s'accomplisse sur la terre comme au ciel. Daignez pourvoir chaque jour à tous mes besoins; pardonnez-moi mes iniquités, comme je pardonne sincèrement les injures qu'on m'a faites; préservez-moi de toute rechute dans le péché, en éloignant de moi toutes les tentations, ou en m'accordant la grâce d'en triompher; délivrez-moi du seul mal que je dois craindre, le péché, et conservez-moi dans votre amour. Ainsi soit-il.

*A l'*Agnus Dei.

Agneau de Dieu immolé pour moi, divin Agneau qui effacez les péchés du monde, effacez les miens : vous le voyez, Seigneur, c'est de tout mon cœur que je les déteste. Effacez donc toutes mes iniquités ; et si j'étais assez heureux pour être déjà purifié, lavez-moi toujours de plus en plus, purifiez-moi davantage, et préparez-vous vous-même dans mon cœur une demeure moins indigne de vous.

A la Communion du Prêtre.

Qu'il me serait doux, ô mon Dieu, d'être de ces heureux fidèles à qui une conscience pure, une vie sainte, une piété tendre, permet d'être admis tous les jours à votre sainte Table, et de communier réellement tous les jours ! Faites du moins, Seigneur, que j'y supplée par la communion spirituelle. Vous voyez le désir ardent que j'ai de vous recevoir ; si la faim que j'ai de ce pain céleste, de votre Corps adorable, peut tenir lieu de préparation, mon cœur est prêt, Seigneur, mon cœur est prêt. Car comme un cerf, après une longue course, cherche une fontaine où il puisse se désaltérer : ainsi mon âme soupire après vous, ô Jésus. Pain vivant descendu du ciel pour me donner la vie, rassasiez la faim d'une âme qui ne veut plus se nourrir que de vous : source d'eau vive qui jaillit jusqu'à la vie éternelle, éteignez la soif d'une âme que nulle créature ne saurait désaltérer. Faites, Seigneur, que le désir de communier supplée à la communion sacramentelle dont je ne suis pas digne ; et par votre bonté infinie, faites que j'en ressente les précieux effets. Si je ne puis rece-

voir aujourd'hui réellement votre sacré Corps, animez-moi de votre Esprit ; au défaut de votre sacrement, donnez-moi une partie des grâces qu'il aurait produites en moi, si mes infidélités ne m'en avaient rendu indigne. Que ces grâces, Seigneur, me fassent vaincre les obstacles qui m'empêchent de communier aussi souvent que je le désirerais. Qu'ai-je donc à désirer dans le ciel, et que puis-je désormais aimer sur la terre, si ce n'est vous, ô mon Dieu, qui êtes mon partage pour l'Éternité ?

Après la Communion.

Que vous rendrai-je, ô Dieu de bonté, pour tous les bienfaits dont vous me comblez, et singulièrement pour la grâce que vous m'avez faite d'assister à cet auguste Sacrifice, grâce que vous n'avez pas faite à tant d'autres quoiqu'ils en soient moins indignes que moi ? Mais quelle doit être ma reconnaissance pour la bonté que vous avez eue de m'inspirer un désir si ardent de vous recevoir, ô Jésus, et de suppléer en quelque manière par là à la communion sacramentelle ? Soyez béni à jamais, mon aimable Sauveur ! Quelle doit être aujourd'hui ma fidélité à votre service, et à l'observation parfaite de votre loi !

Je fais un ferme propos de mourir plutôt que de m'exposer à la violer par aucune faute volontaire. Mes yeux, qui ont eu le bonheur de vous voir caché sous les espèces sacrées, s'abstiendront désormais de tous regards capables de troubler la paix, ou de souiller la pureté de mon âme; mes oreilles, qui ont entendu votre divine parole, seront fermées à tous les discours peu chrétiens; ma langue, qui vient de prononcer vos louanges et invoquer votre saint nom, ne sera point profanée par des conversations mondaines; enfin, mon cœur, embrasé du feu de votre amour en assistant aux sacrés mystères, ne sera plus ouvert aux désirs terrestres. C'en est fait, je suis tout à vous; faites, ô le Dieu de mon cœur, que je ne vive plus que pour vous.

Au dernier Évangile.

Verbe éternel, Fils unique et consubstantiel du Père, comme tout avait été créé par vous, tout a été aussi réparé par vous. Je vous rends hommage de tout ce que nous sommes et de tout ce qui a été créé pour notre usage. Vous êtes la vraie lumière; sans vous, il n'y a que ténèbres. Vous êtes la voie; qui ne la suit pas s'égare. Vous êtes la vérité; hors de vous il n'y a qu'er-

reur, que mensonge. Vous êtes la vie ; sans vous et hors de vous on ne trouve que la mort. Ne permettez pas, Seigneur, que je sorte jamais de cette voie. Faites que je ne suive plus d'autres lumières que celles de la foi ; que ce ne soit plus moi qui vive, mais que ce soit Jésus-Christ qui vive en moi. Vous avez été visiblement dans le monde, ô mon Sauveur, et le monde n'a pas voulu vous connaître ; à Dieu ne plaise que je suive jamais l'esprit et les maximes du monde ; le monde est votre ennemi, je veux être éternellement le sien.

Verbe fait chair, je vous adore avec le plus profond respect dont je suis capable ; toute ma confiance, toute l'espérance de mon salut est en vous seul ; et puisque j'ai l'honneur et le bonheur d'être à vous, je ne veux plus avoir d'autre règle de conduite que votre Évangile, nulle autre morale que la vôtre ; faites que je forme si bien toute ma vie sur cette règle, que je puisse être reconnu à l'heure de la mort pour votre disciple, et recevoir l'héritage des enfants de Dieu. Ainsi soit-il.

LA MÉDITATION

OU

Le Chrétien sanctifié par la pratique de l'Oraison mentale.

SECTION DEUXIÈME.

CARÊME ET TEMPS PASCAL.

§ Ier. PROPRE DU TEMPS.

(*Suite.*)

XLV. MÉDITATION.

VENDREDI DE LA SEMAINE DE LA PASSION. — MARIE AU PIED DE LA CROIX.

I. Son amour pour Jésus-Christ nous aide à comprendre ses souffrances.
II. Ses souffrances nous aident à comprendre son amour pour nous.

Ier P. *Amour de Marie pour Jésus, mesure de ses souffrances au pied de la croix.* Plus elle aime l'adorable patient qu'elle a sous les yeux, plus grande est la part qu'elle prend à ses souffrances. Or, quel est cet amour ? C'est celui de la plus

tendre des mères pour son fils, de la plus sainte des créatures pour son Dieu.

1° Elle aimait Jésus comme son fils. La nature ne connaît rien qui égale en tendresse l'amour d'une mère. Elle vit, souffre, se réjouit dans son enfant comme en elle-même. Entendons la Cananéenne dire au Sauveur : *Ayez pitié de moi... ma fille est cruellement tourmentée par le démon.* C'est d'elle-même qu'on prendra compassion, en prenant compassion de son enfant.

En créant Marie, Dieu la destinait non-seulement à être mère, mais à être la mère de son Verbe incarné ; il lui donna donc le cœur maternel le plus parfait. D'ailleurs aucune affection tant soit peu déréglée, suite du péché originel, ne partagea son cœur immaculé ; jamais elle n'aima que ce qu'elle dut aimer. Enfin, jamais un autre fils ne présenta autant de charmes à l'amour d'une mère, soit que Marie considérât les qualités qu'elle découvrait dans le sien, soit qu'elle songeât aux insignes faveurs qu'elle en avait reçues. Que ne devait-elle pas à Jésus ? Est-il un seul de ses priviléges qui ne se rattache, comme principe ou comme conséquence, à sa divine maternité ?

2° Elle l'aimait comme son Dieu. Aux flammes de l'amour maternel venaient s'ajouter dans son

cœur tous les feux de l'amour divin. C'est la pensée des plus graves docteurs, que, dès le moment de sa conception toute pure, son amour pour Dieu surpassa celui des séraphins. Or, cet amour ne cessa jamais de s'accroître, et par le commerce intime qu'elle eut pendant trente-trois ans avec Celui, qui n'était venu sur la terre que pour y apporter le feu du saint amour, et par son admirable fidélité aux grâces qu'elle recevait à chaque instant ! fidélité continuellement récompensée par une augmentation d'amour. C'est avec ce cœur que Marie aimait Jésus, son fils et son Dieu. Partons de là, pour sonder l'abîme d'affliction où elle fut plongée, quand elle apprit le commencement de la Passion, quand elle en suivit les progrès, mais surtout quand elle en vit la consommation sur le Calvaire.

Lorsqu'elle fut informée dès le matin, de ce qui s'était passé pendant la nuit au jardin des Oliviers, et dans la maison de Caïphe, oh ! qu'elle regretta de n'avoir pu essuyer de sa main la sueur sanglante de ce cher fils ! Que n'était-elle là pour faire l'office de l'ange consolateur; et au moment où Jésus se livra, pour compenser tant d'outrages par ses adorations, tant de brutalités par sa tendresse !.. Elle s'empresse d'aller à sa recherche. Hélas ! où va-t-elle le trouver, et dans quel état ? Elle voit le

peuple se précipiter vers le prétoire, lorsqu'on annonce qu'il va être flagellé !.. Elle entend le bruit des verges qui meurtrissent les membres de son fils ; plus tard celui des marteaux qui enfoncent les clous dans ses pieds et dans ses mains !

Mais c'est principalement au pied de la croix qu'il faut la contempler, puisque c'est là qu'elle devient la reine des martyrs, et que toutes ses douleurs sont à leur comble. Ce ne sont plus comme dans la Circoncision quelques gouttes de sang, qu'elle pouvait étancher, c'est tout ce sang divin qui coule par de larges et profondes blessures. Bien loin de procurer le moindre soulagement à ce fils tant aimé, elle est pour lui un surcroît de souffrances[1]. O Fils, ô Mère ! Quel flux et reflux de douleurs entre ces deux âmes si étroitement unies ! Elles se blessent mutuellement par leur amour mutuel ; ce sont deux bûchers qui se communiquent leurs flammes.

On croit entendre Marie se plaindre avec Jésus mourant, et se résigner comme lui : « *Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonnée ?* Mais malgré cet abandon, toujours soumise à votre volonté sainte, je remets mon âme entre vos mains

[1] Quis est homo qui non fleret, matrem Christi si videret, in tanto supplicio ?

en y remettant celle de mon fils. » Ainsi tout est consommé ; le Fils et la Mère sont immolés l'un par l'autre : *Consummatum est.* Mêlons nos larmes aux larmes de cette mère désolée. Reprochons-nous d'avoir été la cause de son affliction profonde, mais ensuite cherchons-y les motifs de nos plus douces et de nos plus solides consolations.

IIe P. *Souffrances de Marie sur le Calvaire, preuve et mesure de son amour pour nous.* Que la mère de Dieu exerce sur son fils une véritable toute-puissance, qui n'a besoin que de prier, c'est ce qui ne peut être mis en doute, après la multitude presque infinie de faits avérés qui l'attestent, et le langage précis des docteurs qui l'enseignent. Saint Anselme résume ainsi la tradition sur ce point : « Comme il est impossible que ceux de qui la Vierge Marie détourne ses regards, arrivent au bonheur du salut, ainsi est-il nécessaire que ceux qu'elle regarde avec compassion, et pour qui elle prie, soient justifiés et glorifiés. » Que nous reste-t-il donc à désirer, si l'amour de Marie pour nous égale son pouvoir, si elle veut nous rendre heureux autant qu'elle le peut ? O mon âme, pour te donner une conviction si douce, regarde la plus affligée des mères, debout au pied de la croix. Comprends ce qu'elle

fait par amour pour toi, et ce que fait son fils mourant pour augmenter encore cet amour.

1° Saint Thomas pense, et c'est le sentiment commun, que Dieu exigea le consentement formel de l'auguste Vierge pour lui ôter son fils, comme il l'avait exigé pour le lui donner; qu'elle dut souscrire à son immolation sanglante sur le Calvaire, comme elle avait consenti à son incarnation dans son sein virginal. Mais quoi ! y avait-il donc, au ciel ou sur la terre, un intérêt capable de compenser dans le cœur d'une telle mère la perte d'un tel fils, surtout par une si horrible mort ? Oui, l'intérêt de nous sauver. L'amour de Marie pour Jésus fut son bourreau, son amour pour nous fut son soutien.

Au moment où l'ange lui avait annoncé qu'elle serait mère du Rédempteur, elle avait entrevu ce que lui coûterait une dignité si glorieuse ; elle le voit maintenant dans la plus douloureuse clarté, elle le sent d'une manière accablante. Mais le même dévouement à notre bonheur, qui lui avait déjà fait accepter tant de pénibles épreuves, la fortifie dans cette épreuve suprême. Ce qu'elle avait dit à Gabriel en recevant la divine maternité : *Qu'il me soit fait selon votre parole*, elle le répète à Dieu au plus fort de sa douleur, ou bien elle dit avec Jésus et dans les mêmes sentiments : « O mon Père, si ce

calice peut s'éloigner de moi, sans que j'en épuise toute l'amertume !.. Regardez la face de votre Christ, votre fils et le mien... N'a-t-il pas assez souffert ? Votre justice n'est-elle pas satisfaite ? Ne serait-il pas possible, ô mon Dieu, de lui conserver, de conserver à sa pauvre mère, le souffle de vie qui lui reste ?.. Si cependant la rédemption des hommes ne peut être *abondante*, sans que sous mes yeux il rende le dernier soupir, que votre volonté soit faite : *Non mea voluntas, sed tua fiat !* »

Aussi le Sauveur attendait ce moment, où l'amour de Marie pour nous aurait atteint son plus haut dégré de perfection, en obtenant d'elle le plus grand de tous les sacrifices, pour l'investir des droits et de la qualité de notre mère : *Ecce filius tuus,.. ecce mater tua.* Mais quelle impression nouvelle dut faire sur son cœur ce dernier acte de la volonté de son fils à notre égard ?

2° Quand, jusque-là, elle n'aurait eu pour nous que de l'indifférence, de semblables paroles dans les circonstances où elle les entendait, ne lui auraient-elles pas inspiré l'amour maternel le plus ardent ? C'est son fils mourant qui lui parle : « *Femme,* je ménage votre sensibilité en ne vous donnant pas un nom plus doux ; vous voyez ce que j'ai fait pour les hommes et combien je désire leur bonheur ; je re-

mets leurs intérêts entre vos mains. Soyez leur mère; aimez-les avec quelque proportion comme vous m'avez aimé moi-même. Voici Jean, mon disciple, considérez en lui tous mes disciples, aimez-moi en eux, en les aimant pour moi : *Ecce filius tuus.* » Si on pense que les dispositions de l'auguste Vierge nous étaient déjà si favorables, quelle idée se fera-t-on de l'accroissement d'amour que produisit en elle cette dernière recommandation de Jésus mourant ? Quand une autre mère pourrait oublier ses enfants, non, Marie ne saurait oublier les siens. Consolons cette mère affligée ; remplaçons, autant qu'il nous sera possible, l'adorable fils qu'elle a sacrifié pour nous ; mais craignons surtout de l'affliger encore, en nous défiant de sa tendresse. Nous y avons des droits sacrés. *Eia mater, fons amoris, me sentire vim doloris fac, ut tecum lugeam. Fac ut ardeat cor meum in amando Christum Deum, ut sibi complaceam.*

XLVI. MÉDITATION.

DIMANCHE DES RAMEAUX. — ENTRÉE TRIOMPHALE DE JÉSUS A JÉRUSALEM. — CONTEMPLATION.

I. Contempler les personnes.
II. Ecouter les paroles.
III. Considérer les actions.

Premier prélude. « Jésus approchant de Jérusalem, envoya deux de ses disciples et leur dit : Allez à ce village qui est devant vous ; vous y trouverez une ânesse avec son ânon ; déliez-les et me les amenez... Les disciples exécutèrent cet ordre, et ayant amené l'ânesse et l'ânon, ils les couvrirent de leurs vêtements et le firent monter dessus... Une grande multitude de peuple étend ses vêtements sur son passage ; d'autres coupent des branches d'arbres et les jettent dans le chemin par où il devait passer. Ils criaient : *Hosanna, salut et gloire au fils de David...* Mais les pharisiens dirent à Jésus : *Faites donc taire vos disciples.* » (Matth. 21.)

Deuxième prélude. Se représenter le chemin de Bethphagé[1] à Jérusalem, couvert de vêtements, jonché de feuilles vertes, et la nombreuse multitude qui escorte le Sauveur.

[1] Village peu distant de Béthanie, et à une demi-lieue de Jérusalem.

Troisième prélude. Demander à Jésus la grâce de connaître comme lui toute la fragilité de la gloire qui vient des hommes ; le prier d'entrer en triomphe dans nos âmes et de n'en sortir jamais.

Ier P. *Contempler les personnes.* — Jésus, l'adorable triomphateur. Il sort de Béthanie, de la maison de Lazare, où il a laissé dans l'ivresse du bonheur une famille qu'il avait trouvée dans les larmes. Maintenant il va se prêter à la joie d'un peuple qui le reconnaît pour le Messie tant désiré, ou du moins pour un grand prophète. Admirez la connaissance qu'il a de l'avenir comme du présent, des événements qui dépendent d'une volonté libre, comme de ceux qui sont l'effet d'une cause nécessaire, lorsqu'il envoie deux de ses disciples au village voisin, et qu'il leur prédit si nettement le succès de leur mission. Remarquez sa douce et aimable majesté, au milieu de cette ovation spontanée, où tout respire une simplicité qui lui plaît. Il est aussi calme dans les honneurs qu'il le sera bientôt dans les opprobres. Sans être insensible aux témoignages d'affection qu'il reçoit, il pense à l'inconstance du cœur humain. — Les apôtres, qui environnent leur maître et prennent une grande part au triomphe dont il est l'objet. Est-il pour les bons chrétiens une satisfac-

tion préférable à celle de voir Jésus connu, adoré, aimé? S'associant à tous ses états, ils s'affligent quand on l'offense, ils sont heureux de le voir glorifié. — Le peuple, qui décerne ce triomphe. Il se compose d'habitants de Jérusalem, et d'étrangers qui s'y étaient rendus pour la fête de Pâques. Les uns étaient déjà ses disciples; les autres étaient disposés à croire en lui, d'après les miracles qu'ils lui avaient vu opérer, ou dont on leur avait fait le récit. Tous étaient sous l'impression favorable que venait de produire la résurrection de Lazare... Voyez la joie qui brille sur tous ces visages, et vous-même, réjouissez-vous de la justice qui est enfin rendue à votre divin roi... — Mais Marie, où est-elle? Pourquoi ne vient-elle pas jouir du triomphe de son fils?.. Elle était près de lui à la crèche, elle l'accompagnera sur le calvaire; mais au jour de sa gloire elle ne paraît pas. Il faut qu'elle m'apprenne que l'obscurité et le désir d'être ignoré des créatures, sont la voie la plus sûre pour demeurer uni à Dieu et avancer dans son amour. Il faut qu'elle m'excite, par son exemple, à rechercher, pendant cette vie destinée aux souffrances, non ce qui flatte la nature, mais ce qui la crucifie.

IIe P. *Écouter les paroles.* — Parmi ce peuple, devenu libre de s'épancher, ceux qui font profession

d'être disciples du Sauveur, se forment en groupes, chantent ses louanges, racontent les miracles dont ils ont été les témoins, les bienfaits qu'ils ont reçus... Ils communiquent leurs sentiments à toute la multitude, et bientôt les troupes qui précèdent et celles qui suivent, célèbrent à l'envi la gloire de Dieu, et bénissent le Fils de David qui vient au nom du Seigneur [1]. — Mais la joie des bons fait le tourment des méchants, et les louanges de Dieu sont le supplice des impies. Les pharisiens ne peuvent dissimuler leur dépit, en présence de ces témoignages d'estime et d'affection donnés au Sauveur : ils voudraient que lui-même imposât silence à ses disciples [2]... — Il leur répond que s'ils se taisaient, les pierres crieraient à leur place ; et, en effet, elles ont parlé ces pierres ; elles ont élevé la voix, poussé leur cri, à la mort de leur créateur, lorsque ses disciples étaient muets. Leur voix a été entendue, elle a touché les cœurs les plus durs, et les a contraints de reconnaître que ce crucifié était vraiment le Fils de Dieu [3].

[1] Turbæ quæ præcedebant et quæ sequebantur, clamabant dicentes ; Hosanna filio David : Benedictus qui venit in nomine Domini ; hosanna in altissimis. — Cœperunt omnes turbæ discipulorum gaudentes, laudare Deum voce magnâ.

[2] Magister, increpa discipulos tuos.

[3] Vere Filius Dei erat iste. *Matth.* 27. 54.

O Jésus ! la bouche de vos serviteurs et de vos amis serait-elle muette, pour vous louer et vous gagner des cœurs, quand celle des méchants est si féconde en paroles de blasphème et de scandale ? Faites que nous parlions avec courage, quand il s'agit de soutenir les intérêts de votre gloire ; faites surtout que la sainteté de notre vie jette un cri qui confonde vos ennemis, et qui édifie ceux qui vous aiment.

IIIe P. *Considérer les actions.* — Après le départ de Béthanie, les deux disciples que Jésus envoie au village voisin, et qu'il charge de lui amener sa modeste monture, ne font aucune observation sur un commandement qui devait leur paraître étrange, imprudent, injuste même. L'idée qu'ils ont de celui qui leur parle ne leur permet pas une pensée de cette nature. Ils partent sur-le-champ, et préludent par cette obéissance à celle qu'il exigera d'eux, quand il leur ordonnera d'aller instruire toutes les nations, de briser leurs fers, et de les lui amener pour servir à son éternel triomphe.

A Jérusalem, dès que le peuple est informé que Jésus vient, il sort en foule à sa rencontre. D'aussi loin qu'il l'aperçoit, saisi d'un sentiment de respect, et cédant au transport de sa joie, il se met à couper des branches de palmier et d'olivier, qu'il tient à la

main et qu'il agite en signe de réjouissance. Chacun fait ce qu'il peut imaginer pour fêter le roi d'Israël, l'envoyé du Seigneur. Les uns se dépouillent de leurs vêtements et en tapissent les bords du chemin, d'autres prennent des feuilles sur les arbres et en jonchent la route... Jésus s'avance, entre à Jérusalem, et va au temple, au milieu des acclamations d'une multitude toujours croissante, qui ne cesse de le bénir. Ainsi est vérifiée la prophétie : « Dites à la fille de Sion : Voici votre roi qui vient à vous plein de douceur. »

Glorieux triomphe, image d'un autre, dans lequel cet oracle trouve un accomplissement encore plus parfait, lorsque le Fils Dieu rentre, par la sainte communion, dans une âme d'où le péché l'avait banni. Les palmes sont le symbole des victoires qu'il a remportées sur les ennemis de cette âme ; les vêtements étendus sur le chemin figurent les vices dont elle s'est dépouillée avec le secours de la grâce, pour être moins indigne de recevoir un Dieu. Au moment de son entrée dans ces temples vivants, la Jérusalem céleste est toute en fête [1]. Les anges applaudissent à la gloire de Jésus, et félicitent le pé-

[1] Cum intrasset Jerosolymam, commota est universa civitas.

cheur rentré dans ses bonnes grâces, devenu l'objet de son amour [1].

Colloque avec Jésus-Christ. L'adorer, le glorifier, avec tous les saints et les anges du ciel, avec tous les justes de la terre. — Le remercier de ce qu'il est venu à nous plein de douceur par le mystère de son Incarnation, de ce qu'il daigne y venir d'une manière encore plus ravissante, par le sacrement de son corps et de son sang. — Lui demander la grâce d'une fidélité constante à le servir et à l'aimer, afin que nous puissions le louer, et maintenant et toujours, dans les siècles des siècles !

XLVII. MÉDITATION.

LUNDI SAINT. — TRIOMPHE DE JÉSUS-CHRIST ENTRANT DANS NOS AMES PAR LA SAINTE COMMUNION.

I. Combien le Sauveur désire ce triomphe.
II. Combien nous devons le désirer nous-mêmes.

PREMIER PRÉLUDE. Représentons-nous Notre-Seigneur parlant pour la première fois du mystère de l'Eucharistie, et l'étonnement de ceux qui l'entendent publier une doctrine qui leur paraît si étrange.

DEUXIÈME PRÉLUDE. Prions-le de nous éclairer sur

[1] Dico vobis, gaudium erit coram Angelis Dei super uno peccatore pœnitentiam agente. *Luc*, 15. 10.

ce touchant mystère, et de nous donner, avec une foi parfaite, un grand amour pour la sainte communion.

Ier P. *Jésus désire vivement s'unir à nous par la divine Eucharistie*. Quand on est porté à l'exécution d'un dessein par une volonté forte et un ardent désir, aucune difficulté ne semble insurmontable, aucun sacrifice n'arrête, on ne néglige aucun moyen. Partons de là pour comprendre combien le Fils de Dieu désire se donner à nous par la sainte communion.

1° Et d'abord que de difficultés à vaincre! Un Homme-Dieu, vivant et immortel, se faire la nourriture des hommes, leur permettre de manger sa chair et de boire son sang!.. la raison est confondue à ce seul énoncé. Que peut-on imaginer qui présente à l'esprit plus d'impossibilités apparentes, du côté de Dieu et de nous-mêmes? Qui sommes-nous, Seigneur, et qui êtes-vous, pour que vous songiez à nous honorer d'une alliance si étroite? La nourriture que je prends devient une même chose avec moi; comment se peut-il faire que le néant devienne une même chose avec le créateur de l'univers? Vous me dites: « Je suis la vie de celui qui me mange[1]. » Vivre de votre vie, ô mon Dieu,

[1] Qui manducat me, et ipse vivet propter me.

est sans doute la plus grande de toutes les gloires, le plus désirable de tous les biens ; mais comment est-il possible que je vous mange ? Les puissances célestes les plus élevées tremblent devant vous, *tremunt potestates* ; comment pouvez-vous dire à des créatures qui ne sont rien : *Prenez et mangez, ceci est mon corps ; buvez, ceci est mon sang ?*

« Oui, » me répond le Sauveur ; « je la fais à tous mes disciples, cette invitation qui étonne le ciel aussi bien que la terre. Oui, je veux être à toi comme le pain qui te nourrit, comme le breuvage qui te désaltère [1]. Il est vrai que, pour arriver à l'accomplissement de ce désir, je devrai déployer la force de mon bras, multiplier les prodiges pour écarter les obstacles qui s'opposent à cette union. C'est par moi que règnent les rois, et il faudra que j'obéisse à l'ouvrage de mes mains, non pendant quelques instants, mais jusqu'à la fin des siècles. Il faudra qu'à la voix de mes serviteurs, je détruise la substance du pain sans rien changer à ses apparences. Il faudra que je me trouve en même temps sur des milliers d'autels, dans des millions d'hosties, sans rien perdre de mon unité ; que l'on puisse diviser ces hosties, sans que je cesse d'être indivisible... Combien de lois établies par moi devrai-je renverser ! Mais ces miracles,

[1] Caro enim mea vere est cibus, et sanguis meus vere est potus.

mon amour les demande, ma puissance les fera.» Ce n'est pas tout.

2° Pour réaliser ce projet d'incompréhensible charité, tel qu'il l'avait conçu, il fallait que le Fils de Dieu rentrât dans une longue et nouvelle carrière d'humiliations, qui paraissaient inconciliables avec l'état de son humanité glorifiée. Eussions-nous osé le prendre pour nourriture s'il ne s'était effacé, anéanti encore plus qu'il n'avait fait dans les mystères de son incarnation, de sa naissance et de sa mort? C'est principalement à sa table qu'il devra être le Dieu caché, et qu'il sera trop souvent, hélas! le Dieu méconnu. Combien d'âmes irréfléchies, indiscrètes, sacriléges, abuseront indignement d'une obscurité qu'il a jugée nécessaire pour se rendre accessible à tous? Mais il a plus craint de troubler la confiance des justes, s'il laissait échapper un rayon de sa gloire, que de s'exposer aux outrages des pécheurs, en voilant tout l'éclat de sa majesté sainte. Il sera donc nié, dédaigné, insulté, foulé aux pieds!.. Il faut qu'il s'y résigne s'il veut s'unir à nous dans cette intimité sacrée. Il le prévoit, son cœur s'y attend : *Improperium exspectavit cor meum et miseriam.* Il ne recule pas devant ce calice amer; tout est sacrifié au désir qu'il a de nous identifier avec lui et de pouvoir dire en parlant de cha-

cun de nous : Il demeure en moi et je demeure en lui... Voici encore une autre manifestation de ce désir.

3° L'union qu'il voulait contracter avec nous devant être libre de notre part, il fallait qu'il y attirât nos volontés, comme il y portait la sienne; qu'il triomphât de notre aveugle indifférence, comme il avait triomphé, pour ainsi dire, et de son infinie grandeur en s'abaissant, et de sa sainteté en se livrant au contact de mains impures et de cœurs souillés. Aussi quel moyen n'emploie-t-il pas pour nous déterminer à nous approcher de lui et à manger ce pain vivant qui est lui-même : *Ego sum panis vivus!* Il nous invite à ce festin Eucharistique, où tout est si grand, et celui qui le donne, et l'aliment céleste qu'il y fait servir, et le nombre des conviés [1]. A l'invitation, il ajoute de pressantes instances, une aimable importunité, une sainte violence [2]. C'est encore trop peu. Il use de son autorité souveraine : il nous fait un commandement formel de manger sa chair, de boire son sang; et ce commandement gloire de son cœur, puisqu'il prouve si bien l'excès de sa bonté; honte du nôtre, puisque nous en avons eu besoin, pouvait-il lui donner

[1] Fecit cœnam magnam, et vocavit multos.
[2] Compelle intrare.

une sanction plus efficace ? Vie heureuse et immortelle à quiconque l'observera fidèlement ; réprobation éternelle à qui refusera de s'y soumettre. O désir, ô amour invincible de Jésus, comment êtes-vous si peu compris de ses disciples ?

IIe P. *Combien nous devons désirer l'entrée triomphante du Sauveur dans nos âmes par la sainte communion.* Le prophète Zacharie s'écriait : « Qu'est-ce que le Seigneur a de bon et d'excellent à donner à son peuple, sinon le froment des élus et le vin qui rend chastes et purs ceux qui le boivent dignement[1] ? » Méditons l'oracle du même prophète cité dans l'Evangile, et disons à notre âme ce que le Seigneur fait annoncer à la fille de Sion : *Ecce rex tuus venit tibi mansuetus.* C'est mon roi qui vient, qui vient à moi, qui vient pour moi.

Ecce rex tuus. Jésus est mon roi ; il possède toutes les vertus royales au suprême degré de perfection ; mais dans ce mystère, sa clémence et sa douceur effacent pour ainsi dire l'éclat de ses autres vertus, *mansuetus.* Il était doux à Bethléem, quand il vint au monde ; il était doux dans son entrée à Jérusalem : autour de lui, en lui, rien n'excitait la frayeur, tout portait à la confiance ; il est encore

[1] Faciens castos et puros eos qui digne hæc mysteria percipiunt, *Menoch. in Zach.* 9. 17.

plus doux lorsqu'il entre en moi par le sacrement de l'Eucharistie. On dirait qu'il ferme les yeux sur mes défauts et qu'il ne veut apercevoir que mes misères. Il vient, *venit*, sans attendre que j'aille à lui ; il vient, non plus au monde, ni à un peuple, ni à une cité, mais à moi, *venit tibi* ; il passe pour ainsi dire du sein de son Père dans le mien. Mais quoi ! ne connaît-il donc pas mon indignité profonde ? Comment peut-il habiter au milieu de mes tiédeurs, de mes pensées frivoles, de mes négligences, de mes innombrables imperfections ? Il vient pour moi ; que peut-il gagner à cette union ? quelle convenance y trouverait-il, s'il ne convenait à la bonté de faire du bien ?

Oui, Seigneur, dans ce triomphe tout est pour moi. Vous m'apportez la tendre compassion de votre cœur, le secours de votre toute-puissance, les trésors de votre grâce. Vous venez éclairer un aveugle, guérir un malade, délivrer un captif, rendre à mon âme une entière liberté en brisant tous les liens qui l'attachent aux créatures, me donner la paix en soumettant tous mes penchants à votre loi. O Jésus, purifiez mon cœur, ornez-le de vos vertus, pour en faire le siége de votre empire ; et quand les anges vous verront en prendre possession, puis-

sent-ils en répétant le céleste hosanna, prédire que votre règne en moi ne sera plus troublé et qu'il sera sans fin. *Et regni ejus non erit finis !*

XLVIII. MÉDITATION.

MARDI SAINT. — JÉSUS PLEURE SUR JÉRUSALEM. — CONTEMPLATION.

I. Contempler les personnes.
II. Ecouter les paroles.
III. Considérer les actions.

Premier prélude. Lorsque le Sauveur fut arrivé près de Jérusalem, regardant la ville, il pleura sur elle, en disant : « Ah ! si du moins en ce jour, qui est encore à toi, tu connaissais ce qui peut te procurer la paix !.. Mais non, tout cela est maintenant caché à tes yeux... Viendra un temps où tes ennemis t'environneront, t'enfermeront et te presseront de toutes parts. Ils te renverseront et ne laisseront pas pierre sur pierre dans l'enceinte de tes murs, parce que tu n'as pas connu le temps de ta visite. » (Luc. 19. 41. etc.)

Deuxième prélude. Se représenter le chemin de Bethphagé à Jérusalem, jonché de feuillage et couvert d'une multitude joyeuse, au milieu de laquelle

Jésus s'avance, dans la pompe d'un modeste triomphe.

Troisième prélude. Prier le cœur de Jésus de nous associer aux sentiments de compassion que lui causent l'aveuglement et la perte des pécheurs.

Ier P. *Contempler les personnes.* A Jérusalem, — les ennemis du Sauveur et les indifférents. Jésus-Christ pense à eux, à leurs dangers, à leurs malheurs, bien plus qu'aux témoignages d'estime et d'affection qu'il reçoit. Les premiers n'entendent parler qu'avec chagrin du miracle de la résurrection de Lazare, qui est le sujet de tous les entretiens, et qui attire tant de considération à Celui dont la gloire les offusque ; ils s'irritent de la satisfaction que font paraître les admirateurs de Jésus, et de leur empressement à sortir de la ville pour aller à sa rencontre. Les seconds, plongés dans les affaires ou les plaisirs, et n'attachant qu'une médiocre importance aux questions religieuses, font à peine attention à tout ce bruit. Ils sont trop engagés dans leurs passions pour prendre intérêt à ce qui ne les flatte pas, à ce qui même pourrait les troubler.

Hors de Jérusalem, — ces groupes nombreux qui rivalisent de zèle, dans la manifestation de leur

respect et de leur amour pour ce glorieux Fils de David, qui *a bien fait toutes choses*... — Les apôtres, heureux de la justice que l'on rend enfin à leur Maître, trop longtemps méconnu ; le voilà honoré comme il mérite de l'être : toutes les bouches publient ses louanges, on n'entend que bénédictions, on ne voit que signes de joie... — Jésus, dont la présence excite cette allégresse, et à qui s'adressent tous ces chants de triomphe. Seul il découvre un trop juste sujet de larmes sous ces dehors flatteurs ; il regarde Jérusalem et il pleure. Oh ! qu'il y a de frivolité dans les pensées des hommes ! Oh ! qu'une âme sérieuse et qui envisage toutes choses au point de vue de la foi trouve souvent lieu de gémir, dans les mêmes circonstances où les autres se livrent à la joie. Jésus pleure sur une ville qui va le crucifier, et nous savons qu'il appelle de tous ses vœux le moment où il nous baptisera dans son sang... Pourquoi ces larmes, puisqu'il désire la cruelle mort par où se terminera son triomphe ? Ami tendre et généreux, voilà votre cœur ; vos souffrances qui nous sauvent, vous les aimez ; notre aveuglement, nos illusions qui nous perdent, vous arrachent des pleurs ;.. et nous-mêmes, hélas ! rien ne nous touche, ni nos malheurs, ni votre amour !

IIe et IIIe P. *Ecouter les paroles et considérer les actions.* Le Fils de Dieu, réunissant dans sa pensée tout ce qu'il a fait pour la ville coupable, et ce qu'elle va faire pour combler la mesure de ses crimes, ne se contente pas de pleurer sur elle ; mais afin de nous instruire, il veut que nous connaissions la cause de ses larmes. Bientôt son affection pour cette ville s'exprimera en ces termes touchants : « *Jérusalem, Jérusalem, qui tues les prophètes et qui lapides ceux que le Ciel t'envoie, combien de fois ai-je voulu rassembler tes enfants dans mon sein, comme une poule rassemble ses petits sous ses ailes, et tu ne l'as pas voulu !* » (Matth. 23. 37.) Maintenant, il s'afflige, parce qu'il prévoit le nouvel abus qu'elle va faire de ses grâces, en ne profitant pas de cette visite qui sera la dernière : « Ah ! si du moins dans ce jour, qui est encore ton jour, *In hâc die tuâ*, et qui peut encore être celui de ton salut, si tu voulais connaître ce que je viens t'offrir en t'offrant la paix !.. » *Si cognovisses... quæ ad pacem tibi !..* Il n'achève pas ; ses larmes et son silence disent le reste.

Le temps de la miséricorde n'est donc pas encore passé pour cette ville ingrate ? Non, mais il le sera bientôt, ce n'est qu'un jour ! La vie entière

est-elle autre chose au regard de l'éternité? Ah! qu'elle s'écoule rapidement! Si pendant ce jour favorable, Jérusalem, ouvrant les yeux à la vérité avait accueilli le divin Libérateur avec le même esprit que cette multitude qui formait son cortége; si tous ses habitants avaient concouru, comme ils le devaient, à cette pompe, le triomphe de Jésus aurait été complet. Il aurait fait éclater sa joie, au lieu de verser des pleurs; Jérusalem eût été à jamais la ville bien-aimée du Seigneur et la reine des nations...

Ainsi, point de pécheur, si près de l'abîme éternel qu'on le suppose, qui ne puisse revenir à Dieu et à la paix que l'on goûte en le servant; mais il faut qu'il le veuille. Hélas! le voudra-t-il? Jérusalem s'obstine et s'endurcit. Elle ne veut voir ni les biens qu'elle perd, ni les maux qu'elle s'attire, ni les crimes dont elle est souillée, ni celui qu'elle est sur le point de commettre et qui causera sa ruine entière [1]. Elle manque l'occasion du salut; que lui arrivera-t-il? *Venient dies in te.* Des jours de colère succéderont aux jours de clémence; l'éternité de Dieu remplacera le jour de l'homme; il visitera dans son indignation, ceux qui ont refusé de le re-

[1] Nunc autem abscondita sunt ab oculis tuis.

cevoir quand il venait les visiter dans son amour[1]. Voilà ce qui remplit le cœur de Jésus d'une affliction profonde, et le fait pleurer au milieu de cette explosion de joie qu'excite sa présence. Ses larmes ne devraient-elles pas attendrir les cœurs les plus durs et pénétrer de componction les plus rebelles? Je conçois qu'on résiste aux promesses et aux menaces, mais comment résister aux larmes d'un Dieu? Que penser d'un coupable qui méprise son juge, lors même que son juge en pleurs semble lui dire : Epargnez-moi la douleur de vous condamner, car vous voyez que je vous aime?

Apprenons de ces divines larmes le malheur de l'impénitence, le désordre des passions, la malice du péché, la folie des joies mondaines... mais surtout la charitable compassion du cœur de Jésus-Christ.

[1] Et circumdabunt te inimici tui vallo,.. et coangustabunt te undique; et ad terram prosternent te,.. et non relinquent in te lapidem super lapidem, eo quod non cognoveris tempus visitationis tuæ. *Luc* 19. 43, 44.

XLIX. MÉDITATION.

MERCREDI SAINT. — JÉSUS LAVE LES PIEDS DE SES APOTRES. — CONTEMPLATION.

I. Contempler les personnes.
II. et III. Considérer les actions et écouter les paroles.

PREMIER PRÉLUDE. Sur la fin du souper, Jésus, *sachant que son Père a mis toutes choses entre ses mains, qu'il est venu de Dieu et qu'il retourne à Dieu, se lève de table et se met à laver les pieds de ses apôtres*. En vain l'humilité de Pierre veut s'opposer à celle du Fils de Dieu. Pierre cède. Après que le Sauveur a lavé les pieds de chacun d'eux, il se remet à table et leur explique ce qu'il vient de faire.

DEUXIÈME PRÉLUDE. Se représenter le cénacle tel que Jésus l'avait désigné d'avance, *une grande salle à manger convenablement préparée*, et le divin Maître à table avec ses disciples.

TROISIÈME PRÉLUDE. O Jésus, accordez-moi la grâce d'imiter les exemples, de pratiquer les leçons d'humilité et de charité que vous nous donnez dans ce mystère.

I[er] P. *Contempler les personnes.* — Jésus-Christ. Il connaît son autorité souveraine, sa puissance ab-

solue[1]; il sait ce qu'il est, d'où il vient, où il va [2]. S'en prévaudra-t-il pour exiger impérieusement les égards qui lui sont dus ? Non, mais pour donner plus de force à la leçon d'humilité qu'il va nous faire. Il se lève de table... Sa personne divine semble avoir dans ce moment quelque chose de plus auguste encore qu'à l'ordinaire... Les apôtres en général. Ils sont attentifs, une sorte de curiosité respectueuse se manifeste sur leur visage. Ils semblent pressentir qu'un grand mystère va s'accomplir. — Pierre, comme il est troublé, déconcerté, lorsqu'il voit son Maître s'approcher de lui et se mettre en devoir de lui laver les pieds ! — Judas, comme il est froid, soucieux ; comme il paraît insensible au milieu de tous les autres si profondément émus !.. Observons avec soin ce qui va se passer, et ne perdons pas un trait d'une peinture si instructive et si touchante.

IIe et IIIe P. *Considérer les actions*, *écouter les paroles*. Après que le souper est fini : *cœnâ factâ*, les apôtres étant encore à table, Jésus se lève. Il quitte ses vêtements, se ceint d'un linge, verse de l'eau dans un bassin... que va-t-il faire ? Quel dut être l'étonnement de ceux qui voyaient ces préparatifs,

[1] Sciens quia omnia dedit ei Pater in manus.
[2] Quia a Deo exivit et ad Deum vadit.

et quel doit être le nôtre, si nous y réfléchissons ? Quoi, le Créateur de l'univers, le suprême Dominateur du ciel et de la terre se mettre aux pieds des hommes, et remplir à leur égard l'office d'un valet!.. Jésus ne sait-il pas qu'il est Dieu de Dieu, en tout égal à son Père ? que bientôt son humanité sainte sera glorifiée et que le Seigneur lui dira : « Soyez assis à ma droite jusqu'à ce que je réduise vos ennemis à vous servir de marche-pied ?.. » Il le sait ; ne l'oublions-nous pas nous-mêmes, et que l'idée de ses grandeurs nous aide à pénétrer plus avant dans le mystère de ses humiliations.

Il vient donc à Simon-Pierre, plie les genoux devant lui... mais Pierre confondu, se lève, et se prosternant lui-même, il s'écrie : « *Domine, tu mihi lavas pedes!..* Vous, Seigneur, vous que j'adore comme le Christ, le Fils du Dieu vivant, vous vous abaisseriez jusqu'à me laver les pieds, et je le souffrirais ! » Jésus lui répond : « O Pierre, ne scrutez point la profondeur de mes desseins. Ce que je fais, vous ne le comprenez pas maintenant, vous le comprendrez plus tard [1]. Vous ignorez quelle pureté demande l'action que vous allez accomplir, vous ne connaissez pas la dignité et les ministères que mon amour vous destine. » Oh ! que de choses

[1] Quod ego facio, tu nescis modo, scies autem postea.

nous sont cachées dans la conduite de Dieu à notre égard ! Laissons faire la Providence ; soumettons-nous, adorons... Le temps et surtout l'éternité nous révéleront ce qui maintenant est pour nous un secret impénétrable. A ces mots, Pierre regarde Jésus... Il est un moment indécis ; mais bientôt il se révolte à la pensée de voir son maître lui rendre un pareil service. « Non, » dit-il, « je ne puis y consentir : jamais vous ne me laverez les pieds[1]. » C'était pousser trop loin la résistance. Reconnaissons-nous indignes des bienfaits de notre Dieu ; mais s'il commande, notre unique devoir est d'obéir. L'humilité qui refuse ses dons, quand il les offre, dégénère en orgueil et présomption. Jésus fit une réponse qui mit fin au débat : « Ou vous obéirez, ou je cesserai de vous regarder comme mon disciple ; vous ne serez plus des miens[2]. » La menace était terrible : être séparé de Jésus, n'avoir plus de part à son royaume !.. A cette pensée, Pierre frémit : « Ah ! Seigneur, s'il en est ainsi, » s'écrie-t-il aussitôt, « lavez-moi, et non-seulement les pieds, mais les mains et la tête. » Ici le Sauveur corrige un autre excès, et il instruit ces âmes timorées à qui nulle expiation du passé,

[1] Non lavabis mihi pedes in æternum.
[2] Si non lavero te, non habebis partem mecum.

nulle confession, nulle préparation ne suffit : « Celui qui s'est lavé dans les eaux du baptême, ou dans celles de la pénitence, n'a plus besoin d'être purifié, sinon de quelques souillures légères, inévitables à la faiblesse humaine [1]. » Alors le Fils de Dieu lava les pieds du chef de ses apôtres, et le laissa fondant en pleurs, enflammé d'amour, le cœur rempli des plus pures et des plus douces consolations. Voilà les fruits de l'obéissance, inséparable de la véritable humilité.

De Pierre, le Sauveur passe aux autres ;.. je l'aperçois aux pieds de Judas lui-même. Ce misérable n'est touché ni de l'état où il voit le Fils de Dieu, ni de celui où il sait que Jésus le voit. Il regarde tranquillement le Seigneur des seigneurs prosterné à ses pieds qu'il lave, qu'il essuie... Tant de bonté, tant de condescendance n'amollit point son cœur !.. Le mien, hélas ! est-il beaucoup plus sensible ? Dans quel état vois-je tous les jours mon adorable Rédempteur au sacrement de nos autels? Dépouillé de tout l'éclat de sa divinité, de la forme même de son humanité, il se cache sous de viles apparences, pour me servir de nourriture, pour être ma victime sans cesse immolée, quoique toujours vivante... Les chrétiens dont la foi est vive et le cœur pur, en le

[1] Dicit ei Jesus : Qui lotus est, non indiget nisi ut pedes lavet.

contemplant ainsi humilié, ainsi dévoué à nos intérêts, se livrent à des transports d'amour, versent des larmes de dévotion ; et moi, je le reçois, je le possède au-dedans de moi-même, sans éprouver le moindre attendrissement !.. O Jésus, guérissez-moi de cette insensibilité, en tant qu'elle vous offense ; si elle ne fait que me couvrir de confusion, donnez-moi la grâce de m'y résigner avec patience. Judas venait d'entendre une parole qui aurait dû lui percer l'âme : « Vous êtes purs, mais vous ne l'êtes pas tous... » Le traître est donc découvert, il ne peut en douter, c'est pour l'en avertir que Jésus a parlé de la sorte ; et combien d'avertissements intérieurs lui sont donnés, combien de pressantes sollicitations de la grâce lui sont faites pour l'obliger à rentrer en lui-même ! Tout est inutile ; les divines miséricordes qu'il repousse l'endurcissent toujours davantage.

Le Sauveur ayant repris ses vêtements, se remet à sa place, et donne à tous cette grave leçon : « Savez-vous ce que je viens de vous faire ? Beaucoup le liront dans la suite, et beaucoup en entendront parler sans le comprendre ; mais vous, mes Apôtres, le comprenez-vous ? Vous m'appelez votre maître, et vous dites vrai, car je le suis. Si donc je vous ai lavé les pieds, moi votre Seigneur et Maî-

tre, combien plus devez-vous être prêts à vous rendre de pareils services les uns aux autres? » O humilité, ô charité, vertus si recommandées, et par les paroles et par les exemples de Jésus, êtes-vous assez connues de ses disciples? Cependant il ne suffit pas de vous connaître, il faut vous pratiquer[1]. Oui, le bonheur est là, *beati*, le ciel est à ce prix.

L. MÉDITATION.

JEUDI SAINT. — INSTITUTION DE L'EUCHARISTIE ET DU SACERDOCE.

« Dans le cénacle, de même qu'il y a plus qu'un repas, il y a autre chose qu'un sacrifice. Il y a l'institution d'un nouveau sacerdoce. Comment Jésus aurait-il dit aux hommes : Si vous ne mangez ma chair et ne buvez mon sang, vous n'aurez point la vie en vous ; s'il n'eût songé à établir un ministère, par lequel il renouvellerait, jusqu'à la fin des temps, ce qu'il venait d'accomplir en présence de ces douze hommes? Or, voici ce qu'il dit à ces hommes qu'il a choisis : « Vous ferez ceci en mémoire de moi. » Il leur donne par ces paroles le pouvoir de changer, eux aussi, le pain en son corps

[1] Si hæc scitis, beati eritis si feceritis ea.

et le vin en son sang ; et ce pouvoir sublime se transmettra dans l'Eglise par la sainte ordination. Jusqu'à la fin des siècles Jésus continuera d'opérer, par le ministère d'hommes mortels et pécheurs, la merveille qu'il accomplit dans le cénacle ; et en même temps qu'il dote son Eglise de l'unique et immortel sacrifice, il nous donne, selon sa promesse, par le pain du ciel, le moyen *de demeurer en lui, et lui en nous.* » (D. GUÉRANGER, *Ann. liturg.*)

I. Amour de Jésus-Christ pour les hommes dans l'institution des mystères de ce jour.

II. Honneur qu'il fait aux prêtres, et comment il nous apprend à les honorer.

Ier P. *Amour du Sauveur pour les hommes dans l'institution des mystères de ce jour.* L'Eucharistie est le testament de Jésus qui va mourir ; c'est un don, dernier gage de sa tendresse. Quel est ce don ? A qui est-il fait ? Quand et pourquoi est-il fait ? Non, il n'y avait qu'un amour sans bornes qui fût capable de ces divines inventions, entrevues par les prophètes : *Notas facite in populis adinventiones ejus.* (Is. 12. 4.)

1° « Jésus avait aimé les siens qui étaient dans ce monde ; il les aima jusqu'à la fin. » Tout était prêt, et l'heure était venue pour l'accomplissement

du grand dessein qu'avait formé son divin cœur. Pendant qu'ils soupaient il prit du pain ; l'ayant béni et rompu, il le donna à ses disciples, disant : « Prenez et mangez, ceci est mon corps, qui sera livré pour vous. » Prenant ensuite la coupe, il rendit grâces et la leur présenta, disant : « Buvez-en tous, ceci est mon sang, le sang du Testament nouveau qui sera versé pour vous. » Puis-je entendre ces miraculeuses paroles sans être saisi de respect et embrasé d'amour ? Heureux apôtres, qui les recueillîtes de la bouche du Fils de Dieu, apprenez-moi quels furent alors vos sentiments.

« Ceci est mon corps, ceci est mon sang ! » Qu'est-ce donc que Jésus nous donne ? C'est infiniment plus que son royaume ; c'est lui-même, sa puissance, sa bonté, ses grâces, ses mérites... La chair crucifiée pour nous s'incorpore à notre chair ; le sang qui a sauvé le monde se mêle à notre sang. Notre âme s'unit à celle du Rédempteur. Sa divinité nous pénètre et consume en nous tout ce que le péché avait corrompu. L'ami fidèle repose dans notre sein. O hommes, cherchez un bien qui ne soit pas dans ce don inestimable, et dites si l'amour de Jésus pour vous ne l'a pas rendu prodigue de lui-même, puisqu'il a jugé que c'était trop peu de vous

donner tout ce qu'il a, s'il ne vous donnait aussi tout ce qu'il est [1].

2° Mais à quels hommes privilégiés sera destinée une faveur si prodigieuse? Sera-t-elle réservée à l'incomparable Vierge, à l'apôtre bien-aimé, à quelques âmes d'élite, émules de la pureté de Marie et de saint Jean? Jésus l'accorde à tous ses disciples : *Deditque discipulis suis*, à tous les enfants de son Eglise, de tous les temps, de tous les lieux, de toutes les conditions. Nul n'est exclu que de son propre chef; et c'est pour cela qu'après avoir accompli cette œuvre, abrégé de toutes ses merveilles, le Sauveur ordonne à ses ministres de faire ce qu'il vient de faire le premier; de perpétuer ce miracle d'amour, le renouvelant jusqu'à la consommation des siècles dans toutes les contrées de l'univers, où leur zèle lui donnera des serviteurs. En effet, partout où Jésus est adoré, on possède l'Eucharistie, on célèbre la messe, on communie... Et que dire du désintéressement de son amour?

3° Quand il institua l'Eucharistie, qu'attendait-il des hommes? Lorsque son cœur s'épuisait pour eux de générosité et de tendresse, que lui préparaient-

[1] O Deum, si fas est dicere, prodigum sui præ desiderio hominis! An non prodigum, qui non solum sua, sed seipsum impendit? *Guerric. Abb. in die Pentec.*

ils? C'est la veille de sa Passion : *In quâ nocte tradebatur,* dans le temps même où les Juifs délibéraient sur les moyens de lui faire subir une mort infâme et cruelle, lorsque Judas cherchait l'occasion de le livrer à leur haine jalouse, au moment où les hommes, par leur ingratitude, méritaient le plus son indignation, c'est alors qu'il met le comble à ses bienfaits, et qu'il porte son amour pour eux jusqu'aux dernières limites : *In finem dilexit eos.* Il voit ce qui se trame contre lui, il connaît les profanations de l'avenir comme les attentats du présent;.. rien ne l'arrête, et moi, je recule tous les jours devant une légère difficulté, quand il s'agit de lui prouver que je l'aime.

4° Enfin, quel but se propose-t-il dans cette admirable institution, sinon de vaincre l'excès de la perversité par l'excès de la bonté? Les hommes le rejettent, ils vont bientôt crier : « Otez-le, ôtez-le; crucifiez-le! » Et lui s'enchaîne au milieu d'eux, pour ne s'en séparer jamais; il y demeurera même après sa mort, comme un ami au milieu de ses amis. Ils veulent, pour ainsi dire, par l'énormité de leurs crimes, forcer Dieu à les frapper sans miséricorde; et lui, il veut s'interposer, comme une victime de propitiation, par un sacrifice perpétuel, entre la justice de son Père et leurs péchés. Ils ne peuvent le

supporter ; et lui, on dirait qu'il ne peut vivre sans eux, il ne se trouvera assez près d'eux que quand ils auront mangé sa chair et bu son sang ! Il veut être la réfection de leurs âmes : *Ego reficiam vos*, leur communiquer sa vie divine, qui rejaillira jusque sur leur corps, et en vertu de laquelle il les ressuscitera au dernier jour. *Et ego ressuscitabo eum.*

Ainsi Dieu accomplit magnifiquement en faveur du peuple nouveau ce qu'il avait promis à l'ancien. « Ils viendront et loueront Dieu sur la montagne de Sion... De toutes parts ils afflueront pour jouir des biens du Seigneur, du froment, du vin... Leur âme sera comme un jardin soigneusement arrosé, et ils n'auront plus faim[1]. » « Je me prosterne devant vous avec le plus profond respect, ô Sacrement trois fois saint ! et, m'unissant aux Anges et aux Archanges, aux Trônes et aux Dominations, aux Chérubins et aux Séraphins, à la phalange entière des Esprits célestes, je chante de concert avec eux cette hymne à votre gloire : Que mille et mille fois soit loué le très-saint Sacrement de l'Autel ! » (Ste Gertrude.) Tous les trésors du Seigneur sont dans l'Eucharistie. Ce trésor, ô mon âme, ne suffit-il pas à tes désirs !

[1] Venient et laudabunt in monte Sion ; et confluent ad bona Domini super frumento et vino... eritque anima eorum quasi hortus irriguus, et ultra non esurient.

II[e] P. *Honneur que Jésus fait aux prêtres dans l'institution des mystères de ce jour, et combien nous devons les honorer.* Il ne s'est pas contenté de les établir nos docteurs et nos guides, en les chargeant de nous transmettre sa parole, et d'en faire les ministres de notre réconciliation, en leur disant : Tout ce que vous délierez sur la terre sera délié dans le ciel ; il leur confère le pouvoir si étrangement surhumain, de le rendre présent, de l'immoler, de le prendre, de le donner [1].

O prêtres sacrificateurs, quelle divine fonction vous exercez ! Il n'y a qu'un instant le Seigneur de toute majesté n'était pas sur cet autel ; vous avez prononcé quelques mots et maintenant je l'y adore... Vous avez fait un acte qui suppose droit de vie et de mort sur une victime qui est Dieu : vous l'avez immolée, puisque en changeant séparément le pain au corps et le vin au sang de Jésus-Christ, vous lui avez donné une mort mystique, et si cette mort n'est pas réelle, c'est parce qu'elle ne peut plus mourir... Quand elle est là sous vos yeux, dans vos mains, sans mouvement et sans vie apparente, cette victime adorable, qui donne la vie à tout ce qui res-

[1] O quam magnum et honorabile est officium sacerdotum, quibus datum est Dominum majestatis verbis sacris consecrare, labiis benedicere, manibus tenere, ore proprio sumere et cæteris ministrare ! *Imit. l. 4. c. 11.*

pire, qu'en faites-vous? Vous l'offrez pour les vivants et pour les morts, pour vous et pour le salut du monde entier. Prenant les intentions que Jésus avait sur la croix et qu'il a encore sur l'autel, comme lui, vous regardez le ciel, pour glorifier Dieu, l'adorer avec les saints, le remercier pour eux; vous regardez la terre pour la sanctifier en attirant sur les hommes les grâces qu'il leur a méritées; vous regardez avec compassion l'Eglise souffrante, que vous consolez si efficacement... Dans le cours du sacrifice, combien de fois bénissez-vous Celui de qui découle toute bénédiction! Combien de fois touchez-vous Celui que les anges ne se rassasient jamais de contempler!.. Et puis vous le prenez ce pain céleste, vous le donnez : *Ut sumant et dent cœteris*; vous en usez comme d'un bien qui est à vous.

Renouvelez-vous dans la dévotion au très-saint Sacrement, et dans le respect dû au sacerdoce. Si déjà, dans l'Ancien Testament, l'Esprit saint dictait cette parole : *Craignez Dieu de toute votre âme et honorez ses prêtres*[1], combien plus doit-on vénérer sous la loi de grâce ceux que le Seigneur lui-même a tant honorés, en leur imprimant un caractère et en leur confiant des pouvoirs si divins?

[1] In totâ animâ tuâ time Dominum, et sacerdotes illius sanctifica.

LI. MÉDITATION.

VENDREDI SAINT. — TOUT EST CONSOMMÉ.

Dans notre oraison préparatoire, présentant à la sainte Trinité toutes les facultés de notre âme, pour être employées à son service pendant ce saint jour et spécialement pendant cet exercice, offrons-lui l'agonie et le dernier soupir du Sauveur. Jamais Dieu n'a reçu autant de gloire que dans ce jour. Jamais son cœur n'est aussi vivement ému sur les misères humaines, que lorsque nous célébrons ce lugubre anniversaire. Aujourd'hui la prière peut se promettre des miracles. Voilà pourquoi l'Église éplorée, comprenant la puissance de ses larmes, unies au sang de son adorable époux, étend sa sollicitude maternelle sur les besoins du genre humain tout entier : hérétiques, schismatiques, perfides Juifs eux-mêmes, tous ont part aux supplications solennelles, qu'elle adresse à Dieu du pied de la croix de son Fils.

On peut faire sa méditation sur cette parole pleine de mystère : « *Tout est consommé.* »

I. Quel est le sens de cette parole dans la bouche de Jésus mourant ?

II. Quel sera le sens de cette parole dans la bouche du juste et du pécheur au moment de la mort.

Ier P. *Tout est consommé pour Jésus mourant,*

au triple point de vue des volontés divines, de son immolation, et du grand ouvrage qu'il avait entrepris, le salut des hommes.

1° Tout est consommé dans l'accomplissement des volontés de Dieu sur son Fils en l'envoyant dans ce monde. Ce que le Verbe avait promis au moment de son incarnation : « Voici que je viens, ô Dieu, pour faire votre volonté, » il déclare en mourant qu'il l'a fait. Il a observé de point en point la loi que son Père lui avait imposée, et qu'il avait acceptée avec amour. Les figures sont accomplies, les prophéties vérifiées ; pas une seule circonstance de sa naissance, de sa vie, de sa mort, qui ne soit pleinement conforme à ce qui était écrit de lui dans le livre des décrets éternels[1]. Il peut se rendre ce témoignage et se donner cette consolation parmi tant de douleurs, qu'il a rempli sa mission, en faisant et en souffrant tout ce qui était dans les volontés de son Père[2]. — *Consummatum est*. Que cette consolation est douce ! qu'elle est solide et quelle fermeté elle donne à l'âme sortie de ce monde !

O hommes, écoutez votre Maître, regardez votre modèle, apprenez de lui comment il faut vivre et

[1] In capite libri scriptum est de me : Ut faciam, Deus, voluntatem tuam. — [2] Opus consummavi, quod dedisti mihi ut faciam.

mourir. Vous soumettre en tout et toujours au bon plaisir divin, voilà quelle doit être votre vie et votre mort, si vous voulez pratiquer ses leçons, imiter ses exemples, indispensable condition pour être ses disciples. Ah ! Seigneur, puis-je me flatter de l'avoir été jusqu'à présent ? Si aujourd'hui même il me fallait quitter la vie, oserais-je prendre à témoin le ciel et la terre que j'ai accompli vos volontés, toutes vos volontés, et rempli toutes les vues que vous aviez sur moi ?

2° Tout est consommé dans l'immolation de Jésus-Christ. Les Juifs n'ont plus de supplices à lui faire endurer, plus d'outrages à lui faire essuyer. L'heure qui avait été donnée à la puissance des ténèbres est finie ; la Passion est achevée ; le Fils de Dieu a bu jusqu'à la lie le calice qui lui était préparé.

O mon Maître, quel est ce sacrifice que vous consommez pour accomplir les volontés de votre Père et nous sauver ? Faites-m'en mesurer l'étendue. — Mon fils, considère l'état où tu me vois sur ce gibet infâme. Voilà ma vie qui s'éteint, les dernières gouttes de nom sang qui s'écoulent. Rappelle à ton souvenir par quelles souffrances et par par quels opprobres j'ai passé, pour venir à ce moment suprême : la tristesse de mon âme, les déchirements de mon corps, les tourments de mon cœur. J'ai tout sacrifié

pour toi et pour obéir à mon Père : mon repos, ma liberté, mon honneur, ma vie ; je me sacrifie moi-même en holocauste, et je ne me plains pas d'acheter à trop haut prix ton bonheur éternel, pourvu que tu répondes à mon amour... — Oui, Seigneur, votre charité me presse et dans ce jour où votre cœur s'est montré si généreux à mon égard, je veux aussi consommer enfin le sacrifice de tout moi-même à la gloire de votre Père et à la vôtre, sacrifice tant de fois commencé, jamais achevé. Au pied de votre croix, le jour de votre mort, il n'est plus possible de vous refuser quelque chose, de vous aimer avec réserve ; on ne peut plus vivre que pour vous[1].

3° Tout est consommé pour le Fils de Dieu dans l'ouvrage de notre Rédemption. La rançon des captifs est payée, le péché est détruit, la colère du Seigneur apaisée, la grâce acquise, le ciel ouvert, la félicité éternelle préparée ; l'Eglise est fondée, le sacerdoce et les sacrements sont institués. Comprenons l'avertissement que nous donne Jésus mourant : *Consummatum est*. « J'ai fait ma part dans l'œuvre de votre salut ; à vous, mes disciples, de faire la vôtre. Vous avez ma parole pour vous instruire ;

[1] Ut et qui vivunt, jam non sibi vivant, sed ei qui pro ipsis mortuus est. *II. Cor.* 5. 15. — En servus tuus ego, paratus ad omnia, quoniam non desidero mihi vivere, sed tibi ; utinam dignè et perfectè! *Imit. l.* 3. *c.* 15.

mes exemples pour vous diriger, ma grâce pour vous aider. Si vous faites usage des moyens de sanctification que je vous laisse, vous consommerez avec moi votre bonheur. »

IIe P. *Tout sera consommé pour le juste et le pécheur au moment de la mort ;* mais dans un sens bien différent.

Consummatum est ! Vérité accablante pour l'homme rebelle à la grâce pendant la vie, et impénitent à la mort. Tout est consommé pour lui. Richesses, plaisirs, honneurs, tout est passé; projets, affaires, amusements, tout est fini ; corps, âme, esprit, santé, parents, amis, tout est perdu. Il ne lui reste que ses crimes, et les épouvantables tourments par lesquels la justice de Dieu va les punir. Il meurt, et il entre dans une région où tout lui est inconnu, où il n'a pour guide que son désespoir ; où il ne peut trouver qu'un jugement terrible, un enfer éternel... O ! l'effroyable mort !

Consummatum est ! Vérité pleine de charmes et de consolation au départ de cette vie, pour le serviteur docile à la voix de son maître : *Tout est consommé !* J'ai combattu selon mes forces, j'ai achevé ma course, j'ai gardé ma foi, j'ai aimé l'Eglise et je meurs dans son sein. J'ai observé la loi de Dieu et j'ai porté ma croix à la suite du Sauveur. Il est vrai

que je l'ai violée trop souvent cette loi sainte ; j'ai fait des fautes, mais je me suis lavé dans le sang de l'Agneau, et en multipliant les œuvres de miséricorde, je me suis efforcé de mériter miséricorde. S'il me reste quelque dette à payer, mon Sauveur a payé pour moi ; ses satisfactions m'appartiennent, du moment que j'unis mon sacrifice au sien ; ma confiance est tout en lui [1]. Oh ! l'heureuse mort que celle qui termine une pareille vie, et qui se consomme dans de tels sentiments ! Pour en être digne, il ne suffit pas de se donner à Dieu avec ferveur, la persévérance est nécessaire ; mais quand pourrons-nous plus sûrement l'obtenir, que dans un jour où le Ciel est comme forcé de souscrire à toutes nos demandes !

O Jésus, soyez ma force et mon soutien ; assistez-moi tous les jours de ma vie, et faites-moi la grâce de pouvoir répéter avec confiance au moment de la mort cette parole de victoire : « *Tout est consommé.* »

[1] Bonum certamen certavi, cursum consummavi, fidem servavi. In reliquo reposita est mihi corona justitiæ. *II. Tim.* 4. 7, 8.

LII. MÉDITATION.

SAMEDI SAINT. — LE SÉPULCRE DE JÉSUS-CHRIST.

I. Dernier terme de ses humiliations.
II. Commencement de sa gloire
III. École de perfection pour nous.

Ier P. *Jésus anéanti dans son tombeau.* Après sa mort il est détaché de la croix, déposé pour quelques instants dans les bras de son inconsolable mère, qui l'arrose de ses larmes; et ensuite on lui rend, comme aux autres enfants des hommes, les *honneurs* de la sépulture !.. Pour un Dieu, ces honneurs sont le dernier degré de l'humiliation ; et aujourd'hui la parole de saint Paul est justifiée plus que jamais : *Il s'est anéanti lui-même.*

En effet, par le mystère de l'Incarnation, Dieu s'était comme anéanti dans l'homme, puisque l'homme n'est rien auprès de Dieu. Mais dans le tombeau l'anéantissement est plus complet. N'oublions pas que ce corps inanimé est toujours le corps d'un Dieu ; que la divinité ne s'en est jamais séparée. Pendant la vie du Sauveur, Dieu vivait et agissait dans l'Homme-Dieu ; par lui il manifestait sa gloire, en opérant des œuvres évidemment divines. Dans le sépulcre, c'est un Homme-Dieu sans vie et sans

action : un Homme-Dieu en qui il ne paraît rien de Dieu : ni la puissance, ni la sagesse, ni l'empire sur la nature ; en qui même il ne paraît rien de l'homme : ni le mouvement, ni la parole, ni le sentiment. Voilà l'état du Fils de Dieu enseveli : n'est-ce pas le comble de toutes les humiliations, et le couronnement, pour ainsi dire, de tous ses anéantissements ? Nous n'en trouvons d'image que dans la communion.

Là aussi, ce n'est plus le Dieu seulement, c'est l'homme lui-même, qui a disparu, et encore plus que dans le sépulcre, où du moins il conservait la forme extérieure d'un corps humain. Adorons ces anéantissements de Jésus, nouveaux gages de son amour pour nous. Il ne s'est tant abaissé, tant caché dans l'Eucharistie, que pour nous donner la confiance qui nous était nécessaire pour nous approcher de lui, pour nous unir à lui jusqu'à manger sa chair et boire son sang. O chrétien, que vous êtes heureux de pouvoir lui préparer dans votre cœur un sépulcre où il se plaise ! Que tout y soit pur, que tout y soit neuf ; mettez-y les aromates de ces vertus, qui doivent par leur sincérité embaumer le Sauveur, et par leurs effets, par la bonne odeur d'édification qui s'en exhale, embaumer le prochain. Joseph et Nicodème reçurent des bras de la croix le divin corps privé de vie ; vous le recevez du ciel,

non-seulement vivant, mais donnant la vie et l'immortalité ; appréciez votre bonheur.

IIe P. *Anéantissement de Jésus-Christ dans le tombeau, commencement de sa gloire.* On ne peut méconnaître les vues de la Providence, lorsqu'elle permet qu'on ferme l'entrée du sépulcre, en y roulant une pierre d'une énorme grosseur ; qu'on y appose les sceaux de l'autorité publique, qu'on mette autour une garde nombreuse. Dieu veut que toutes ces précautions soient prises, pour constater la mort et la sépulture de son Fils ; pour réfuter d'avance la fable ridicule de l'enlèvement du corps, et donner à la Résurrection un éclat de certitude, qui la mette au-dessus de toutes les attaques de l'incrédulité la plus obstinée... Voilà donc déjà la prédiction du prophète qui s'accomplit : *Son sépulcre sera glorieux.* (Is. 11. 10.)

Que l'homme tire vanité même de son tombeau : qu'il fasse graver sur le marbre ce qu'il a été, ce marbre attestera malgré lui qu'il n'est plus et qu'il ne sera plus rien ; vous seul, ô Jésus, vous trouvez dans votre sépulture le principe du triomphe que votre Père décerne à votre mort. Profondément humilié dans le tombeau, vous êtes glorifié par le tombeau lui-même. La terre et les cieux vont se réjouir de ce triomphe : heureux vos vrais disci-

ples et vos serviteurs fidèles, ils le partageront un jour !

III[e] P. *Tombeau de Jésus-Christ, école de perfection.* Il faut dire de ce divin Crucifié avec plus de raison que du juste Abel : Tout mort qu'il est, il parle encore. Recueillons quelques-unes des leçons qu'il nous donne dans ce mystère.

1° Il demeure dans les ténèbres, et il nous dit d'aimer la vie cachée. Il nous l'a dit dans le sein de sa mère, dans la crèche de Bethléem, dans la longue solitude de Nazareth ; il nous le dit plus énergiquement dans l'obscurité de son tombeau. La vie cachée offre tant de ressources pour se conserver dans l'innocence !.. Il est si facile de penser à Dieu et de marcher devant lui ; n'est-ce pas le moyen d'être parfait [1] ?

2° Considère, ô mon âme, avec quelle docilité Jésus obéit et s'abandonne à ceux qui prennent soin de l'ensevelir ; c'est un corps mort... Mais admire surtout l'obéissance qu'il rend à ses ministres dans le sacrement de son amour, leur permettant de disposer de lui comme ils l'entendent, de l'élever, de l'abaisser, de le porter en quelque lieu qu'ils veuillent. Sa patience inaltérable dans cet état me fait envier la vertu de ces chrétiens fervents, véri-

[1] Ambula coram me, et esto perfectus.

tablement morts au monde et à eux-mêmes, uniquement touchés des intérêts de Dieu. Quand pourrai-je dire avec autant de raison que saint Paul : « Le monde est pour moi un crucifié, et je suis un crucifié pour le monde [1] ? »

3° La divinité, toujours unie au corps de Jésus-Christ, le préserve dans le tombeau de toute corruption. Au milieu du monde, ô mon Dieu, où je suis obligé de vivre parmi les pécheurs, j'ai besoin d'une espèce de miracle pour demeurer pur et dans une intégrité parfaite ; et ce miracle, vous le ferez si je m'applique à vous être inséparablement uni, ne vivant que par vous et pour vous.

4° Enfin, le grand prodige c'est que Jésus-Christ dans son sépulcre conserve toute sa force pour en sortir bientôt, et triompher de la mort dans l'empire même de la mort. Ce prodige, Seigneur, ne l'opérez-vous pas tous les jours dans vos serviteurs fidèles ? Impuissants par eux-mêmes, ils reçoivent de vous le pouvoir de vaincre les passions les plus tyranniques, de briser les liens les plus forts, de dompter la nature, de triompher de l'enfer, et d'entrer avec vous dans l'état d'une heureuse immortalité. Ainsi s'accomplissent sur eux tous les desseins de votre miséricorde. Après que votre grâce leur a

[1] Gal. 6. 14.

fait connaître l'Incarnation de votre Fils, honorer ses mystères, observer ses préceptes, imiter ses exemples,.. par sa Passion et par sa croix, vous les conduisez à la gloire de sa Résurrection [1].

En finissant aujourd'hui la sainte Quarantaine, repassez dans votre esprit ce que vous y avez fait pour Dieu, pour votre prochain, pour vous-même; ce que vous auriez pu y faire. Après avoir réparé vos fautes, en offrant pour satisfaction toutes les souffrances et toutes les humiliations de Jésus-Christ, disposez-vous à célébrer dignement la fête de Pâques, appelée par saint Grégoire « la Solennité des Solennités, » parce qu'elle nous enlève de la terre pour nous transporter au ciel, et qu'elle nous en donne pour ainsi dire une jouissance anticipée par une foi vive, une espérance ferme et une ardente charité.

[1] Gratiam tuam, quæsumus, Domine, mentibus nostris infunde, ut qui... Christi Filii tui, incarnationem cognovimus, per Passionem ejus et crucem ad resurrectionis gloriam perducamur.

LIII. MÉDITATION.

LE SAINT JOUR DE PAQUES. — CONTEMPLATION.

I. Contempler les personnes.
II. Ecouter les paroles.
III. Considérer les actions.

Hæc dies quam fecit Dominus. (Ps. 117. 24.) A nul autre jour Dieu n'a donné tant de splendeur ; il n'en est point qu'il ait fait si glorieux pour lui, si avantageux pour nous ; car le miracle dont il est le solennel anniversaire, confirme tous les autres, opérés par Jésus-Christ, pour procurer aux hommes la connaissance et l'amour de son Père. Grâce à ce bienheureux jour, le péché est détruit; Dieu va être dignement honoré sur la terre, et l'homme sauvé. Livrons-nous donc au transport de la joie, mais d'une joie pure et sainte comme son objet : *Exultemus et lætemur in eâ.* (Ibid.)

Premier prélude. Marie-Madeleine et ses compagnes étant venues de grand matin visiter le tombeau, il se fit un grand tremblement de terre. L'ange du Seigneur renversa la pierre qui fermait l'entrée du sépulcre et s'assit sur cette pierre. A son aspect, les gardes saisis de frayeur demeurèrent comme morts. Il rassura les saintes femmes,

et, après les avoir convaincues de la résurrection du Sauveur, il leur dit d'aller en porter la nouvelle à ses disciples. (Matth., 28; Marc, 16; Luc, 24; Jean, 20.)

Deuxième prélude. Se représenter le lieu de la sépulture, le tombeau ouvert, le grand mouvement des saintes femmes et des disciples qui viennent le visiter, ou s'en retournent.

Troisième prélude. O Jésus, vainqueur de la mort et de l'enfer, je me réjouis de votre joie, j'applaudis à votre triomphe : la gloire du chef rejaillit sur ses membres. Faites que je ressuscite avec vous, quittant aujourd'hui et pour toujours le tombeau de toutes mes illusions, de toutes mes infirmités spirituelles.

Ier P. *Contempler les personnes.* — L'ange, au regard foudroyant pour les ennemis de Jésus, au regard si bienveillant pour ceux qui l'aiment. Son vêtement a la blancheur de la neige; c'est le symbole de la vie pure d'une âme ressuscitée. — Les saintes femmes, qui mettent tant d'empressement à se rendre au tombeau : Elles partent de grand matin, *Valdè diluculo.* O sage promptitude, quand il s'agit d'obéir à la grâce! Elles savaient que le sépulcre était gardé par des hommes armés : elles ne s'en troublent pas;.. qu'une pierre énorme en fer-

mait l'entrée; n'importe : elles ne marchent pas avec moins d'ardeur. Il est vrai qu'elles se demandent : « Comment ferons-nous ? Qui nous rendra le service d'écarter cette pierre ? *Quis revolvet nobis lapidem ?* » Mais elles marchent cependant. Qu'est-ce donc qui les anime et les soutient ? Qu'est-ce qui leur inspire tant de courage ? Et moi, qu'est-ce qui me rend si timide et si lâche ? D'où vient que la moindre difficulté me déconcerte, lorsqu'il faut entreprendre quelque chose pour la gloire de Dieu ? Ah ! si j'avais le même amour !..

Portez ensuite votre attention sur les princes des prêtres, sur tous ceux qui ont concouru à la mort de Jésus-Christ. Remarquez sur leur visage un mélange d'étonnement, d'effroi et de dépit, pendant qu'ils écoutent les gardes, pâles et tremblants. Le triomphe des bons fait la terreur des méchants. Caïphe peut-il ne pas craindre que ce mort ressuscité ne lui apparaisse menaçant, et ne vienne lui reprocher son injustice, son hypocrisie, et lui prouver qu'il ne méritait pas d'être accusé de blasphème, lorsqu'il se disait le Fils de Dieu ? Hérode n'est-il point confondu, en voyant qu'il a pris pour un insensé et traité comme tel le glorieux vainqueur de la mort ? Où est maintenant la robe ignominieuse dont il l'a fait couvrir ? Pilate n'est-il

point honteux de cette indigne faiblesse, qui lui a fait abandonner l'innocence reconnue, et maintenant divinement manifestée ? Quelle doit être l'émotion de tout Jérusalem, au bruit d'un événement si inattendu, et à la vue de ces morts ressuscités, qui se montrent à un grand nombre de personnes [1] !

Considérez les disciples et les apôtres, tristes d'abord, parce qu'ils sont incrédules. La première impression que fait sur eux tout ce qu'on raconte de la résurrection du Sauveur est une impression de frayeur [2]. Ils se persuadent que leurs ennemis ont enlevé le corps, afin de pouvoir les en accuser eux-mêmes, et faire subir aux disciples le traitement de leur maître. Ils s'abordent les uns les autres d'un air inquiet et abattu ;.. mais à mesure que leurs doutes se dissipent et que la lumière de la foi pénètre dans leur âme, leur visage s'épanouit et leur cœur se remplit de joie.

Enfin, contemplez Jésus-Christ dans son nouvel état. Quelle douce majesté ! Quel éclat divin ! Quelle splendeur ! Reconnaissez-vous celui qui vous inspirait tant de compassion, au prétoire et sur la croix ? Voyez dans sa gloire et son bonheur le

[1] Multa corpora sanctorum, qui dormierant, surrexerunt ; et exeuntes de monumentis post resurrectionem ejus, venerunt in sanctam civitatem, et apparuerunt multis. *Matth.* 27. 52, 53.

[2] Quædam ex nostris terruerunt nos. *Luc.* 24. 22.

gage de la félicité qui vous attend, si vous êtes fidèle.

IIe P. *Ecouter les paroles.* — Celles de l'ange qui rassure les saintes femmes et les invite à entrer dans le tombeau, pour y voir la place laissée vide et n'offrant plus à leur vénération que les linges sacrés. « Ne craignez point, » leur dit-il, « je sais quel sentiment vous amène, je connais vos désirs. La frayeur ne convient qu'aux ennemis de Jésus et à ceux qui s'opposent à ses desseins ; vous qui l'aimez, soyez sans alarmes. Vous cherchez le Seigneur, il n'est plus ici ; il est ressuscité comme il l'avait prédit. Approchez : voici le lieu où l'on avait mis son corps[1]. Il est ressuscité : *Surrexit, non est hic!* » Quel cri de triomphe, et quel retentissement il aura dans tout l'univers! Que de bouches vont le répéter, en y ajoutant le joyeux *alleluia!* — Prêtez l'oreille aux récits de Madeleine, de ses compagnes et des disciples, qui les premiers ont vu le Sauveur sorti du tombeau; récits dont la vérité, quand elle se fait jour, a d'autant plus de charmes, qu'on a plus longtemps refusé de croire à un si grand bonheur. — Ecoutez aussi les princes des prêtres confondus, qui enseignent aux gardes le rôle qu'ils ont à

[1] Surrexit, non est hic : venite, et videte locum ubi positus erat Dominus.

jouer, pour tromper le public sur un événement qu doit les couvrir de honte et appeler sur eux l'exécration universelle. « Dites que les disciples étant venus la nuit, ont enlevé le corps pendant que vous dormiez. » Oui, ennemis aveugles, donnez pour témoins des hommes, qui ont vu et entendu ce qui se passait pendant leur sommeil!.. O sagesse humaine, quelle est ta folie, quand tu te flattes de prévaloir contre Dieu et de mettre obstacle à ses desseins !

IIIe P. *Considérer les actions.* — Que fait Jésus-Christ ? Il couronne magnifiquement le grand ouvrage pour lequel il était descendu sur la terre. Par sa mort, il avait expié nos crimes ; par sa résurrection, il nous justifie [1]. Il justifie notre foi, notre espérance et notre amour : notre foi, puisque ce miracle confirme tous les autres et appose à sa doctrine le sceau de l'infaillibilité; notre espérance, puisqu'il nous donne, dans le triomphe qu'il remporte, le gage d'un triomphe semblable qu'il ne tient qu'à nous de remporter ; notre amour, puisque nous connaissons mieux en ce moment, par l'effet de ce grand miracle, Celui qui s'est tant abaissé et qui a tant souffert pour nous.

[1] Traditus est propter delicta nostra, et resurrexit propter justificationem nostram. *Rom.* 4. 25.

Que font les disciples et les apôtres? Ils tremblent, ils se cachent, ils refusent de croire, quelques-uns même avec obstination, un événement auquel ils devaient s'attendre, adorant Celui qui le leur avait si souvent et si clairement prédit. Par leur faiblesse et leur penchant à l'incrédulité, ils nous montrent quelle grâce nous est nécessaire pour nous élever à la foi, comme plus tard, par leurs travaux et leurs souffrances, ils nous montreront de quelle force magnanime cette même foi peut nous rendre capables.

Que font les ennemis du Sauveur? ils ferment les yeux à la lumière. Sur la déposition des soldats, ils ne pouvaient douter de la résurrection, ni, par conséquent, de la divinité de Celui qu'ils avaient crucifié. Ils avaient dit : « S'il est le Fils de Dieu, que Dieu vienne et qu'il le délivre. » Dieu est venu, Dieu l'a délivré, non-seulement de leurs mains, mais des mains de la mort... Les hommes de leur choix, à qui ils avaient confié la garde du sépulcre, en sont les témoins irrécusables. Ils avoueraient leur crime, si l'orgueil savait reculer. Ils donnent à la vérité du miracle un plus grand éclat de certitude, précisément en s'efforçant de l'étouffer.

Colloque avec Jésus ressuscité. — Félicitez-le

du glorieux triomphe qu'il remporte, en vous y associant : il a triomphé pour nous comme pour lui. Demandez-lui la joie spirituelle et la grâce d'entrer dans cette nouveauté de vie, qui doit être le principal fruit de ce mystère [1]. Partagez le bonheur de Marie, qui ressuscite en quelque sorte dans la personne de son divin Fils : *Regina cœli, lætare !*

LIV. MÉDITATION.

GLOIRE DE JÉSUS-CHRIST DANS SA RÉSURRECTION.

Corps, âme, divinité, tout dans la personne du Sauveur avait été comme anéanti par les ignominies et les souffrances de sa Passion ; tout est réparé, glorifié dans sa Résurrection.

I. Gloire de son âme.
II. Gloire de son corps.
III. Gloire de sa divinité.

Ier P. *L'âme de Jésus-Christ glorifiée dans sa Résurrection.* Nous l'avons vue, cette âme sainte, au jardin des Oliviers et sur la croix, plongée dans un océan de tristesse et de désolation. Aujourd'hui, la voilà qui sort des limbes triomphante et joyeuse.

[1] Quomodo Christus surrexit a mortuis,.. ita et nos in novitate vitæ ambulemus. *Rom.* 6. 4.

Quand elle avait demandé l'éloignement du calice amer, elle avait eu besoin d'être soutenue et fortifiée par un ange. Ah ! qu'elle est puissante aujourd'hui, pour répandre autour d'elle la consolation et le bonheur ! Elle vient de faire tressaillir d'allégresse les justes qui soupiraient si ardemment après le jour où le ciel leur serait ouvert ; elle vient de leur apprendre que ce jour est tout proche, et que déjà la Rédemption est accomplie. Plusieurs d'entre eux l'accompagnent et forment son cortége, lorsqu'elle va se réunir à son corps. Par leur propre résurrection, ils seront les premiers témoins de la résurrection de Jésus.

Elle leur montre le corps sacré, pâle, sanglant, étendu dans le tombeau... Quelle est leur tendre compassion, leur reconnaissance, leur amour, en considérant ces profondes et innombrables blessures, qui leur font connaître tout ce que le Fils de Dieu a souffert pour les racheter ! A cette vue, on croit les entendre lui dire ce qu'un pieux docteur lui dira plus tard : « O mon Dieu, vous avez tant d'amour pour nous, qu'il semble que vous n'en ayez point pour vous [1]. » Mais déjà la bienheureuse âme est rentrée dans ce corps sacré qu'elle transforme. Oh ! qu'il lui est doux de pouvoir le récompenser

[1] Tantum me diligis, Deus meus, ut te odisse videaris. *S. Bonav*

au centuple de tous les sacrifices qu'elle en a obtenus, de lui procurer plus de splendeur et de délices qu'elle ne lui a occasionné d'opprobres et de tourments [1]! Dieu n'abaisse que pour élever. Accepte donc, ô mon âme, toutes les humiliations qu'il lui plaît de t'envoyer, pendant que tu es exilée sur la terre ; consens à être ensevelie dans les ténèbres, méprisée, mise au-dessous du néant ; le jour de ta gloire viendra.

IIe P. *Le corps de Jésus-Christ glorifié dans sa Résurrection.* Il avait été brisé à cause de nos crimes : *Attritus est propter scelera nostra.* Sous les meurtrissures qui l'avaient défiguré, aurait-on pu reconnaître le plus beau des enfants des hommes ? Mais aussitôt que la résurrection est accomplie, quelle admirable transformation dans ce corps, qui avait fait en si grande partie les frais de notre rédemption ? Il n'est pas seulement affranchi des lois de la mortalité et de la souffrance ; il est orné dans un degré incomparable de toutes les prérogatives des corps glorieux. Ses plaies sont changées en source de lumière, et tel est l'éclat de sa beauté, qu'elle surpasse infiniment celle qu'auront les corps de tous les autres élus, réformés sur ce modèle. Avec quels

[1] Resurrectionis gloria sepelivit morientis injuriam. *S. Chrys. Serm.* 75.

religieux transports les anges qui avaient adoré leur roi à sa naissance, l'adorent de nouveau, renaissant du sein même de la mort ! Pourquoi n'entonneraient-ils pas autour de son sépulcre vide le chant joyeux dont ils firent retentir les airs autour de son berceau : *Gloria in excelsis Deo?* Pourquoi les patriarches, les prophètes, tous les justes ne répéteraient-ils pas de concert le cantique révélé par saint Jean : « Il est digne, l'Agneau qui s'est dévoué à la mort pour sauver le genre humain, il est digne de recevoir la puissance, la divinité, la sagesse, la force, l'honneur, la gloire, et toute sorte de bénédictions[1] ? » Le Fils de Dieu, annonçant lui-même ce magnifique triomphe par l'organe de David, avait exprimé d'avance sa vive gratitude envers son Père, qui devait le couronner de tant de gloire : « Seigneur, vous avez retiré mon âme de l'enfer, vous m'avez séparé de ceux qui sont descendus dans la fosse ;.. le soir dans les pleurs, au lever de l'aurore dans la joie ;.. vous avez remplacé tout-à-coup les gémissements de ma douleur par des cris de victoire ;.. vous avez déchiré le sac qui me couvrait et vous m'avez revêtu d'allégresse,

[1] Dignus est agnus, qui occisus est, accipere virtutem et divinitatem, et sapientiam, et fortitudinem, et honorem, et gloriam, et benedictionem. *Apoc.* 5. 12.

afin que ma gloire vous chante un cantique de louanges [1] ! »

Que Dieu est un bon maître ! Qu'il récompense généreusement ce que l'on a fait ou souffert pour le servir ! Jésus-Christ est mort et il est ressuscité, nous montrant dans sa Passion, dit saint Augustin, ce que nous devons souffrir maintenant pour la vérité, et dans sa résurrection ce que nous devons espérer dans un avenir sans fin [2]. On pleure pendant la nuit de cette vie : *Ad vesperum demorabitur fletus*; mais, au matin, c'est-à-dire, aux premiers rayons de l'éternité bienheureuse, la joie succède à la tristesse : *Ad matutinum lætitia*; joie éternelle pour quelques moments d'affliction, joie ineffable pour des peines légères, joie pure et sans mélange pour des larmes toujours adoucies par l'espérance. Apprenons ici le véritable amour de nous-mêmes. Oh ! quelle gloire et quelles délices je refuse à mon corps, si je refuse de lui faire porter la mortification de Jésus-Christ !

IIIe P. *La divinité du Sauveur glorifiée dans sa*

[1] Domine, eduxisti ab inferno animam meam, salvasti me a descendentibus in lacum... Ad vesperum demorabitur fletus, et ad matutinum lætitia... Convertisti planctum meum in gaudium mihi ; conscidisti saccum meum, et circumdedisti me lætitiâ, ut cantet tibi gloria mea. *Psal.* 29.

[2] Passione ostendens quid pro veritate tolerare, resurrectione quid in æternitate sperare debeamus.

Résurrection. C'est le soleil qui sort du nuage et déploie avec pompe l'éclat de ses rayons. La divinité avait été comme éclipsée pendant la Passion. Si, d'un côté, quelques traits échappés à travers les opprobres avaient indiqué que Jésus était plus qu'un homme; de l'autre, qui jamais ressembla moins à un Dieu, qu'un malheureux battu de verges comme un esclave, expirant sur un gibet entre deux scélérats? Sa suprême grandeur commence à paraître dans cette sortie miraculeuse du tombeau; car il en sort par sa propre vertu, montrant par là l'empire absolu qu'il exerce sur la vie et sur la mort. Il en sort sans lever la pierre qui fermait l'entrée du sépulcre, comme il était sorti du sein de sa mère, sans porter atteinte à sa virginité; il manifeste ainsi sa toute-puissance, puisqu'il donne à son corps la subtilité des esprits. « Il en sort, comme Joseph de la prison, pour commander dans l'Égypte et faire part à ses frères, qui l'avaient vendu, de son bonheur et de sa gloire; comme Moïse des eaux du fleuve pour devenir le Dieu de Pharaon et le Sauveur de son peuple; comme Daniel de la fosse aux lions, pour être élevé au-dessus des envieux qui avaient conjuré sa perte; comme Jonas du ventre de la baleine, pour prêcher la pénitence aux habitants de Ninive, et leur faire trouver grâce aux

yeux du Seigneur ; comme Samson de la ville de Gaza, où il était prisonnier, enlevant les portes de la ville et les portant comme un trophée sur la montagne. Il en sort vainqueur de l'enfer et du péché, et, après avoir brisé tous les liens de la mort, il change, dit saint Léon, sa faiblesse en puissance, sa mortalité en immortalité, ses opprobres en gloire et en honneur [1]. » P. Nouet.

Disciple de Jésus, sortez aussi du tombeau de vos imperfections. Il faut que l'on puisse dire de vous : « Il est ressuscité, il n'est plus ici [2]. » Il n'est plus dans la tiédeur, dans la négligence si coupable et si funeste qu'il portait aux exercices de piété ; il n'est plus dans cet oubli de Dieu et de lui-même, dans cette dissipation d'esprit, dans cette légèreté, dans ces inégalités de caractère, dans toutes ces inclinations vicieuses, qui ont si longtemps retardé ses progrès et troublé le repos de son âme ; oh ! qu'il est maintenant dans un état bien plus heureux !

Allez recevoir à l'autel Celui qui est la résurrection et la vie : *Ego sum resurrectio et vita.* Quand vous contemplerez dans le sanctuaire de votre

[1] Ruptis vinculis mortis, infirmitas in virtutem, mortalitas in æternitatem, et contumelia transivit in honorem. *Serm. 2. de Ascens. Domini.*

[2] Surrexit, non est hic.

cœur ce corps glorieux plus éclatant que le soleil, adorez, remerciez, priez, mais avec cette joie qui naît de la confiance et de l'amour.

LV. MÉDITATION.

MADELEINE AU TOMBEAU DU SAUVEUR.

I. Elle cherche,
II. Elle trouve,
III. Elle annonce Jésus-Christ.

Ier P. *Madeleine cherche Jésus* avec tout l'empressement, toute la sollicitude, toute la force et la constance du véritable amour.

1° Empressement de l'amour. Après une nuit dont les heures lui ont paru des jours, de grand matin, *valdè diluculo*, elle éveille ses compagnes et se met en chemin. Elle est impatiente de vénérer la dépouille mortelle de Celui qu'elle est inconsolable d'avoir perdu. Sa marche est rapide ; et cependant, qu'espère-t-elle trouver dans le tombeau ? le corps de son maître dans un état qui va renouveler toutes ses douleurs. O mon âme, ne devrais-tu pas courir avec plus d'empressement à la table sacrée, où le même corps divin t'est donné dans son état de vie glorieuse ?

2° Sollicitude, préoccupation de l'amour. *Marie*

était debout près du sépulcre, en dehors, et elle pleurait. Pendant qu'elle versait des larmes, elle s'inclina et regarda dans le sépulcre. (Jean 10. 11.) Les disciples se sont retirés; les autres saintes femmes ont suivi leur exemple, Madeleine seule est demeurée. Elle avait déjà regardé plusieurs fois dans le tombeau ; elle y regarde encore [1]. L'amour n'est content que lorsqu'il a trouvé ce qu'il cherchait [2]. Qu'aperçoit-elle ? deux anges vêtus de blanc, qui lui demandent pourquoi elle pleure. « On a enlevé mon maître, » répond-elle, « et je ne sais où on l'a mis. » Elle voit les deux envoyés célestes, sans être ni effrayée, ni étonnée de leur soudaine apparition; elle ne remarque pas même la blancheur éblouissante de leur vêtement. Elle les entend, elle leur répond, sans se distraire un seul instant du grand objet de ses recherches. Elle ne les écoute, elle ne leur parle que pour apprendre d'eux où est Jésus, prête à quitter des anges pour un jardinier, si elle espère de celui-ci quelque éclaircissement qui lui fasse trouver Jésus. Indifférente à tout le

[1] Amanti semel aspexisse non sufficit, quia vis amoris intentionem multiplicat inquisitionis. *S. Greg. Homil.* 25 *in Evang.*

[2] Quia præ cæteris dilexit et diligendo flevit, et flendo quæsivit, et quærendo perseveravit, ideo prima omnium te videre, te alloqui meruit Et non solum hæc, sed etiam ipsis discipulis gloriosæ resurrectionis tuæ prænuntia extitit, te præcipiente et clementer monente : Vade, dic fratribus meis, etc. *S. Ansel. orat.* 16.

reste, elle n'a qu'un désir, trouver Jésus. Ce désir la met tellement hors d'elle-même, qu'elle paraît à peine faire attention à ce qu'elle dit; elle appelle Seigneur celui qui paraît n'être qu'un homme du peuple. « Si c'est vous qui l'avez enlevé, dites-moi où vous l'avez mis. » De qui parle-t-elle? Il lui semble que tout le monde doit le savoir. Voilà bien l'âme dominée par le sentiment; elle ne peut parler que de ce qui l'occupe.

3° Force et constance de l'amour. Rien ne peut ébranler le courage de Madeleine. Pourquoi reste-t-elle dans un lieu si triste pour elle, principalement depuis qu'elle a reconnu que le corps de son maître n'y est plus? Comment ose-t-elle dire que, si elle le trouve, elle l'emportera? Le pourrait-elle? Si elle le tentait, à quoi ne s'exposerait-elle pas? L'amour ne fait pas ces réflexions : *Il tente plus qu'il ne peut; jamais il ne prétexte l'impossibilité, parce qu'il se croit tout possible.* (Imit. l. 3. c. 5.) Est-ce ainsi, ô mon Dieu, que je vous désire, que je vous cherche? Est-ce que ainsi je vous aime?

IIe P. *Madeleine trouve Jésus.* Souvent il est près de nous, et nous le croyons éloigné. C'était lui-même qui venait de parler à sa servante et de lui demander le sujet de ses larmes : *Dicit ei Jesus : Mulier, quid ploras?* Ah! qu'il le connaissait bien,

et qu'il lui était agréable! Notre affliction lui plaît quand elle vient de notre amour pour lui. S'il nous laisse quelque temps dans la désolation, en se cachant à nous, c'est pour augmenter notre mérite et rendre notre joie plus douce, quand il nous manifestera sa présence.

L'amour de Madeleine lui a fait oublier sa faiblesse et mépriser tous les dangers : son espérance a été inébranlable, elle ne sera point confondue ; Jésus la récompensera en lui ouvrant les yeux, et en se manifestant à elle avant d'apparaître à aucun de ses disciples. *Jésus lui dit : Marie ! Elle, se tournant, lui dit : Bon Maître !* Tout se passe en deux mots, l'un de Jésus et l'autre de Madeleine ; mais en ces deux mots que de merveilles ! — Que de grâces, que de lumières accompagnent le premier ! Quel amour et quelle sainte ivresse exprime le second ! *Marie !* C'en est assez à Jésus pour se faire connaître. *Bon Maître!* C'en est assez à Marie pour prouver à Jésus qu'elle le connaît. — Quelle tendresse dans le cœur de Jésus, lorsqu'il prononce cette parole : *Maria !* Quel transport délicieux, quelle vive reconnaissance dans celui de Marie, lorsqu'elle s'écrie : *Rabboni !* Elle était dans un abîme de tristesse qui avait comme absorbé toutes les puissances de son âme ; en un instant, la voix

de son maître a dissipé tous les nuages de son esprit, et l'a remplie de consolations célestes. — O Jésus, donnez-moi d'entendre cette parole intime de votre cœur, qui cause à l'âme de si saints tressaillements, l'éclaire si rapidement, la console si efficacement. Je veux me rendre moins indigne de ce bonheur, en fermant l'oreille à tous les bruits de là terre, pour n'écouter que vous, en vous cherchant avec Madeleine, et ne cherchant que vous.

III[e] P. *Madeleine annonce Jésus.* Son divin maître lui avait dit : « Ne me touchez pas. Attendez un autre temps pour me donner des marques sensibles de votre vénération ; je ne suis pas encore sur le point de quitter la terre pour remonter au ciel : vous aurez l'occasion de me revoir. Mais allez trouver mes frères ; je ne puis les laisser plus longtemps dans le deuil et dans les larmes. Hâtez-vous de leur porter la nouvelle de ma résurrection. » Voilà donc la pécheresse de Jérusalem devenue l'apôtre de Jésus-Christ auprès des apôtres eux-mêmes ! Et quels sont ceux que le bon maître se hâte de consoler avec tant de sollicitude, ceux qu'il appelle ses frères ? Avait-il lieu d'être satisfait de leur fidélité ?.. O mon Dieu, que vous êtes prompt à oublier nos torts les plus graves ! Comment aimez-vous tant ceux qui se sont rendus si indignes de votre amour ?

Madeleine alla donc dire aux disciples qu'elle avait vu le Seigneur, et leur transmit exactement ses paroles [1]. Avec quelle admiration elle leur parla de son état glorieux!.. Que ne fit-elle pas, aussi bien que ses compagnes, pour les convaincre de la vérité d'un récit qui devait les transporter de joie!.. Peine perdue. « Ces femmes sont en délire. » Ce fut là toute leur réponse à un message si consolant. Ils avaient cru Madeleine, lorsqu'elle avait exprimé un simple soupçon sur un fait qu'elle avait imaginé elle-même, en leur disant : Ils ont enlevé le corps du tombeau [2]; » ils refusent de la croire quand elle rapporte ce qu'elle a vu de ses yeux et entendu de ses oreilles.

O dureté du cœur humain en ce qui concerne les choses du salut! Une fable fait impression sur nous; et les vérités de la foi, appuyées sur l'autorité de Dieu même, ont peine à vaincre l'obstination de notre esprit!.. Humilions-nous, mais en même temps réjouissons-nous, puisque le Seigneur compatit à nos misères avec une si douce et si ravissante charité. A l'exemple de Marie-Madeleine, ne

[1] Venit Maria Magdalene annuntians discipulis : Quia vidi Dominum et hæc dixit mihi. *Joan.* 20. 18.

[2] Tulerunt Dominum de monumento, et nescimus ubi posuerunt eum *Joan.* 20. 2.

craignons pas de quitter Jésus pour secourir nos frères : en les servant, c'est lui-même que nous servons ; il nous tiendra compte de notre zèle.

LVI. MÉDITATION.

JÉSUS APPARAIT AUX DEUX DISCIPLES QUI ALLAIENT A EMMAUS.

I. Il se joint à eux.
II. Il s'entretient avec eux.
III. Il se sépare d'eux.

Ier P. *Jésus se joint aux deux disciples qui se rendaient à Emmaüs.* Tout respire la plus touchante bonté, le zèle le plus actif, le plus condescendant et le plus humble, dans la conduite du Sauveur à l'égard de ces deux disciples, à qui il daigne se faire connaître, et dont il se sert ensuite, pour préparer les apôtres réunis à recevoir la même faveur.

Pleins de tristesse, ils sortent de Jérusalem le jour même de la résurrection, et pour dissiper leur ennui ils vont chercher les agréments de la campagne [1]. Brebis imprudentes, qui se séparaient du troupeau ; n'était-ce pas courir au-devant du péril ? Déjà leur foi était fort affaiblie ; ils avaient rejeté

[1] Convertuntur ad sensualia, qui exspectare debebant divina. *Avancinus.*

le témoignage des saintes femmes et des apôtres qui, ayant visité le tombeau, l'avaient trouvé vide et affirmaient que le Sauveur était ressuscité. Aussi déjà ne lui donnent-ils plus que le nom de prophète : *Qui fuit vir propheta.* A peine avaient-ils encore une faible lueur d'espérance : *Sperabamus.* Heureusement ils conservaient un reste d'amour pour leur maître et ils parlaient de lui [1]. Oh ! qu'il fait bon parler de Dieu et des choses de Dieu, soit en nous-mêmes, soit avec le prochain ! Lorsque nous sommes dans les perplexités et les peines d'esprit, si nous venons à parler de Dieu, aussitôt il arrive, fortifiant et illuminant nos cœurs, et les embrasant de son amour [2].

Remarquez avec quel empressement, quelle humilité, quelle douceur, Jésus vole au secours de ceux qui se sont montrés si peu fidèles au moment de l'épreuve; il ne peut souffrir de les voir plongés dans une affliction, qui est le fruit de leur incrédulité, lorsqu'ils ont une si juste raison de se réjouir. Ces deux hommes n'étaient pas des apôtres, mais de simples disciples, d'un rang inférieur, dit saint

[1] Ipsi loquebantur ad invicem de his omnibus quæ acciderant... de Jesu Nazareno.

[2] Si enim gravati aliquâ perplexitate vel acediâ de ipso loquimur, statim adest confortans, et illuminans corda nostra, et etiam inflammans amore sui. *S. Bonav. Med. c.* 92.

Bonaventure ; il s'approche d'eux cependant ; il marche, il parle familièrement avec eux, comme s'il était l'un d'entre eux. Il ne méprise point le petit nombre : il dévoile ses mystères à deux disciples, comme il le ferait devant une multitude, comme il l'avait fait sur les bords du puits de Jacob, où il n'était entendu que de la seule Samaritaine. O zèle ! ô charité !

IIe P. *Jésus s'entretient avec les deux disciples sur le chemin d'Emmaüs.* Admirez la sage condescendance avec laquelle il les prépare à la grâce qu'il veut leur faire. Il commence par les interroger : *De quoi parlez-vous ensemble, et pourquoi êtes-vous tristes?* Les questions que fait un Dieu ne peuvent rien lui apprendre. Jésus savait le sujet de cette conversation, et la cause de cette tristesse ; mais il voulait leur ménager le moyen de décharger leur cœur et de lui découvrir la plaie de leur infidélité. Ils le firent ; et, touché de leur aveuglement, il se met à les instruire, réveillant d'abord leur attention par un reproche qu'il leur avait déjà fait dans le cours de ses prédications : « O hommes de peu de sens, et lents à croire ce que les prophètes ont prédit ! Ne fallait-il pas que le Christ endurât toutes ces choses, et qu'il entrât ainsi dans sa gloire ? » Alors il leur expliqua ce qui le concernait dans tou-

tes les Ecritures, leur montrant l'accord parfait des prophéties avec les événements qui venaient de s'accomplir. En éclairant leur esprit, il échauffait leur cœur et allumait en eux une ferveur céleste. Bientôt ils se diront l'un à l'autre : *N'est-il pas vrai que notre cœur était tout brûlant en nous pendant qu'il nous parlait dans le chemin ?*

O disciples, que vous étiez bien inspirés, lorsqu'en sortant de Jérusalem, au lieu de vous dissiper en vains discours, vous preniez Jésus et ses souffrances pour votre sujet d'entretien ! Celui dont vous parliez se joignit à vous ; il vous parla lui-même, et à sa voix les ténèbres de votre âme firent place à la lumière, la tristesse à la joie, le découragement à la confiance et à l'amour. Méritons-nous assez que le Sauveur vienne de la sorte prendre part à nos conversations ? Combien de chrétiens devraient rougir, s'il leur apparaissait tout-à-coup en certains moments, et leur demandait de quoi ils parlent : *Qui sunt hi sermones ?* Ces railleries, ces contestations, ces légèretés, ces paroles indiscrètes,.. sont-ce là des discours qui conviennent à des bouches que je me suis consacrées par le baptême, à des langues sur lesquelles a reposé mon corps ?

IIIe P. *Jésus se sépare des deux disciples après qu'il s'est fait reconnaître.* Pendant qu'il parlait, le

temps s'écoulait rapidement. « Ils étaient arrivés près du bourg où il devait les quitter, et il fit semblant de passer outre. » Telle est souvent la conduite de Dieu envers ses serviteurs. S'il paraît s'éloigner, c'est pour nous attirer davantage ; s'il cache ses faveurs, c'est pour animer nos désirs. Tendre père, il semble se dérober à des enfants qu'il aime, afin de piquer leur amour et d'en prévenir le refroidissement. *Et ils le pressèrent, ils le contraignirent en quelque sorte de s'arrêter en disant : Demeurez avec nous*, *car il se fait tard.* O sainte importunité de la prière ! Sa puissance est irrésistible : elle force Dieu à demeurer avec nous et à tout accorder à nos demandes : *Et il entra avec eux*. S'étant mis à table, le Sauveur prit du pain, le bénit, et l'ayant rompu, il le leur présenta. Au même instant leurs yeux s'ouvrirent et ils le reconnurent. Que ce moment fut délicieux ! Mais qu'il fut court ! *Car voilà qu'il disparut*. Quels furent alors leurs sentiments ? Quelle douceur, quelle aimable paix restent dans une âme à qui Jésus a parlé et fait goûter la vérité de ses mystères !

Les deux disciples ne songent plus qu'à faire part aux autres de leur bonheur. Etant partis à l'heure même, ils retournèrent à Jérusalem, où ils trouvèrent les apôtres réunis. Ils racontèrent ce qui

leur était arrivé, et comment ils avaient reconnu le Sauveur dans la fraction du pain[1]. Souvent Jésus ne nous comble de ses grâces que pour nous exciter à lui gagner des cœurs.

« Ceux-là, » dit l'auteur de l'Imitation, « reconnaissent véritablement le Seigneur dans la fraction du pain, dont le cœur est tout brûlant, lorsque Jésus est avec eux; mais hélas! qu'une affection si tendre, un amour si vif est souvent loin de moi! ». (Liv. 4, c. 14.) Recherchez-en la cause. Ne serait-ce point parce que votre foi est trop languissante, parce que des absences d'esprit multipliées, et qui ne sont pas toutes involontaires, vous font trop oublier Dieu? Occupez-vous de lui; ne vous occupez que de lui; ne vous séparez pas un seul instant de lui; bientôt, comme les deux disciples, vous sentirez votre cœur s'embraser. Il n'y a point de glace qui ne se fonde aux ardents et continuels rayons du soleil. Allez à la table sainte manger le pain céleste, et au moment de la communion conjurez Jésus-Christ de vous ouvrir les yeux.

[1] Et ipsi narrabant quæ gesta erant in viâ, et quomodo cognoverunt eum in fractione panis. *Luc.* 24. 35.

LVII. MÉDITATION.

APPARITION DE JÉSUS AUX APOTRES RÉUNIS. — CONTEMPLATION.

I. Contempler les personnes.
II. et III. Considérer les actions et écouter les paroles.

Premier prélude. « Le jour même de la résurrection, lorsqu'il se faisait tard, les portes du lieu où étaient assemblés les disciples étant fermées, dans la crainte qu'ils avaient des Juifs, Jésus parut au milieu d'eux et leur dit : la paix soit avec vous... Et il leur montra ses mains et son côté... Ils furent remplis de joie en voyant le Seigneur. » (Jean. 20. 19. — Luc. 24. 36.)

Deuxième prélude. Se représenter cette demeure écartée, solitaire, où les apôtres étaient réunis [1].

Troisième prélude. Prier Notre-Seigneur de se manifester à nous dans le sanctuaire de nos âmes, et de nous inspirer les sentiments que son apparition fit naître dans le cœur des apôtres.

Ier P. *Contempler les personnes.* — Vous avez sous

[1] On croit communément que c'était le Cénacle, où les apôtres, depuis le soir de la Cène, avaient continué de prendre ensemble leurs repas. Plusieurs pensent qu'il n'y avait que les apôtres dans cette réunion quand Jésus s'y montra ; saint Bonaventure y met la très-sainte Vierge, les disciples d'Emmaüs et Marie-Madeleine.

les yeux dans cet appartement tout le collége apostolique ; Thomas seul est absent, et que de larmes il versera pour ne s'être pas trouvé à cette réunion ! Etudiez les physionomies de tous ceux qui la composent. Ils sont partagés de sentiments. Les uns croient la résurrection , les autres ne la croient pas ; ceux mêmes qui sont persuadés, ne le sont pas assez pour ne point craindre la colère des Juifs : *Propter metum Judœorum.* Les visages annoncent un fond d'inquiétude, des âmes qui sont sous l'impression de la frayeur. O mon Dieu, si je croyais pleinement à votre parole, si mon espérance était ferme, serais-je si timide en présence de vos ennemis et des miens ? Quel mal peuvent-ils me faire, si vous me protégez ? Ces apôtres que tout fait trembler aujourd'hui seront bientôt d'une intrépidité à toute épreuve ; ils étonneront le monde par leur courage ; fortifiez-moi, Seigneur, par la grâce de votre esprit. — Regardez les deux disciples d'Emmaüs, qui entrent tout-à-coup. Il n'y a qu'un instant ils étaient tristes ; comme leur visage est maintenant épanoui par la joie ! Voyez leur empressement à raconter ce qui leur est arrivé dans le chemin, et comment ils ont reconnu le Seigneur ! Mais, c'est en vain qu'ils parlent avec la conviction de personnes qui ont vu et entendu : si leur récit

confirme la foi de quelques-uns, il ne peut vaincre l'obstination des autres, qui persistent dans leur incrédulité. — Contemplez Jésus-Christ au moment où il apparaît... Quelle bonté, quelle douceur dans tous ses traits ! Quels rayons de lumière jaillissent de ses glorieuses cicatrices ! Quel air affable et en même temps quelle majesté ! Dans vos relations multipliées avec lui, ne séparez jamais le respect de la confiance, ni la confiance du respect. Dans vos rapports avec vos frères, s'ils vous sont inférieurs, cherchez plutôt à inspirer la confiance que le respect. Jésus va vous donner cette leçon dans sa conduite et ses paroles, comme il vous la donne dans l'expression de tout son extérieur.

IIe et IIIe P. *Considérer les actions et écouter les paroles.* Pendant que les disciples d'Emmaüs s'efforçaient de communiquer leur joie, et qu'on s'entretenait de leur récit, qui appuyait si bien ce que d'autres avaient déjà rapporté, Jésus paraît soudainement au milieu de l'assemblée et dit : « La paix soit avec vous ! je vous l'avais promise, je vous la donne... C'est moi, ne craignez point. » A son aspect, au son de cette voix si connue, les apôtres demeurent interdits, et dans la frayeur qui s'est emparée d'eux, ne pouvant croire à un si grand

bonheur, ils s'imaginent voir un fantôme[1]. Il faut que Jésus les rassure de nouveau, et il le fait avec une charité inexprimable. « Pourquoi vous troublez-vous? » leur dit-il. « Quelles sont ces pensées qui s'élèvent dans votre esprit? Ne connaissez-vous donc plus votre maître? C'est lui-même qui vous parle en ce moment! Regardez mes mains et mes pieds : j'ai conservé ces plaies comme un monument éternel de mon amour pour vous; touchez-les, considérez-les à loisir, et faites attention qu'un esprit n'a ni chair ni os, comme vous voyez que j'en ai. » En parlant ainsi, il leur montrait ses mains, ses pieds et son côté. Quelle impression fit sur eux ce spectacle inattendu? Osèrent-ils toucher cette chair adorable? Mais le Seigneur les y invitait et leur en faisait une espèce de commandement. Plaies sacrées, que j'ai le bonheur d'adorer et de toucher quand je communie, guérissez toutes les infirmités de mon âme; la plus dangereuse n'est-elle pas ma lenteur à croire et la faiblesse de ma croyance?

Cependant quelques-uns doutaient encore, tant ils étaient transportés de joie et d'admiration[2]. Pour n'omettre aucun moyen de les convaincre, le Sauveur leur demanda s'ils avaient quelque nourriture

[1] Conturbati et conterriti existimabant se spiritum videre.

[1] Adhuc autem illis non credentibus, et mirantibus præ gaudio. *Luc.* 24. 41.

à lui donner, et il mangea en effet en leur présence. En même temps, il leur ouvrit l'intelligence pour leur faire comprendre les Ecritures [1], afin d'affermir leur foi en l'éclairant. Après les avoir ainsi rassurés et pleinement persuadés, il leur fit un reproche: non pour les contrister, mais pour nous laisser un exemple de la modération avec laquelle nous devons reprendre, lorsque nous y sommes obligés [2].

Il se plaignit de ce qu'ils n'avaient pas ajouté foi au témoignage de ceux qui affirmaient l'avoir vu ressuscité. Mais, Seigneur, ils ont un autre tort bien plus grave, dont vous ne parlez pas : ils n'ont pas cru à vos propres paroles, lorsque vous leur annonciez si clairement votre résurrection pour le troisième jour!.. Dans sa vie glorieuse, comme auparavant, c'est toujours la même douceur, la même humilité. On dirait qu'une injure n'est rien, quand elle ne lui est que personnelle. Les apôtres reconnurent qu'ils étaient coupables envers leur bon maître, et ils se rappelèrent que ce n'était pas la première fois. L'indulgence avec laquelle il les traitait,

[1] Tunc aperuit illis sensum, ut intelligerent Scripturas. *Ibid.*

[2] Exprobravit incredulitatem eorum... quia iis qui viderant eum resurrexisse non crediderunt.

en les couvrant d'une salutaire confusion, les toucha jusqu'au fond de l'âme et fut un des liens les plus forts qui les attachèrent à lui. Apprenons de Jésus à bien remplir le difficile devoir de la correction fraternelle. Le moyen le plus sûr d'obtenir qu'une faute soit réparée est souvent de paraître n'en conserver aucun souvenir, surtout si elle nous offense directement. Apprenons des apôtres à nous relever de nos chutes, en les faisant tourner au profit du mépris de nous-mêmes, et de notre amour pour Dieu.

Colloque avec Notre-Seigneur. — Unissons nos adorations à celles des apôtres, notre joie à leur joie. Conjurons Jésus ressuscité de produire en nous, par la sainte communion, les heureux effets que produisit en eux son apparition.

LVIII. MÉDITATION.

Résurrection des morts :

Et exspecto resurrectionem mortuorum.

I. Le chrétien fidèle attend avec confiance la glorieuse résurrection.

II. Il s'efforce de remplir les conditions auxquelles elle est promise.

Ier P. *Le vrai chrétien attend avec confiance la bienheureuse résurrection.* Il en voit le gage assuré

dans celle de Jésus-Christ, qui renferme en même temps le principe, le motif et le modèle de notre propre résurrection; le principe par lequel il peut nous ressusciter; le motif qui le détermine à vouloir nous ressusciter, et le modèle sur lequel il nous ressuscitera effectivement.

1° Résurrection de Jésus-Christ, principe de la nôtre. C'est de lui-même qu'il a repris la vie, comme c'est de lui-même qu'il l'avait quittée; il n'a pas eu besoin d'un secours étranger. Sa sortie du tombeau est en lui l'effet d'une force souveraine et toute-puissante : il pourra faire dans les autres ce qu'il a fait dans sa personne. Le miracle d'un Homme-Dieu mort, qui se ressuscite lui-même, n'est-il pas plus étonnant que le miracle d'un Homme-Dieu vivant, qui ressuscite d'autres hommes? Il peut donc nous ressusciter, et il le veut.

2° Résurrection de Jésus-Christ, motif de notre propre résurrection.

Nous tenons à lui par tant de liens sacrés, que notre résurrection est une conséquence nécessaire de la sienne. Qu'il soit sorti de son tombeau, ce n'est assez ni pour lui, ni pour nous; notre résurrection doit compléter la sienne. Si nous n'étions associés à son triomphe, il manquerait quelque chose à l'accomplissement de ses desseins. Comme sa

gloire est le principe de notre bonheur, aussi notre bonheur fait partie de sa gloire.

Il est notre chef et nous sommes ses membres; n'est-il pas dans l'ordre que les membres partagent la condition de leur chef [1]? S'il veut, en qualité de chef, que ses membres agissent comme lui, souffrent, vivent, meurent comme lui, pourquoi ne voudrait-il pas qu'ils ressuscitent comme lui? N'est-il pas juste que nous associant à ses travaux et à ses épreuves, il nous associe à ses joies et à ses récompenses?

Il est notre Sauveur, et *sa rédemption est abondante* [2]; pour qu'elle le soit, il faut que nous recouvrions en lui tout ce que nous avons perdu en Adam, la vie du corps aussi bien que celle de l'âme. Si nous ne devions pas ressusciter, on pourrait dire qu'il n'a pas sauvé tout l'homme.

Il est notre vie; l'esprit qui l'a ressuscité est en nous. Quand nous avons communié, ce n'est plus nous qui vivons, c'est lui qui vit en nous[3]... Comment donc, demande un saint docteur, se trouve-t-il des hommes assez peu raisonnables, pour refuser

[1] Quo enim præcessit gloria capitis, eo vocatur et spes corporis. *S. Leo. Serm.* 1. *de Ascens.*

[2] Ps. 129. 7.

[3] Vivo autem, jam non ego, vivit vero in me Christus. *Gal.* 2. 20

l'espérance d'une immortelle vie à des corps qui ont si souvent mangé la chair d'un Dieu, en qui réside la source même de l'immortalité? Il l'a dit : *Celui qui prend mon corps pour nourriture et mon sang pour breuvage, a la vie éternelle et je le ressusciterai au dernier jour.* (Jean. 6. 55.) La promesse pouvait-elle être plus formelle?

Non, Seigneur, vous ne permettrez pas que des corps si souvent consacrés par votre divine présence, soient réduits pour toujours à la corruption du tombeau. La mort se consolerait de n'avoir pu vous retenir qu'un instant dans son empire, si elle y retenait éternellement ceux que vous avez fait pour ainsi dire d'autres vous-mêmes, par la participation à votre adorable Sacrement[1]. De tout cela saint Paul concluait : « S'il n'y a point de résurrection des morts, le Christ lui-même n'est pas ressuscité. » (I. Cor. 15. 13.)

3° Résurrection de Jésus-Christ modèle de la nôtre. — Nous pouvons nous représenter ce qu'il y a de plus brillant dans ce magnifique triomphe du Sauveur, cette humanité glorifiée, ce corps, tout matériel, tout corps qu'il est, vivant à la manière des esprits... et nous dire à nous-mêmes : Voilà, si je le veux, dans quel état je serai un jour, et pour

[1] Non dabis sanctum tuum videre corruptionem. *Ps.* 15. 10.

l'éternité. Quand Jésus viendra tirer nos corps de la poussière du tombeau, il les rendra semblables à son propre corps ressuscité[1]. Maintenant ce sont des corps sujets à la corruption, à la souffrance, à la mort, ce n'est qu'une chair grossière et méprisable; mais alors, par une admirable transformation, ils auront la même incorruptibilité que le corps du Sauveur, la même impassibilité, la même subtilité, la même clarté[2].

Cependant, si la foi nous apprend que nous ressusciterons tous, elle nous apprend aussi que cet heureux changement ne sera le partage que des amis de Dieu; car voici un grand et terrible mystère[3] : la résurrection future, douce espérance des bons, est un objet de terreur pour les méchants. Les premiers ressusciteront pour vivre éternellement[4]; les seconds ne sortiront d'un tombeau que pour être jetés dans un autre : au tombeau de terre succédera pour eux celui d'un feu qui ne s'éteindra jamais[5]. O Jésus, qu'il est aveugle celui qui, par une vie tiède et stérile, peut-être pleine de péchés, se flatte

[1] Reformabit corpus humilitatis nostræ, configuratum corpori claritatis suæ. *Philipp.* 3. 21.

[2] I. Cor, 15. 42.

[3] Ecce mysterium vobis dico : omnes quidem resurgemus, sed non omnes immutabimur. *Ibid.*

[4] Procedent qui bona fecerunt in resurrectionem vitæ. *Joan.* 5.29.

[5] Qui vero mala egerunt, in resurrectionem judicii. *Ibid.*

de parvenir à une glorieuse résurrection, dont vous avez fait la récompense de vos dévoués et fidèles serviteurs! *C'est pourquoi*, nous dit saint Pierre, *redoublez d'efforts et de soins, afin de rendre par les bonnes œuvres votre vocation et votre élection certaines.*

II[e] P. *Le bon chrétien s'applique à remplir les conditions auxquelles est attachée la résurrection qu'il désire.* Écoutons saint Paul. *Si nous mourons avec Jésus, nous vivrons avec lui. En imitant sa patience, nous mériterons d'être associés à son royaume. Compagnons de ses souffrances, nous le serons de sa gloire.* Tous nos droits à la résurrection des élus sont fondés sur notre union avec Jésus-Christ. Il est notre roi; combattons avec lui, nous régnerons avec lui, *et conregnabimus*. Il est notre frère; nous partagerons son héritage, *cohæredes Christi*, mais autant seulement que nous aurons partagé sa pauvreté et ses douleurs, *si tamen compatimur*. Membres d'un chef humilié, obéissant jusqu'à la mort et la mort de la croix, nous n'obtiendrons avec lui la couronne de gloire qu'en sacrifiant comme lui notre honneur, notre liberté, notre vie. Si nous ressemblons à Jésus immolé, nous ressemblerons à Jésus ressuscité. Voulons-nous sortir du tombeau tels qu'il en est sorti? entrons dans le tombeau tels qu'il y est entré;

il n'y a porté que des blessures, portons-y du moins un corps pénitent. De plus, l'Eucharistie nous est donnée comme gage de notre gloire future : *Futuræ gloriæ nobis pignus datur* ; honorons donc ce mystère, mangeons avec amour ce pain vivant et vivifiant. Nous serons ressuscités par l'Esprit de Dieu, et à cause de cet Esprit qui habite en nous[1]. Vivons donc, comme Jésus, de la vie de cet Esprit divin, toujours dociles à ses inspirations.

Telles sont les bases sur lesquelles le vrai chrétien appuie l'espérance de sa glorieuse résurrection; ne sont-elles pas d'une solidité inébranlable? Retour sur vous-même et courageuse résolution.

LIX. MÉDITATION.

Dogme de la résurrection des corps.

I. Avec quel soin Dieu le révèle.
II. Précieux fruits de salut qu'il doit porter.

Ier P. *Dieu révèle le dogme de la résurrection des corps avec un soin particulier.* On trouve, en effet, la foi de la résurrection donnée à nos premiers parents immédiatement après leur chute, transmise de siècle en siècle par les patriarches et les pro-

[1] Rom. 8. 11.

phètes, scellée du sang des martyrs, même avant la venue du Messie, enseignée et professée avec plus d'éclat sous la nouvelle alliance, figurée dans toute la nature. Il est évident que Dieu désire voir toujours l'homme sous l'empire de cette salutaire croyance.

Adam est à peine condamné, que Dieu le console par la promesse d'une rédemption, qui renferme celle de la résurrection [1]. Le premier homme le comprend si bien, qu'il donne à sa compagne le nom d'Ève, qui signifie mère des vivants, entrevoyant déjà cette mère admirable dont le Fils sera *la résurrection et la vie*. Il ne manqua pas de transmettre ce dogme à sa postérité. — On le retrouve dans les patriarches, Abraham, Isaac, Jacob. Ce dernier le professe hautement un peu avant sa mort [2]; avec cette espérance, il descendra content dans le tombeau. — On le retrouve dans tous les prophètes. Isaïe n'est-il pas consolant, lorsqu'il dit au peuple fidèle : « Vos morts reprendront la vie ; ceux qui ont péri dans les combats ressusciteront ?.. O vous, qui dormez dans les tombeaux, réveillez-vous ! Entonnez des cantiques de louange, vous qui habitez dans la poussière ; car voici que la

[1] I. Cor. 15. 22. — [2] Gen. 49. 18.

puissance du Seigneur pénétrera dans le sein de la terre, comme la chaleur du soleil; elle fécondera vos cendres comme une douce rosée [1]. » Daniel ne se borne pas à prédire cette résurrection générale; il parle du sort si différent qu'elle fera aux bons et aux méchants [2]. Quoi de plus majestueux et de plus frappant que la célèbre vision d'Ézéchiel? Après l'avoir décrite, le prophète ajoute : « Voici ce que dit le Seigneur : O mon peuple! je vais ouvrir vos tombeaux; je vous ferai sortir de vos sépulcres, et je vous ferai entrer dans la terre d'Israël; et vous saurez, ô mon peuple, que c'est moi qui suis le Seigneur, lorsque j'aurai ouvert vos sépulcres et que je vous aurai fait sortir de vos tombeaux [3]. » C'est dans cette croyance que les Machabées ont puisé tant d'héroïsme. L'un d'eux disait au bourreau, en présentant ses bras à la mutilation : « J'ai reçu ces membres du ciel, mais je les méprise maintenant, pour la défense des lois de Dieu, parce que j'espère qu'il me les rendra un jour; » et un autre : « Il nous est avantageux d'être mis à mort par les

[1] Is. 26. 19.
[2] Evigilabunt alii in vitam æternam, et alii in opprobrium ut videant semper. 12. 2.
[3] Ezech. 37. 12 *et* 13.

hommes, dans l'espérance que Dieu nous rendra la vie en nous ressuscitant[1]. »

Mais c'est sous l'Evangile que cette vérité brille de tout son éclat. Que ne fait pas Jésus-Christ pour nous en donner une conviction inébranlable ? Il ne se contente pas de l'enseigner souvent dans ses discours ; il la rend sensible par les résurrections qu'il opère, manifestant graduellement sa puissance, pour faciliter à ses disciples la croyance de ce mystère. C'est d'abord la fille de Jaïre, qu'il rappelle à la vie au moment où elle vient d'expirer ; c'est ensuite le fils de la veuve de Naïm, que l'on porte en terre ; plus tard, c'est Lazare, qui était mort depuis quatre jours. Enfin, pour imprimer le sceau d'une infaillible autorité à tous ses enseignements et à toutes ses promesses, il se ressuscite lui-même.

Dieu fait plus encore : il veut que la nature nous offre partout l'image d'un dogme si consolant. Le changement des saisons, la succession du jour à la nuit... tout nous figure cette glorieuse résurrection. En hiver, tout est mort ; tout ressuscite au printemps. La semence est mise en terre, comme le corps dans un tombeau ; comme lui, elle se décompose d'abord, mais pour renaître ; et, au lieu d'un grain qu'a perdu le cultivateur, il en re-

[1] II. Mac. 7.

cueillera trente ou quarante. Qu'est-ce que la mort fait perdre aux justes, si on le compare à ce que la résurrection leur rendra?

Dieu veut donc que cette vérité soit profondément gravée dans les esprits et dans les cœurs, comme un remède aux passions, comme un aiguillon à la vertu.

IIe P. *Précieux fruits de salut que doit produire la croyance de cette résurrection.* Voici les principaux : mépriser la mort corporelle, estimer cette mort mystique ou spirituelle qui nous prépare à l'heureuse immortalité, aimer et respecter nos corps, qui ont une si belle destinée.

La mort n'est rien pour celui qui attend une glorieuse résurrection; elle est moins la perte de la vie qu'un sommeil, et c'est le nom que lui donne le langage sacré. « Mes frères, » dit saint Paul, « vous qui avez les lumières de l'Evangile, je veux que vous sachiez la vérité sur ceux qui dorment, pour ne pas vous laisser abattre par la tristesse, comme font ceux qui, n'ayant pas notre foi, ne peuvent avoir nos espérances [1]. » — « Il n'appartient qu'aux insensés de croire que les justes meurent; en sortant de cette vie, ils entrent dans le repos [2]. —

[1] Nolumus vos ignorare, fratres, de dormientibus, ut non contristemini, sicut et cæteri qui spem non habent. *I. Thess.* 4. 12.

[2] Visi sunt oculis insipientium mori et æstimata est afflictio exitus illorum;.. illi autem sunt in pace. *Sap.* 3. 2, 3.

« Mon Rédempteur est vivant, je le sais, » s'écrie le saint homme Job; « mon corps sortira glorieux de son sépulcre, et, avec ces yeux qui vont se fermer pour un temps, je verrai la face de mon Sauveur. » Non, il n'y a point d'affliction que ne console une si douce espérance, quand elle repose dans un cœur [1].

Autant la foi de la future résurrection, quand elle est vive, fait mépriser la mort corporelle, autant elle fait estimer cette mortification, ou mort mystique, qui nous retire de l'esclavage des sens, pour nous établir sous l'empire de la grâce. Obligation commune à tous ceux qui appartiennent à Jésus-Christ [2] : tout chrétien est une hostie vivante qui doit s'immoler chaque jour et clouer ses passions à la croix; quelque pénible qu'elle soit à la nature, l'espérance de la bienheureuse résurrection la rend aimable. A cause de cela, à cause de l'engagement pris par le Sauveur de retirer mon corps du tombeau et de l'associer à la gloire de son propre corps, si je lui suis fidèle : *Propter hoc*, je m'assujettis de grand cœur au joug de sa loi sainte; je me renonce moi-même, je prends ma croix,.. et de plus je le bénis. Ma voix éclate en cantiques de louange, de

[1] Reposita est hæc spes mea in sinu meo. *Job*. 19. 27.
[2] Gal. 5. 24.

ce qu'il daigne, pour des souffrances si légères, préparer à mon corps tant de gloire et de bonheur : *Lætatum est cor meum, et exultavit lingua mea.* Oui, ma chair se reposera dans cette espérance : *Et caro mea requiescet in spe.* Un saint martyr montrait un visage radieux pendant que le bourreau lui coupait ses membres ; on lui demande la cause de cette joie et il répond : Je suis la vigne de Jésus-Christ ; on coupe, on taille cette vigne pendant l'hiver ; mais le printemps de la résurrection va venir, et cette chair refleurira [1].

Enfin, puisque notre corps, qui est maintenant l'instrument de nos vertus, aura éternellement une si grande part à la félicité de notre âme, puisqu'il sera élevé au ciel et placé sur un trône, ne devons-nous pas l'aimer et le traiter avec respect ? Le fait-on? Combien portent la cruauté envers leur corps jusqu'aux plus lamentables excès! L'aime-t-on, le respecte-t-on, quand on lui refuse la gloire et les délices du ciel, pour le vouer à l'opprobre et aux tourments de l'éternelle réprobation ?

O Seigneur, ne permettez pas que j'oublie cet avertissement de votre Apôtre : « On ne se moque pas de Dieu impunément ; et l'homme ne recueillera

[1] Dominus adjutor meus... In ipso speravit cor meum, . et refloruit caro mea. *Ps.* 27. 7.

que ce qu'il aura semé : celui qui sème dans la chair, se faisant l'esclave de ses inclinations, recueillera de la chair la corruption et la mort; mais celui qui sème dans l'esprit, et s'applique à orner son âme des vertus chrétiennes, recueillera de l'esprit la vie éternelle. » (Gal. 6.)

LX. MÉDITATION.

DIMANCHE DE LA QUASIMODO. — LES CONDITIONS DE NOTRE PAIX.

I. Point de paix avec Dieu que par l'innocence.
II. Point de paix avec le prochain que par la charité.
III. Point de paix avec soi-même que par le combat contre soi-même.

Ier P. *Paix avec Dieu par l'innocence.* Saint Augustin demande : « Y a-t-il moyen d'être en paix avec Dieu, quand on se plaît dans ce qui lui déplaît, quand on cherche son contentement dans ce qui le blesse et l'offense ? »

Remontons au principe. Dieu est ma fin dernière, mon souverain bien, mon centre. Uni à ce centre adorable, je suis tranquille; séparé de lui, je suis nécessairement dans l'agitation et le malaise. Or, je ne suis uni à Dieu que par l'assujettissement de ma volonté à la sienne. Si je m'écarte de cette volonté souveraine, je sors de la sphère de mon repos, et

je me mets dans une situation violente. Je ne puis résister à une loi que tout dans ma nature et ma religion me fait un devoir de respecter, sans que ma raison se tourne contre moi, sans que ma foi me condamne et m'épouvante, sans que ma conscience me déchire par le remords. Quelque effort que je fasse, m'est-il possible, Seigneur, d'effacer entièrement de mon esprit vos terribles jugements et vos menaces? Puis-je y penser sans être troublé, désolé par la crainte? La mauvaise conscience est toujours inquiète. *Vous jouirez d'un repos ravissant, si votre cœur ne vous reproche rien.* (Imit. l. 2. c. 6.)

La paix est l'œuvre de la justice[1]. Elle est la première récompense de l'ordre observé, comme l'inquiétude est le premier châtiment de tout désordre. D'où il suit que des fautes, même légères, dont on néglige de se corriger, étant une infraction aux lois de la justice et de l'ordre, sont une source de trouble et de souffrance. Quand une âme a toute la pureté que donne la justice, rien ne l'empêche de s'unir à Dieu, centre de son repos.

IIe P. *Paix avec le prochain par la charité.* Notre paix avec Dieu est le fruit de notre amour pour Dieu et pour sa loi[2]; notre paix avec le prochain

[1] Erit opus justitiæ pax. *Is.* 32. 17.
[2] Pax multa diligentibus legem tuam. *Ps*, 118.

est le fruit de cette charité sincère, qui nous le fait aimer malgré ses défauts et les torts qu'il peut avoir à notre égard. Que chacun traite les autres comme il désire en être traité ; qu'il supporte, qu'il ménage, qu'il excuse, comme il veut être supporté, ménagé, excusé; qu'il aime comme il veut être aimé, il n'y aura plus de division, plus de discorde possible. Si le Dieu de charité est avec nous, le Dieu de paix y sera aussi[1]. La mer est calme quand aucun vent ne l'agite. Qui ôterait du monde ce tien, ce mien, brûlantes paroles qui causent tant de guerres, allument tant d'incendies,.. établirait dans le monde le règne de la paix.

Mais qu'il nous faut de charité, et qu'il faut de patience, de vigilance à notre charité, pour vivre en paix même avec ceux qui haïssent la paix! « Car voilà ce qui nous est recommandé, » dit saint Augustin, « presque à toutes les pages de l'Ecriture[2]. » Ecoutez saint Paul : il vous conjure au nom des chaînes qu'il porte pour Jésus-Christ, de pratiquer en toutes choses l'humilité, la douceur, le support mutuel, mettant votre sollicitude à conserver l'unité d'un même esprit dans le lien de la paix[3]. Dans un

[1] II. Cor. 13. 11.

[2] Propè nulla est pagina quæ nos non admoneat... Cum his qui oderunt pacem esse debere pacificos. *Epist.* 249. *ad Restitut.*

[3] Eph. 4. 1.

autre endroit, il est encore plus pressant. « Si donc il y a quelque consolation que je puisse attendre de vous; s'il y a quelque douceur, quelque soulagement à mes maux que je puisse trouver dans la charité qui vous anime; s'il y a quelque union entre nous dans la participation d'un même esprit; s'il y a dans vos cœurs quelque tendresse, quelque compassion pour moi, rendez ma joie complète, en étant parfaitement unis, en n'ayant tous qu'un même amour, une même âme et les mêmes sentiments[1]. » Toutefois ce n'est pas dans le prochain, dans ses passions et ses désordres qu'il faut chercher le plus grand obstacle à notre paix; il est en nous.

III° P. *Paix avec soi-même par le combat contre soi-même.* Voilà le vrai sens de ces paroles du Sauveur : *Je ne suis pas venu apporter la paix, mais le glaive. — Les ennemis de l'homme sont chez lui.* (Matth. 10.) Ce n'est qu'en faisant une guerre continuelle à mes penchants, ennemis domestiques qui font partie de moi-même, que je puis acquérir cette patience, cette égalité d'âme, qui me rendra supérieur à tous les événements. La paix est le fruit de la victoire, comme la victoire est le fruit du combat.

[1] Philipp. 2. 1.

Maître de moi-même, je seraî en quelque sorte maître de tout.

« Aussi souvent qu'on se porte vers un objet d'une manière désordonnée, on sent naître en soi l'inquiétude. » (Imit. l. 1. c. 6.) Tel est le cœur humain, qu'il ne peut être sans désirs, et que s'il ne dompte, s'il ne gouverne ses désirs, ils deviennent ses bourreaux. Ne nous lassons point de méditer ces sages maximes du pieux auteur de l'Imitation de Jésus-Christ : « C'est dans la résistance aux passions que se trouve la véritable paix... Ne la cherchez pas dans le cœur d'un homme charnel, ni dans le cœur de celui qui se livre aux choses extérieures. — Heureux les simples ! A eux sont réservées toutes les douceurs de la paix[1]. » L'homme simple est l'homme pur, dégagé des passions, élevé au-dessus de l'opinion et ne cherchant que Dieu. Mais que de combats à soutenir et à livrer, pour se conquérir ainsi soi-même et se mettre tout entier sous l'empire de la grâce ! « Comment quelques saints sont-ils parvenus à un si haut degré de vertu et de contemplation ? C'est qu'ils se sont efforcés de mourir à tous les désirs de la terre, et qu'ils ont pu ainsi s'unir à Dieu par le fond le plus intime de

[1] Imit. *L.* 1. *c.* 2.

leur cœur[1]. » De là cette conclusion que je ne puis trop approfondir : « Qui sait le mieux souffrir possédera la plus grande paix. Celui-là est vainqueur de soi et maître du monde, ami de Jésus-Christ et héritier du ciel[2]. »

Pureté de cœur et acquiescement au bon plaisir de Dieu, charité cordiale envers mes frères, combat sérieux contre moi-même, telles sont donc les conditions de ma paix, et par conséquent de mon bonheur ; je veux les remplir fidèlement, ô mon Dieu ! mais aidez-moi de votre grâce. Etablissez vous-même dans mon âme ce silence, ce calme que vous attendez pour vous communiquer à elle. Je n'y vois qu'ardeur impatiente, que confusion de mouvements, que trouble. L'action tranquille, le désir sans passion, le zèle qui agit sans empressement, ne peuvent nous venir que de vous, sagesse éternelle, activité infinie, repos inaltérable, qui êtes le principe et le modèle de la véritable paix. Ne nous refusez pas ce don céleste, qui est le gage de votre amour, l'objet de vos promesses, et le prix du sang de votre Fils.

[1] Imit. *L.* 1. *c.* 11. — [2] Imit. *L.* 2. *c.* 3.

LXI. MÉDITATION.

DEUXIÈME DIMANCHE APRÈS PAQUES. — JÉSUS SE MANIFESTE A PLUSIEURS DE SES DISCIPLES SUR LE BORD DE LA MER DE TIBÉRIADE. — CONTEMPLATION.

I. Contempler les personnes.
II. et III. Considérer les actions, écouter les paroles.

Premier prélude. Après la fête de Pâques, les disciples allèrent dans la Galilée, comme leur maître l'avait ordonné. Sept d'entre eux se trouvant réunis montèrent sur une barque et se mirent à pêcher ; mais cette nuit-là ils ne prirent rien. Le matin, Jésus parut sur le rivage sans qu'ils le reconnussent. Il leur dit de jeter le filet du côté droit de la barque ; ils le jetèrent et firent une pêche abondante. Jean dit à Pierre : « C'est le Seigneur. » Pierre prend sa tunique, et se jette à la mer ; les autres viennent avec la barque. Jésus, qui a préparé lui-même leur repas, les invite à manger. (Jean. 21.)

Deuxième prélude. Se représenter le bord de la mer et la barque des apôtres, qui en est peu éloignée.

Troisième prélude. O Jésus, donnez-moi la grâce de vous connaître tel que vous vous montrez dans cette apparition, plein de charité pour vos

apôtres et pour tous vos serviteurs. Faites-moi participer aux lumières et à la pureté de saint Jean, à la ferveur et au dévouement de saint Pierre, au bonheur qu'ils goûtèrent tous, dans cette pêche miraculeuse et le saint repas qui la suivit.

Ier P. *Contempler les personnes.* — Les apôtres, qui vivaient dans la pauvreté et du travail de leurs mains. Voyez-les dans leur barque, travaillant de concert et dans une grande union. Ils paraissent un peu tristes à cause de l'inutilité de leurs efforts; car, dit l'Évangéliste, cette nuit-là ils ne prirent rien... Ah! s'ils savaient de quelle joie leur cœur sera bientôt rempli!.. — Considérez le Sauveur; le voilà sur le rivage: *Stetit Jesus in littore.* Il regarde avec bonté ses chers apôtres et vient les consoler. Il est ému de compassion, en voyant qu'ils se sont fatigués sans aucun fruit, et qu'étant dans la nécessité de réparer leurs forces, ils n'ont point de nourriture... O mon Dieu, c'est donc ainsi que vous pensez à moi et à mes peines! Quand je me crois abandonné, vous êtes tout près de moi. Combien de fois m'avez-vous visité intérieurement, efficacement secouru, lorsque je ne découvrais aucune issue à une situation désolante! Si je vous priais avec confiance, que n'obtiendrais-je pas de votre infinie miséricorde, puisque vous m'accor-

dez de précieuses faveurs, que je ne pensais même pas à vous demander ?

II[e] et III[e] P. *Considérer les actions, écouter les paroles.* — Jésus s'applique en toute circonstance, à convaincre ses disciples de deux vérités souverainement importantes : l'une, qu'il veille à leurs intérêts avec une tendre sollicitude, et que jamais, au temps marqué, son assistance ne leur fera défaut, ni pour le temporel, ni pour le spirituel ; l'autre, que par eux-mêmes et sans lui ils ne peuvent absolument rien. Avec quelle douceur il demande à ses apôtres s'ils ont quelque chose à manger, quoiqu'il ne l'ignore pas ! Il veut qu'ils avouent et reconnaissent eux-mêmes leur besoin, afin de les mieux disposer à la grâce qu'il va leur faire [1]. Soyons aussi simples dans l'aveu de nos misères : reconnaissons franchement que nous n'avons rien, même de ce qui nous est le plus nécessaire, ni humilité, ni lumière, ni courage,.. et que nous attendons tout de sa divine bonté. Jésus leur dit : « Jetez le filet du coté droit de la barque ; » ils le jettent, et aussitôt il est rempli d'une telle multitude de poissons qu'ils ne peuvent le tirer [2]. Un bonheur si inespéré les saisit d'étonnement, et le disciple que Jésus aimait dit à Pierre : « C'est le Seigneur. »

[1] Pueri, numquid pulmentarium habetis ? Responderunt ei : Non.
Jam non valebant illud trahere præ multitudine piscium.

Saint Jean est le premier qui reconnaît Jésus-Christ, et saint Jérôme en apporte cette raison : Il était vierge[1]. Le privilége du cœur pur est de faciliter la vue de Dieu[2]. O Seigneur, quand me sera-t-il donné de vous apercevoir partout où vous êtes, et de dire en tout temps, en tout lieu, en toute circonstance avec votre disciple bien-aimé : *Dominus est !* Pourquoi m'arrêter aux créatures ? C'est le Seigneur, c'est lui-même qui me réjouit dans ce succès, qui m'afflige dans cette épreuve... *Dominus est !* C'est lui qui permet cette humiliation, ce contre-temps... Il fallait, dit saint Grégoire, le travail fatigant et inutile de la nuit, pour préparer l'admiration et la joie que produisit au matin l'heureux coup de filet commandé par le Sauveur[3]. O Jésus, purifiez-moi ; je vous aimerai, je serai aimé de votre Père et de vous, et vous daignerez vous manifester à moi[4].

Saint Pierre apprenant que c'est le Seigneur qui est sur le rivage, n'écoute que l'impétuosité de son amour ; il prend sa tunique et se jette à la mer ; les autres viennent avec la barque.

[1] Solus virgo virginem agnoscit. *L. 1. contr. Jovinian.*

[2] Matth. 5. 8.

[3] Facta est piscationis magna difficultas, ut magistro veniente, fieret admirationis magna sublimitas. *Homil. 24. in Evang.*

[4] Qui diligit me, diligetur a Patre meo ; et ego diligam eum, et manifestabo ei me ipsum. *Joan. 14. 21.*

Il y a deux voies pour aller à Jésus : l'une extraordinaire, qu'il ne faut ni blâmer, ni vouloir imiter ; l'autre ordinaire, dont il faut se contenter. Parmi les serviteurs de Dieu les plus parfaits, il en est d'un caractère ardent, qui ne peuvent demeurer enfermés dans le vaisseau. Ils sortent d'eux-mêmes et vont se jeter courageusement dans les eaux amères de la souffrance, pour arriver plus tôt à Jésus crucifié. Il en est d'autres, d'un caractère doux et paisible, qui se tiennent en repos dans le vaisseau de la Providence, jouissant des faveurs de leur maître, lorsqu'il est présent, attendant sa venue en paix lorsqu'il est absent [1]. Admirons, et, dans la mesure de la grâce qui nous est donnée, imitons la ferveur de Pierre. Dans le désir qu'il a de s'approcher de Jésus-Christ, il ne calcule ni les dangers, ni les peines ; en effet, il arriva le premier. Rien ne hâte autant les progrès d'une âme et son union avec Dieu, que sa générosité.

Mais que se passe-t-il sur le rivage, lorsqu'ils sont tous réunis? et d'abord que voient-ils? « Des charbons allumés, du poisson qu'on avait mis dessus, et du pain. » Le Sauveur leur avait préparé ce repas; il les invite à le prendre, en leur disant avec une

[1] S'il vient à moi, disait saint François de Sales, je le recevrai avec joie ; s'il n'y vient pas, je n'irai point le trouver avec empressement.

douceur inexprimable : « Venez, prenez votre nourriture. » Il fait plus encore, il les sert de ses mains divines : *Et accipit panem, et dat eis, et piscem similiter*... O âme trop craintive, blesserez-vous toujours le cœur de Jésus, en refusant de mettre en lui votre confiance? Non, ne vous inquiétez point dans la recherche des choses nécessaires à la vie; il se charge d'y pourvoir. Il a pour ceux qui s'abandonnent à lui une providence plus paternelle encore que pour les autres. Quel banquet délicieux il vous prépare dans le ciel, pendant que vous travaillez pour lui sur la terre! Bientôt il vous dira : « Venez, nourrissez-vous de ma divinité; entrez dans la joie de votre Maître. » En attendant, nourrissez-vous souvent du pain eucharistique. Allez réparer vos forces, ranimer votre ardeur à cette Table sacrée : elle est le foyer où s'enflamme la céleste charité.

Que se passe-t-il enfin dans l'âme des apôtres pendant ce saint repas? La présence de leur Maître ressuscité, son visage, sa voix, l'affection qu'il leur montre, le grand pouvoir qu'il fait paraître, la tendre familiarité dont il use à leur égard, tout les ravit, tout les transporte et les comble de joie. Aucun d'eux cependant n'ose lui demander qui il est; ils savent que c'est le Seigneur[1]. Ils se contentent

[1] Nemo audebat discumbentium interrogare eum : Tu quis es? scientes quia Dominus est. *Joan.* 21. 12.

de l'adorer, de jouir en silence de sa divine conversation, de la douceur de ses regards... Le charme qui captive une âme embrasée d'amour pour son Dieu, et abîmée dans la contemplation de ses grandeurs, ne lui laisse que la liberté de l'admiration; elle se perd tranquillement dans cet océan de perfections qu'elle découvre. C'est la possession commencée du souverain bonheur, c'est déjà sur la terre un torrent de délices; que sera-ce au séjour de la gloire?

Colloque avec Notre-Seigneur. — Adorez sa puissance et sa bonté, qui pourvoient aux besoins de toutes ses créatures. Adorez encore plus cette providence si attentive et si touchante, à l'égard de ceux qui ont tout quitté pour s'attacher à lui. Remerciez-le des secours particuliers que vous en avez reçus, et remettez-vous entre ses mains avec une confiance absolue.

LXII. MÉDITATION.

TROISIÈME DIMANCHE APRÈS PAQUES. — PATRONAGE DE SAINT JOSEPH.

Deux choses déterminent et mesurent la confiance que mérite un protecteur : le pouvoir dont il dispose et son affection pour ceux qu'il prend sous son

patronage, ce qu'il peut et ce qu'il veut faire pour ses protégés. Ces deux considérations nous feront apprécier l'avantage d'être placés sous la protection spéciale de saint Joseph. Nous chercherons ensuite le moyen de nous assurer tous les fruits de cette puissante protection.

I. Quel est dans le ciel le crédit de saint Joseph ?
II. Quel usage il veut en faire en notre faveur ?
III. Comment pouvons-nous encore augmenter le vif intérêt qu'il nous porte.

Ier P. *Quel est dans le ciel le crédit de saint Joseph?* Jugeons-en par l'idée que nous en donne l'Eglise, et par les emplois qu'il eut à exercer sur la terre.

1° La liturgie n'est pas seulement la prière publique de l'Eglise, elle est aussi son enseignement authentique et populaire. En consultant l'office des deux fêtes principales que nous célébrons en l'honneur de saint Joseph, et principalement celui de son patronage, qu'y remarquons-nous? Quelle en est pour ainsi dire la pensée dominante? on peut la formuler ainsi : pouvoir sans bornes confié dans le ciel au chaste époux de Marie, figuré par celui qui fut donné à l'ancien Joseph, pour le salut temporel de tout un peuple. En récitant cet office, on croit entendre le Seigneur dire à tous les enfants de son

Eglise, ce que Pharaon disait aux Egyptiens, recourant à lui dans leur détresse : « Allez à Joseph ; j'ai remis mon autorité entre ses mains ; il est le dispensateur de mes grâces ; il peut pour vous ce que je puis moi-même. » *Dieu l'a établi le maître de sa maison, l'intendant de tout ce qu'il possède* ; voilà ce que l'Eglise répète en faisant éclater sa joie : *Alleluia, alleluia.* Tel est le jugement qu'elle veut que nous portions sur le crédit de cet admirable Saint, crédit au reste qui est la conséquence de ses emplois.

2° Au temps de saint Joseph, Dieu avait sur la terre un double trésor, objet de toutes ses affections : Jésus qu'il proclamait son Fils bien-aimé, et Marie qui avait dit d'elle-même par la bouche de l'Esprit saint : « Dieu m'a possédée dès le commencement de ses voies. » Que fit le Seigneur à l'égard de saint Joseph? Il lui confia ce double et inappréciable trésor; il le constitua chef de sa famille, prince de toute sa possession [1] ; il lui donna sur Jésus les droits d'un père sur son fils, et sur Marie les droits d'un époux sur son épouse.

Jamais droits ne furent plus religieusement respectés ; car jamais il n'y eut ni fils plus obéissant, ni épouse plus soumise. Or, qui pourra se persua-

[1] Constituit eum principem omnis possessionis suæ.

der que ces titres glorieux de saint Joseph, auxquels fut attachée sur la terre la merveilleuse puissance de commander au souverain et à la souveraine de l'univers, soient méconnus en quelque sorte depuis qu'il est au ciel ? Penser qu'il n'a plus auprès de Jésus-Christ, qui l'appelait son père, et de Marie dont il était le véritable époux, d'autre crédit que celui qui résulte d'une éminente sainteté, ne serait-ce pas admettre qu'en entrant dans le séjour de la gloire, il a perdu les plus beaux fleurons de sa couronne; et qu'il a trouvé une espèce de disgrâce dans ce qui est pour les autres la plus magnifique récompense.

De là le sentiment si bien fondée, qui attribue au père nourricier de Jésus, comme à sa mère, quoique dans un degré inférieur, une sorte de toute-puissance d'intercession : *omnipotentia supplex*. Si de saints et savants docteurs ont pensé que Marie s'approche du trône de la réconciliation, moins en suppliante qu'en souveraine, moins pour demander que pour commander[1]; d'autres ont dit, en parlant de saint Joseph, que les prières d'un tel époux et d'un tel père sont des ordres pour son épouse et pour son fils; que, bien loin de l'avoir dépouillé des privilèges qui firent le bonheur de son exil, malgré tant

[1] S. Petr. Dam. *Serm. in Nativ. B. M.*

de pénibles épreuves, Dieu les a complétés et consommés dans sa vie glorieuse [1]. Ils ont dit qu'on nvoque certains bienheureux pour des nécessités particulières, comme si le pouvoir de nous servir était partagé entre eux; mais que saint Joseph a reçu le pouvoir universel de nous assister efficacement, dans tous les besoins du corps et de l'âme [2]; que, comme le Fils de Dieu n'a jamais rien refusé à son saint tuteur, tandis qu'il vivait sous sa dépendance, à plus forte raison il lui accorde tout ce qu'il demande pour nous, maintenant qu'il est assis à la droite de son Père. De là aussi, l'invitation que nous fait l'Eglise de nous adresser au second Joseph, avec autant de confiance qu'en avaient les Egyptiens, quand ils disaient au premier : Notre sort est dans vos mains; un seul de vos regards peut nous sauver [3].

IIe P. *Quel usage ce grand saint veut-il*

[1] Dum vir, dum pater orat uxorem et natum, velut imperium reputatur. *Gerson.* — Profecto dubitandum non est quod Christus familiaritatem, reverentiam, atque sublimissimam dignitatem, quam illi exhibuit dum ageret in humanis, tanquam filius patri suo, in cœlis utique non negavit, quin potius complevit et consummavit. *S. Bernardin. Serm. 1, de S. Joseph.*

[2] Quibusdam sanctis in aliquibus causis præcipue patrocinari; at sanctissimo Joseph in omni necessitate et negotio concessum est tutari, et omnes ad se pie confugientes defendere, fovere, et affectu paterno prosequi. *S. Thom.*

[3] Salus nostra in manu tua est; respiciat nos tantum Dominus noster. *Gen.* 47.

faire pour nous de son pouvoir? Interrogeons sa bonté, sa charité, son zèle.

Tout est prévu dans les desseins de Dieu. Quand il créait le cœur de Joseph, il créait le cœur de l'époux de Marie et du père nourricier de Jésus. Il voulait qu'il y eût dans cette Trinité visible, Jésus, Marie, Joseph, une conformité d'affections qui ressemblât à celle qui unit les trois adorables personnes de la Trinité invisible et éternelle. Ce fut donc sur le modèle du cœur de Jésus et de Marie que fut formé le cœur de Joseph; et c'est à ce point de vue qu'il faut se placer pour comprendre, autant qu'il est possible, de quelles perfections il fut orné : élévation de sentiments, force d'âme, mais surtout sensibilité, tendre compassion, besoin de faire du bien; nobles inclinations que développèrent les grâces extraordinaires et continuelles qu'il reçut; riche fonds, sur lequel travailla pendant trente ans l'amour reconnaissant de Jésus et de Marie. Pouvaient-ils mieux récompenser son dévouement à les servir, qu'en augmentant sans cesse sa sainteté, en rendant toujours plus parfaite la ressemblance de son cœur avec leur propre cœur?

Demander si nous devons compter sur les dispositions favorables de saint Joseph, s'il veut nous aider de tout son pouvoir, c'est demander si nous

sommes aimés de Jésus et de Marie, car c'est dans leurs cœurs qu'il prend son amour pour nous; c'est demander si un bon père désire le bonheur de ses enfants, car il nous a tous adoptés en Jésus-Christ dont nous sommes les membres, et qui daigne nous appeler ses frères; c'est mettre en question la charité de ce premier serviteur de Jésus et de Marie... A partir du moment où l'ange lui eut révélé le mystère de l'Incarnation, accompli dans son auguste épouse, sa vie fut une contemplation non interrompue; mais que contemplait-il, sinon l'amour de Dieu pour nous, personnifié dans le Verbe fait chair? *Sic Deus dilexit mundum!* Oh! que ce cri d'admiration dut s'échapper souvent de son cœur, avant que saint Jean le fît retentir d'un bout du monde à l'autre! Quand il regardait le divin enfant dans la crèche, dans les bras de sa mère, ou dans les siens; quand il lui prodiguait, ou recevait de lui de tendres caresses; quand il le voyait croître sous ses yeux, plus tard, partager ses humbles travaux; quand il l'entendait[1], dans de célestes entretiens, lui manifester ce qu'il était venu faire ici-bas, ce qu'il souffrirait pour la gloire de Dieu et le salut des âmes, n'étaient-ce pas sans cesse de nouvelles flammes, qui venaient augmenter dans le cœur de Joseph son amour pour Dieu et pour les hommes?

Jésus n'a rien fait, rien possédé sur la terre que dans nos intérêts. Il n'a voulu avoir une mère et un père, il n'a mis dans le cœur de l'une et de l'autre tant d'affection pour nous, qu'afin d'être forcé, en quelque sorte, d'accorder à leurs instances ce que nous n'aurions pu obtenir par nous-mêmes. L'Eglise le dit positivement dans l'oraison de l'office de saint Joseph : *Ut, quod possibilitas nostra non obtinet, ejus nobis intercessione donetur.*

IIIe P. *Nous pouvons augmenter encore le vif intérêt que saint Joseph nous porte.* Souvent il assiste et protége ceux mêmes qui ne le connaissent pas, ou qui le connaissant ne lui rendent aucun honneur; et en cela, comme en tout le reste, il est le fidèle imitateur de Jésus et de Marie; mais, comme eux aussi, il a des affections particulières, un dévouement plus généreux pour ceux qui l'aiment : *ego diligentes me diligo.* Plus nous nous montrons ses enfants, en l'invoquant avec confiance, plus son cœur se montre pour nous celui d'un père. On sait de quelle reconnaissance était pénétrée sainte Térèse au souvenir des faveurs dont il l'avait comblée. Après en avoir parlé, elle ajoute : « Je conjure pour l'amour de Dieu ceux qui ne me croiraient pas, d'en faire l'expérience ; ils verront combien il est avantageux de recourir à ce glorieux patriarche et de l'honorer spécialement. »

Prenons-le donc aujourd'hui pour le premier de nos patrons, pour le plus intime et le meilleur de nos amis, pour notre puissant intercesseur [1]. Dieu l'a choisi entre tous les hommes pour son coopérateur fidèle, dans l'accomplissement du plus grand de ses desseins [2] ! Oh ! que son concours nous sera utile dans la grande affaire de notre sanctification ! Consacrez-vous à lui ou renouvelez avec ferveur l'acte par lequel vous l'avez déjà fait [3]. Déterminez quel témoignage il recevra désormais de votre amour, chaque année, chaque semaine, chaque jour. « Souvenez-vous donc de nous, ô bienheureux Joseph ! Donnez-nous le puissant appui de vos prières, auprès de Celui qui a voulu passer pour votre fils, et rendez-nous propice l'auguste Vierge, votre incomparable épouse. » (S. Bernardin. Serm. 1, de saint Joseph.)

[1] Sume igitur peculiarem tuum protectorem, amicum bonum, intercessorem potentem sanctum Joseph. *Gers.*

[2] Solum in terris magni consilii coadjutorem fidelissimum. *S. Bernardin.*

[3] Nous trouvons à la fin de l'ouvrage du P. Patrignani, *la Dévotion à saint Joseph, 2e édition*, une prière que l'on pourra réciter avec fruit les jours de fêtes de saint Joseph , et tous les mercredis de l'année : « O grand saint, digne entre tous les saints d'être vénéré, aimé, invoqué, tant par l'excellence de vos mérites que par l'éminence de votre gloire, et la puissance de votre intercession, moi,.. en présence de Jésus qui vous a choisi pour père, et de Marie qui vous a accepté pour époux, je vous prends aujourd'hui pour mon avo-

LXIII. MÉDITATION.

QUATRIÈME DIMANCHE APRÈS PAQUES. — JÉSUS APPARAIT AUX APOTRES [1] SUR UNE MONTAGNE DE GALILÉE. — MISSION QU'IL LEUR DONNE.

I. Son amour pour les hommes en détermine l'objet.
II. Sa toute-puissance en est le soutien.

Ier P. *L'amour de Jésus-Christ pour les hommes détermine l'objet de la mission apostolique.* « Les onze disciples s'en allèrent en Galilée, sur la montagne où Jésus leur avait ordonné de se trouver. Et le voyant ils l'adorèrent[2]. » Quelques-uns cependant, dit l'écrivain sacré, doutaient encore, mais de ce doute d'étonnement et d'imagination, qui n'est pas entièrement libre et qui allait bientôt se dissiper. Adorez le Sauveur avec les apôtres, croyez

cat auprès de l'un et de l'autre, pour mon protecteur et mon père. Je me propose fermement de ne vous oublier jamais, et de vous honorer tous les jours de ma vie. Daignez donc, je vous en conjure, daignez m'accorder votre protection spéciale, et m'admettre au nombre de vos dévoués serviteurs. Assistez-moi dans toutes mes actions; soyez-moi toujours favorable auprès de Jésus et de Marie, et ne m'oubliez pas à l'heure de ma mort. Ainsi soit-il. »

[1] Quoique saint Mathieu ne parle ici que des apôtres, on regarde comme très-probable, et c'est en particulier le sentiment de saint Jérôme, que ce fut dans cette circonstance que Jésus-Christ se montra à plus de cinq cents de ses disciples.

[2] Matth. 28. 16 *et* 17.

fermement, écoutez avec respect les paroles qu'il va leur dire : « Toute puissance m'a été donnée au ciel et sur la terre : allez donc, instruisez tous les peuples, les baptisant au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit; leur apprenant à observer toutes les choses que je vous ai prescrites. » C'est par sa résurrection que Jésus est entré en possession de ce pouvoir sans bornes. Il l'a au ciel, pour y monter et s'y asseoir à la droite de son Père, pour envoyer l'Esprit saint, pour attirer à lui ses serviteurs fidèles, et les associer à son règne éternel; il l'a sur la terre, pour y fonder son Eglise, la protéger, l'étendre, la perpétuer.

O puissance admirable ! Quelle autre bouche humaine eût jamais osé prononcer ces paroles : *Tout pouvoir m'a été donné au ciel et sur la terre ?* On les verra bientôt se vérifier par les mystères de l'Ascension et de la Pentecôte, et par le succès de la prédication évangélique : *Tous les rois de la terre l'adoreront, et toutes les nations lui seront soumises.* (Ps. 71. 11.)

O puissance infiniment aimable ! Qu'elle est bien entre les mains de Celui qui a daigné mourir pour nous, et qui ne veut s'en servir que pour notre bonheur ! Il ne dit pas : Allez venger ma mort, allez faire tomber le poids de ma colère sur ceux qui

m'ont crucifié... Il dit : « Allez travailler au salut des hommes; retirez-les de leurs erreurs, purifiez-les de leurs crimes, conférez-leur toutes les grâces que je leur ai méritées, et dont je vous fais les dispensateurs. Je ne renferme plus votre zèle dans les limites d'une nation; je vous envoie à toutes les nations et à tous les peuples. Je vais monter au ciel : enseignez à tous les hommes les moyens d'y monter après moi : la foi, le baptême et l'observation des préceptes que j'ai faits. »

Qu'il y a de gloire dans cette mission pour ceux à qui elle fut donnée; mais qu'elle est avantageuse à tous les fidèles! Bénissons Dieu de nous avoir appelés à l'admirable lumière de l'Évangile et profitons d'un si grand bienfait.

IIe P. *La toute-puissance de Jésus-Christ est le soutien de la mission apostolique.* « Voici que je suis avec vous jusqu'à la fin des siècles. » Consolante promesse, c'est un Homme-Dieu qui la fait. Il vient de dire : *Toute puissance m'a été donnée au ciel et sur la terre,* et maintenant il ajoute : Et ce pouvoir je l'emploie à vous protéger et à vous défendre[1]. Depuis ce jour, voici le nom de l'Église fondée par le Sauveur : *Le Seigneur est ici*[2]. Mais de quelle présence et quels en sont les effets?

[1] Ecce vobiscum sum usque ad consummationem sæculi.
[2] Et nomen civitatis ex illâ die : Dominus ibidem. *Ezech.* 48, 35.

En prenant l'engagement d'être avec les apôtres jusqu'à la consommation des siècles, Jésus promet d'être avec ceux qui continueront leurs travaux, aussi bien qu'avec eux-mêmes : — D'une présence de direction, les conduisant par des voies droites et sûres; qu'ils lui demeurent unis et qu'ils soient dociles à ses inspirations, ils arriveront infailliblement à la perfection que Dieu leur demande, et feront arriver les âmes à la sainteté qui leur est propre. — D'une présence d'attention particulière, pour veiller à ce que rien de vraiment nécessaire ne leur manque, ni pour le temporel, ni pour le spirituel; n'est-il pas la source de tous les biens? Que n'a pas celui qui a Dieu? — D'une présence de protection qui les mette à couvert de tout péril, autant que l'exigera l'intérêt de leur bonheur. Que peut-on craindre quand on a Jésus pour soi et près de soi? Saint Félix trouva un rempart contre ses persécuteurs dans une toile d'araignée, ce qui lui fit dire nos belles paroles : « Avec Jésus-Christ une toile d'araignée devient un mur ; sans Jésus-Christ un mur c'est qu'une toile d'araignée ; » — D'une présence de puissance et de force, qui les fait triompher du monde, de la chair et du démon. Ils peuvent tout en celui qui les fortifie ; — Enfin d'une présence réelle et corporelle dans la sainte Eucharistie, qui fait

que la terre devient pour nous un ciel, dit saint Jean Chrysostome [1]. L'autel, le tabernacle, voilà l'invincible défense de l'Eglise, sa force et sa consolation. Ne craignons point pour elle, mais uniquement pour ceux qui la combattent.

La promesse de Jésus-Christ et la divine Eucharistie, qui sont le soutien de l'Eglise, sont aussi le soutien de chacun de ses enfants; il n'en est pas un qui ne puisse dire : « Le Seigneur me conduit; je ne manquerai de rien... Quand je marcherais au milieu des ombres de la mort, je ne craindrais aucun mal, ô mon Dieu, parce que vous êtes avec moi... Vous m'avez préparé une table, et j'y trouve la nourriture qui me donne la force dont j'ai besoin pour me faire triompher de mes ennemis. » (Ps. 22.) Tant que j'aurai Jésus dans le sacrement de son amour, tout faible que je suis, je serai tout-puissant; rien ne pourra ni me faire défaut, ni me nuire, ni me résister. Je crains moins mes profondes misères, que je n'espère en son infinie bonté.

[1] Mysterium faciens, ut terra nobis cœlum sit. *Hom. 24. in I. ad Cor.*

LXIV. MÉDITATION.

CINQUIÈME DIMANCHE APRÈS PAQUES. — LES ROGATIONS.

I. Souveraine importance de la prière.
II. Le bon chrétien se distingue par son amour pour la prière.

Ier P. *Souveraine importance de la prière.* L'abandon presque général de cette pratique indispensable est peut-être la plaie la plus profonde de notre époque, et le symptôme le plus effrayant du mal qui nous tourmente. La prière est l'âme de la religion, et le grand moyen de salut donné à l'homme. Elle est un aveu de notre néant, une protestation par laquelle nous reconnaissons Dieu comme l'arbitre de toutes les destinées; comme assez puissant pour nous donner ce que nous lui demandons, s'il le veut; comme assez bon pour le vouloir, si nous le lui demandons. En le priant, je confesse que je ne puis ni me secourir moi-même, ni être secouru efficacement par les créatures qui m'environnent; mais que j'ose tout attendre de son pouvoir sans bornes et de son infinie bonté. N'est-il pas honoré comme il mérite de l'être par cet hommage de ma dépendance, de ma confiance, de mon

amour? Tant que je le prie, ne dois-je pas tout espérer de lui?

Saint Augustin, sur ce verset d'un psaume : *Béni soit Dieu*, *qui n'a éloigné de moi ni ma prière*, *ni sa miséricorde*, fait cette belle et solide réflexion : « Il y a une alliance éternelle entre la prière de l'homme et la miséricorde du Seigneur. Ne vous retirez point de la prière, Dieu ne vous retirera point sa miséricorde. » Mais si je néglige la prière, me reste-t-il quelque espérance de salut? Dieu reçoit-il de moi le moindre culte? Un Dieu que je ne prie pas est un Dieu dont je crois pouvoir me passer; est-il un Dieu pour moi? « Seigneur, » dit le Roi-Prophète, « c'est en vous appelant au secours de ma misère que je vous reconnais pour mon Dieu[1]. »

Voilà ce qui remplit d'amertume l'âme de tous ceux qui aiment la religion et leurs frères : les hommes de nos jours ne prient plus; on dirait qu'ils peuvent se suffire à eux-mêmes. Avons-nous lu et médité les réflexions de saint Liguori dans son opuscule sur l'*importance de la prière?* Il le commence ainsi :

« De tous les écrits spirituels que j'ai publiés,

[1] In quâcumque die invocavero te, cognovi quoniam Deus meus es. *Ps.* 55. 10.

celui-ci est certainement un des plus utiles, parce que la prière est un moyen indispensable et assuré pour obtenir le salut. Je voudrais pouvoir faire imprimer autant d'exemplaires de ce livre qu'il y a de chrétiens sur la terre; le mettre entre les mains de tous, afin qu'il n'y en eût aucun qui ne comprît combien il nous est nécessaire de prier pour être sauvés. Ce qui m'afflige, c'est qu'on n'en parle presque point dans les prédications et les exhortations; c'est que les livres de piété n'insistent point assez sur ce sujet. » En finissant, il ajoute : « Combien de pauvres âmes pèchent, continuent à vivre dans le péché, et se perdent parce qu'elles ne prient point ! Et ce qui est encore plus déplorable, c'est qu'il y a peu de prédicateurs et de confesseurs qui se fassent un devoir d'exciter à l'usage de la prière... *Pour moi, je dis souvent, et je redirai toujours, que toute l'affaire du salut dépend de la prière*; que tous les auteurs dans les livres de piété, tous les prédicateurs en chaire, tous les confesseurs au saint tribunal ne devraient rien inculquer plus que la prière; je voudrais qu'ils répétassent continuellement : Priez, priez et ne cessez point de prier; car si vous ne priez pas, votre damnation est certaine. »

Conjurons le Seigneur d'accomplir de nouveau en faveur de son Eglise la promesse qu'il fit autrefois

à son peuple : *Je répandrai sur la maison de David et sur les habitants de Jérusalem l'esprit de grâce et de prière.* (Zach. 12. 10.)

IIe P. *Le bon chrétien se distingue par son amour pour la prière.* Comment ne l'aimerait-il pas? Il trouve en elle tout l'honneur, toutes les grâces, toutes les consolations qu'il désire.

1° S'approcher des grands, converser avec eux, leur être familier, aux yeux du monde c'est un honneur; que de jaloux ne fait-il pas? C'est une honte dans la réalité, quand c'est se mettre au niveau de leurs vices, ce qui arrive trop souvent; mais entrer avec Dieu dans une respectueuse familiarité, lui parler comme un ami à son ami, contracter de divines habitudes dans ce saint commerce, est-il élévation plus sublime, ou ambition plus noble? Cet honneur est de tous les instants pour l'homme de foi, dont la vie n'est qu'une continuité de prière; car s'il n'est pas sans cesse dans l'exercice de l'oraison ou mentale ou vocale, comme il agit toujours pour Dieu, ne cherchant en tout qu'à lui plaire, il est toujours dans la prière d'action ou de disposition; et il accomplit ainsi le précepte évangélique : *Il faut toujours prier.* Cette disposition est un lien sacré, qui l'unit toujours à Dieu et le tient dans son intimité. Quels biens ne se trouvent pas réunis à une gloire si excellente?

2° « Voulez-vous, » dit saint Bonaventure, « supporter patiemment les adversités et les épreuves, surmonter les tentations, briser vos affections déréglées, connaître et éviter les piéges de Satan ;.. échauffer et fortifier votre âme par de bonnes pensées et de pieux désirs ;.. extirper vos défauts, vous remplir de vertus ;., vous élever jusqu'à la contemplation et à la jouissance des célestes délices ? Soyez homme de prière [1]. » Saint Bernard ajoute : « Souvent nous approchons de l'autel, le cœur tiède et sec ; mais nous appliquons-nous à la prière, persistons-nous à prier ? Tout-à-coup la grâce se répand sur nous ; notre poitrine se dilate, les eaux bienfaisantes de la piété inondent nos entrailles [2]. » Saint Augustin affirme que nos progrès dans la sainteté suivent exactement nos progrès dans l'esprit d'oraison, et que, qui prie bien vit bien [3].

Le bon chrétien ne demande rien aux créatures, faibles et indigentes comme lui ; il attend tout de vous, ô mon Dieu ! Vous avez mis entre ses mains la clef de vos trésors, la prière ; il s'en sert pour les ouvrir et y puiser. Il sait qu'en engageant votre parole divine : *Petite et accipietis* ; en engageant votre serment : *Amen, amen dico vobis* ; en engageant pour ainsi

[1] Médit. ch. 36, trad. de M. de Riancey.
[2] Ibid. — [3] Recte novit vivere, qui recte novit orare.

dire la personne même de votre Fils, qui est à nous, puisque vous nous l'avez donné, vous nous donnez un gage plus précieux que ce que nous pouvons vous demander ; et, qu'en nous faisant un commandement formel de vous prier vous vous êtes mis dans l'impuissance de repousser nos demandes. Il connaît vos promesses, votre fidélité à les remplir, et les richesses inépuisables de votre grâce, en faveur de tous ceux qui vous invoquent [1]. Il n'ignore pas enfin que, n'eussiez-vous rien promis, notre seule confiance vous obligerait à nous venir en aide et à nous sauver, parce que cette confiance vous honore et prouve que nous connaissons bien votre nom [2] ; aimable nom, par lequel vous voulez que nous commencions notre prière : *Pater noster !*

3° De là les consolations attachées à ce saint exercice : *Quelqu'un d'entre vous est-il triste ? qu'il prie.* (Jacq. 5. 13.) Oh ! qu'une âme affligée trouve de douceur à se jeter dans le sein de son Dieu, comme un enfant dans les bras de son père ; à lui dire ses peines, lui montrer ses plaies, à lui exposer le sujet de ses pleurs !.. N'est-ce pas cet épanchement plein

[1] Dives in omnes qui invocant illum. *Rom.* 10. 12

[2] Quoniam in me speravit, liberabo eum ; protegam eum, quoniam cognovit nomen meum. *Ps.* 90. — Invoca me in die tribulationis : eruam te et honorificabis me, *Ps.* 49.

d'amour qui fait le charme de nos communications avec Dieu ?

Il faut bien que la prière remplisse le cœur d'ineffables délices, puisqu'elle a changé tant de fois un affreux désert en paradis terrestre. Quelle vie plus heureuse que celle des Paul, des Antoine, des Hilarion ?.. Et n'était-ce pas la prière qui en faisait tout le bonheur ? Un saint prêtre se représentant la contradiction la plus pénible, le chagrin le plus accablant qui pourrait lui arriver, assurait qu'un quart d'heure d'oraison remettrait son âme de cette violente secousse, si Dieu la permettait. Saint Bernard écrivait à un homme qui balançait entre la solitude et le monde : « Oh ! si vous aviez goûté tant soit peu cette fleur de froment dont Jérusalem est rassasiée, que vous laisseriez de grand cœur aux hommes du siècle leurs frivoles et misérables consolations ! »

LXV. MÉDITATION.

L'ASCENSION DE JÉSUS-CHRIST. — MÉDITATION DE SAINT BONAVENTURE.

On trouve la contemplation de ce mystère dans le deuxième volume, page 206. Mais ce sujet est traité d'une manière si onctueuse par le docteur séraphi-

que, qu'il nous paraît utile de donner ici la substance de sa méditation. On peut la diviser ainsi :

I. Derniers préparatifs au mystère de l'Ascension.
II. Accomplissement de ce mystère.

1er P. *Jésus achève de préparer ses disciples au mystère de son Ascension.* La douceur et la bonté ravissante de Notre-Seigneur lui avaient tellement attaché ses disciples et principalement ses apôtres, qu'ils ne pouvaient entendre parler de son éloignement. En vain leur avait-il dit qu'il allait leur préparer des places dans la maison de son Père, et qu'il leur était avantageux qu'il s'en allât, la seule idée d'être séparés de lui, même pour un temps, remplissait leur cœur de tristesse.

Le quarantième jour après sa résurrection étant donc arrivé,.. il prit avec lui les saints patriarches et les autres âmes justes qu'il avait retirées des limbes, et vint vers ses apôtres qui étaient dans le Cénacle avec sa mère et les autres, et, leur apparaissant, il voulut avant de monter au ciel manger avec eux, en souvenir d'amour. Donc, pendant qu'il participaient tous en grande joie à ce dernier festin de leur Maître, le Seigneur Jésus leur dit : « Il est temps que je retourne vers Celui qui m'a envoyé ; mais vous, demeurez dans cette cité, jusqu'à ce que

vous soyez revêtus de la force d'en haut... Ensuite vous irez dans le monde entier prêcher mon Évangile, baptiser les croyants, et vous me servirez de témoins jusqu'aux extrémités de la terre... »

Ils sont donc là, ils mangent, ils conversent, ils se réjouissent de la présence de leur Seigneur ; mais cependant ils sont troublés de son départ... Que dire de sa mère, qui mangeait à côté de lui? N'est-il pas croyable qu'à cette annonce de départ, tout émue de tendresse maternelle, elle penche sa tête sur la poitrine de Jésus? — n'en avait-elle pas le droit plus que saint Jean? — et lui dit en soupirant avec larmes : « Mon fils, si vous voulez partir, emmenez-moi avec vous. » Et le Seigneur la consolant, lui répondait : « Je vous prie, mère bien-aimée, ne vous affligez pas ; car je vais à mon Père ; et vous, il convient que vous restiez encore pour un temps ici-bas, afin de fortifier ceux qui croient en moi ; puis, je viendrai vers vous, et je vous enlèverai dans ma gloire. » Alors sa mère se résignant : « O mon cher fils, que votre volonté soit faite ! Je suis prête à demeurer et à mourir en faveur de ces âmes que vous avez rachetées au prix de votre sang ; mais souvenez-vous de moi. » Le Seigneur la consolait, ainsi que Madeleine et les disciples, en ajoutant : « Que votre cœur ne soit ni dans le trouble ni dans la

crainte, je ne vous laisserai point orphelins. Je vais et je reviens à vous, et je serai toujours avec vous. » Enfin il leur dit à tous de sortir et de se rendre au mont des Oliviers, parce que c'était de là qu'il s'élèverait au ciel, et il disparut. Sa mère et les autres se rendirent sans retard sur cette montagne, et là le Sauveur leur apparut de nouveau.

IIe P. *Accomplissement du mystère de l'Ascension.* Considérez attentivement et le Maître et les disciples et tout ce qui se passe. Tous les mystères étant accomplis, le Seigneur Jésus embrasse sa mère et lui dit adieu, et sa mère le presse tendrement entre ses bras. Les apôtres et Madeleine et tous les autres se prosternent, et, fondant en larmes, baisent avec respect ses pieds divins... Alors il commence à s'élever par sa propre vertu... A cette vue, toute l'assemblée se prosterne de nouveau. Notre-Dame disait : « Mon fils béni, souvenez-vous de moi. » Tout en pleurant, elle se réjouissait dans son cœur : son fils montait au ciel avec tant de gloire ! De leur côté les apôtres et les disciples disaient : « Seigneur, nous avons tout abandonné pour vous, souvenez-vous de nous. Et lui, les mains élevées, le visage radieux, couronné et vêtu comme un roi, il s'élevait triomphalement vers les cieux. Les bénissant alors, il leur dit : « Soyez

constants, ayez courage, car je serai toujours avec vous. » Et il montait conduisant à sa suite cette multitude d'élus, à qui il ouvrait le chemin, suivant la prédiction de Michée [1]. C'est ainsi que le Seigneur glorieux, vêtu de blanc, la face rayonnante, splendide et joyeux les précédait... Et eux, éclatant en transports de joie, le suivaient en répétant de saints cantiques... Tous les ordres des esprits bienheureux, rangés selon leur hiérarchie, descendent et arrivent au-devant de Jésus, et tous s'inclinent profondément devant lui, leur Souverain Seigneur, l'accompagnent en chantant d'ineffables cantiques auxquels répondaient les Patriarches qui suivaient Jésus.

Voyez comme, de part et d'autre, tous honorent le Seigneur, se réjouissent de sa présence et célèbrent sa gloire dans la plus douce jubilation. Jésus s'élève lentement pour la consolation de sa mère et de ses disciples, afin qu'ils jouissent de ce spectacle ; puis enfin une nuée dérobe à leurs yeux le divin triomphateur, et en un moment il est avec tous les Anges et les Patriarches dans la patrie céleste.

Cependant la mère du Fils de Dieu, ses apôtres, ses disciples ne le voyaient plus, et ils se tenaient

[1] Ascendet pandens iter ante eos.

toujours à genoux, les yeux au ciel. Il fallut que deux anges vinssent les tirer de cette extase en leur disant : « Hommes de Galilée, que regardez-vous au ciel ? Ce Jésus, qui vient d'y monter avec tant de pompe et de majesté, reviendra de la même manière ; retournez donc dans la ville, comme il vous l'a ordonné, et attendez-y l'effet de ses promesses. »

Remarquez cette attention de Jésus pour les siens : à peine les a-t-il privés de sa présence visible, qu'il leur envoie ses anges, afin qu'ils ne se fatiguent pas à regarder ainsi, et afin qu'ils soient fortifiés par ce témoignage des habitants du ciel, qui vient se joindre au leur, sur l'ascension de leur bon Maître. Ayant entendu ces paroles, Notre-Dame pria humblement les anges de la recommander à son fils ; et les anges, s'inclinant devant elle jusqu'à terre, reçurent volontiers son message. Les apôtres, Madeleine et tous les autres leur firent la même prière. Et les anges ayant disparu, ils retournèrent tous à la ville sur la montagne de Sion, et ils y demeurèrent dans l'attente, ainsi que le Seigneur Jésus le leur avait prescrit.

Et moi aussi, ô Jésus, ô mon roi, l'âme remplie de joie et d'espérance, heureux de votre gloire, je vous obéis et je me retire là où votre volonté m'ap-

pelle. Je m'élève dès maintenant au-dessus des choses d'ici-bas ; je veux que toutes mes pensées, toutes mes affections soient au ciel. Je me dévoue aux travaux et à la souffrance, qui sont dans ce monde la part de vos serviteurs, après avoir été la vôtre ; j'attendrai patiemment le bonheur que vous leur réservez à la fin des temps, dans votre triomphante et dernière ascension.

LXVI. MÉDITATION.

DEUX GRANDS SUJETS DE JOIE POUR LE BON CHRÉTIEN DANS LE MYSTÈRE DE L'ASCENSION :

I. La glorification de Jésus-Christ.
II. La gloire promise à ses fidèles serviteurs.

Ier P. *Le Sauveur glorifié dans son Ascension.* Saint Luc termine le récit de ce mystère par ces paroles, qui sont aussi les dernières de son Evangile : « Les apôtres et les disciples ayant adoré le Seigneur, retournèrent à Jérusalem, le cœur rempli de joie. »

Ils n'avaient jamais si bien connu leur Maître que depuis sa résurrection. Quels nouveaux traits, non-seulement de sa puissance et de sa grandeur, mais surtout de sa bonté et de son affection pour eux, ne leur avaient pas révélés ses apparitions di-

verses et toutes les circonstances de son ascension? Leur joie était proportionnée à leur amour : le bonheur de Jésus faisait leur bonheur. Cependant ils n'avaient vu que la moindre partie de sa gloire, puisque la nuée avait dérobé à leurs regards le côté céleste du triomphe. Mais ce qu'ils avaient vu ouvrait un vaste champ à leurs méditations.

« Le Seigneur, » dit saint Bonaventure, « suivi de la bienheureuse et magnifique escorte qui l'accompagnait, ouvrant les portes du paradis, fermées jusque-là au genre humain, y entre triomphalement, et, fléchissant le genou devant son Père, il lui rend grâces de la victoire qu'il lui a fait remporter sur l'enfer et lui présente les captifs dont il a brisé les chaînes; mais aussitôt il ajoute : J'ai promis à mes frères que j'ai laissés dans le monde, de leur envoyer le Saint-Esprit; je vous prie, mon Père, accomplissez ma promesse, je vous les recommande. Alors le Père se levant fait asseoir à sa droite ce Fils bien-aimé, qui a si noblement rempli ses grands desseins et lui a procuré tant de gloire; il lui dit qu'il lui a donné toute puissance et tout jugement, qu'il peut disposer à son gré de toutes choses et de la mission de l'Esprit saint... »

Le pieux docteur se représente ensuite les saints

Patriarches, les Prophètes, tous les Justes introduits au séjour éternel, et chacun des neuf chœurs des Anges venant successivement célébrer les louanges du divin Roi, et lui offrir leurs hommages[1]. C'est alors que dans la sainte Jérusalem, avec un indescriptible élan, résonne le cantique de joie et que partout on entend l'*Alleluia*.

Jamais depuis l'origine du monde, il n'y eut au ciel une telle fête ; jamais il n'y en aura de comparable, si ce n'est peut-être au jour du Jugement, lorsque les élus y entreront avec leurs corps glorieux ; et c'est là, dit encore saint Bonaventure, ce qui distingue avec tant d'avantage cette solennité de la plupart des autres. L'Incarnation du Fils de Dieu, sa Nativité, sa Passion,.. sont assurément de grandes fêtes, mais pour nous et non pour lui, parce qu'il n'a trouvé dans ces mystères qu'humiliation, pauvreté, souffrance... Sa Résurrection est une plus grande fête tant pour lui que pour nous, puisqu'il y a triomphé de la mort et que nous y avons été justifiés ; cependant, malgré ce triomphe, il n'était pas encore assis à la droite de son Père sur le trône de sa gloire ; malgré notre justifica-

[1] Omnes exultant, omnes lætantur, omnes cantant, omnes gaudent, omnes jubilant, omnes manibus plaudunt, omnes chorizant, omnes jucundantur, omnes tripudiant. *S. Bonav.*

tion, le ciel ne nous était pas encore ouvert,.. toutes choses qui ont été accomplies le jour de son Ascension. Sans ce mystère, la gloire du Rédempteur et toutes les œuvres de Dieu demeuraient imparfaites. L'âme qui aime sincèrement le Seigneur, doit donc se réjouir plus en ce jour que dans tout autre de l'année. Aussi, Jésus disait-il à ses disciples : « Si vous m'aimiez, vous vous réjouiriez parce que je vais à mon Père [1]. »

IIe P. *Gloire que promet le mystère de l'Ascension aux fidèles serviteurs de Jésus.* La vie chrétienne n'est qu'une longue immolation de soi-même, une acceptation de tous les genres de peines, pour la gloire et le service de Dieu. Elle fait trembler la nature; mais qu'elle conduit à un heureux terme! Jésus choisit pour le lieu de son triomphe celui qui a été le théâtre de ses humiliations : ses disciples l'ont vu agonisant au pied de la montagne des Oliviers; du sommet de cette montagne ils le voient s'élever au ciel.

Il veut les pénétrer fortement de cette pensée, qu'il n'y a point de proportion entre les afflictions du temps et les joies de l'éternité [2]... Qu'on rap-

[1] Anima quæ bene diligeret Dominum Jesum, magis hodie exultaret, quam in aliquo die anni. Unde ipse dicebat discipulis suis : Si diligeretis me, gauderetis utique, quia vado ad Patrem... *Ibid.*

[2] Rom. 8. 18.

proche en effet le spectacle de Jésus souffrant, du spectacle de Jésus triomphant. Le voilà qui va être reconnu et proclamé maître du monde, roi immortel de tous les siècles... Quels rayons de gloire ont fait disparaître ses meurtrissures ! Quelle élévation pour ses abaissements, quels torrents de délices pour chacune de ses larmes ! Qu'est-ce qu'une nation rebelle qui a osé dire : *Nous ne voulons point qu'il règne sur nous*, si on la compare à l'univers tout entier, où sa parole annoncée, ses bienfaits publiés vont lui soumettre tant de peuples ? Que de sincères hommages et de profondes adorations, pour de vains mépris et des outrages insensés ! Que d'autels pour une croix ! Que de temples pour un Calvaire ! Mais où l'esprit humain se perd et ne trouve aucune relation entre la voie et le terme, c'est lorsqu'il s'agit de la durée... Des jours, des heures, tout au plus quelques années dans la tristesse et les combats ; des millions de siècles, une éternité dans le repos, dans la joie et le triomphe !..

Aussi, quel courage, quelle intrépidité dans les apôtres depuis l'ascension du Sauveur ! Avec quel zèle ils vont prêcher son Evangile, établir sa loi, en bravant tous les périls ; c'est qu'ils ne perdent point de vue le spectacle dont ils ont été témoins :

Jésus, leur divin chef, incomparablement plus comblé de gloire et de bonheur qu'il n'a éprouvé d'humiliations et de souffrances. C'est là aussi, ô mon Sauveur, que je veux puiser ma consolation et ma force. Je vous dirai ce que le prophète Elisée disait à son maître : Vive le Seigneur, je vous suivrai partout[1]. Fallût-il descendre avec vous jusque dans l'étable de Bethléem : *Usque in Bethel*, pour y fouler aux pieds toutes les vanités de la terre ?.. Fallût-il aller sur vos pas en Jéricho : *Usque in Jericho*,.. pour y faire à votre exemple l'office du pieux Samaritain, visiter les malades, secourir les affligés ?.. Fallût-il même passer sous votre conduite, non-seulement les eaux du Jourdain, *usque ad Jordanem*, mais le torrent de Cédron, et monter à votre suite sur le Calvaire. Trop heureux de souffrir pour vous dans ce monde, puisqu'à ce prix vous daignez me promettre votre éternelle félicité !

[1] Vivit Dominus, non derelinquam te.

LXVII. MÉDITATION.

LE BON CHRÉTIEN SE PRÉPARE A LA FÊTE DE LA PENTECÔTE EN DÉSIRANT VIVEMENT LA VISITE DE L'ESPRIT SAINT.

La foi qui nous révèle le mystère de l'essence divine, semble ne nous y découvrir que le mystère de l'amour de Dieu pour nous, puisqu'elle nous y montre les trois personnes de l'adorable Trinité, se faisant pour ainsi dire du bonheur de l'homme leur occupation spéciale et continuelle. C'est pour nous que le Père a tout créé par sa puissance; qu'il conserve et dirige tout par sa providence. C'est pour nous que le Fils est Sauveur; et que l'Esprit saint achève l'œuvre de notre salut, par les grâces de sanctification qu'il répand sur nous. Il est donc juste que nous rendions à chacune des divines Personnes des hommages particuliers pour les bienfaits qui lui sont attribués. Le temps de la Pentecôte est destiné à payer cette dette à l'Esprit saint. C'est lui qui inspire à l'Eglise les pieuses dévotions qu'elle encourage ou qu'elle commande; estimons-nous, pratiquons-nous assez la dévotion qui a pour but de l'honorer directement lui-même? Le bon chrétien se conforme à la recommandation de Jésus-

Christ aux apôtres en les quittant : *Il leur ordonna de ne point sortir de Jérusalem*, *mais d'attendre la promesse du Père*. (Act. 1. 4.) De l'Ascension à la Pentecôte, il demeure aussi assidûment qu'il lui est possible dans le sanctuaire de son âme, désirant ardemment la visite de l'Esprit saint. Méditons sur les motifs de ces salutaires désirs :

I. La grandeur des biens qu'il attend de cette visite.
II. L'espérance certaine de les obtenir s'il s'y prépare.
III. Le sentiment profond du besoin qu'il en a.

Ier P. *La grandeur des biens qu'apporte dans une âme la visite de l'Esprit saint*, premier motif de la désirer avec ardeur. « Il n'en est pas de la Pentecôte, » dit Bourdaloue, « comme des autres fêtes de l'année, qui se bornent à nous rappeler un mystère, accompli une fois pour toujours ; elle est à notre égard, quand nous y sommes préparés, l'accomplissement renouvelé de ce mystère. Le même Esprit, qui descendit visiblement sur les apôtres, descend encore actuellement et véritablement sur nous, non pas avec le même éclat ni avec les mêmes prodiges, mais avec les mêmes effets de conversion et de sanctification[1]. » Il nous purifie, nous éclaire, nous embrase du saint amour,.. il nous met en état de remplir tous les desseins de la miséricorde du Seigneur sur nous.

[1] Sermon sur la Pentecôte. Exorde.

L'Eglise l'appelle le don de Dieu par excellence, *donum Dei*. Mais quoi? Dieu ne nous a-t-il pas donné son Fils, et en lui tous les biens? Oui, mais ce bien inappréciable, c'est l'Esprit saint qui nous le fait connaître, qui nous le livre en quelque sorte. Par la foi, l'espérance et la charité, dont il est en nous le principe, il nous met en possession de Jésus-Christ. Il nous applique ses mérites, il nous constitue ses membres, il nous communique sa vie, et par là il imprime le sceau à notre rédemption qu'il complète. Jésus-Christ n'a eu qu'un but dans tout ce qu'il a fait et souffert : nous enrichir des dons de l'Esprit saint.

Je me représente cet adorable Esprit dans une âme juste, comme une source de vie, qui, par sept admirables canaux, se répand sur toutes ses puissances, pour lui faire porter les fruits des plus excellentes vertus, ce sont les sept dons de l'Esprit saint.

C'est une *crainte* filiale, qui rend une âme timide et délicate en matière d'infidélité, et lui inspire un respect souverain pour la majesté du Seigneur. — C'est une joie spirituelle que la *piété* nous fait goûter, dans tous les exercices qui regardent l'honneur et le service de Dieu, dans l'oraison, le chant des

psaumes, etc. — C'est un courage, une *force* d'âme qui nous élève au-dessus de toutes les terreurs, de toutes les séductions, et nous facilite les plus généreux dévouements [1]. Voilà pour les trois dons qui perfectionnent la volonté ; les quatre autres qui agissent d'une manière immédiate sur l'entendement, peuvent être comparés, dit un pieux auteur [2], à quatre langues de feu, dont le Saint-Esprit se sert pour nous instruire et nous diriger.

Il nous parle tantôt comme un ami qui donne *conseil* à un ami, dans les circonstances difficiles, lui ouvrant de merveilleuses issues pour en sortir ; tantôt comme un maître qui nous enseigne la plus noble de toutes les sciences, la *science* des saints, avec laquelle nous jugeons sainement de toutes choses, leur donnant exactement le degré d'estime ou de mépris qui leur est dû. A la faveur de ce flambeau, on aperçoit clairement le néant de tout ce qui passe ; on voit dans la pauvreté volontaire le prix d'un royaume éternel, dans les maladies du corps la santé de l'âme, dans la mort même une heureuse naissance à l'immortalité. — Le don de

[1] Amat, ardet, fervet ; calcat omnia quæ delectant, et transit ; venit ad aspera, horrentia, truculenta, imminentia,.. calcat, frangit et transit. *S. Aug.*

[2] P. Nouet.

sagesse nous préserve de la funeste folie, du stupide aveuglement des pécheurs dans l'affaire du salut; il retire nos affections des créatures pour les élever en Dieu; il porte nos cœurs de la terre au ciel [1]. — Le don d'*intelligence* nous fait pénétrer dans les mystères, et nous éclaire d'une lumière si vive, que la foi perce le nuage; on voit pour ainsi dire ce que l'on croit. Il ôte leur obscurité à ces vérités pratiques, crucifiantes pour la nature, l'abnégation, la mortification. Il nous fait comprendre comment le bonheur peut se trouver dans la souffrance, l'honneur dans le mépris, et comment les saints sont les seuls qui entendent bien l'amour d'eux-mêmes.

Ame chrétienne, vous avez reçu l'Esprit saint; mais le possédez-vous avec l'abondance de ses dons? Si trop longtemps vous l'avez contraint de ne vous en départir qu'une faible mesure, que faites-vous? A quoi employez-vous l'activité qui vous consume? Que ne cherchez-vous uniquement un si grand bien? — Mais en le cherchant le trouverai-je? Recevrai-je en effet l'Esprit saint dans les solennités qui s'approchent? — Oui, si vous le voulez, et c'est ce qui doit ajouter une nouvelle ardeur à vos désirs.

IIe P. *L'espérance certaine d'obtenir la visite de*

[1] Quæ sursum sunt sapite, non quæ super terram. *Col.* 3 2.

l'Esprit saint. Espérance fondée sur la nature même du Saint-Esprit, sur les droits les plus incontestables, sur les promesses les plus infaillibles.

Ce qui est bon, dit saint Thomas, cherche à se répandre et à se communiquer. Or, le Saint-Esprit est la bonté même; il est en quelque sorte le cœur de Dieu, *cujus natura bonitas*. C'est par lui que le Père et le Fils s'entr'aiment, et nous aiment nous-mêmes; on lui attribue les œuvres de charité. Loin d'être avare de ses dons, il ne cesse de les offrir; sa joie est de les répandre sur nous. Pourquoi frappe-t-il à la porte de nos cœurs, sinon parce qu'il désire y entrer [1]? On pourrait dire qu'il nous prie de le prier, puisque la pensée et la volonté de lui adresser nos demandes viennent de lui. Il fait plus encore, il prie lui-même pour nous par des gémissements inénarrables [2]. Comment repousserait-il des prières qu'il provoque, qu'il inspire, et qui sont en quelque façon ses prières?

Que faisons-nous d'ailleurs, quand nous demandons l'Esprit saint? Nous réclamons un bien qui est à nous. Il nous a été acquis par les travaux, les souffrances et la mort de l'Homme-Dieu; nos droits sont donc certains; mais de plus, nous avons des promesses qui ne peuvent tromper. Sans parler de

[1] Apoc. 3. 20. — [2] Rom. 8. 26.

tant d'autres, réfléchissons sur celle qui est renfermée dans ce raisonnement du Sauveur, rapporté par saint Luc : « Vous êtes pleins de défauts, » dit-il aux Juifs, « vous avez de mauvais cœurs, et cependant vous savez bien donner de bonnes choses à vos enfants. Votre Père céleste est un abîme de perfections, il est essentiellement, il est infiniment bon, et il refuserait son bon esprit à ceux qui le lui demandent [1] ! » Aussi le vrai chrétien attend-il avec confiance, en même temps qu'il sollicite avec ardeur, l'arrivée en lui de l'Esprit saint : *Veni*, *creator Spiritus*, *mentes tuorum visita*. Et ce qui achève d'enflammer ses désirs, c'est :

III[e] P. *Le sentiment profond du besoin qu'il a de cette visite.* Il connaît l'indigence de sa nature, qui n'a en propre que l'ignorance et le péché; il sait que de lui-même il ne peut absolument rien dans l'ordre du salut [2]. Oh! qu'il lui tarde d'être revêtu de cette force d'en haut, seule capable d'aider efficacement notre inexprimable faiblesse [3] ! Faiblesse de l'entendement, qui a si peu d'aptitude à l'intelligence des vérités éternelles; faiblesse de la volonté,

[1] Luc. 11. 13.

[2] Nemo potest dicere Dominus Jesus, nisi in Spiritu sancto. *I Cor*. 12. 3.

[3] Spiritus adjuvat infirmitatem nostram. *Rom*. 8. 26.

qui a si peu d'inclination à la vertu; faiblesse dans la mémoire, qui oublie Dieu si facilement; faiblesse pour l'action, faiblesse pour la souffrance, faiblesse pour la prière, puisque nous ne savons ni ce qu'il faut demander, ni comment il faut le demander...

Excitez et entretenez en vous un désir ardent de recevoir la plénitude des grâces de l'Esprit saint; vous ne pouvez mieux vous disposer aux fêtes de la Pentecôte. Il a soif de notre soif [1], dit saint Grégoire de Nazianze; il désire que nous le désirions : voilà le cœur de Dieu... « Tout infini qu'il est, nous pouvons néanmoins l'obliger; et comment? En lui demandant qu'il nous oblige; parce qu'il donne plus volontiers que les autres ne reçoivent. » (Boss., *Serm. sur la Visit.*)

LXVIII. MÉDITATION.

CONDUITE DU BON CHRÉTIEN DANS LES JOURS QUI PRÉCÈDENT LA PENTECOTE.

I. Il éloigne les obstacles à la visite de l'Esprit saint.
II. Il prend les moyens de l'attirer en lui.

I[er] P. *Eloigner les obstacles à la venue et au règne de l'Esprit saint en nous* : le péché, l'esprit du monde, des attachements sensuels ou trop humains.

[1] Sitit sitiri.

1° Le péché est le grand ennemi de l'Esprit saint; il le contriste[1] et l'oblige même à nous retirer sa lumière[2]; il affaiblit, quand il ne détruit pas, l'amour de Dieu qu'il avait répandu en nous[3]; il contrarie les desseins de son amour. Notre premier soin, dans ces jours de préparation, doit donc être de combattre le péché. Nos cœurs sont les vases destinés à recevoir la liqueur précieuse de la grâce; commençons par les purifier, nous dit saint Augustin[4]. Le repentir qu'il nous inspire est en quelque sorte le premier pas que le Saint-Esprit fait vers nous, pour nous disposer à sa visite. Nous l'avons affligé par notre ingratitude, il nous afflige par de salutaires remords. Il ouvre les yeux à une âme qui n'apercevait pas, ou comptait pour peu de chose ses infidélités nombreuses. Il lui reproche la facilité avec laquelle elle se permet à son égard tant d'offenses prétendues légères. Lui rappelant toute une vie pleine de négligences, sinon de crimes, il lui demande si les fautes qu'elle commet encore après tant de pardons,

[1] Eph. 4. 30.

[2] Spiritum nolite extinguere. *I. Thess.* 5. 19.

[3] Charitas Dei diffusa est in cordibus nostris per Spiritum sanctum, qui datus est nobis. *Rom.* 5. 5.

[4] Vas es, sed adhuc plenus es;.. funde ut implearis; bono implendus es, funde malum. Putas quia melle vult te Deus implere, si aceto plenus es? *In Psal.* 10.

ne devraient pas lui briser le cœur. Il l'excite ainsi à se laver dans ses larmes.

2° L'esprit du monde est un autre obstacle à la présence et au règne en nous de l'Esprit saint. Quelle alliance peut-il y avoir entre la lumière et les ténèbres, la vérité et le mensonge? Voilà pourquoi le Sauveur, priant son Père d'envoyer à ses disciples l'Esprit qui sanctifie dans la vérité : *Sanctifica eos in veritate*, (Joan. 17. 17.) lui représente qu'ils ne sont point du monde, non plus que lui; qu'il les en a retirés [1]; qu'il ne prie pas pour le monde, incapable de recevoir cet esprit de vérité, par la raison qu'il ne le voit pas, et que, dans son aveuglement grossier, il faut qu'il touche et qu'il voie avant d'admettre et de croire [2]. Les appréciations du monde et celles de l'Esprit saint sont diamétralement opposées; il en est de même, dit saint Bernard, des sentiments qu'ils inspirent [3]. L'Esprit saint détourne les cœurs de l'amour des créatures, pour les porter à Dieu; l'esprit du monde les détourne de Dieu, pour les porter aux créatures.

Pendant cette semaine, interrogez donc avec soin vos pensées et vos affections, pour reconnaître si

[1] Joan. 15. 19.

[2] Quem mundus non potest accipere, quia non videt eum. *Joan.* 14. 17.

[3] Valde sibi adversantur amor mundi et amor Dei.

c'est l'esprit de mensonge ou l'Esprit de vérité qui vous anime, écoutant saint Paul qui vous dit : *Ne vous conformez pas à ce siècle*; (Rom. 12. 2.) et vous répétant souvent à vous-même avec Jésus-Christ : *Je ne suis pas de ce monde* [1]. Combattez aussi l'empire de la chair, troisième obstacle aux desseins miséricordieux de l'Esprit saint sur vous.

3° A la vue d'un monde corrompu, Dieu a prononcé cet arrêt, que son esprit ne demeurera point dans l'homme, parce que l'homme est chair [2]. L'esprit et la chair sont deux puissances toujours en guerre [3]. Si nous laissons dominer la chair, nous sommes morts; c'en est fait pour nous de toute vie surnaturelle et divine. Si au contraire nous mortifions par l'esprit les œuvres de la chair, nous vivrons de la vie que donne l'Esprit saint, de la vie de Jésus-Christ, qui est celle des élus [4].

Mais ce qui nous montre jusqu'où doit aller en nous ce dégagement de toute affection sensuelle, et l'extrême délicatesse de l'Esprit saint à cet égard, c'est cette parole du Sauveur : *Si je ne m'en vais pas, vous ne recevrez point le Paraclet.* « Chose étrange, » s'écrie saint Bernard, « voilà le Fils de

[1] Joan. 8. 23. — [2] Gen. 6. 3.

[3] Caro concupiscit adversus spiritum : spiritus autem adversus carnem. *Gal.* 5. 17.

[4] Rom. 8. 13.

Dieu qui assure les apôtres que s'il ne leur ôte sa chair, ils ne recevront point son Esprit! » Quoi donc, Esprit divin, est-il possible que cette chair adorable, que vous avez formée du plus pur sang de Marie, soit désagréable à vos yeux, et vous empêche de verser l'abondance de vos dons dans des âmes, d'ailleurs si bien préparées? Jésus veut nous apprendre, répond le saint docteur, qu'il fallait que ces hommes fussent privés de sa présence sensible et de la joie naturelle qu'ils y prenaient, pour être capables de recevoir la plénitude de l'Esprit saint. Comment donc un homme charnel, qui est toujours à la recherche de ses aises, oserait-il se flatter de recevoir sa visite et ses célestes consolations [1]? Je connais les obstacles au bien infini que je désire; avec le secours de votre grâce, ô mon Dieu, je veux en triompher.

IIe P. *Prendre les moyens d'attirer en nous l'Esprit saint.* Nous les trouvons indiqués dans les dernières paroles du Sauveur à ses disciples, lorsqu'il était sur le point de monter au ciel, et dans leur fidélité à toutes ses prescriptions. Il leur avait dit : *Demeurez dans la ville jusqu'à ce que vous soyez revêtus de la vertu d'en haut* [2]. C'était leur recommander

[1] Audeat ergo qui carnem sapit, qui carnem fovet, illam consolationem supernæ visitationis expectare! *Serm.* 3. *de Ascens.*

[2] Sedete in civitate quoadusque induamini virtute ex alto. *Luc.* 24. 49.

trois choses : de demeurer à Jérusalem, *in civitate*; de s'y tenir l'esprit tranquille et calme, *sedete*; de persévérer dans leur attente jusqu'à ce qu'ils fussent revêtus de la force d'en haut, *quoadusque*.

En effet, les disciples, quittant le mont des Oliviers, retournent à la ville, entrent dans le Cénacle; et là que font-ils? *Ils prient avec persévérance et d'un cœur unanime avec les saintes femmes et Marie, mère de Jésus*. Les voilà séparés du monde, retirés dans une habitation qui est pleine pour eux d'augustes et saints souvenirs. L'union la plus parfaite règne dans cette assemblée, et y fait régner la paix; ils prient tous ensemble, mettant en commun la ferveur de leurs désirs. Huit jours, neuf jours se passent, sans qu'ils voient l'accomplissement des promesses de Jésus; leur constance n'en est point ébranlée, ils prient toujours... Heureuses dispositions pour attirer la visite de l'Esprit saint. Marie était le lien de cette union, l'âme de cette prière... Oh! que son oraison et ses soupirs avaient de puissance pour faire descendre son adorable Époux, et l'engager à combler de ses grâces ceux qui allaient lui servir d'instruments et d'organes, pour la conversion de l'univers[1]!

[1] Per Mariæ suspiria et orationes, Spiritu sancto repleti sunt apostoli. *Dionys. Carthus. de laudib. B. V. l. 4.*

Il s'agit maintenant de me tracer le plan de vie que je dois suivre pendant cette semaine, pour me préparer à la visite de l'Esprit saint : vie de recueillement et de retraite, autant qu'il me sera possible ; vie de pénitence et d'humble repentir, afin que mon indignité qui me rend cette visite si nécessaire, n'y soit pas un obstacle; vie d'union et de charité pour le prochain, bannissant de mon cœur tout levain d'amertume que j'y découvrirais; vie d'oraison et de prière fervente, suivant le conseil d'un pieux interprète de l'Écriture : « Si vous désirez vivement cette suavité intérieure et céleste, si vous soupirez après la visite de l'Esprit saint, faites ce qu'il vous commande : *Ouvrez votre bouche et je la remplirai*[1]. » O mon âme, figure-toi le Sauveur tel que saint Jean le représente au milieu des Juifs; il est debout et il crie : « Si quelqu'un a soif, qu'il vienne et qu'il boive[2]. »

Demandez avec d'autant plus de confiance, que vous vous appuyez sur la médiation de Marie. C'est une ressource qui ne nous manque jamais, qui peut suppléer à tout, mais qui nous est principalement assurée, quand nous sollicitons les dons de l'Esprit saint, parce que c'est pour nous les obtenir qu'elle est son Épouse et notre mère.

[1] Rich. de Saint-Vict. — [2] Joan. 7. 37.

LXIX. MÉDITATION.

LA PENTECÔTE. — CONTEMPLATION.

I. Contempler les personnes.
II. et III. Considérer les actions et écouter les paroles.

Premier prélude. « Le jour de la Pentecôte étant arrivé, ils étaient tous réunis dans un même lieu, et voilà que tout-à-coup un grand bruit venant du ciel se fait entendre, semblable à celui d'un vent impétueux, et toute la maison en fut remplie. Au même instant parurent comme des langues de feu qui se reposèrent sur chacun d'eux, et ils furent tous remplis de l'Esprit saint; et ils se mirent à parler diverses langues. Au bruit de cette merveille, une grande multitude se rassemble. L'étonnement est extrême... Les uns admirent, d'autres se moquent... Pierre prend la parole, et, à ce premier discours, trois mille personnes se convertissent. » (Act. 2.)

Deuxième prélude. Se représenter Jérusalem, et sur la montagne de Sion, le Cénacle, berceau de l'Église naissante.

Troisième prélude. Demander à l'Esprit saint ce que l'Église va lui demander avec tant d'instance, pendant huit jours : *Venez, Esprit saint,.. éclairez*

nos esprits de vos lumières, embrasez nos cœurs de votre amour.

Ier P. *Contempler les personnes.* — Dans le Cénacle, regardez les apôtres un instant avant l'accomplissement du mystère. Leur visage est enflammé par l'ardeur de la prière. Tantôt à genoux, tantôt debout, tantôt assis dans le silence de la méditation, tantôt les yeux et les mains élevés vers le ciel... Il est vrai qu'ils ne connaissent pas encore par expérience le bien qu'ils attendent; mais pour le désirer vivement, il leur suffit de savoir que c'est l'Esprit de Dieu, l'Esprit de Jésus leur bon Maître; qu'il vient le remplacer auprès d'eux, les dédommager, même avec avantage, du sacrifice de sa présence visible... Voyez Marie, absorbée dans un profond recueillement; demandez avec elle ce qu'elle demande pour tous ceux qui auront part aux dons de l'Esprit saint... Voyez les anges, qui remplissent ce sanctuaire vénérable et portent avec joie au trône de Dieu tant de pures et ardentes prières; les vôtres sont-elles dignes de leur être unies? — Dans le ciel, contemplez l'adorable Trinité attentive à des vœux qui lui plaisent, et s'apprêtant à les combler... — Dans la ville, remarquez la foule des habitants et des étrangers, attirés par la solennité de la fête, et venus pour adorer le Seigneur dans son temple;

combien en est-il qui obéissent à des motifs moins religieux ? Quels mouvements passionnés ! Quel tumulte ! Quelle frivolité au moins dans les pensées ! C'est un contraste frappant avec la tranquillité et les pieux exercices du Cénacle. Cependant dans cette foule si pressée, si peu occupée des choses éternelles, Dieu discerne des cœurs droits, qui bientôt seront éclairés de la lumière d'en haut et recevront les dons de l'Esprit saint ; il en voit que leur fidélité à une première grâce va élever promptement à une éminente sainteté ; c'est en effet de cette multitude, agitée comme les flots de l'océan, que va sortir la sainte et primitive Église de Jérusalem, modèle à jamais de toutes les Églises ! Oh ! quelle admirable création va bientôt opérer l'Esprit saint ! *Veni, Creator Spiritus.*

IIe et IIIe P. *Écouter les paroles et considérer les actions.* — Tout à coup le bruit d'un vent impétueux se fait entendre ; le Cénacle en est ébranlé... Un globe de feu paraît et se partage en forme de langues qui viennent se reposer sur chacun des apôtres et des disciples. Que se passe-t-il dans leurs âmes en ce moment? Quelle illumination soudaine, quel délicieux et saint tressaillement ! Quels cœurs célestes et embrasés d'amour remplacent tout-à-coup des cœurs jusque-là si pesants, si froids, si

lents à croire et à aimer! Mais, dans le récit évangélique de ce mystère, chaque parole mérite d'être méditée.

Factus est sonus. « Il se fait un grand bruit, dont tous sont vivement impressionnés; » s'il se trouvait là quelque esprit sommeillant, il se réveille : Dieu nous veut attentifs aux opérations de sa grâce. — *Repentè :* « tout-à-coup. » La visite de l'Esprit saint n'a point d'heure marquée; il souffle où il veut et quand il veut; comme vous devez toujours le désirer, vous devez toujours l'attendre... Malheur à l'âme qui n'est pas chez elle, quand il vient l'honorer de sa présence et l'enrichir de ses trésors! — *De cœlo.* Qu'attendons-nous de la terre? N'est-ce pas du ciel que nous devons recevoir tout bien véritable, tout don parfait[1]? — *Tanquàm spiritûs.* Vous pouvez considérer ici les propriétés du vent, en tant qu'il est le symbole de l'Esprit saint : son arrivée subite, son invisibilité, sa vitesse, le changement qu'il apporte dans l'atmosphère... — *Vehementis.* Oh! qu'une âme engagée dans les passions, une âme lâche et languissante, a besoin d'être remuée puissamment, pour sortir du vice, ou seulement de la tiédeur! — *Et replevit totam domūm, ubi erant sedentes.* Cette maison, c'est l'Église; elle

[1] Jac. 1. 17.

est toute remplie de l'Esprit saint... C'est votre âme ; il la remplira tout entière, si vous l'ouvrez à ses inspirations,.. mais il veut vous trouver calme : *sedentes*. Il n'habite point dans l'agitation[1]. Les apôtres reçoivent ce qui leur a été promis, parce qu'ils observent exactement ce qui leur a été prescrit : *Vos autem sedete*. (Luc. 24. 49.)

Le Saint-Esprit se manifeste encore par un autre symbole : *Et apparuerunt illis dispertitæ linguæ tanquàm ignis*. Le feu, qui de tous les éléments est le plus noble, a la vertu d'éclairer, de purifier, d'échauffer, et voilà ce que fait en nous l'Esprit saint : comme esprit de vérité il nous éclaire, comme esprit de sainteté il nous purifie, comme esprit de force il nous anime et fortifie toutes nos puissances, il nous remplit de zèle... La forme de langue que prend ce feu divin, exprime les merveilleux effets qu'il produira par la parole, soit des apôtres, soit de leurs associés dans le ministère évangélique : effets qui ne se firent pas attendre.

Aussitôt que ces hommes, jusque-là si timides, ont reçu l'Esprit saint, ils ouvrent eux-mêmes les portes du Cénacle, qu'ils tenaient soigneusement fermées depuis dix jours; ils paraissent dans le temple, sur les places publiques, et annoncent Jé-

[1] III, Reg. 19. 11.

sus-Christ au milieu de la nation qui l'a si indignement crucifié... Dans un instant, l'événement du Cénacle devient le sujet de toutes les conversations. Une grande multitude se rassemble; elle est confondue, *mente confusa est*, parce qu'elle entend les apôtres parler toutes les langues. La stupeur est universelle; on se demande : « Mais ces hommes ne sont-ils pas Galiléens? comment se fait-il que nous les entendions parler chacun dans la langue du pays où nous sommes nés? Quelle est cette merveille? » Il y avait aussi là de ces esprits railleurs, indifférents; ils se moquent de ce qui remplit les autres d'admiration [1].

Écoutez surtout avec attention le discours de Pierre. D'où lui vient cette science, cette éloquence hardie et entraînante? « Hommes d'Israël, Jésus de Nazareth s'est rendu célèbre au milieu de vous, par les miracles et les prodiges qu'il a opérés sous vos yeux, en preuve de sa mission divine; vous ne pouvez le nier. Cependant vous l'avez mis à mort par la main des méchants... Mais Dieu l'a ressuscité, nous en sommes témoins; et tout ce qui est arrivé, tout ce qui arrive encore aujourd'hui n'est que l'accomplissement exact des prophéties. Que

[1] Act. 2. 12, 13.

tout Israël le sache, ce Jésus que vous avez crucifié est le Seigneur, et le Christ de Dieu[1]! »

Ce langage inspiré excite en plusieurs une componction salutaire; ils s'écrient : « Que ferons-nous? » Pierre répond : « Faites pénitence, et que chacun de vous soit baptisé au nom de Jésus-Christ; vos péchés vous seront remis et vous recevrez l'Esprit saint. » Dociles à cette parole et à la grâce intérieure qui l'accompagne, trois mille se convertissent et sont baptisés.

Colloque avec les apôtres, avec Marie, les priant d'intercéder pour vous. Ensuite adressez-vous à l'Esprit saint lui-même, parcourant lentement cette formule de supplications que le prêtre à l'autel récitera tous les jours à genoux, pendant cette octave : « Venez, Esprit saint, remplissez le cœur de vos fidèles et allumez-y le feu de votre amour. »

[1] Act. 2. 36.

LXX. MÉDITATION.

LUNDI DE LA PENTECÔTE. — L'ESPRIT SANCTIFICATEUR.

I. Conduite ordinaire de l'Esprit saint dans la sanctification des âmes.
II. Ce qui l'empêche d'accomplir ses miséricordieux desseins.

Ier P. *Conduite ordinaire du Saint-Esprit dans la sanctification des âmes.* Quand on considère ce qu'il fit pour les apôtres le jour de la Pentecôte, on s'arrête trop ordinairement à cette abondance de grâces prodigieuses qui les changea subitement en autant de vases d'élection, et en fit tout d'un coup des hommes parfaits ; c'est là le côté miraculeux du mystère, et il est plus utile d'envisager son côté pratique, et de rechercher quel fut de leur part le principe d'un changement si merveilleux. Il ne fut autre que leur fidélité à faire valoir les moindres grâces.

Quelque rapide, en effet, que fut la transformation de ces hommes, destinés eux-mêmes à transformer le monde, elle eut cependant ses accroissements et ses progrès. On voit que le divin Esprit prépare leurs cœurs par des grâces communes, lesquelles mises à profit, leur en attirent de plus abondantes ; et que celles-ci, soutenues d'une égale fidélité, sont couronnées de faveurs extraordinaires.

Demeurez calmes dans la cité[1]. Voilà, pour ainsi dire, la première étincelle de cet embrasement sacré, qui est aujourd'hui l'objet de tant d'admiration : grâce de recueillement et de fuite du monde, grâce commune. Ils y répondent dans toute son étendue : Jésus leur avait prescrit de demeurer à Jérusalem ; ils font plus, ils ne sortent presque pas du Cénacle et du temple[2]. Pouvaient-ils montrer une docilité plus parfaite ? Elle a pour récompense une grâce plus excellente, mais encore ordinaire, puisqu'elle n'est refusée à personne : celle de la prière[3]. Leur obéissance à l'esprit de prière fait descendre sur eux l'esprit de ferveur et de zèle, figuré par ces langues de feu, qui se reposent sur leurs têtes... Grâce prodigieuse, fruit de la correspondance à celles qui l'ont précédée. Alors, remplis de l'Esprit saint, ils ne contiennent plus l'ardeur qui les dévore ; ils parlent, ils publient hautement les grandeurs de Dieu, la mission, la mort, la résurrection du Sauveur[4]. Aux saintes paroles ils joignent les saintes actions. Ils fondent l'Eglise avec d'incroyables travaux ; et leur fidélité à ces grâces toujours croissantes leur obtient la grâce qui est le couronne-

[1] Sedete in civitate.
[2] Et erant semper in templo.
[3] Erant perseverantes in oratione.
[4] Loquentes magnalia Dei.

ment de toutes, celle de souffrir et de mourir pour Jésus-Christ.

Ainsi, parce qu'ils ont obéi à l'inspiration divine, en demeurant dix jours solitaires au milieu du monde, ils sont devenus des hommes d'oraison; parce qu'ils ont bien manié l'arme si efficace de la prière, ils sont devenus des prédicateurs zélés, puissants en œuvres et en paroles; leur dévouement à faire connaître et aimer Jésus-Christ leur a mérité le bonheur d'être immolés pour lui; et parce qu'ils ont été sur la terre les premiers martyrs de l'Eglise militante, ils sont dans le ciel les chefs glorieux de l'Eglise triomphante.

Telle est donc la marche ordinaire de l'Esprit saint dans la sanctification des hommes; il règle les accroissements et l'abondance de ses dons sur l'usage qu'ils ont fait de ses premières grâces. Ce n'est d'abord qu'une rosée qui tombe goutte à goutte[1]; mais quand elle est reçue avec reconnaissance et conservée avec soin, elle se change en une pluie bienfaisante, qui produit des fruits de solide vertu et d'éminente perfection[2]. Ce n'est dans le commencement qu'un souffle léger, qui

[1] Descendet sicut... stillicidia stillantia super terram. *Ps* 71. 6.

[2] Pluviam voluntariam segregabis, Deus, hæreditati tuæ. *Ps.* 67. 4

cherche à s'insinuer au fond du cœur[1] ; mais si ce cœur lui ouvre l'entrée, c'est bientôt un vent impétueux, qui en remplit toute la capacité[2]. O mon Dieu, que vous me montrez bien la triste cause de la stérilité de votre grâce en moi ! Tant de fois déjà j'ai célébré les fêtes de la Pentecôte, et je suis si peu avancé dans les voies de l'Esprit saint ! En serais-je là, si j'avais ménagé ses premiers dons, suivi ses premiers mouvements, secondé d'abord ses inspirations ?

IIe P. *Ce qui empêche l'Esprit saint de nous sanctifier selon ses désirs.* Nous manquons d'attention et surtout de docilité aux grâces qu'il nous présente. Il est de foi, que la moindre inspiration de l'Esprit saint est une chose plus précieuse que le monde entier, puisqu'elle est de l'ordre surnaturel et qu'elle a coûté le sang de Jésus-Christ. « Nous devrions l'écouter et la recevoir, » dit un maître de la vie spirituelle[3], « comme une parole de Dieu, qui procède de sa souveraine sagesse, de son infinie bonté, et qui peut opérer en nous de merveilleux effets. La parole de Dieu a tiré le monde du néant, parce qu'elle n'a point trouvé de résistance

[1] Spiritus ubi vult spirat. *Joan.* 3. 8.

[2] Factus est repente de cœlo sonus, tanquam... spiritus vehementis, et replevit totam domum. *Act.* 2. 2.

[3] Le Père Louis Lallemant.

dans le néant; que ne ferait-elle pas en nous, si nous lui étions dociles? Elle nous ferait passer du néant moral à la participation surnaturelle de la sainteté de Dieu; de l'état de la grâce à la participation de sa félicité dans l'état de la gloire... »

Comment avons-nous la folie de lui préférer une bagatelle, un point d'honneur, la vaine estime des hommes, le petit plaisir d'un moment? Déplorable illusion, qui, malheureusement pour un grand nombre, ne se dissipe entièrement qu'à l'arrivée de la mort! « Si nous pouvions voir, » dit encore le même écrivain, « de quelle manière les inspirations divines sont reçues en nos âmes, nous verrions qu'elles demeurent, pour ainsi dire, à la surface, sans entrer plus avant; l'opposition qu'elles trouvent en nous les empêche de faire leur impression : ce qui vient de ce que nous ne donnons pas assez à l'esprit, et que nous ne servons pas Dieu avec plénitude de cœur. »

Etre attentif à remarquer, docile à suivre les mouvements de l'Esprit saint : voilà en deux mots l'abrégé de la vie spirituelle, la science du salut et de la perfection. Renoncer à son propre esprit, pour n'agir et ne vivre que par celui de Dieu, tel

est, dit saint Paul, le caractère distinctif des enfants de Dieu [1].

LXXI. MÉDITATION.

MARDI DE LA PENTECÔTE. — L'ESPRIT CONSOLATEUR.

Jésus-Christ avait souvent prédit à ses disciples que la vie présente serait pour eux pleine d'angoisses et de tribulations; qu'en échange du bien qu'ils feraient, ils ne devaient attendre de la part du monde que des outrages et des persécutions cruelles. Il leur avait annoncé une grande et prochaine affliction, en leur disant qu'il allait se séparer d'eux pour retourner à son Père; leur cœur était rempli de tristesse : *Tristitia implevit cor vestrum*; et ce fut pour les consoler qu'il leur promit l'Esprit saint. L'office particulier de ce divin Esprit est donc celui de consolateur.

I. Comment il nous console.
II. Pour qui sont ses consolations.

Ier P. *Comment nous console l'Esprit saint?* Par les témoignages qu'il nous rend, par la confiance qu'il nous inspire, par les reproches même qu'il nous fait.

[1] Rom. 8. 14.

1° Sans parler de ce témoignage d'une bonne conscience, que l'Écriture compare à un festin continuel[1], et qui est bien aussi le fruit de l'Esprit saint, il nous en rend deux autres très-propres à nous consoler. Par le premier, il nous éclaire sur Jésus-Christ; par le second, il nous enseigne ou nous rappelle ce que nous sommes nous-mêmes en Jésus-Christ.

Le Sauveur avait dit à ses disciples : « Le Paraclet que je vous enverrai de la part de mon Père, est l'Esprit de vérité; il vous apprendra à me connaître[2]. » En effet, la descente du Saint-Esprit fut pour eux comme une nouvelle révélation de Jésus-Christ et de ses mystères. Si auparavant ils l'avaient connu selon la chair, ils le connurent alors d'une manière incomparablement plus parfaite. Il en est de même par rapport à nous. Oh! qu'il y a loin de la foi commune à celle qui a reçu les grandes irradiations de l'Esprit saint! Lorsqu'une âme, à la faveur de ses dons, est entrée dans la science suréminente de la charité de Jésus-Christ; quand elle mesure, pour ainsi dire, la longueur et la largeur, la sublimité et la profondeur de son amour envers les hommes, elle y trouve d'inépuisables consola-

[1] Secura mens quasi juge convivium, *Prov.* 15. 15.
[2] Joan. 15. 26.

tions, parce qu'elle comprend qu'il y a là pour elle des ressources infinies, dans quelque situation qu'elle soit, ou qu'elle puisse se trouver.

Le second témoignage que nous rend le Saint-Esprit, et qui n'est pas moins propre à dilater nos cœurs, c'est que nous sommes les enfants de Dieu, par conséquent, ses héritiers; les frères et les cohéritiers de Jésus-Christ[1]. Nous avons reçu l'esprit d'adoption; c'est en lui que nous osons dire à Dieu, en lui adressant nos gémissements et nos cris : Mon Père, mon Père[2]. Il est vrai que nous pouvons perdre ce précieux héritage, et cette pensée a fait trembler les Saints; mais nous pouvons aussi nous l'assurer, parce qu'il nous est acquis, et que déjà nous en possédons le gage, qui est l'Esprit saint lui-même[3]. Aussi, l'âme attentive et recueillie modère ses alarmes, par le soin qu'elle prend d'entretenir la charité que l'Esprit saint a répandue en elle, ou même elle les bannit entièrement, en la perfectionnant : *Perfecta charitas foràs mittit timorem.* (I. Joan. 4. 18.) Elle se repose donc en paix sur le sein de son Père céleste.

[1] Rom. 8. 16, 17.

[2] Accepistis spiritum adoptionis filiorum, in quo clamamus : Abba (Pater). *Rom.* 8. 15.

[3] Signati estis Spiritu promissionis sancto, qui est pignus hæreditatis nostræ. *Eph* 1. 13, 14.

2° Sa confiance fait son bonheur. L'Esprit saint qui, pour la retirer d'elle-même, lui montre la corruption de sa nature et son incurable peccabilité, lui découvre en même temps d'une manière si évidente la puissance de Dieu, sa fidélité à ses promesses, sa bonté, sa tendresse pour ceux qui l'invoquent et qui l'aiment, que sa foi vive donne une *substance*, une réalité à ce qui n'est encore qu'une espérance [1].

C'est une jouissance anticipée; c'est le don de sagesse, que saint Bernard appelle : *Le goût de ce qui est bon.* « Quand la sagesse d'en haut, » dit-il, « est entrée dans une âme, elle y surmonte la malice, et remplace le goût du mal par celui du bien. Elle amortit les sentiments de la chair, purifie l'entendement, guérit les plaies du cœur, et rend à cette âme une santé parfaite qui la met en état de goûter la saveur du bien, et celle de la sagesse elle-même, qui est de tous les biens le plus excellent et le plus doux [2]. »

3° L'Esprit saint nous console même par les reproches qu'il nous fait. Il a pour mission, en formant et sanctifiant l'Eglise, de convaincre le monde, ennemi de Jésus-Christ, concernant le péché, la

[1] Fides sperandarum substantia rerum.
[2] Serm. 85. in Cant.

justice et le jugement[1]. Il ne cesse de combattre en nous jusqu'aux derniers restes de cet esprit mondain, où tout est souillure, injustice et mensonge. Il se plaint donc à nous de nos infidélités volontaires, qui blessent son infinie sainteté : *Arguet mundum de peccato.* Il se plaint de nos prétendues bonnes œuvres, dans lesquelles se glissent tant de défauts, souvent tant de motifs condamnables : *De justitiâ.* Il se plaint de nos faux jugements : *De judicio;* au lieu de penser comme lui, sur une foule de choses nous pensons comme le monde; au lieu de s'attacher à la vérité, notre esprit se repaît de vanité.

Tout cela empêche l'Esprit saint d'établir en nous son règne, de nous élever à la perfection et au bonheur qu'il nous destinait. Ses plaintes et ses reproches sont la preuve de son amour pour nous; préférerions-nous qu'il gardât le silence? C'est le terrible châtiment qu'il exerce envers ceux dont il commence à se retirer. Esprit divin, ne l'exercez jamais à mon égard[2]; je reconnais et je bénis votre tendresse dans ces apparentes rigueurs[3].

IIe P. *Pour qui sont les consolations de l'Esprit*

[1] Joan. 16, 8.
[2] Domine, ne sileas; Domine, ne discedas a me. *Ps.* 34. 22.
[3] Virga tua et baculus tuus, ipsa me consolata sunt. *Ps.* 22. 4.

saint? On ne console que les affligés[1]. Une âme qui se trouve bien dans son exil, qui y cherche tout son bonheur, constamment occupée à écarter ce qui la gêne, à se procurer ce qui la flatte, ne doit rien attendre de la sagesse d'en haut[2]. Les consolations de l'Esprit saint sont la récompense ordinaire de la générosité, qui s'immole pour la gloire et le service de Dieu. Les apôtres ont été battus de verges pour avoir annoncé Jésus-Christ avec une intrépide fermeté; leur cœur est inondé de délices, ils ne peuvent contenir leur joie[3]. Les premiers chrétiens, en embrassant la foi, se dévouaient à toutes les souffrances et à la mort; saint Luc ne parle que des consolations dont ils étaient remplis[4].

Parmi les visites de l'Esprit saint, on peut en distinguer trois. Visites de compassion, pour nous guérir : il y combat l'aveuglement de notre esprit, la dureté de notre cœur. Visites d'épreuve, pour nous purifier : il veut habiter dans nos âmes; mais s'il les voit gouvernées par la nature et par les sens, il se cache et nous laisse sentir le poids de

[1] Beati qui lugent, quoniam ipsi consolabuntur

[2] Non invenitur in terrâ suaviter viventium. *Job.* 28. 13.

[3] Ibant gaudentes à conspectu concilii, quoniam digni habiti sunt pro nomine Jesu contumeliam pati. *Act.* 5. 41.

[4] Ecclesia... consolatione sancti Spiritus replebatur. *Act.* 9. 31

nos misères, pour nous obliger de recourir à lui. Visites d'amitié et de tendresse, qui nous unissent plus étroitement à Dieu, nous donnent la force de souffrir, non-seulement avec patience, mais avec joie. Les deux premières de ces visites nous préparent à la troisième.

Plus il y a en nous de délicatesse et de docilité à l'égard de l'Esprit saint, mieux nous sommes disposés à recevoir l'abondance de ses consolations. Sans doute nous avons toujours ses dons, tant que nous sommes en état de grâce ; mais nous les tenons liés en quelque sorte par nos dissipations, nos attachements déréglés, nos infidélités nombreuses. Nous résistons à l'Esprit saint, nous le contristons; c'est lui-même qui nous le dit; comment voulons-nous qu'il nous console? Etudions-nous à la pureté de cœur par la vigilance et la mortification; la ferveur de la charité croîtra en nous, et bientôt nous goûterons combien le Seigneur est doux; nous pourrons alors parler par expérience des consolations du Saint-Esprit.

§ II. PROPRE DES SAINTS.

LXXII. MÉDITATION.

10 FÉVRIER. — SAINTE SCHOLASTIQUE.

Sœur de saint Benoît, et comme lui prévenue des bénédictions de la grâce, cette illustre vierge se donna au Seigneur dès sa plus tendre enfance.

Quand elle fut en âge de disposer d'elle-même, elle se retira sur le Mont-Cassin et fonda un couvent de religieuses à cinq milles du monastère de son frère. Tous les ans le frère et la sœur se visitaient, pour s'édifier mutuellement par de pieux entretiens. Dans l'une de ces visites, après avoir passé tout le jour à chanter des psaumes et à parler de Dieu, sur le soir ils prirent ensemble leur frugale réfection. La sainte, qui savait probablement que sa fin était proche, pressa son frère de ne la point quitter et de continuer avec elle pendant la nuit une conversation si profitable à son avancement spirituel.

Benoît ayant repoussé cette demande, comme une grave infraction à la discipline religieuse, Scholastique se mit en prières, et aussitôt, quoique le ciel fût serein, un orage éclate, le tonnerre gronde et

une pluie torrentielle rend impossible au saint abbé le retour dans son monastère.

Ils passèrent donc la nuit à s'entretenir de Dieu et de la gloire de ses élus. Trois jours après sainte Scholastique mourut, et son frère vit son âme monter au ciel sous la forme d'une colombe. Apprenons de cette sainte :

I. A aimer la solitude et la vie retirée.
II. Les grands avantages des entretiens spirituels.
III. Le pouvoir que l'innocence nous donne sur le cœur de Dieu.

Ier P. *Amour de la solitude.* Scholastique eut à peine appris la retraite de son frère saint Benoît, qu'elle se sentit un ardent désir de l'imiter. Déjà elle s'était essayée à la vie solitaire dans la maison de ses parents; mais ce n'était point assez pour les grands desseins que Dieu avait sur elle : des vierges nombreuses devaient à son exemple et sur ses pas se donner au divin Roi [1]. Elle avait trouvé Dieu, elle ne pouvait goûter que Dieu. Son âme avait soif de Celui qui est la source de la force et de la vie [2].

Dans tous les temps le Christianisme a peuplé le désert de ces âmes choisies, qui se dérobent au

[1] Ps. 44. 15.
[2] Sitivit anima mea in Deum fortem, vivum. *Ps.* 41. 3.

monde et, foulant aux pieds ses plaisirs, ses honneurs, ses trésors, et la chair et le sang, ont mené sur la terre la vie des Anges. Tous ne sont point appelés à ce sublime état de perfection ; mais tous, même au milieu des agitations du siècle, doivent se créer au fond de leur cœur une solitude, où ils puissent se retirer souvent pour converser avec Jésus-Christ et se recueillir en sa présence. « Savez-vous, » dit le P. Nouet, « pourquoi Dieu ne vous fait pas des visites et plus fréquentes et plus familières ? C'est que trop souvent il vous trouve dans le monde ou il trouve le monde en vous. Il aime à parler en secret, et votre âme n'est presque jamais seule.

IIe P. *Grands avantages des entretiens spirituels.* Sainte Scholastique ne jouissait qu'une fois par an du bonheur de converser avec son frère, et cette unique conversation suffisait pour dissiper ses doutes, enflammer son âme et la guider dans toutes les voies de la vie intérieure. La dernière fois que Dieu lui ménagea cette faveur fut pour elle, en achevant de la perfectionner, une préparation prochaine à la mort. Oh ! quel fruit inappréciable peuvent produire ces pieux entretiens ! Qu'on en juge par ceux de saint Ignace avec Xavier, de saint François de Sales avec Mme de Chantal, de saint Paul avec Tite et Timothée ; ajoutons, de Jésus-Christ avec

ses Apôtres, avec la Samaritaine, Zachée, Marie-Madeleine, etc...

Quoi de plus touchant sur ce sujet que ce qui est raconté par saint Augustin? « L'époque n'était pas éloignée où ma mère allait quitter ce monde. Un jour, elle et moi, aux bords de la mer, appuyés sur une fenêtre, seuls et sans témoins, nous conversions avec une suavité inexprimable[1]. Oubliant le passé pour ne nous occuper que des biens à venir, nous cherchions devant vous, ô mon Dieu, qui êtes l'immuable vérité, quel sera ce bonheur que l'œil de l'homme n'a point vu et que son esprit est incapable de comprendre. La bouche de nos cœurs s'ouvrait avidement vers cette suprême félicité, dont la source est en vous. Nous nous élevions jusqu'à vous en parlant de vous et en admirant vos ouvrages; nous goûtions déjà en quelque sorte les délices de la vie future par les élancements de nos désirs... Vous savez, Seigneur, combien, pendant cet entretien, ce qu'il y a de plus séduisant sur la terre nous paraissait vil et méprisable. »

La conversation des saints est dans le ciel[2]; hélas! où est la mienne! Ils ne se lassent pas de parler et d'entendre parler de Dieu; ai-je de l'attrait pour les pieux entretiens?

[1] Colloquebamur ergo soli valdè dulciter.

[2] Philip. 3. 20.

IIIe P. *Pouvoir de l'innocence.* David s'écrie : *Que le Dieu d'Israël est bon pour ceux qui ont le cœur droit*[1] *!* Ailleurs il se fait cette question : *Quel est celui qui montera sur la montagne du Seigneur, ou qui demeurera dans son lieu saint? Ce sera celui dont les mains sont innocentes et le cœur pur*[2].

Une âme pure, qui n'a rien à se reprocher, se trouve à l'aise avec Dieu; elle ose tout en espérer : ayant le cœur de Dieu, elle a pour ainsi dire sa puissance. Scholastique veut prolonger toute la nuit un entretien qui augmente sans cesse la ferveur de son amour, qu'importe si pour cela un miracle est nécessaire ? Avec quelle candeur elle le demande ! Avec quelle facilité elle l'obtient ! Elle incline sa tête sur la table qu'elle arrose de ses pleurs, et, au moment où elle la relève, la pluie tombe avec une telle abondance que saint Benoît ne peut sortir. Quelle aimable naïveté dans la réponse qu'elle lui fait, lorsque voulant lui reprocher l'infraction à la discipline religieuse dont sa prière est la cause, il lui dit : *Dieu vous le pardonne, ma sœur ! Qu'avez-vous fait?* — En vérité, mon frère, vous êtes bon ; mais avouez que Dieu est bien meilleur que vous. *Je vous ai fait une demande, vous m'avez refusée ; j'ai*

[1] Ps. 72. 1.
[2] Ps. 23. 3 et 4.

eu recours à Dieu et il m'a exaucée. Partez maintenant si vous le pouvez. Mais qui donc, timide vierge, vous rendit capable de résister à un frère que vous écoutiez comme un oracle ? De qui apprîtes-vous qu'il pouvait y avoir quelque chose de meilleur en ce moment que son austère exactitude à l'observance d'une règle, qu'il devait soutenir par son exemple ? Oh ! qu'il y a de lumière dans une âme pure ! Qu'elle a de crédit sur le cœur de Dieu !

Méditons et récitons souvent l'oraison de l'Eglise dans l'office de ce jour : « O Dieu, qui pour nous montrer la voie de l'innocence, avez voulu que l'âme de votre bienheureuse vierge Scholastique montât au ciel sous la forme d'une colombe ; par son intercession accordez-nous de mener une vie si innocente et si pure, que nous méritions aussi de parvenir à la gloire éternelle. »

LXXIII. MÉDITATION.

24 FÉVRIER. — ÉLECTION DE SAINT MATHIAS. — CONTEMPLATION.

I. Contempler les personnes.
II. et III. Considérer les actions et écouter les paroles.

Premier prélude. Après que le Sauveur fut monté au ciel, les apôtres étant venus à Jérusalem, se retirèrent tous dans un même lieu, pour y attendre la descente de l'Esprit saint, suivant la prescription de l'adorable Maître. Les disciples, au nombre desquels était saint Mathias, s'y réunirent aussi. Ce fut alors que saint Pierre, se levant au milieu de l'assemblée, proposa de remplacer Judas. Deux disciples furent présentés; tous se mirent en prières, et le sort tomba sur Mathias, qui fut associé aux onze apôtres.

Deuxième prélude. Se figurer le Cénacle, lieu de cette réunion, déjà consacré par l'institution de l'Eucharistie, par l'apparition de Jésus ressuscité, et qui bientôt le sera de nouveau par le merveilleux avénement de l'Esprit saint.

Troisième prélude. Seigneur suprême, à qui seul il appartient de déterminer dans quelle condition chacun de nous doit vous servir, faites-nous comprendre

la nécessité d'obéir à votre grâce, pour remplir les devoirs attachés à la nôtre et pour ne pas nous perdre, comme Judas, dans un état où vous aviez tout disposé pour notre salut. Donnez-nous aussi de concourir, dans la mesure de notre pouvoir, à la sanctification de vos ministres, de laquelle dépend en si grande partie la sanctification des âmes.

Ier P. *Contempler les personnes.* — Celles qui composent cette assemblée, apôtres et disciples. L'Église entière est représentée dans ce saint lieu, où vous apercevez son chef visible, le corps enseignant, et une partie des fidèles. Quel calme, quelle charité règne dans cette réunion de frères ! Vous n'y remarquez aucune apparence de brigue; pas une démarche, pas un signe ne dénote la moindre ambition. Ceux qui sont appelés à instruire et à diriger ne voient dans cet honneur que l'obligation de se dévouer à de plus grands sacrifices; ceux qui sont placés dans un rang inférieur n'envient point le sort des premiers. La gloire de Dieu et l'avantage de l'Église, se sanctifier dans sa position et voir se propager la foi, la sainteté, le vrai bonheur, voilà ce que tous désirent, et ce désir, joint à la frayeur salutaire causée par la prévarication de Judas, à qui il s'agit de donner un successeur,

voilà ce qui préoccupe tous les esprits et tous les cœurs.

IIe et IIIe P. *Considérer les actions, écouter les paroles.* — Pierre se sent inspiré de faire le premier usage du pouvoir suprême que Jésus lui a donné. Se levant donc au milieu de ses frères, il parle avec autorité; il interprète et applique l'Écriture avec intelligence, prescrit avec sagesse les règles de l'élection. On l'écoute en silence, on exécute sur-le-champ ce qu'il propose. D'où lui vient cette assurance, cette science sacrée, cet art de gouverner, cette primauté de puissance que personne ne lui conteste? N'est-il pas ce pêcheur du lac de Tibériade, qui jusque-là n'a connu que sa barque et ses filets? Oui, mais on sait de qui il a reçu le pouvoir qu'il exerce; on croit encore entendre le Sauveur lui dire : *Soyez le pasteur des brebis et des agneaux.* L'Église naissante le regarde comme le Lieutenant du Fils de Dieu monté au ciel. Pierre fait donc ici son premier acte de juridiction sur toute l'Église, en qualité de vicaire de Jésus-Christ. Pouvait-il s'en présenter une occasion plus importante?

Il commence par rappeler le crime de Judas : *Il était le conducteur de ceux qui ont pris Jésus.* Quelle perfidie! quel attentat! Il devait conduire et diriger les adorateurs de Jésus-Christ : il s'est mis à la

tête de ceux qui l'ont crucifié! Ce n'était pas la vocation qui lui manquait; car, continue le prince des apôtres, *il était de notre compagnie*; il avait eu à remplir les fonctions de notre ministère. Il est donc vrai, ô mon Dieu, qu'on peut vous abandonner et vous trahir, même après qu'on a été l'objet de votre tendre prédilection. Avant que Pierre fût placé à la tête du Collége apostolique, avant que Jean fût admis à se reposer sur le cœur de son maître, Judas avait été l'homme de confiance du Sauveur, et il est devenu le premier, le plus cruel de ses bourreaux, et j'oserais compter sur moi!..

Pierre propose l'élection et en détermine le but : il s'agit d'établir un douzième apôtre, qui reçoive la plénitude de l'Esprit saint, rende témoignage par la prédication et, s'il le faut, par le sacrifice de sa vie, non-seulement à la résurrection du Sauveur, mais à tout ce qu'il a enseigné et confirmé par cette résurrection. Il veut que toute l'assemblée, toute l'Église concourre à cette élection; elle est si intéressée à n'avoir que de saints pasteurs! *Sur cela, on proposa Joseph, surnommé le Juste, et Mathias*. Après cette désignation, ils se mirent à prier en ces termes : *Seigneur, vous qui connaissez les cœurs de tous les hommes, montrez-nous lequel de ces deux vous avez choisi, pour avoir place dans le minis-*

nistère et dans l'apostolat, d'où Judas est déchu, pour s'en aller en son lieu.

Cette dernière parole dut glacer d'effroi plus d'un cœur. Terrible lieu que celui où s'est précipité ce grand coupable, et dont ne garantit pas la vocation la plus parfaite! Oui, c'est bien *son lieu*, sa demeure, celle de son choix, puisque, pouvant aller au ciel, et au ciel des apôtres, il s'est jeté librement dans le plus horrible des enfers !.. Quel sujet de réflexion pour tous, mais principalement pour celui sur qui va tomber le sort[1]! Si, d'une part, il devait bénir Dieu qui, par une miséricorde toute gratuite, le mettait au rang des hommes de sa droite, destinés à lui faire la conquête de l'univers; d'un autre côté, pouvait-il ne pas trembler, en pensant à celui dont il occupait la place? Il est probable que ce souvenir ne s'effaça jamais de son esprit, et qu'il y puisa son humble défiance de lui-même, sa vigilance, son zèle, sa constante fidélité à tous les devoirs que lui imposait cette élection. Ainsi, un apôtre tombe, un autre lui succède; un peuple perd la foi, un autre l'embrasse; une âme se relâche et passe de la tiédeur au crime, un pécheur se convertit et devient

[1] Cecidit sors super Mathiam et annumeratus est cum undecim apostolis.

un saint; si cette pensée ne me guérit pas de mon orgueil, mon orgueil est incurable [1].

Après avoir demandé à Dieu cette humilité sincère, seul fondement solide d'une espérance qui ne puisse être confondue, ranimons-nous dans le désir de contribuer, autant que nous le pourrons, à la sanctification du clergé, premier objet de la sollicitude de l'Église. C'est principalement pour obtenir de saints prêtres qu'elle a institué le jeûne des Quatre-Temps. C'est pour appeler sur ses ministres les dons les plus abondants de l'Esprit saint, qu'elle fait tant et de si touchantes prières dans les ordinations. Elle les recommande journellement à l'intercession de Marie : *Sancta Maria,... interveni pro clero*. Elle hâte leur entrée au séjour de la gloire par une oraison spéciale dans la messe *Pro defunctis*... Toute l'espérance de l'Église est, après Dieu, dans le clergé; c'est de lui qu'elle attend la glorification de son adorable Époux, et le salut de ses enfants. Prions donc et faisons prier pour les prêtres. Sainte Thérèse disait à ses filles : « Demandez à Dieu deux choses : la première, qu'il donne un mâle courage aux capitaines de son

[1] Nusquam est securitas neque in cœlo, neque in paradiso, multo minus in mundo; in cœlo enim cecidit Angelus sub præsentiâ divinitatis; Adam in paradiso, de loco voluptatis; Judas in mundo, de scholâ Salvatoris. *S. Bern. De div. serv.* 30.

Église ; la deuxième, qu'il les soutienne dans la mêlée, et ferme leurs oreilles aux chants de la sirène... Ne vous imaginez pas qu'il soit inutile d'être ainsi continuellement occupé à prier Dieu pour les défenseurs de son Église. Croyez-moi, nulle prière n'est meilleure ni plus profitable que celle-ci. » (*Chemin de la perfection*, c. 3.)

LXXIV. MÉDITATION.

19 MARS. — SAINT JOSEPH. — SES PRIVILÉGES ET SES GRANDEURS.

I. Comme époux de Marie.
II. Comme père nourricier de Jésus.

Notre dévotion pour un Saint dont le nom, associé aux doux noms de Jésus et de Marie, est comme un troisième rayon de miel dans la bouche de ses pieux serviteurs, exige, pour être complète, que nous lui rendions un triple hommage : celui de notre vénération pour ses priviléges et ses grandeurs, celui de notre imitation pour ses vertus, celui de notre confiance pour le pouvoir et le désir qu'il a de nous assister efficacement, quels que soient nos besoins. Ce dernier culte se rattache directement à son patronage ; nous en ferons le sujet de notre méditation, le jour où l'Église en cé-

lèbre la fête, le troisième dimanche après Pâques. Méditons aujourd'hui et demain sur les priviléges et les vertus de l'époux de Marie, père adoptif de Jésus [1].

Ier P. *Priviléges de saint Joseph comme époux de Marie.* Tel est son premier titre à notre vénération profonde et à nos vives félicitations. Tout l'éclat dont brille la très-sainte Vierge aux regards de la foi rejaillit nécessairement sur son époux. Y eut-il jamais une alliance mieux assortie?.. tout y fut l'ouvrage d'une Providence particulière. Quel devait être celui que le Seigneur lui-même choisissait entre tous les hommes, pour partager la destinée de sa Mère? Ce choix seul élève Joseph à une dignité presque aussi incompréhensible que la dignité de Mère de Dieu. Oh! qu'il y a d'honneur et de félicité pour lui, exprimé par ces deux mots : *virum Mariæ!* Il fut l'époux de Marie! Marie, cette créature d'un ordre tout divin, distinguée de toutes les autres par tant de prérogatives singulières : conception immaculée, enfantement virginal, mort d'amour, résurrection anticipée, triomphante assomption... Marie, cet assemblage de toutes les vertus, de toutes les perfections, de tous les dons de la nature

[1] Jacob autem genuit Joseph virum Mariæ, de quâ natus est Jesus. *Matth.* 1. 16.

et de la grâce. Marie que tous les docteurs, toutes les langues, toutes les générations ont louée et loueront à jamais... Marie a reçu de la main de Dieu un époux digne d'elle, et cet époux, c'est Joseph! Jamais homme n'a eu de semblable en gloire et en bonheur[1].

Heureux Joseph ! je conçois que vous n'ayez pas regretté le trône de David, la couronne de Juda ;.. la qualité d'époux de Marie valait pour vous plus que tous les trônes de l'univers. Dites-nous la dot que vous apporta cette admirable épouse, et les fruits inestimables que vous recueillîtes de cette alliance sacrée. Dites-nous de quels trésors vous enrichit la présence continuelle pendant trente ans, la conversation, la prière, l'ardente charité de celle en qui Dieu avait versé la plénitude de ses grâces , et qui, vous aimant comme son époux, ne possédait aucun avantage qu'elle ne voulût partager avec vous, autant qu'elle le pouvait. Sa véritable richesse était son amour pour Dieu; oh! qu'elle eût désiré jeter ce feu céleste dans tous les cœurs ! Ne le pouvant, de quelles flammes n'en embrasa-t-elle pas le vôtre, d'ailleurs si bien disposé aux divines faveurs !

Comme époux de Marie, Joseph est le chef de la

[1] Non est inventus similis illi. *Eccli* 44. 20.

sainte Famille. Rien ne s'y fait que par son ordre et sous sa direction. C'est à lui que s'adressent les anges, soit qu'il s'agisse d'aller en Egypte ou de retourner en Judée ; c'est à lui qu'est révélé le nom que doit porter l'adorable Enfant. Dieu l'a établi le chef de sa maison, le maître et seigneur de Marie qui observe fidèlement à son égard la loi d'obéissance imposée à toutes les épouses [1]. Il lui confie ce qu'il a de plus cher [2]. Il en fait son agent, son ministre dans la conduite d'un mystère qu'il n'est pas encore temps de manifester au monde... Comment dois-je honorer celui à qui Marie, les anges et Dieu lui-même ont rendu tant d'honneur ?

Comme époux de Marie, Joseph fut son bienfaiteur insigne ; il sauva son honneur, sa vie... Il acquit des droits multipliés à sa reconnaissance, par tout ce qu'il fit et souffrit pour son fils et pour elle... Ame fidèle ! vous obligez aussi en quelque sorte l'auguste Mère de Dieu, vous réjouissez son cœur, quand elle vous doit plus que sa gloire, celle de Jésus, que vous procurez en le faisant connaître, ser-

[1] Mulieres subditæ sint viris suis. *I. Petr.* 3. 1.

[2] Constituit eum Dominum domûs suæ, et principem omnis possessionis suæ.

vir, aimer, autant qu'il vous est possible; cette pensée ne vous paraît-elle pas consolante?

IIe P. *Priviléges de saint Joseph comme père de Jésus.* Ce titre est la conséquence du premier : s'il fut l'époux de Marie, Mère de Dieu, dit saint Jérôme, il fut le père de Dieu. Ici surtout l'esprit se confond, en contemplant les grandeurs de cet incomparable Saint. Le voilà, pour ainsi dire, associé à la gloire de la divine paternité, puisqu'il est le père d'un fils, qui est le Fils unique de Dieu ; père, non par une simple dénomination, disent les saints docteurs, mais par délégation du Père éternel, qui lui donne sur le Verbe incarné les droits d'un père sur son fils ; père, par la vertu de l'Esprit saint, qui a créé en lui le cœur paternel dans toute sa perfection, et lui en a donné pour Jésus tous les sentiments, toutes les émotions, toutes les tendresses. Ce qu'il n'était point par la nature, il le devient par la grâce. Comme Marie, il est dans l'admiration et la joie, lorsqu'il entend prédire les grandes choses qu'accomplira l'adorable Enfant[1]. Comme elle il est plongé dans l'affliction, lorsqu'il croit avoir perdu Jésus, son trésor et celui de l'univers. Avec quelle anxiété, avec quelles alarmes il le cherche à Jéru-

[1] Erat pater ejus et mater mirantes super his quæ dicebantur de illo

salem ! « Où est-il ? qu'est devenu le précieux dépôt que le Ciel m'avait confié ? » Quelle est sa désolation ?.. Oh ! que Marie connaissait bien le cœur de Joseph lorsqu'elle disait au Sauveur retrouvé : *Voici que votre père et moi nous vous cherchions, accablés de douleur !*

Admirable paternité, qui donne à saint Joseph les droits les plus incontestables à notre amour ! Devint-il le père du Fils de Dieu sans nous adopter pour ses enfants ? Le père de Jésus peut-il ne pas regarder comme ses fils ceux que Jésus regarde comme ses frères ? Oui, grand Saint, vous avez un cœur de père pour le Verbe fait chair, et vous avez des entrailles paternelles pour tous ceux qui par lui et en lui ont été faits enfants de Dieu. Nous voulons partager les sentiments de Jésus pour vous : sa tendresse filiale, son respect, son abandon plein de confiance.

Méditons aussi les étonnantes et inappréciables faveurs qui résultèrent pour saint Joseph de sa glorieuse paternité ; il n'en est pas une à laquelle nous ne puissions avoir quelque part.

Comme père de Jésus, il est chargé de le nourrir. Celui qui donne à manger à tout ce qui a faim [1], reçoit lui-même son pain quotidien d'un

[1] Qui... dat escam esurientibus. *Ps.* 145, 7.

pauvre artisan, qui n'a d'autre ressource que son travail. Joseph gagne la vie de Jésus et la sienne, à la sueur de son front; mais qu'il trouve d'adoucissement à ses fatigues dans le fruit qu'il en retire, l'entretien d'une vie qui est le salut du monde!.. Et moi ne puis-je pas aussi nourrir Jésus dans la personne des pauvres? ne sont-ils pas ses membres? n'a-t-il pas dit : *Tout ce que vous ferez à l'un d'entre eux, c'est à moi que vous le faites?* Ne dira-t-il pas au dernier jour : *J'ai eu faim et vous m'avez donné à manger?*

Comme père de Jésus, Joseph est chargé de le conduire. Il dirige extérieurement Celui qui dirige tous les êtres avec une infinie sagesse; il commande à Celui dont toute créature exécute les ordres au ciel et sur la terre : *Et il leur était soumis!..* Pourquoi les historiens du Sauveur n'ont-ils que ces trois mots à nous dire sur dix-huit ans d'une vie qui ne fut qu'un tissu de prodiges? Ils veulent évidemment nous rendre attentifs à cette grande merveille d'un Dieu obéissant si longtemps, si parfaitement à l'homme; merveille toutefois qui se perpétue au milieu de nous. Que voyons-nous dans nos sanctuaires? Quel est celui qui se soumet aux ministres sacrés? Que dis-je? Et quand moi-même je me présente à la divine Table, n'est-ce pas en quel-

que sorte un commandement que je fais au roi de l'univers? manque-t-il jamais d'y obéir en se donnant à son indigne serviteur?

Comme père de Jésus, Joseph est chargé de le protéger, de le défendre, et, s'il en est besoin, de le sauver. Il le sauve en effet, lorsqu'il le soustrait à la fureur d'Hérode... Du moins sans doute cet honneur insigne sera pour lui seul? Non, si j'ai du zèle, je suis moi-même le protecteur, et pour ainsi dire le sauveur de Jésus. Je protége sa gloire contre les outrages de l'incrédulité, de l'impiété et du libertinage. Je protége sa vie dans les âmes; et si, par ma prière, mes conseils, mon exemple, je préserve l'un de ses disciples d'enfreindre grièvement la divine loi, je le préserve lui-même, aux termes de saint Paul, d'un nouveau crucifiement[1].

Enfin, comme père de Jésus, Joseph reçoit de lui ces témoignages de tendresse filiale qui contribuent tant au bonheur des parents. Entrons avec respect dans l'intérieur de la sainte Famille, contemplons Joseph tenant dans ses bras l'enfant Jésus, qui l'appelle son père, lui prodigue ses caresses, provoque les siennes!.. Oh! quelles délices goûtait alors le cœur de l'heureux père! Mais le chrétien qui communie, est-il moins privilégié que saint Joseph?

[1] Rursum crucifigentes sibimetipsis Filium Dei. *Hebr.* 6. 6.

Il possède le même bien, il le possède plus intimement... O mon Dieu, donnez-moi la pureté, donnez-moi la charité de ce grand Saint; je n'aurai plus rien à lui envier.

LXXV. MÉDITATION.

TROIS VERTUS DE SAINT JOSEPH PARTICULIÈREMENT PROPOSÉES A NOTRE IMITATION.

I. Sa foi vive.
II. Son humilité.
III. Son espérance.

Ier P. *Foi vive de saint Joseph.* Quand Dieu prédestine un homme à quelque emploi extraordinaire, dit saint Bernardin de Sienne, il l'orne de toutes les grâces qui conviennent à sa vocation et le mettent en état de la remplir dignement. Avant d'être élevé à la dignité d'époux de Marie et aux glorieux ministères qui y étaient attachés, saint Joseph y avait été préparé par le don d'une admirable foi. Le bonheur de Marie fut d'avoir cru : *Beata quæ credidisti*; ce fut aussi le bonheur de Joseph.

Il croit que, par la puissance divine, la maternité la plus féconde n'est pas incompatible avec la virginité la plus pure, et que Marie est appelée à réaliser cette merveille. Il croit que ce pauvre enfant

qui vient de naître dans une étable, cet enfant si faible, si dénué de toutes les commodités de la vie, est le Roi des rois, le Créateur de l'univers, la joie des anges, la terreur des démons... Il croit que le Fils de Dieu, venu au monde pour le sauver, s'est humilié jusqu'à vouloir être sauvé lui-même par un homme, et que lui, Joseph, simple artisan, étant choisi pour un si divin ministère, doit l'emporter en Egypte, à travers les déserts, quoique tout paraisse démontrer que cette fuite est, non-seulement pleine de périls, mais absolument impraticable. Il croit malgré les obscurités, malgré les apparentes impossibilités... La simplicité de sa foi, qui en fait le mérite, lui obtient ces vives clartés qui en seront la récompense. Elle se nourrit de tout ce qu'il voit, de tout ce qu'il entend ; elle se fortifie par tous les obstacles qu'elle lui fait surmonter ; et bientôt Dieu se montre presque sans voile à ce fidèle serviteur. Il lui révèle ses secrets, lui communique ses desseins,.. le fait entrer dans la profondeur du mystère de son Verbe incarné.

De là cette religion profonde qui ne le quitte jamais dans ses rapports les plus familiers avec l'enfant Jésus, dans l'autorité même qu'il exerce sur lui : en lui commandant, il l'adore. De là aussi cette douce et continuelle contemplation, ces délices de

la vie future qu'il commence à goûter dès la vie présente.

La sainteté et la béatitude sont les fruits de la foi vive. Par la foi nous croyons ce que nous ne voyons pas ; par la foi vive nous voyons en quelque sorte ce que nous croyons. La foi, dit saint Augustin, est le regard du cœur. Si le cœur est pur, le regard est pénétrant, il perce le nuage, il entrevoit les divines perfections... Aussitôt l'amour s'enflamme, et l'amour de Dieu n'est-ce pas la perfection de la terre et le bonheur du ciel ? Oh ! que la foi vive est un don précieux, surtout dans la participation aux saints mystères ! Comment nous tiendrons-nous au pied de l'autel, dans ce respect et ce saisissement religieux que doit inspirer la présence de Jésus-Christ, si nous n'apercevons, pour ainsi dire, les rayons de sa gloire, à travers les apparences qui le cachent aux yeux de notre chair ?

IIe P. *Profonde humilité de saint Joseph.* Deux choses qui, dans une âme moins éclairée ou moins fidèle, auraient été l'écueil de cette vertu, ne servirent en lui qu'à la rendre plus solide et à la mettre dans un plus grand jour : les abaissements auxquels Dieu le soumit, et les faveurs dont il le combla.

Il est issu de la famille la plus illustre de l'univers, de celle qui doit donner au monde un rédempteur; il compte vingt-trois rois parmi ses ancêtres,.. et il est réduit à l'indigence ; et pour ne pas succomber sous le poids de la misère, il faut qu'il exerce un obscur métier, dans les mêmes lieux où ses ancêtres ont porté le sceptre. Il faut qu'il se mette à la merci, qu'il s'expose aux caprices, à la dureté, aux mépris des derniers de sa nation, qu'il leur sache gré en quelque sorte quand ils daigneront employer ses bras, payer ses sueurs :.. telle est la condition que lui a faite la Providence. Il n'a garde de s'en plaindre; il accepte de grand cœur les humiliations de cet état. Jamais il ne parle de sa naissance. Il veut bien ne passer que pour un homme de la lie du peuple, connu sous le nom d'un artisan des plus vulgaires[1]. Il ne cherche d'autre gloire, il n'a d'autre ambition que de se cacher au monde, pour être plus fidèle à son Dieu. Mais les faveurs dont le Ciel le combla furent encore pour son humilité une épreuve plus délicate et plus dangereuse.

Joseph est le dépositaire d'un secret qui intéresse au plus haut point le genre humain tout entier. S'il découvrait le mystère d'un Dieu incarné, con-

[1] Nonne hic est fabri filius?

fié à ses soins, quelle considération ne s'attirerait-il pas, en même temps qu'il procurerait au Sauveur de si justes hommages ? Pourquoi n'en fait-il confidence à personne, pas même à des amis discrets ? Il semble que, pour la gloire de Dieu et l'accomplissement de ses desseins, il devait faire connaître ce qu'il savait. Le Messie, appelé par tant de vœux, n'était pas descendu sur la terre pour y être ignoré ; il fallait que tôt ou tard il fût connu, pouvait-il l'être trop tôt ?.. Que de motifs pour parler ! que de prétextes un amour-propre ingénieux nous aurait suggérés en pareilles circonstances !.. Joseph se tait. Il n'est point chargé de manifester le Messie ; il est chargé au contraire de le couvrir de sa propre obscurité, jusqu'au jour marqué pour sa manifestation. Il se renferme dans le ministère qui lui est assigné et se contente de jouir en silence de son bonheur.

O Joseph, votre gloire ne paraît qu'aux yeux du Seigneur et de ses anges ; les hommes ne sont pas dignes de l'apprécier. Obtenez-moi de comprendre et de goûter une maxime que vous avez pratiquée avec tant de perfection, et que je ne lis jamais sans qu'elle fasse trembler mon orgueil : *Aimez à être ignoré et mis au niveau de ce qui n'est rien.* Obtenez-moi cette humilité qui est le plus bel ornement du

chrétien, le principe de toutes les grâces, la source de tous les biens [1].

IIIe P. *L'espérance de saint Joseph.* Les contradictions et les traverses l'affermissent, bien loin de l'ébranler. On peut dire de lui, comme du père des croyants, qu'il espéra contre toute espérance [2]. La pauvreté de sa condition fut la moindre de ses épreuves, tant sa foi l'avait élevé au-dessus des choses de la terre. Il n'en sentit la rigueur que par les privations et les souffrances qu'elle imposa à Jésus et à Marie. Oh! qu'il lui fut pénible à Bethléem de n'offrir pour logement, qu'une étable en ruines, à celle que le Messie avait choisie pour sa mère, et qui était sur le point de le donner au monde!.. Même alors sa confiance en Dieu ne lui fit pas défaut, et jamais elle ne fut mieux justifiée : cette nuit si tristement commencée inondera d'ineffables délices et son cœur et celui de Marie.

Quand l'ange lui commanda de partir pour l'Égypte, se mit-il en peine de lui demander qui lui servirait de guide, qui fournirait aux frais du voyage, qui lui donnerait les moyens de faire vivre l'enfant et sa mère, dans un lieu où il serait sans ressource?.. Il ne cherche même pas à connaître

[1] S. Laur. Just.

[2] Contra spem in spem credidit. 4. 8.

la durée de cet exil; c'est assez qu'il sache que Dieu l'ordonne.

La plus douloureuse de ses épreuves fut la cruelle perplexité où le jetèrent, à l'égard de son auguste épouse, les suites d'un mystère qu'il ignorait encore. Que faire? Les apparences accusent celle qu'il regarde avec raison comme la plus sainte des créatures... Quel parti prendre? Il recourt à la prière; il se tourne vers Dieu... Non, il n'en sera point abandonné dans une affliction si légitime. Quel heureux moment que celui où l'ange du Seigneur vient lui dire : *Joseph, fils de David, ne craignez pas de prendre avec vous Marie, votre épouse; car ce qui est né en elle est l'ouvrage de l'Esprit saint!*

O céleste espérance, vous êtes la vertu des grandes âmes [1]. Quand nous sommes engagés par l'ordre du Ciel dans quelque entreprise embarrassante, ce ne sont ni les périls, ni les oppositions que nous avons à craindre, c'est notre pusillanimité. Un homme de foi s'assure de la volonté de Dieu, et puis il s'élève au-dessus de toutes les frayeurs, au-dessus de toutes les prétendues impossibilités. Il goûte même un secret plaisir à se voir dénué de tout appui humain, parce qu'alors il se jette avec plus d'abandon entre les bras de la Providence.

[1] Magna audent, quia magni sunt. *S. Bern.*

Qu'on se rappelle saint François Xavier, saint Vincent de Paul, sainte Térèse et tant d'autres. Rien n'honore autant la toute-puissance de Dieu, dit saint Bernard, que la toute-puissance qu'il donne à ceux qui espèrent en lui [1]. Pourquoi me suis-je refusé si longtemps les mérites et les douceurs d'une vertu qui met dans l'âme tant de repos, tant de force, tant de consolation [2] ?

LXXVI. MÉDITATION.

25 MARS. [3] L'ANNONCIATION.

I. L'ambassade que le Ciel envoie à Marie.
II. Comment la très-sainte Vierge reçoit cette honneur.
III. Grandeur d'âme qu'elle montre dans ce mystère.

PREMIER PRÉLUDE. Transportons-nous en esprit dans la demeure de la très-sainte Vierge à Nazareth. Considérons dans un certain détail la pauvreté de son appartement, ses dimensions, son ameublement. Tel est le temple où va s'opérer l'ineffable mystère de l'Incarnation. Marie est en prière.

[1] Nihil omnipotentiam Dei clariorem reddit, quam quod omnipotentes facit omnes qui in se sperant. *S. Bern, serm.* 85. *in Cant.*

[2] O spes, tu omnia portare facis dulciter et suaviter. *S. Aug.*

[3] La fête de ce jour a deux objets : l'Incarnation du Verbe et l'Annonciation de la très-sainte Vierge. Nous l'avons envisagée sous le premier rapport dans une contemplation du deuxième volume ; nous la considérons ici sous le second.

Deuxième prélude. Demandons par l'intercession de la bienheureuse Vierge, la grâce de participer à ses saintes dispositions, surtout quand nous devons recevoir Celui, dont elle devient aujourd'hui la mère.

Ier P. *Le Ciel envoie une ambassade à Marie.* Solennité, objet, terme de cette ambassade. C'est Gabriel, *la force de Dieu*, qui est le messager céleste. Il vient au nom et de la part de Dieu : *Missus a Deo.* Tout le ciel est attentif au grand événement qui va s'accomplir, quoiqu'il y soit bien moins intéressé que la terre !

De quoi s'agit-il, en effet? De relever le genre humain tombé en Adam, de réconcilier Dieu avec l'homme. La très-sainte Trinité ne dit pas comme autrefois : « Faisons l'homme à notre ressemblance ; » Elle dit : « Faisons Dieu à la ressemblance de l'homme, faisons l'Homme-Dieu, et que par lui soit réparée la grande ruine de toute l'humanité coupable. La justice a éclaté dans le châtiment des anges rebelles ; que la miséricorde ait sa glorieuse manifestation dans le salut des hommes !.. » O prodige d'amour, ô bienfait inespéré ! La personne du Verbe va nous délivrer de l'enfer et porter notre nature sur le trône même de Dieu !

Quel est le terme de cette ambassade? Où va le

prince du ciel? A qui pense-t-on qu'il offrira le plus insigne honneur que Dieu lui-même puisse offrir? Il y avait alors, comme maintenant, de nobles princesses revêtues de pourpre, couvertes d'or et de pierreries... Le Créateur de l'univers cherche une mère dans ce monde : il ne la cherche point dans les palais, ni parmi ce qui brille à nos yeux de chair. Aujourd'hui se réalise la parole de Daniel, lorsqu'il nous représentait Dieu assis sur les Chérubins, et plongeant son regard dans les abîmes[1]. C'est dans un abîme d'humilité et d'anéantissement que la très-sainte Trinité plonge son regard, pour choisir une place au Dieu humilié et anéanti. O mon âme, voulons-nous mériter l'attention bienveillante du Très-Haut? humilions-nous, humilions-nous encore[2].

Un archange est donc envoyé, à qui? à une Vierge, qui n'est dans l'estime des hommes que l'épouse d'un pauvre artisan, et qui est moins encore, qui n'est rien dans sa propre pensée. C'est en elle et en sa faveur, que le Tout-Puissant veut opérer la plus étonnante merveille... Avec quels égards il la traite! Il ne lui députe pas Gabriel pour lui signifier ses ordres, mais pour lui deman-

[1] Dan. 3. 55.

[2] Excelsus super omnes gentes Dominus. — Humilia respicit in cœlo et in terra. *Ps.* 112.

der un consentement. Il daigne négocier avec Marie ce qui pouvait être l'objet d'un décret absolu. Comment portera-t-elle le poids des grandeurs si imprévues et si incompréhensibles qu'on va lui annoncer ?

II[e] P. *Marie reçoit l'ambassade céleste et l'honneur de la divine maternité.* Méditons les paroles de l'ange et les réponses de la Vierge. Nous trouverons dans les premières ce que le Ciel peut offrir de plus grand, et dans les secondes ce que la nature, aidée de la grâce, peut produire de plus saint.

L'ange lui dit : *Je vous salue, pleine de grâce : le Seigneur est avec vous; vous êtes bénie entre toutes les femmes.* En trois mots, quel magnifique éloge! Marie devait y croire : c'était Dieu qui le lui adressait par la bouche de son ambassadeur. Nous, aveugles, remplis de misères, séparés de Dieu peut-être par le péché, et dignes de toutes les malédictions, nous ajoutons foi si volontiers à toute parole qui nous flatte, de quelque part qu'elle nous vienne! Marie se trouble, parce que le Ciel lui donne des louanges qui lui sont dues; et moi, je me trouble, je m'afflige, si on me refuse des éloges dont je suis d'autant plus indigne que je crois les mériter... Son trouble était la preuve de son humilité; que prouve le mien, sinon mon orgueil? Marie examine en elle-

même ce que veut dire cette salutation qui l'étonne[1]... Quelle prudence! Et moi, je me livre sans défiance au contentement et à la joie lorsqu'un faible succès, un témoignage d'estime vient repaître mon amour-propre... Quelle folie! et souvent quel danger!

L'ange s'empresse de rassurer l'humble Vierge : Que peut-on craindre quand on a trouvé grâce devant Dieu[2]? Que pouvait redouter la créature aimée du Seigneur entre toutes les créatures; celle qui apprend qu'elle était prédestinée à être la mère du Messie; que son fils régnera non-seulement sur la maison de Jacob, mais sur tout l'univers, et que son règne sera sans fin? Cependant Marie n'est pas encore délivrée de toute alarme; elle est Vierge, et bien décidée à ne pas cesser de l'être. Comment les grandeurs qu'on lui annonce s'allieront-elles avec l'engagement qu'elle a pris, et dont elle ne se départira jamais? *Quomodo fiet istud, quoniam virum non cognosco?* Il n'y a dans sa question ni défiance ni doute; elle croit d'avance ce que le messager céleste va lui dire. C'est un sentiment qui lui échappe en quelque sorte, et comme une expression soudaine de son extrême amour pour la pureté.

[1] Cogitabat qualis esset ista salutatio.

[2] Ne timeas, Maria ; invenisti enim gratiam apud Deum.

Vierge des vierges, que cette disposition de votre cœur est agréable à Dieu, conforme à ses desseins sur vous ! C'est elle précisément qui a fixé sur vous le plus glorieux de tous les choix. Gabriel lui explique l'ineffable merveille. Marie donne son consentement en quelques mots qui nous révèlent toutes ses vertus : sa foi, son humilité, son obéissance, son amour pour Dieu, son désir ardent de concourir au salut des hommes; mais principalement son incomparable magnanimité [1].

III[e] P. *Grandeur d'âme de Marie dans le mystère de l'Annonciation.* Elle se montra également dans le refus qu'elle était disposée à faire de la maternité divine, et dans l'acceptation qu'elle en fit. Les saints Docteurs déclarent positivement que si Marie n'avait pu être vierge et mère tout à la fois, elle eût mieux aimé demeurer ce qu'elle était [2]. Elle pensait avec raison, que la grâce qui nous sanctifie et nous rend agréables à Dieu, est préférable en soi à toute faveur qui ne fait que nous agrandir et nous élever. Mais quelle sublimité de sentiments supposait une pareille détermination! Plus éclairée que tous les anges, Marie connaissait le prix de ce

[1] Ecce ancilla Domini, fiat mihi secundum verbum tuum.

[2] Angelus partum nuntiat ; at illa virginitati inhæret ; et integritatem angelicæ demonstrationi anteponendam judicat *S. Greg. Nyss.*

qu'elle était prête à sacrifier. O Reine de la Virginité, d'autres viendront après vous et marcheront sous l'étendard que vous levez; mais si on doit des louanges à leur courage, quelles louanges ne seraient pas au-dessous du vôtre? Elles consentiront à rester vierges pour être les épouses du Fils de Dieu, et vous, pour rester vierge, vous renonciez au bonheur d'être sa Mère!... Qu'il fallait de grandeur d'âme, pour refuser une pareille maternité!

Il n'en fallait pas moins pour l'accepter. Marie ne se faisait point illusion sur les conséquences qu'aurait pour elle son acquiescement à la parole de l'ange; elle savait qu'en donnant le consentement qu'il demandait, elle sacrifiait son repos, sa vie, un fils, pour lequel elle eût sacrifié mille vies. Elle avait lu dans les prophètes toute l'histoire du Messie; elle en avait compris l'immolation. De quelle magnanimité n'eut-elle pas besoin, pour accepter l'accablant fardeau des afflictions qu'elle prévoyait! O Vierge, vous aurez le plus aimable de tous les enfants; mais ses amabilités mêmes feront votre tourment. Quel bonheur pourrez-vous goûter en sa présence? Vous ne le verrez jamais, sans que sa croix et toute la honte, toute la cruauté de sa Passion viennent en même temps se présenter à votre esprit. Aussi, quand j'entends votre réponse : « Je

suis la servante du Seigneur, il est le Maître; qu'il dispose de moi selon sa volonté, » je crois entendre Jésus au jardin des Oliviers, acceptant le calice amer, se sacrifiant par amour pour son Père et pour nous. Recevoir le plus incompréhensible de tous les honneurs, est de votre part le plus généreux de tous les dévouements.

O Marie, que je suis éloigné de vos vertus! Quelle pureté inaltérable, quelle force d'âme, quelle sainteté j'admire en vous, sans cesser de m'étonner avec l'Église que le Verbe n'ait point eu horreur de s'incarner dans votre sein! Mais combien je dois m'étonner davantage qu'il n'ait point horreur de venir en moi, par la sainte communion! O ma mère, obtenez-moi du moins cette humilité profonde, dans laquelle vous reconnaissez le principe et la cause de vos grandeurs[1].

LXXVII. MÉDITATION.

L'AVE MARIA.

La Salutation angélique contient deux parties bien distinctes : la première est un cantique de louanges, composé des paroles mêmes que l'Esprit

[1] Quia respexit humilitatem ancillæ suæ... beatam me dicent omnes generationes.

de Dieu inspira à Gabriel et à sainte Élisabeth, en l'honneur de la bienheureuse Vierge; la seconde est une courte prière ajoutée par l'Église. Dans leur ensemble, ces deux parties renferment un abrégé de nos devoirs envers Marie, puisque ces devoirs consistent essentiellement à l'honorer comme notre reine, et à l'invoquer comme notre médiatrice et notre mère. Mais il faut que notre foi vivifie cette formule, et qu'en la récitant nous nous inspirions des sentiments de l'Esprit saint et de l'Église.

I. L'Esprit saint nous apprend par les paroles de Gabriel et d'Elisabeth comment nous devons honorer Marie.
II. L'Eglise nous apprend, par la prière qu'elle y ajoute, comment nous devons l'invoquer.

Ier P. *Apprenons de l'Esprit saint comment nous devons louer et honorer Marie.* Quand on approfondit par la méditation les paroles de l'ange et de sainte Élisabeth, on y découvre un riche fonds de lumières et de pieux sentiments : toutes les grandeurs de Marie y sont honorées dans leur principe.

1° *Ave Maria.* Considérons d'abord à qui s'adressent nos hommages. Quel est le nom de cette créature vénérée, que nous saluons avec le prince du ciel? En est-il un plus doux après l'adorable nom de Jésus? « Que vous êtes grande, que vous êtes miséricordieuse, que vous êtes digne de

louanges, ô Marie! On ne peut prononcer votre nom sans que le cœur s'enflamme. Il suffit même qu'il s'offre à la pensée de ceux qui vous aiment, pour les remplir de joie et de consolations[1]. »

2° *Gratiâ plena.* Marie est pleine de grâce et de beauté. Salomon l'a vue s'élever comme l'aurore naissante. Mais ces grâces extérieures ne sont que le reflet de la beauté de son âme. Elle est toute remplie de dons célestes, *gratiâ plena.* A nous la grâce est donnée avec mesure ; mais elle est entrée comme un fleuve dans le tabernacle du Seigneur, pour le sanctifier et pour en faire le canal de toute sanctification[2]. Marie est pleine de grâces par le privilége de son immaculée Conception, et par sa coopération parfaite à toutes celles qu'elle n'a cessé de recevoir depuis ce moment; elle en a pour elle, elle en a pour chacun de nous, dit saint Thomas, et pour chacune de nos misères.

3° *Dominus tecum.* Le Seigneur est avec Marie ; il l'assiste, il la protége, il se communique à son esprit et à son cœur, dans une plénitude proportionnée à ses mérites et à sa sublime destinée. Il

[1] O magna, o pia, o multum laudabilis Maria ! Tu nec nominari potes, quin accendas, nec cogitari quin recrees affectus diligentium te. *S. Bern.*

[2] Fluminis impetus lætificat civitatem Dei; sanctificavit tabernaculum suum Altissimus. *Ps.* 45, 5.

était avec elle d'une manière ineffable même avant l'Incarnation; que dire de sa présence en elle, lorsqu'il habita, pendant neuf mois, dans son sein virginal, plus pur que le soleil? O mon Dieu! quand je reviens de la Table sainte, suis-je moins favorisé que votre Mère? Où êtes-vous, Seigneur, dans ce précieux moment? L'ange qui me garde, ne me dit-il pas aussi, pour me faire apprécier mon bonheur : *Le Seigneur est avec toi?* Ah! que je suis prompt à l'oublier! Oui, mon Dieu, soyez avec mon esprit pour le fixer, avec mon cœur pour l'embraser d'amour; soyez toujours avec moi dans mes travaux, dans mes *intentions*, dans mes épreuves ,.. pour que je sois toujours avec vous dans le royaume de gloire et de bonheur.

4° *Benedicta tu in mulieribus.* Marie! qui ne la bénirait au ciel et sur la terre? Qui ne l'exalterait non-seulement au-dessus de toutes les femmes, mais au-dessus de tous les saints et de tous les anges? Est-il une autre créature qui ait été choisie pour être la mère de son Dieu? Une autre mère, dont l'enfantement divin ait sauvé les enfants de toutes les mères de la malédiction que leur avait léguée la première mère[1]? Soyez donc bénie, Vierge sainte, pour cette abondance de priviléges

[1] S. Bern.

et de biens spirituels que nous admirons en vous ; soyez bénie pour la multitude des miséricordes que vous répandez sur nous; soyez bénie pour les soins si tendres que vous avez prodigués à notre Rédempteur; soyez bénie pour l'immensité de la gloire dont vous êtes couronnée dans les cieux[1].

5° *Et benedictus fructus ventris tui Jesus.* Ces paroles de sainte Elisabeth sont en même temps une félicitation adressée à l'auguste Vierge, et un hymne à la gloire de Jésus-Christ. Marie n'est rien que par Jésus, et en considération de Jésus. Sa maternité divine est le foyer d'où partent les rayons de splendeur qui la couronnent. Le fils est donc le terme de tous les honneurs que nous rendons à la mère, comme il en est le principe. A lui seul se rapporte tout culte décerné aux Saints et à la Reine des Saints[2]. Marie n'accepte nos louanges que pour les reporter à son fils.

IIe P. *Apprenons de l'Église comment nous devons invoquer Marie*[3]. Nous avons célébré ses grandeurs, nous nous sommes réjouis de sa gloire, nous allons implorer son assistance.

[1] S. Bonav.

[2] Beatæ Virginis honor et gloria, laus et gratiarum actio est Redemptoris. *S. Ildeph. Tolet. serm. 8. de Assumpt.*

[3] On croit que cette seconde partie de la salutation angélique remonte au concile d'Ephèse, et qu'elle fut l'œuvre de saint Cyrille d'Alexandrie.

1° *Sancta Maria, mater Dei, ora pro nobis peccatoribus.* Marie mère de Dieu, premier motif sur lequel s'appuie notre confiance. Elle a sur Jésus tous les droits d'une mère sur son fils, que pourrait-il lui refuser? Elle a reçu de lui une véritable toute-puissance, non de commandement, mais de prière. *Omnipotentia supplex* ; son crédit est donc sans bornes. Mais voudra-t-elle en user pour nous? Oui, car elle est aussi notre mère, nous ayant adoptés au pied de la croix, à la recommandation de Jésus mourant. O Marie, priez pour des enfants qui vous ont coûté tant de larmes. S'il nous fallait un autre titre pour nous assurer votre compassion, nous vous dirions: Souvenez-vous que nous sommes pécheurs; notre misère est un droit acquis à votre miséricorde. Est-il plus grande misère que le péché? Si vous êtes la reine de la miséricorde, le plus misérable des pécheurs est le premier de vos sujets[1].

2° *Nunc, et in horâ mortis nostræ.* Ce *maintenant,* pour lequel nous implorons la pitié de Marie et sa puissante intercession, c'est le moment présent de notre vie. Le passé n'est plus à nous, et il nous laisse des fautes, des crimes peut-être, à expier;

[1] Tu, regina misericordiæ, et ego miserrimus peccator, subditorum maximus. *S. Bern. in Salve.*

l'avenir ne nous appartient pas : nous ne pouvons user que du présent, et avec quelle rapidité il nous échappe! O fragile durée de l'existence humaine ici-bas! Ce moment, *nunc*, c'est le temps de l'épreuve et des combats; ah! que de dangers nous environnent, que d'ennemis sont acharnés à notre perte!.. O Marie! qui nous sauvera si vous nous laissez périr?

Priez donc, Vierge sainte, priez pour nous *maintenant*; car de ce jour, de cette heure, de ce moment peut dépendre notre éternelle destinée! — Mais il est une heure plus décisive, c'est l'heure suprême qui fixera notre sort pour toute l'éternité, heure de ténèbres et d'angoisses, même pour l'âme la plus sainte; heure d'une importance infinie, pendant laquelle on peut également et tout réparer, et tout perdre. C'est alors surtout que nous aurons besoin d'un secours d'autant plus puissant, que nos ennemis nous livreront des assauts plus terribles. O Marie, à l'heure de notre mort, *in horâ mortis nostræ*, soyez près de nous, défendez-nous, priez pour nous!.. Heureux celui qui expire dans vos bras maternels, les yeux attachés sur votre image, et votre nom béni sur les lèvres! Sa mort est un sommeil, il se réveille dans les cieux... *Maria, mater*

gratiæ, mater misericordiæ, tu nos ab hoste protege, et mortis horâ suscipe[1].

LXXVIII. MÉDITATION.

3 MAI. — LE MYSTÈRE DE LA CROIX CONSIDÉRÉ PAR RAPPORT A NOUS ET A NOTRE PROPRE SANCTIFICATION.

I. En le méditant, nous nous assurons le cœur de Dieu.
II. Nous assurons à Dieu notre cœur.

Ier P. *La méditation des souffrances de Jésus-Christ nous assure le cœur de Dieu*, parce qu'elle lui plaît singulièrement. Ce mystère en effet est le grand objet des pensées divines. Dans l'Ancien Testament, tout en est déjà plein. C'est la Passion du Messie que les prophètes prédisent avec le plus de détails. Isaïe, Jérémie, David ne se contentent pas de l'annoncer, ils la racontent comme les évangélistes. Isaac, Joseph, le serpent d'airain, l'agneau pascal,.. quelles touchantes figures de Jésus, sacrifié par son Père, portant lui-même sur la montagne le bois qui doit servir à son immolation ; de Jésus vendu par l'un de ceux à qui il donnait le nom de

[1] Morientibus beata Virgo, non tantum succurrit, sed etiam occurrit. *S. Hier. Ep.* 2. *ad Eustach.*

frère, élevé sur la croix, et guérissant les blessures que le péché a faites aux âmes ; de cet adorable Agneau, dont le sang préserve du glaive de l'ange exterminateur !

Dieu se complaît dans cette grande réparation faite à sa gloire outragée; son cœur est au Calvaire et y appelle les nôtres. Oh ! qu'il aime à nous voir mesurer, dans le don qu'il nous a fait de son Fils pour victime, la longueur, la largeur, la sublimité et la profondeur de sa charité pour nous ! Que dire du contentement que nous donnons à Jésus lui-même, quand nous méditons le mystère de sa mort ? Elle a été l'objet constant de ses désirs. Il n'est venu au monde que pour nous racheter, en souffrant et en mourant pour nous sur la croix. Il n'a vécu, il n'a respiré que pour la croix. Il compare sa mort à un baptême de sang qui lavera tous nos crimes ; ah ! qu'il lui tarde de l'accomplir ! Aux approches de cet heureux moment, il ne se contient plus ; il faut que son cœur laisse échapper cette parole ardente : *J'ai désiré d'un grand désir manger cette Pâque avec vous, avant de me livrer pour vous aux souffrances et à la mort...* C'est sur la croix qu'il a réalisé de la manière la plus complète, ce que les anges avaient promis en son nom au jour de sa naissance : *Gloire à Dieu, bonheur aux hommes !*

Dieu honoré autant qu'il le mérite, l'homme préservé du plus horrible de tous les malheurs, élevé au rang d'enfant de Dieu, associé à sa suprême félicité !.. Voilà les fruits de la croix ; n'est-elle pas bien l'arbre de vie ? Mais le sera-t-elle pour moi, si je néglige de nourrir mon âme de ses divins enseignements ?

Voilà pourquoi notre bon maître, afin de nous entretenir dans le souvenir affectueux de ses souffrances, non-seulement inspire à son Eglise de mettre partout la croix sous nos yeux, de graver l'image de sa mort sur le bois, sur la pierre, sur le marbre, sur l'or et sur l'argent ; mais il s'offre lui-même dans le sacrifice de nos autels, qui est la vive représentation et la continuation de celui du Calvaire. Il nous fait ainsi de son corps glorifié, caché sous de viles apparences, un mémorial perpétuel de cette Passion si douloureuse pour lui, et pour nous si heureuse[1]. Il veut que son ministre, au moment de la consécration, répète la touchante recommandation qui fut faite aux apôtres dans l'institution du sacrifice : *Faites ceci en mémoire de moi*, comme s'il nous disait : « N'oubliez pas un Dieu mourant pour vous sauver. Je pensais à vous dans mes angoisses et mes tourments, pensez à moi, du moins

[1] Unde et memores... tam beatæ passionis.

quand je me rends présent sur l'autel, pour vous rappeler ma mort et vous en appliquer les mérites.» O mon âme, refuserais-tu cette consolation au cœur sacré de Jésus? Pourrais-tu ne pas employer un moyen si sûr de gagner l'affection de ton Sauveur et de ton Juge?

IIe P. *La méditation des souffrances de Jésus-Christ assure à Dieu notre cœur.* Quelle aimable condescendance dans un Dieu si grand, et qui trouve en lui tous les biens, de daigner nous demander ce cœur que lui-même nous a donné : *Præbe, fili mi, cor tuum mihi!* Mais jamais il ne nous presse par un motif aussi puissant, que lorsqu'il fait parler sa croix pour l'obtenir.

L'amour ne se paie que par l'amour. Le mystère de la Passion est le grand excès de l'amour de Dieu pour nous. S'il nous avait dit, comme autrefois à un roi de Juda : « *Pete tibi signum*, quel signe, quel témoignage désirez-vous du tendre intérêt que je vous porte? » eussions-nous osé lui demander l'incarnation, et surtout la mort de son Fils? Sa bonté a prévenu nos désirs et surpassé nos espérances. « O mon peuple, tu n'as aucun moyen de te relever du profond abîme où tu es tombé; mais, écoute et comprends, si tu le peux, toute la force de mon amour, toutes les richesses

de ma miséricorde. J'ai un fils, un fils unique, en qui j'ai mis toutes mes complaisances, parce que je retrouve en lui toutes mes perfections; c'est un autre moi-même : prends-le, je te le donne, s'il y consent; je consens même à ce qu'il s'anéantisse pour expier ton orgueil, à ce qu'il meure pour te sauver... » C'est ainsi que *Dieu a aimé le monde.* (Jean. 19. 26.) Et quel monde? le monde des pécheurs ingrats, le monde souillé de tous les crimes; car il n'y en avait point d'autre, quand Dieu nous a donné son Fils.

Et ce Fils, en tout égal à son Père, n'a point reculé devant un calice si amer. Il a vu du premier coup d'œil, toute la suite d'opprobres inouïs et d'intolérables douleurs qu'il aurait à souffrir pour nous; rien n'a pu l'arrêter. Il s'est jeté sous les coups de la redoutable justice : « Me voici, mon Père, » lui fait dire saint Paul, « je viens vous offrir toutes les réparations qui vous sont dues, et que vous ne trouviez pas dans des sacrifices sans proportion avec votre infinie sainteté et votre souveraine grandeur. Pénitent pour tous les hommes, je me constitue votre victime, déchargez sur moi le poids de vos vengeances : frappez, frappez votre Fils, mais épargnez les hommes. » O jardin des Oliviers, ô prétoire, ô Calvaire, que vous nous

prêchez éloquemment l'amour de Jésus-Christ! N'est-il pas temps que ceux qui vivent, cessent de vivre pour eux-mêmes, et commencent à vivre pour Celui qui les a rachetés par sa mort? Quel nouveau bienfait attendons-nous pour nous donner à lui?

Nous savons de quel feu céleste le souvenir des souffrances de Jésus-Christ embrasait le cœur des Saints. En regardant le crucifix, sainte Madeleine de Pazzi s'écriait : « O amour! ô amour, que vous êtes peu connu, que vous êtes peu aimé! O âmes créées par l'amour et pour l'amour, pourquoi n'aimez-vous pas l'amour? » Saint François d'Assise, affligé de l'insensibilité des hommes, conjurait les rochers de pleurer avec lui la mort du Fils de Dieu. Saint Bonaventure disait que les plaies de Jésus-Christ sont capables de blesser des cœurs de pierre, d'enflammer des âmes de glace, de faire fondre d'amour des entrailles plus dures que le diamant.

Croix de Jésus, sang de mon Dieu, en me faisant connaître toute l'étendue, toute l'énergie de son amour, que vous me reprochez vivement la faiblesse du mien! Est-ce aimer un Dieu crucifié, que chercher en tout la vie commode et repousser toute souffrance? Est-ce aimer un Dieu humilié,

conspué, que désirer l'honneur et craindre jusqu'à l'apparence du mépris ? Achevez votre conquête, ô Seigneur ! servez-vous de votre beauté, de celle que vous donnent à mes yeux vos opprobres et vos blessures, pour vous assujettir tout ce qui est en moi, tout ce qui dépend de moi [1]. Assurez-vous un cœur toujours prêt à vous échapper au moment même où il proteste de ne vouloir aimer que vous.

Si j'ai le bonheur de faire la communion, aujourd'hui du moins j'y porterai une âme uniquement occupée de mon Sauveur. Oh ! venez, Jésus mourant, venez m'apprendre à mourir à tout ce qui vous déplaît. Je veux aimer un Dieu dont la croix m'a ouvert le ciel, dont le sang a lavé mes iniquités, dont la mort m'a rendu la vie, dont les mérites me donnent le droit de prétendre au bonheur de l'aimer éternellement.

[1] Specie tuâ et pulchritudine tuâ intende, prospere procede, et regna *Ps.* 44. 5.

SECTION TROISIÈME.

DE LA PENTECOTE A L'AVENT

PROPRE DU TEMPS.

LXXIX. MÉDITATION.

DIMANCHE DE LA TRINITÉ. — JE DOIS UN TRIPLE HOMMAGE AU MYSTÈRE QUE L'ÉGLISE HONORE EN CE JOUR.

I. Celui de mon esprit par la foi.
II. Celui de mon cœur par l'espérance et par l'amour.
III. Celui de mon imitation.

Ier P. *Hommage de mon esprit par la foi.* « De tous les mystères de la religion, il n'y en a pas un où Dieu soit plus incompréhensible à l'homme, que le mystère de la Trinité ; d'où je conclus qu'il n'y en a aucun, dont la croyance soit plus honorable et plus glorieuse à Dieu. Nous ne pouvons, en effet, nous former une plus haute idée de sa grandeur, qu'en avouant qu'il est incompréhensible, et la plus

excellente protestation que nous puissions lui faire est celle-ci : Non, mon Dieu, je ne vous comprends pas et je ne suis pas capable de vous comprendre. Quand j'épuiserais toutes les forces de mon âme, quand j'y emploierais toutes celles des anges, quand tous les dons de la grâce et de la gloire me seraient communiqués, quand je vous verrais aussi parfaitement que les bienheureux et la sainte humanité de votre Fils, non, je ne vous comprendrais jamais, et ma connaissance serait toujours aussi éloignée de vous, que le fini est de l'infini [1]. »

Le bon chrétien captive son intelligence sous le joug de la foi ; comment douterait-il ? Il a l'affirmation du Fils unique, qui est dans le sein du Père [2]. Que peut-il désirer de plus infaillible ? Il se réjouit de sacrifier à Dieu la plus noble partie de son être, son intelligence, et de lui dire : « Je crois, Seigneur, tout ce que vous avez révélé sur ce mystère profond. Ma raison semble vouloir s'y opposer ; mais je la désavoue, je l'immole à votre gloire. J'aime à reconnaître mon ignorance pour honorer votre souveraine sagesse, et je m'écrie avec l'un de vos serviteurs, que vous êtes un Dieu dont la grandeur surpasse infiniment notre savoir [3]. Scruter ce

[1] Bourdaloue, Sermon sur la très-sainte Trinité.

[2] Unigenitus, qui est in sinu Patris, ipse enarravit. *Joan.* 1. 18.

[3] Ecce Deus magnus vincens scientiam nostram. *Job.* 36. 26.

mystère serait de ma part une témérité ; l'admettre sur votre parole, c'est un effet de ma piété ; le connaître pleinement, le voir à découvert sera le bonheur de mon éternité [1]. Je donnerais ma vie pour la défense de ma foi ; et comme vous êtes trois dans le ciel dont je reçois le témoignage : le Père, le Verbe et l'Esprit saint, aussi voudrais-je vous rendre sur la terre les trois témoignages dont parle le disciple bien-aimé : avec celui de l'esprit et de l'eau, celui du sang [2]. »

Mais non, il ne s'agit plus de braver les supplices et la mort, pour défendre ma foi à l'auguste Trinité, il s'agit de la soutenir et de l'honorer par l'innocence et la pureté de mes mœurs ; Dieu veut qu'on l'adore en esprit et en vérité [3]. Il est saint et il veut être servi par des saints. « Dès que le premier ange a cessé de l'être, Dieu ne peut le souffrir parmi ses adorateurs ; il aime mieux en être blasphémé dans l'enfer, que d'en être loué dans le ciel [4]. » O très-sainte Trinité ! c'était l'aspiration ordinaire de l'apôtre des Indes et du Japon.

II[e] P. *Hommage de mon cœur, par l'espérance et*

[1] Scrutari temeritas, credere pietas, nosse æterna felicitas. *S. Bern.*
[2] I. Joan. 5. 7, 8.
[3] Joan. 4. 24.
[4] Bourdaloue. Sermon sur la très-sainte Trinité.

par l'amour. Ce mystère qui demande à l'esprit tant de sacrifices, est rempli de consolations pour le cœur ; le bon chrétien en fait ses délices. Comme cette foi demande un plus grand effort de notre part, elle est d'un plus grand mérite et devient pour nous un plus juste sujet d'espérance. Dieu nous traite en cela avec la même bonté dont il usa envers Abraham, après son généreux sacrifice. Parce que tu as fait cette chose, lui dit le Seigneur, et que pour m'obéir tu n'as pas épargné ton fils unique, je te comblerai de bénédictions. De même il dit au fidèle : Parce que tu as cru sur ma parole un mystère si élevé au-dessus de toutes les idées humaines, parce que tu m'as sacrifié ce que tu as de plus cher, ton esprit et ta raison, je te remplirai de grâces, je t'adopterai parmi mes enfants, je t'enrichirai de vertus, je te glorifierai.

Le bon chrétien contemple avec bonheur dans ce mystère le principe de tous les bienfaits divins et n'y découvre qu'amour : *Deus charitas est.* La création, l'Incarnation, l'Eglise, les sacrements, les faveurs personnelles qu'il a reçues, il les voit dans la très-sainte Trinité. Il tressaille de joie, en entendant chacune des adorables Personnes lui adresser cette parole : *Je t'ai aimé d'un amour éternel* [1].

[1] Jerem. 31. 3.

Ce n'est donc pas sans raison que l'Eglise, dans la fête de ce jour, nous ramène à la source dont elle nous a montré les ruisseaux, dans les différentes solennités de l'année liturgique ; elle nous montre cet immense océan, d'où dérivent toutes les bénédictions qui se répandent sur nous. Elle excite notre gratitude envers cette bienfaisante Trinité, qui· trouvant en elle tout son bonheur, s'occupe éternellement du nôtre ; car, dit saint Paul, c'est avant la naissance des siècles que Dieu nous a choisis[1], le Père pour ses enfants, le Fils pour ses frères, et l'Esprit saint pour manifester en nous les richesses de sa grâce.

De là vient encore que l'Eglise nous rappelle continuellement le souvenir de la très-sainte Trinité. Au commencement, dans le cours, à la fin de ses offices, dans les demandes qu'elle fait, elle ne cesse d'exprimer sa foi au Père, au Fils et à l'Esprit saint. Elle ne chante pas un psaume, une hymne, un cantique, sans les conclure en rendant gloire à l'adorable Trinité ; elle veut que ses ministres redisent cent fois le jour : *Gloria Patri, et Filio, et Spiritui sancto* ; tant elle est convaincue qu'ils ne peuvent adresser à Dieu une louange qui lui soit plus agréable, une prière plus propre à nous atti-

[1] Eph. 1. 4.

rer tous les dons de sa grâce. Oh ! qu'un homme intérieur aime à le répéter ! On parle de pieux solitaires qui pendant plusieurs années n'ont point eu d'autre exercice que celui-là [1].

C'est pour cela aussi que, suivant une ancienne et sainte coutume, nous mettons à la tête de toutes nos actions cette profession de foi, n'entreprenant rien, que nous n'ayons auparavant tracé sur nous le signe de la croix, avec ces paroles : Au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit, afin de reconnaître que tout le mérite de nos œuvres dépend de là, et que sans cette foi, tout ce que nous pouvons faire est inutile et perdu pour le ciel.

III[e] P. *Hommage d'imitation.* Nous adorons deux choses dans ce mystère : l'unité de nature, et la trinité de personnes. Le chrétien intérieur s'efforce d'imiter l'une et l'autre : l'unité par l'union, en aimant sincèrement tous les hommes ; la trinité par la communication, en leur faisant tout le bien qu'il peut leur faire.

Saint Paul écrivait à ses disciples [2] : « Je vous conjure, mes frères, moi qui suis captif pour Jésus-Christ, de vous supporter, de vous aimer les uns les autres. Ayez du zèle pour conserver parmi vous cette unité d'esprit qui est le principe de la vérita-

[1] Bourd. Serm. sur la Trin. 2e partie.
[2] Eph. 4.

ble paix ; car vous n'avez tous qu'un même Dieu, une même foi, un même baptême, vous ne faites tous qu'un même corps, qui est l'Eglise ; n'est-il pas juste que vous ayez tous le même esprit? » L'Apôtre fondait le devoir de la charité sur la foi à la même Trinité [1]. C'est au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit que tous ont été baptisés; ils ne forment en Dieu qu'une seule famille; donc ils doivent tous s'entr'aimer. Il est certain que l'un des buts de l'Incarnation a été de former sur la terre une image de l'unité qui est en Dieu, puisque c'est une des grâces spéciales que Jésus demandait pour ses disciples la veille de sa Passion. Comme le Père aime le Fils, et le Fils aime le Père; comme le Père et le Fils en s'entr'aimant produisent le Saint-Esprit, qui est un seul et même Dieu avec le Père et le Fils, ainsi nous devons nous aimer les uns les autres, et nous efforcer d'être par grâce et par imitation, ce que les trois divines Personnes sont entre elles par la nécessité de leur être.

Mais comme, en Dieu, la Trinité ne subsiste que par d'ineffables communications, le Père versant tous les trésors de son essence dans le sein de son Fils, le Père et le Fils donnant à l'Esprit saint toute leur divinité; ainsi devons-nous rendre notre union

[1] Eph. 4.

parfaite, en la fécondant par les œuvres de la charité. De même que le Fils de Dieu disait à son Père : *Tout ce qui est à moi est à vous, et tout ce qui est à vous est à moi ;* il faut que nous puissions dire à nos frères : ces biens que la Providence m'a donnés sont pour vous comme pour moi, et ces misères que vous souffrez sont les miennes aussi bien que les vôtres.

Consacrez de nouveau aux trois divines Personnes les trois puissances de votre âme : la mémoire au Père, l'entendement au Fils, la volonté à l'Esprit saint. — O Jésus, par qui nous appartenons d'une manière plus spéciale à la très-sainte Trinité, puisque vous nous avez marqués de son sceau, en nous imprimant le caractère sacré du baptême, daignez nous associer aux hommages que vous lui rendez perpétuellement au ciel et dans nos tabernacles. Accordez-nous de mener une vie si parfaite qu'elle soit une louange continuelle, et qu'elle nous prépare à la louange éternelle du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit [1].

[1] Benedicamus Patrem et Filium cum sancto Spiritu ; laudemus et superexaltemus eum in sæcula. Amen.

LXXX. MÉDITATION.

LA FÊTE DU SAINT-SACREMENT.

I. Pourquoi l'Eglise a institué cette fête.
II. Ce que fait l'âme fidèle pour entrer dans les vues de l'Église.

Ier P. *Les fins que s'est proposées l'Eglise dans la solennité du Saint-Sacrement.* Ce qui étonne le plus notre esprit dans ce *mémorial des divines merveilles*[1], ce sont les humiliations auxquelles le Fils de Dieu s'y est réduit : ce qui doit le plus toucher notre cœur, c'est l'amour qu'il nous y témoigne... Mais comme, hélas ! nous ne répondons souvent à ses bienfaits que par l'ingratitude; comme aux humiliations qui sont de son choix et qui nous procurent les plus grands biens, nous en ajoutons, qui sont notre crime et nous attirent d'affreux malheurs, que fait l'Eglise? Toute préoccupée de ces deux classes d'humiliations, elle s'efforce aujourd'hui de nous faire honorer les premières par un amour reconnaissant, et réparer les secondes par un amour pénitent.

1° Dans aucun de ses mystères, Jésus-Christ n'est aussi humilié que dans l'Eucharistie. Partout ailleurs, si sa divinité se voile, elle se manifeste aussi

[1] Ps. 110. 4.

quelquefois : jusque sur le Calvaire, à travers l'homme mourant dans les opprobres, on aperçoit le Fils de Dieu : *Vere hic homo Filius Dei erat.* (Marc. 15. 39.) Dans son état eucharistique, loin de paraître Dieu, il ne laisse pas même apercevoir un trait de ressemblance avec l'homme. Ce n'est pas qu'il n'y fasse point de miracles ; saint Thomas appelle ce mystère *le plus grand de ses miracles.* (Opusc. 57.) Mais au lieu que les prodiges qui éclatèrent à sa naissance, pendant sa vie, à sa mort, étaient destinés à révéler ses grandeurs, ceux qu'il multiplie dans ce sacrement sont employés à les couvrir d'une obscurité impénétrable. Si ces anéantissements nous confondent, combien doit nous toucher l'amour qui les commande?

Pour réaliser les projets de sa tendresse à notre égard, il fallait que le Sauveur s'imposât toutes ces humiliations, quelque incompréhensibles qu'elles soient. Que désirait-il en effet? Demeurer avec ses disciples, se communiquer à eux avec tout l'épanchement de l'amitié la plus confiante; il voulait renouveler sans cesse son immolation pour nous, s'identifier pour ainsi dire avec nous, en nous donnant sa chair pour nourriture, et son sang pour breuvage [1]. Or chacune de ces faveurs, la dernière

[1] Caro mea verè est cibus, sanguis meus verè est potus.

surtout, l'obligeait à descendre dans cet abîme d'anéantissement, où la foi seule le reconnaît. Ce mystère n'est l'humiliation des humiliations que parce qu'il est, d'après saint Bernard, l'amour des amours. Mais de là quelle conséquence?

Plus le Fils de Dieu dans l'Eucharistie abaisse pour nous son infinie grandeur, plus nous devons, autant qu'il nous est possible, la relever par nos hommages. C'est ce que fait l'Eglise, en instituant une fête qui n'est que le triomphe de Jésus humilié dans le Saint-Sacrement. — Triomphe public; ce n'est plus seulement dans ses temples qu'on l'adore : il est porté solennellement au milieu de son peuple, tout genou fléchit sur son passage. — Triomphe universel; quelle que soit la nation que le soleil éclaire, on y voit les enfants de l'Eglise prosternés aux pieds du Sauveur présent dans l'Eucharistie. — Triomphe éclatant, par la pompe des cérémonies, par le pieux enthousiasme et la joie des fidèles. Ainsi notre amour reconnaissant rend glorieux à Jésus-Christ les abaissements profonds qu'il avait recherchés, pour s'approcher de nous, s'unir à nous, et nous enrichir de tout lui-même; premier dessein de l'Eglise en cette solennité; en voici un second.

2° Aux humiliations volontaires du Sauveur dans

ce mystère, les hommes en ajoutent, qui sont tout opposées à ses désirs; à des humiliations qui apaisent le Ciel, des humiliations qui l'irritent; il fallait donc à un amour reconnaissant, ajouter un amour pénitent.

Trois objets qui frappent nos regards dans le sanctuaire nous parlent éloquemment, et de l'excessive charité de Jésus pour nous, et de l'ingratitude dont nous payons ses plus touchants bienfaits : le tabernacle dans lequel il demeure, l'autel sur lequel il s'immole, la table sainte où il est le pain vivant de ses disciples. Sans parler des plus grands attentats de l'hérésie et de l'impiété, quel est celui de ces trois monuments divins qui ne nous rappelle Jésus-Christ indignement *délaissé*, plus indignement *outragé?*

Où est l'empressement des fidèles à honorer sa présence en le visitant, son sacrifice en y assistant, son céleste banquet en y participant? On dédaigne les faveurs d'un Dieu !.. Ne dirait-on pas que Jésus est le seul qui ne mérite aucun égard, le seul de qui on n'ait rien à espérer, ni à craindre?.. Même parmi les chrétiens qui paraissent avoir quelque dévotion pour le Saint-Sacrement, quelle tiédeur dans les visites qu'on lui fait, dans les prétendus honneurs qu'on lui rend! A peine a-t-on passé quel-

ques moments en sa présence, qu'on succombe à l'ennui!.. Ailleurs, on se contraint; il n'y a que dans la compagnie du Seigneur qu'on ne peut s'y résoudre : Dieu est le seul que nous ne puissions supporter, dit énergiquement Tertullien[1]. Cependant, ô Jésus, vous souffrez avec une ineffable bonté des cœurs qui, par un dégoût méprisant, ne sauraient vous souffrir!... Non, les Juifs ne méritaient pas autant que nous le reproche que vous leur adressiez : *O race incrédule et dépravée, jusqu'à quand serai-je avec vous? jusqu'à quand exercerez-vous ma patience?* (Matth. 17. 16.)

Toutefois ce n'est encore là que le moindre de nos torts envers le Dieu de nos sanctuaires. On ne se borne pas à l'oublier, à le *délaisser*, on *l'outrage*. Qui dira toutes les irrévérences, toutes les profanations sacriléges dont il a été l'objet depuis dix-huit cents ans?... *Cœur de Jésus, encore maintenant déchiré par les hommes ingrats dans le Sacrement de votre amour, ayez pitié de nous!..* Voilà sur quoi gémissent en silence les âmes fidèles qui s'en affligent. Mais cette réparation solitaire ne suffit pas; l'Eglise veut aujourd'hui en faire une éclatante et solennelle. Elle envisage cette fête et comme un triomphe décerné à son divin Epoux et comme une

[1] Solius Dei impatientes sumus.

pénitence publique. N'ignorant pas que les plus terribles vengeances sont réservées à ceux qui foulent aux pieds le Fils de Dieu lui-même, et méprisent son sang[1], elle emploie cette pompe extraordinaire pour ranimer notre foi; elle nous fait apparaître en quelque sorte cette Majesté sainte et redoutable, pour nous engager à la fléchir en nous humiliant devant elle.

IIe P. *Que fait l'âme vraiment chrétienne pour entrer dans l'esprit de cette solennité?* Sa conduite lui est tracée par les deux fins que s'est proposées l'Eglise en l'instituant.

L'amour de l'Eucharistie est la première de ses dévotions, comme ce mystère est la source la plus abondante de ses consolations. Elle saisit donc avec ardeur l'occasion qui lui est offerte d'honorer le très-saint Sacrement. Puisqu'il consent à se laisser porter avec appareil et en triomphe, elle contribue à cet appareil autant qu'il lui est possible; elle accompagne son divin roi dans ce triomphe et lui fait escorte de sa propre personne. Oh! qu'elle voudrait pouvoir entraîner tous les cœurs à la suite d'un Dieu qui aime si tendrement les hommes! Elle fait intérieurement, par l'ardeur de ses désirs, ce que

[1] Hebr. 10. 29.

l'Eglise fait par la pompe et la magnificence extérieure de ses cérémonies.

Au culte qui honore Jésus présent dans le Sacrement de nos autels, l'âme fidèle ajoute le culte qui répare les outrages qu'il y reçoit. Ah! que nous en sommes peu touchés! Parce que la sainte Humanité du Fils de Dieu, depuis qu'elle est entrée dans sa gloire, ne peut plus être atteinte par l'audace et la perversité, comme pendant les jours de sa vie mortelle, est-ce une raison d'être moins sensible aux attentats dont elle est l'objet? Voici à ce sujet la pensée de Bourdaloue : « Pesez bien ce que je dis : Oui, la chair du Sauveur souffre mille fois plus de notre part dans l'Eucharistie, qu'elle n'a jamais souffert des Juifs dans sa Passion, car alors elle ne souffrit que pour un temps : ici elle est exposée à souffrir jusqu'à la fin des siècles; dans sa Passion, elle ne souffrit qu'autant que Jésus le voulait; ici elle souffre pour ainsi dire par force et par violence. Si elle souffrit dans sa Passion, c'était dans l'état d'une nature passible et mortelle; ici elle souffre dans l'état même de l'impassibilité. Ce qu'elle souffrit dans sa Passion était glorieux à Dieu et salutaire aux hommes; ici ce qu'elle souffre est pernicieux aux hommes et injurieux à Dieu[1]. » Si Judas

[1] Sermon pour la fête du très saint Sacrement.

Machabée et tout le peuple fondaient en pleurs à la vue du sanctuaire profané par des étrangers, les yeux d'un chrétien resteront-ils sans larmes, en présence de Jésus-Christ crucifié dans ses temples par ses propres enfants?

Que ne puis-je, ô mon Sauveur, me transporter maintenant et chacun des jours de cette octave, dans tous les lieux de l'univers que vous honorez de votre présence sacramentelle! Le front dans la poussière, et l'âme abîmée dans la douleur, je vous demanderais pardon pour tant d'aveugles volontaires qui vous méconnaissent, pour tant d'ingrats qui vous dédaignent et vous outragent, pardon pour moi-même qui ai si mal répondu jusqu'à présent à la tendresse de votre cœur... Anges bienheureux, qui entourez ces autels que les hommes délaissent, ou qu'ils profanent, adorez, aimez pour moi ce Dieu d'amour; dites-lui, je vous en conjure, et mon regret de l'aimer si peu, et mon désir de l'aimer tous les jours davantage. *Tantum ergo Sacramentum veneremur cernui.*

LXXXI. MÉDITATION.

VENDREDI DANS L'OCTAVE DU SAINT-SACREMENT. — JÉSUS NOUS INSTRUIT DANS CE MYSTÈRE.

La pieuse attente des âmes fidèles serait trompée, si pendant ces jours où l'Eglise met tant de zèle à honorer l'Eucharistie, nous donnions un autre objet à leurs pensées et à leurs affections. Mais comme déjà nous en avons parlé plusieurs fois, pour ne pas nous répéter, nous prendrons la substance des méditations de cette octave dans les Pères Vaubert, Lallemant, Nouet et Saint-Jure, qui eux-mêmes ont tiré des saints Docteurs tout ce qu'ils ont écrit sur cet admirable mystère. Nous le considérons aujourd'hui comme l'école de la vraie sainteté, et nous y contemplons Jésus-Christ continuant à nous frayer par ses exemples le chemin du ciel, qu'il nous a tracé dans ses discours.

Toute la science pratique de la sanctification se réduit à deux points, mourir et vivre : mourir à la nature, vivre à la grâce ; se dépouiller de l'homme ancien et se revêtir du nouveau[1]; double leçon que nous donne le Sauveur dans le très-saint Sacrement. Il nous apprend :

[1] Expoliantes vos veterem hominem et induentes novum. *Col* .3. 9.

I. A mourir au monde et à nous-mêmes.
II. A vivre de la vie la plus sainte et la plus parfaite.

Ier P. *Jésus dans l'Eucharistie nous apprend à mourir au monde et à nous-mêmes.* On meurt au monde, quand on cesse de s'occuper de ses jugements, de craindre ses mépris, de désirer son estime; on y est mort, quand on peut dire aux hommes avec saint Paul : « Le moindre de mes soucis est l'opinion que vous avez de moi... Je n'ai qu'un juge, c'est le Seigneur. » Voilà bien un des caractères frappants de la vie du Sauveur dans le Sacrement de nos autels. Un cadavre dans son tombeau paraît-il plus insensible au blâme et à la louange? On dirait que dans ce mystère Jésus ne veut qu'une chose, l'oubli du monde.

Il couvre d'un voile impénétrable tout ce qui attire l'honneur. S'il est roi et le plus grand de tous les rois, où est sa cour? Où est l'éclat de sa majesté? Laisse-t-il apercevoir le moindre signe de cette puissance qui a créé l'univers, de cette sagesse qui le gouverne? Il semble cependant que les plus fortes raisons l'obligeaient à se produire : la gloire de son Père et le salut des âmes. D'une part, Dieu aurait été plus aisément reconnu, sa loi plus facilement acceptée, si on avait vu dans son Fils quelques marques sensibles de ses grandeurs; et de l'autre, les hommes n'auraient pu lui refuser leur

amour, si son humanité sainte avait fait briller à leurs yeux quelques rayons de sa divine beauté. L'infinie sagesse a pensé qu'il valait mieux employer l'ascendant de son exemple à nous faire mépriser le monde, et l'estime du monde. O mon Maître, je veux comme vous me retirer en Dieu, ne chercher, n'ambitionner que le regard de Dieu.

On meurt à soi-même, quand on renonce à tout attrait, à toute sensibilité volontaire pour ce qui nourrit ou contente les passions; ou plutôt, comme tout l'homme est dans sa volonté, tout est mort dans l'homme, quand l'homme est mort à sa propre volonté. Si donc je me démets entre les mains de Dieu du domaine que j'ai sur moi; si je lui sacrifie continuellement ma liberté, ne me réservant le choix d'aucune de mes actions, ni des circonstances qui les accompagnent, l'homme de la nature ne vit plus en moi, je suis une victime perpétuellement immolée à la gloire du Seigneur. C'est bien là encore la vie de Jésus dans l'Eucharistie. En donnant à de fragiles créatures le pouvoir de consacrer son corps, il s'est mis dans leur dépendance, de sorte que la puissance de Dieu est ici assujettie à la volonté de l'homme. Quoiqu'il soit le Seigneur suprême, il obéit à la voix de cet homme qui l'élève ou l'abaisse à son gré, le porte où il veut, n'ayant

point d'autre mouvement que celui qu'il en reçoit. Et combien de temps dure ce prodige? Où s'opère-t-il? Il ne s'écoule pas une seule heure où Jésus ne soit en mille sanctuaires, entre les mains de ses ministres qui le présentent à l'adoration des peuples ou l'enferment dans son tabernacle et disposent de lui comme il leur plaît.

Une mort si désirable ne s'obtient que par la mortification, et cette vertu coûte à la nature plus qu'aucune autre; mais avec quelle force Jésus nous la prêche dans l'Eucharistie? Tout nous y rappelle les scènes douloureuses de son immolation sanglante, et nous savons que les indignes traitements n'ont point cessé pour lui avec sa vie mortelle. Il avait tout prévu quand il s'enchaîna sous les apparences du pain et du vin; les persécutions de l'avenir lui étaient aussi connues que celles du présent. Son ardente charité triompha de toutes les répugnances et le double calice fut accepté.

Cet exemple d'un Dieu rédempteur, non-seulement se dévouant pour nous aux supplices et à la mort, mais prolongeant et perpétuant en quelque sorte sa Passion au milieu de nous, n'est-il pas assez entraînant pour nous faire aimer la mortification, ou du moins pour nous en adoucir la pratique ?

Quoi, Seigneur, vous vous êtes fait ma victime, et je refuserais d'être la vôtre? En instituant cet aimable mystère, vous saviez par combien de tribulations il vous faudrait passer pour arriver jusqu'à moi, vous saviez combien d'attentats sacriléges vous auriez à subir dans ce long parcours de dix-huit siècles, combien de Judas vous rencontreriez sur votre route... Une perspective si rebutante n'a pas ralenti votre amour; et moi je ne voudrais rien souffrir pour vous! Vous m'avez sacrifié vos consolations, votre honneur, votre repos, votre vie, et je balancerais à vous sacrifier ma délicatesse, mes susceptibilités! Vous avez consenti pour moi à être conspué, foulé aux pieds, crucifié, vous vous êtes résigné à être en butte à la fureur de vos ennemis, méconnu, insulté même par un grand nombre de vos disciples... tout cela jusqu'à la consommation des siècles; et je me plaindrais d'être oublié pendant les quelques jours que j'ai à passer ici-bas! et une offense légère, une contradiction d'un moment m'abattrait! et je continuerais à être fier, sensuel, exigeant!.. Un pareil contraste m'indigne contre moi-même: non, un chrétien fidèle à méditer l'Eucharistie et docile aux leçons qu'il en reçoit, ne fait pas plus d'état des souffrances, quelle qu'en soit la nature et de quelque côté qu'elles viennent, que les

martyrs, nourris de ce pain céleste, n'en faisaient des prisons, des gibets et des bûchers.

IIe P. *Jésus dans l'Eucharistie nous apprend à vivre de la vie la plus sainte et la plus parfaite.* La vie du Sauveur dans le très-saint Sacrement est une vie toute dirigée par une sagesse divine. La prudence humaine ne comprend rien à cette obscurité profonde dans laquelle se cache la souveraine Majesté; à ce silence, à cette solitude, à ce mélange ineffable de contemplation et d'action dans l'Eucharistie, Jésus paraît ne rien faire et il fait tout : de son Tabernacle il gouverne le monde. Glorifier Dieu par ses adorations et ses anéantissements, sauver les hommes en versant perpétuellement sur eux les bénédictions de sa grâce, telle est la vie de Jésus dans nos sanctuaires; elle n'est qu'un exercice continuel de toutes les vertus, pratiquées avec une infinie perfection.

Quelle douceur ! quelle tendre et patiente bonté ! comme il se laisse approcher, toucher, manger, outrager!.. Il ne repousse personne. Les petits comme les grands, les simples comme les savants, les pécheurs comme les justes ont auprès de lui l'accès le plus facile. Quel amour pour la pauvreté ! Pendant sa vie mortelle, il n'avait pas où reposer sa tête; sous les voiles du sacrement, il ne vit que

d'emprunt, il reçoit de nous le logement que nous consentons à lui donner... Quel recueillement! quelle union avec Dieu! quelle prière. Elle n'a pas été interrompue un seul instant depuis l'institution de ce mystère, et c'est à cette incessante supplication que le monde doit tout ce qu'il a de bonheur.

L'exemple du Sauveur dans le très-saint Sacrement nous forme à cette charité pure, qui n'envisage en tout que le bon plaisir de Dieu, et ne travaille que pour Dieu; à cette charité courageuse qui s'élève au-dessus de toute considération humaine, et qu'aucune difficulté n'étonne. Cet exemple où la force se mêle à la suavité, nous attire en même temps et nous guide dans cette vie intérieure, toute de foi, toute d'espérance, toute d'amour, qui est la vie même de Jésus-Christ en nous.

LXXXII. MÉDITATION.

SAMEDI DANS L'OCTAVE DU SAINT-SACREMENT. — UNION DE JÉSUS-CHRIST AVEC LES HOMMES PAR LE SACREMENT DE NOS AUTELS.

I. Jésus veut s'unir à nous par l'Eucharistie, et quelle est cette union.

II. Il veut se faire aimer de nous par cette union.

Ier P. *L'Eucharistie est un sacrement d'union.*

Elle unit entre eux tous les fidèles dans les liens d'une étroite charité. Mais nous méditons seulement ici l'union qu'elle nous fait contracter avec le Fils de Dieu. Selon saint Thomas, le Sacrement de nos autels produit, par rapport à la vie de l'âme, les mêmes effets que la nourriture par rapport à la vie du corps. C'est en s'unissant à nous et en nous communiquant leurs qualités, que les aliments conservent, réparent, augmentent nos forces corporelles ; il en est de même du pain vivant descendu du ciel, à l'égard de nos âmes. *Celui qui mange ma chair et boit mon sang* ; voilà bien l'Eucharistie donnée comme aliment ; *demeure en moi et je demeure en lui* ; voilà l'union. Dans ce sacrement, le Sauveur s'unit à nous de corps et d'esprit.

Pour comprendre l'union corporelle, distinguons en Jésus-Christ un corps naturel et un corps mystique. Il s'est revêtu du premier dans le sein de Marie ; tous les fidèles forment le second, et par la digne réception de son corps naturel dans l'Eucharistie, nous devenons, de la manière la plus excellente, les membres de son corps mystique. « Il faut nécessairement, » dit saint Jean-Chrysostome, « que nous apprenions les merveilles cachées dans ce divin mystère, par lequel nous sommes unis de corps avec Notre-Seigneur, devenant ses membres, la

chair de sa chair, l'os de ses os... En voulant nous témoigner son amour, il se mêle à nous par le moyen de son corps, pour ne faire avec nous qu'un seul tout, composé du chef et de ses membres... » Et dans un autre endroit, le saint Docteur s'écrie : « O homme, considère avec attention l'honneur que tu reçois en approchant de la Table sacrée. Celui que les anges ne regardent qu'en tremblant, et qu'ils osent à peine envisager à cause de l'éclat dont il brille, nous en faisons notre nourriture; nous devenons avec Jésus-Christ une même chair et un même corps. Qui racontera les puissances du Seigneur? qui fera retentir ses louanges?.. Des mères confient leurs enfants à des nourrices; ce n'est point là ce que fait l'amour de Jésus pour nous : il nous nourrit de son propre sang, et s'unit à nous de toutes les façons. »

L'union de l'esprit est une suite de l'union corporelle. Du moment que nous ne sommes plus qu'un même corps avec le Fils de Dieu, il est évident que nous devons être animés de son esprit; c'est-à-dire de l'Esprit saint. « La communication du Saint-Esprit, » dit saint Cyrille d'Alexandrie, « a commencé par le Verbe incarné. Jésus-Christ est comme le canal par lequel, en recevant la participation de cet Esprit divin, nous sommes unis à Dieu

et sanctifiés. » (Lib. 2. in Joan. c. 12.) Or, c'est particulièrement par la communion que Jésus fait régner le Saint-Esprit dans nos cœurs, et saint Thomas compte cette faveur parmi les principaux effets du sacrement. « Ainsi le Sauveur nous unit à lui en deux manières, corporellement comme homme, spirituellement comme Dieu. Comme homme, il nous unit avec son corps ; comme Dieu, il nous élève à une vie plus excellente, et nous associe à la nature divine par la grâce, et par la vertu de son Esprit. Jésus, uni à nous comme homme, et uni naturellement à son Père comme Dieu, est donc le nœud de notre union avec Dieu le Père : car il n'était pas possible que la nature corruptible de l'homme s'élevât à l'immortalité, à moins qu'une nature immortelle ne descendît à elle, pour la réformer par la participation d'elle-même... Nous sommes donc consommés dans l'union avec le Père, par l'entremise du Fils. »

Saint Augustin développe admirablement cette vérité : « Voulez-vous vivre de Jésus-Christ ? Faites partie de son corps ; car il n'y a que le corps de cet Homme-Dieu qui vive de son esprit... Une âme ne peut animer que le corps auquel elle est unie... Or, selon saint Paul, tous ceux qui mangent le pain céleste ne font plus qu'un même corps avec

Jésus-Christ. O mystère de piété ! O signe d'unité ! O lien de charité ! Celui qui veut vivre de cette vie sainte et divine, sait maintenant où il doit la puiser. Qu'il approche de la Table sainte avec une foi vive, qu'il s'incorpore Jésus-Christ, il vivra de sa vie. » Ah ! si cette union est de la part du Fils de Dieu l'effet de son ardent amour pour nous[1], que peut-on concevoir de plus propre à exciter, à enflammer notre amour pour lui ?

IIe P. *L'Eucharistie en nous unissant à Jésus-Christ nous porte à l'aimer.* Toutes les amitiés, dit saint Thomas, sont fondées sur quelque unité, et l'amour mutuel est d'autant plus grand que l'union est plus étroite. Le père aime son fils, le fils aime son père, parce que c'est le même sang qui coule dans les veines de l'un et de l'autre. Les trois Personnes de l'adorable Trinité s'entr'aiment infiniment ; mais aussi ne sont-elles qu'un même esprit, et cette union de nature est une des principales sources de leur amour réciproque. Or, si l'union est une raison d'aimer, comment doivent aimer Jésus-Christ ceux qui s'unissent à lui par la participation fréquente au pain sacré, qui est Jésus-Christ même ? Si, d'une autre part, notre vie et nos ac-

[1] Hoc enim ardenter amantium est. *S. Joan. Chrys. Hom.* 61. *ad pop. Antioch.*

tions doivent répondre à la noblesse de l'esprit qui nous anime, cet esprit étant celui de Dieu même qui n'est que charité[1], quelle autre vie devons-nous mener après la communion, si ce n'est une vie de parfaite charité ? Nos pensées, nos paroles, nos actions, tout en nous ne doit-il pas être le produit du saint amour ? Le Sauveur, rempli de cet esprit, aimait tant son Père céleste ; il avait une charité si généreuse et si universelle pour tous les hommes ! Pourquoi la communion, qui nous donne le même esprit, ne nous embraserait-elle pas du même feu divin ? Jésus-Christ, parce qu'il a reçu la vie de son Père, ne vit, ne respire, ne travaille que pour son Père : *Vivo propter Patrem* ; et nous, pour qui devons-nous vivre, respirer, agir, sinon pour Jésus-Christ, qui, par le très-saint Sacrement, nous communique sa propre vie ?

[1] Deus charitas est

LXXXIII. MÉDITATION.

DIMANCHE DANS L'OCTAVE DU SAINT-SACREMENT. — L'HOMME RENDU SEMBLABLE A JÉSUS-CHRIST PAR LA DIVINE COMMUNION.

I. Jésus-Christ veut nous rendre semblables à lui, afin de perfectionner notre amour pour lui.
II. Comment la communion bien faite forme en nous cette divine ressemblance.

Ier P. *Le Sauveur emploie l'Eucharistie, pour nous rendre semblables à lui et perfectionner ainsi notre amour pour lui.* La ressemblance est une des causes de l'amitié, et la sympathie, qui lie si doucement et si fortement les cœurs, n'est qu'une conformité d'inclinations. Dieu nous a créés à son image, pour nous faciliter l'obéissance au commandement qu'il nous fait de l'aimer de tout notre cœur. En formant Ève, il ne la rendit si semblable à Adam, que parce qu'elle devait être son épouse, et qu'il voulait établir entre eux un amour également tendre et durable. L'amour mutuel du Père éternel et de son Fils unique est le modèle du plus parfait amour; mais aussi le Verbe est l'image substantielle de son Père, le miroir sans tache de toutes ses infinies perfections. Dans le ciel, notre charité

pour Dieu aura sa dernière perfection, parce que dans le ciel nous serons transformés en Dieu [1].

Si donc nous voulons aimer parfaitement Jésus-Christ, il faut que nous lui soyons semblables, et nous le deviendrons par le saint usage de l'Eucharistie; car, selon saint Thomas, un des plus grands biens de la communion, est de nous tranformer en la ressemblance de l'image de Dieu, qui est son Fils. « Le démon, » dit un interprète, « tenta nos premiers parents en leur disant : Mangez ce fruit et vous serez comme des dieux. Ils le crurent de préférence à Dieu lui-même, qui les avait menacés de mort, s'ils en goûtaient; Jésus à son tour nous tente saintement, et nous dit : Mangez ma chair, buvez mon sang, et vous deviendrez des dieux. Croyons-le sur sa parole, sans écouter le témoignage de nos sens, et par une sage crédulité, réparons l'imprudente et téméraire crédulité d'Ève et d'Adam [1]. » Ce pain sacré est en effet bien différent du pain ordinaire que nous mangeons : nous ne le changeons pas en notre substance, c'est lui qui nous change en la sienne.

IIe P. *Comment en usant saintement de l'Eucharistie devenons-nous semblables à Jésus-Christ?* On peut

[1] Similes ei erimus. *I. Joan.* 3, 2.

[2] Rupert.

ressembler à quelqu'un de trois manières : dans sa personne, lorsqu'on a la même taille, la même figure, les mêmes traits de visage; dans sa nature et son essence, quand on a les mêmes qualités, les mêmes inclinations naturelles; dans ses actions, quand on agit par les mêmes principes, pour la même fin, de la même manière. Le saint usage de l'Eucharistie nous donne avec Notre-Seigneur ces trois diverses ressemblances.

1° « Quand nous communions, » dit saint Thomas, « Jésus-Christ applique son corps comme un cachet, sur nos cœurs brûlants de l'amour de Dieu, purifiés par la pénitence, attendris par l'amour du prochain, non pour être changé en nous, mais pour nous transformer en lui en imprimant dans nos âmes l'image de ses perfections. » Par cette impression il nous communique une beauté toute divine. « Le sang que nous buvons dans la coupe sacrée, » dit saint Jean-Chrysostome, « fait briller en nous l'image de Jésus-Christ; il donne à notre âme un éclat et une noblesse incomparables. De même que celui qui tremperait sa main dans l'or fondu, la retirerait toute dorée; ainsi l'âme plongée dans le sang du Sauveur devient aussi pure et aussi brillante que l'or, qui a passé par le creuset. » Le saint Docteur ajoute un peu plus bas, qu'un chré

tien, en communiant, se revêt du manteau royal de Jésus-Christ et de Jésus-Christ lui-même.

2° En se donnant à nous par la communion, le Fils de Dieu ne se borne pas à retracer dans notre âme l'image de sa beauté; il lui communique sa bonté, ses inclinations, ses vertus. Par l'effet de ce sacrement, la pratique de l'humilité, de la patience, de la mortification, tout opposée qu'elle est à nos penchants, nous devient non-seulement possible, mais aisée. Une goutte d'eau jetée dans un grand vase plein de vin, s'y perd et s'y confond jusqu'à n'être plus distinguée du vin, tant elle lui devient semblable; ainsi notre âme, unie à Jésus-Christ, prend si parfaitement ses inclinations et ses goûts, qu'elle paraît toute changée en lui. Cette comparaison est de saint Thomas.

Ce merveilleux effet de la communion lui est tellement propre, que saint Laurent Justinien en tire une preuve de la présence réelle. « Si le corps du Fils de Dieu n'était pas dans l'Eucharistie, comment un peu de pain et de vin pourrait-il opérer tant de miracles? D'où viendrait dans l'âme, et quelquefois dans le corps, cette force, ce renouvellement de l'homme intérieur, cette ferveur de la charité, cette abondance de paix, cet amour des biens éternels? Par le saint usage de ce sacrement, les haines

s'éteignent, les dissensions s'apaisent; on aime la chasteté, on méprise la terre : l'homme devient tout autre, non par nature, mais par grâce. Il modère sa langue, il aime le silence; il s'applique à l'oraison; il conserve l'union fraternelle; il s'étudie à tout ce qu'il sait être agréable à Dieu. Ces progrès spirituels n'ont point d'autre cause que la bonté du Saint-Esprit, et l'aimable présence de Jésus, qui opère en nous ces heureux changements. »

3° Une fois que nous portons en nous l'image de Jésus-Christ, et que ses saintes inclinations sont devenues les nôtres, il est tout naturel que nous suivions ses exemples, dernier trait de ressemblance que nous donne avec lui la communion bien faite. Saint Thomas l'explique encore par une comparaison. « Le rejeton d'un bon arbre, quand il est enté sur un sauvageon, en corrige la nature, lui communique ses qualités, afin qu'il porte de bons fruits, semblables aux siens; ainsi le corps de Jésus-Christ, étant pour ainsi dire enté en nous, corrige nos défauts, nous donne ses vertus, et nous fait produire des fruits de justice semblables à ceux que Jésus produit lui-même... » Saint Paul disait : « Je vis; non, je ne vis plus, c'est Jésus-Christ qui vit en moi. » Saint Denis donne le nom de greffe spiri-

tuelle à l'union que l'âme contracte avec le Verbe incarné, par le Saint-Sacrement.

Voilà comment le Fils de Dieu, par l'adorable Eucharistie, retrace en nous son image, nous inspire ses inclinations, et nous fait agir comme lui, quand nous le recevons dans les dispositions convenables. Si la ressemblance produit l'amour, pouvait-il prendre un moyen plus efficace pour nous engager à l'aimer parfaitement, et pour s'engager lui-même à nous aimer?

LXXXIV. MÉDITATION.

LUNDI DANS L'OCTAVE DU SAINT-SACREMENT. — LES SAINTES JOIES QUE PROCURE LA COMMUNION BIEN FAITE.

I. Il est dans la nature de la communion de donner des joies spirituelles.

II. En quoi consistent ces saints plaisirs de l'âme, et ce qui nous empêche de les goûter.

Ier P. *Il est dans la nature de la communion de nous procurer des joies spirituelles.* L'Esprit saint appelle la manne, qui n'était que la figure de l'Eucharistie, *un pain céleste, que Dieu nous donne, et dans lequel se trouvent toutes les vraies joies et toutes les délices.* « Ce pain sacré, » dit saint Cyprien, « renferme tous les goûts aussi bien que la manne ;

par une vertu merveilleuse, il fait sentir à ceux qui le reçoivent dignement, tel plaisir qui leur convient ; il rassasie l'appétit, et surpasse en suavité toutes les autres douceurs. » (Serm. de *cœna Dom.*)

« L'âme fidèle éprouve dans la communion des contentements inexplicables; elle y découvre des richesses que l'œil n'a point vues, ni l'oreille entendues[1]. » — Saint Bonaventure fait dire à Jésus-Christ : « O âme, n'as-tu point connu par expérience, en me recevant, que tu goûtais le miel avec le rayon qui le renferme, la douceur de ma divinité jointe à mon corps et à mon sang? » Tous les ouvrages des Pères expriment les mêmes sentiments.

Quant à l'Ecriture, elle nous fait entendre, par les symboles dont elle se sert, lorsqu'elle parle de l'Eucharistie, combien cette angélique nourriture est délicieuse aux cœurs bien préparés. Tantôt c'est un vin exquis, tantôt une viande délicate et un pain de pur froment. Elle nous représente la communion sous l'image d'un festin magnifique, tel que celui d'un roi qui fait les noces de son fils. Tous les interprètes appliquent à ce mystère les divers passages de nos saints livres, où il est parlé de vin, de lait, de miel, de tout ce qu'il y a de plus agréable, en matière de breuvage et d'aliment. « Il n'est per-

[1] St Macaire.

sonne, » dit saint Thomas, « qui puisse exprimer la suavité de ce sacrement, où les douceurs spirituelles sont goûtées dans leur source. » Oh! que les âmes détachées et intérieures comprennent bien ce mot de saint Jérôme : « Nous n'avons dans la vie présente qu'un seul bonheur véritable ; c'est de manger la chair du Sauveur. » Le vénérable Berchmans disait tendrement à Jésus-Christ : « O mon cher Maître, qu'y a-t-il après la divine communion, qui soit capable de me donner ici-bas de la douceur et du contentement? »

IIe P. *En quoi consistent les saints plaisirs que l'Eucharistie procure aux âmes?* La réponse de saint Thomas à cette question doit tranquilliser ceux qui se plaignent de n'éprouver aucune joie en communiant, quoiqu'ils s'appliquent à le faire dignement. Un objet, dit-il, peut nous causer du plaisir, ou par lui-même, ou par l'image que nous nous en formons : par lui-même, quand il fait actuellement impression sur nos sens, comme lorsque nous le voyons, nous le goûtons;.. par son image, lorsque l'esprit s'occupe de l'idée avantageuse qu'il en a conçue. En effet, la seule pensée d'un bien, surtout lorsqu'on le possède ou qu'on l'espère, produit dans l'âme un sentiment agréable. Ainsi un avare qui tient son trésor renfermé dans ses coffres, sans le

voir, sans le toucher, ressent de la joie toutes les fois qu'il y pense. L'Eucharistie fait les délices de l'âme fidèle, tantôt en l'une, tantôt en l'autre de ces deux manières.

1° Encore que je n'éprouve en communiant aucune consolation sensible, n'est-ce pas pour mon âme une grande consolation de savoir très-certainement que Jésus-Christ se donne à moi, et qu'en le possédant, je possède le souverain bien, la source de tous les biens? « Quand le Fils de Dieu vient à nous, » disait le père Alvarez, « il ne laisse pas au ciel ses richesses spirituelles, ses grâces, ses faveurs; il vient les mains pleines de dons, et le cœur rempli d'amour. Mais quand il viendrait seul, est-ce qu'il ne suffit pas à nos désirs? N'est-il pas lui-même le plus précieux de tous les trésors? Puis-je ignorer que les goûts et les consolations sensibles sont un des moindres fruits de la communion ; que ce bon Maître en prive souvent ses serviteurs les plus fidèles, pour leur apprendre à l'estimer plus que ses dons? Ah! la grande douceur d'être content de Dieu, sans attendre de lui aucune douceúr!

« Si vous connaissiez le bien que Dieu vous fait en se donnant à vous, même quand il vous laisse sans aucun sentiment de dévotion! Si vous pouviez, après avoir reçu l'Eucharistie, entrer dans le sens

de ces paroles du Sauveur à ses apôtres, le jour même de la Cène, lorsqu'il venait de les communier de sa propre main : *Savez-vous ce que je viens de vous faire*? vous seriez plus satisfait même dépourvu de toute joie sensible, que si vous aviez toutes les joies du monde. Jésus vient de vous donner son corps pour nourriture, son sang pour breuvage, son âme pour rançon, sa divinité pour soutien, son paradis pour héritage... Il éclaire votre esprit, augmente votre amour; il purifie votre cœur, mortifie vos sens, affaiblit vos passions; il vous communique ses vertus, il vous sanctifie ; quelle douceur est comparable à cet excès de sa bonté à votre égard? » Il faut convenir avec saint François de Sales, que celui-là est trop avare à qui Dieu ne suffit pas.

2° Mais il arrive aussi quelquefois que la communion répand dans l'âme des joies sensibles ; c'est lorsque Jésus-Christ fait goûter la douceur de sa grâce, et la suavité de l'opération par laquelle il la produit. Alors, dit saint Laurent Justinien, il n'y a point de cœur si dur, qui ne soit pénétré des plus tendre sentiments. L'âme, embaumée de parfums célestes, s'enflamme des saintes ardeurs de l'amour divin, chante les louanges de Celui qui est tout à elle : *Dilectus meus mihi*, et à qui elle se donne tout entière : *Et ego illi*. Elle se dévoue à son service,

n'attendant que l'occasion d'un sacrifice à faire pour lui montrer qu'elle l'aime. Elle éprouve un souverain dégoût pour toutes les satisfactions d'ici-bas, et devient insensible à toutes les disgrâces de la vie ; de sorte qu'elle n'est touchée ni des injures, ni des contradictions, ni des délaissements des créatures. Deux choses produisent en elle cet heureux état : la vue et l'amour de Jésus-Christ; la vue de ses perfections et l'amour de ses bontés.

Il est vrai que ces grandes délices de la communion ne sont pas accordées à tous, ni dans le même degré à ceux qui les reçoivent ; peu d'âmes sont assez pures, assez détachées du monde et d'elles-mêmes, assez crucifiées avec Jésus-Christ, pour savourer la douceur de ces chastes délices. Quant à la joie spirituelle que produit la connaissance des grands biens renfermés dans ce sacrement, il n'y a point de chrétien qui ne puisse l'éprouver. Il ne faut pour cela qu'estimer les biens de la grâce, désirer son salut, soupirer après le ciel, et se rappeler que l'Eucharistie est le meilleur moyen de réaliser ces saint désirs.

Je comprends, Seigneur, le dessein que vous vous êtes proposé en instituant un sacrement si justement appelé : *La douceur des douceurs, l'amour des amours*. Vous avez voulu vous unir à l'homme, le

rendre semblable à vous, le combler de délices, et ainsi, lui inspirer l'amour parfait, dans lequel consiste la vie céleste dont ce pain est le principe, comme il est le gage de l'éternelle vie. O Jésus, accomplissez en moi un dessein si digne de votre cœur ; faites que votre amour soit ma vie ! Oh! la noble, la douce, l'heureuse vie que de vous aimer, d'être aimé de vous, et de n'être occupé qu'à vous gagner des cœurs !

LXXXV. MÉDITATION.

MARDI DANS L'OCTAVE DU SAINT-SACREMENT. — DISPOSITIONS A LA COMMUNION.

Indépendamment de la foi vive, de l'humilité, et surtout de la pureté de cœur, aussi parfaite qu'elle nous est possible, dispositions générales à la sainte communion et les plus nécessaires, nous en trouvons deux bien importantes, dans ces paroles de l'Epouse au livre des Cantiques : *Je me suis reposée à l'ombre de celui que j'avais désiré, et j'ai goûté la douceur de son fruit.* Les espèces sacramentelles, qui nous cachent les splendeurs de Jésus-Christ dans ce mystère, sont comme l'ombre de cet arbre de vie, dont le fruit est si doux. *Désirer* nous unir

au Sauveur, qui lui-même désire si ardemment s'unir à nous ; nous établir, et nous *asseoir* dans le recueillement et le calme, lorsque nous sommes sur le point de contracter, ou que nous venons de contracter avec lui cette union, voilà deux dispositions très-efficaces, pour manger utilement et avec goût le pain des Anges.

I. Désirer vivement la communion.
II. Se recueillir profondément au moment de la communion.

Ier P. *Désir ardent de communier*. Quelle est l'importance de ce désir ? Qu'est-ce qui l'excite en nous ?

1° Comme la faim des aliments matériels marque ordinairement la bonne disposition où est le corps d'en profiter, de même un grand désir de recevoir l'Eucharistie est une excellente préparation pour participer abondamment à ses heureux effets. L'homme intérieur, dit saint Augustin, doit avoir faim du pain céleste, pour le manger saintement. C'est ce que saint Jérôme exprime très-bien en commentant ce verset du Psaume 80 : *Dilata os tuum et implebo illud*. « Voulez-vous, » dit ce Père, « recevoir la nourriture du Seigneur et manger le Seigneur lui-même ? Ecoutez ce qu'il vous dit : Ouvrez votre bouche et je la remplirai... Ouvrez la bouche du cœur, car vous recevrez à propor-

tion que vous l'ouvrirez... La mesure des grâces que vous recevrez ne dépend pas de moi, mais de vous. O mon âme, approfondis cette parole ; si tu désires Jésus-Christ, si tu le désires uniquement, et avec toute l'ardeur dont tu es capable, tu le recevras tout entier, lui et tout le bien qu'il veut te faire [1]. »

Jamais nous ne sommes mieux disposés à recevoir avec abondance les grâces de ce sacrement, que lorsque nous pouvons dire au Sauveur : « Mon âme vous a désiré toute la nuit, et je m'éveillerai dès le point du jour, pour vous chercher de tout mon esprit et de tout mon cœur [2]. » Les premiers chrétiens donnaient à l'Eucharistie le nom de chose désirée, *desiderata*, parce qu'elle était l'objet et comme le centre de tous leurs désirs.

2° Deux choses contribuent principalement à exciter en nous le désir de communier : la réflexion, et la mortification. Le désir est un mouvement de l'âme, par lequel connaissant l'utilité d'un bien dont elle est privée, elle aspire au bonheur de le posséder. Il faut donc réfléchir sur les fruits merveilleux du Sacrement de nos autels. Il est impossible qu'une

[1] S. Jérôme.

[2] Anima mea desideravit te in nocte, sed et spiritu meo in præcordiis meis, de mane vigilabo ad te. *Is.* 26. 9.

âme qui est éprise de l'amour de sa sanctification, et qui connaît la vertu de l'Eucharistie, soit pour détruire en elle le péché jusqu'à sa racine, soit pour l'élever à la plus sublime perfection, ne ressente pas un ardent désir de s'en approcher.

Mais ici encore, il faut joindre le jeûne à l'oraison, c'est-à-dire, la mortification des sens à la méditation des biens infinis que procure une fervente communion. La jouissance des plaisirs terrestres diminue les forces de l'âme, et la rend moins capable de désirer les célestes. Les joies surnaturelles ont peu d'attrait pour le cœur qui est tout occupé de satisfactions purement humaines ; mais si on le prive de ces amusements frivoles, comme il ne saurait vivre sans plaisir, il court de toutes ses forces réunies dans la voie qu'on lui ouvre, en lui représentant par la méditation la douceur qu'il goûtera au banquet eucharistique.

Les Hébreux devaient se ceindre les reins pour manger l'agneau pascal ; ils devaient y mêler des laitues sauvages et amères ; c'était pour nous apprendre, par ces symboles d'abstinence et de mortification, combien il nous est avantageux de nous préparer à la communion, par les exercices de la pénitence. Dieu ne promet la manne et sa suavité cachée qu'au vainqueur de lui-même, à l'homme qui sait

réprimer ses penchants[1]. L'Eucharistie est une source d'ineffables délices, mais pour qui? Pour ceux qui règnent sur eux-mêmes, et non pour les esclaves de leurs inclinations naturelles[2].

IIe P. *Entrer dans un recueillement et un calme profonds*, dans les moments qui précèdent, et dans ceux qui suivent immédiatement la communion. Si jamais l'âme doit être attentive à ce qu'elle fait, c'est surtout lorsqu'il s'agit d'accomplir un acte si divin. N'est-il pas déplorable que même alors notre esprit ait besoin d'être rappelé à lui-même? Parmi les communions qui se font en état de grâce et avec des dispositions absolument suffisantes, saint Thomas en distingue de deux espèces : il appelle l'une communion habituellement spirituelle, et l'autre communion actuellement spirituelle. Dans l'une on mange le pain eucharistique n'ayant que l'habitude de la foi, de la charité, etc., parce qu'on est distrait; dans l'autre on exerce les actes de ces vertus, parce qu'on est tout appliqué à la grande action que l'on fait. La première suffit pour augmenter la grâce sanctifiante, si l'on suppose que les évagations de l'esprit sont pleinement involontaires; mais la seconde est nécessaire pour la réfection spirituelle,

[1] Vincenti dabo manna absconditum. *Apoc.* 2. 17.
[2] Præbebit delicias regibus. *Gen.* 49. 20.

c'est-à-dire, comme le saint Docteur l'explique, pour goûter la douceur du sacrement et en recueillir tous les fruits. Jésus-Christ nous fait un précepte de la première quand il dit : *Prenez et mangez, ceci est mon corps ;* et il semble nous recommander la seconde, quand il ajoute : *Faites ceci en mémoire de moi*, puisque c'est nous dire équivalemment : Pensez à moi, croyez, espérez en moi, aimez-moi.

Cette dernière manière de recevoir l'Eucharistie, avec une attention respectueuse, et en produisant tous les actes intérieurs que doivent nous inspirer la grandeur et la bonté du Fils de Dieu, est la seule qui soit vraiment digne et de lui et de nous. C'est d'elle aussi que parlent les Docteurs de l'Eglise, lorsqu'ils nous exhortent à adorer Jésus-Christ se donnant à nous, à nous humilier en sa présence, à l'entretenir, à lui demander les secours dont nous avons besoin ; car c'est en cela que consiste cette manducation spirituelle, que nous devons joindre à la manducation sacramentelle.

« Quand le Sauveur entre dans une âme bien disposée, » dit saint Jean Chrysostome, « il y répand les rayons de sa lumière et la remplit de son onction. Il la sollicite à l'aimer, à le goûter, à l'embrasser, et c'est principalement par sa fidèle correspondance à ces grâces, qu'elle s'unit à lui d'esprit et de

cœur, et qu'elle fait de rapides progrès dans la vertu. »
Apportons le plus grand soin dans ces heureux moments à nous désoccuper de toutes les choses de ce monde, pour être uniquement à Jésus-Christ. Imitons Abraham qui, voulant offrir à Dieu son sacrifice, laissa toute sa suite au pied de la montagne ; et Moïse, qui monta seul sur le Sinaï, commandant au peuple de demeurer en bas [1].

LXXXVI. MÉDITATION.

MERCREDI DANS L'OCTAVE DU SAINT-SACREMENT. — L'ACTION DE GRACES APRÈS LA COMMUNION.

I. Elle est un devoir de la plus juste reconnaissance.
II. Un devoir dont le fidèle accomplissement procure les plus grands biens.
III. Un devoir dont l'omission serait une grave et coupable irrévérence.

Ier P. *L'action de grâces après la communion est un devoir de la plus juste reconnaissance.* Dieu daigne se montrer sensible à notre gratitude, et il en exige le tribut. Les fêtes établies par lui-même dans l'Ancien Testament, et par son Église dans le Nouveau, doivent presque toute leur institution à quelque insigne

[1] Ingemisce et dole quod adhuc ita carnalis sis,.. tam immortificatus à passionibus,.. tam cito distractus, tam raro tibi plene collectus. *Imit. 4. c. 7.*

faveur, dont il a voulu perpétuer la mémoire ; ce sont autant d'appels à la reconnaissance. Les Juifs avaient leur hostie pacifique, ou sacrifice d'action de grâces ; nous avons la Messe, dont la première fin est de nous rappeler les mystères de notre rédemption [1], et qui est le sacrifice *eucharistique* par excellence.

Quoiqu'il n'y ait jamais eu de cœur plus désintéressé, plus dégagé de tout intérêt propre que celui de Jésus-Christ, dans les bienfaits qu'il accordait, il se plaignait cependant, et d'une manière touchante, lorsqu'on s'y montrait insensible. « J'ai guéri dix lépreux : un seul me remercie, où sont donc les neuf autres [2] ? »

La reconnaissance envers Dieu est une obligation de justice, comme le proclame l'Église : *Vere dignum et justum est... nos tibi semper et ubique gratias agere.* Mais si, en tout temps et en tout lieu, *semper et ubique*, la reconnaissance doit être dans nos cœurs, combien doit-elle être plus vivement sentie, lorsque nous venons de recevoir un don qui surpasse tous les dons !

Trois choses intéressent le cœur dans un bienfait, et sollicitent sa gratitude : la valeur du bien en

[1] Hoc facite in meam commemorationem.

[2] Nonne decem mundati sunt? et novem ubi sunt ? *Luc.* 17. 17.

lui-même, l'amour qu'il suppose dans celui de qui on l'a reçu, la préférence dont on a été l'objet, en le recevant. — Ame fidèle, quand vous vous retirez de la Table sainte, quel trésor emportez-vous? Qu'avez-vous reçu[1]? Que vous manque-t-il, quand vous possédez Jésus-Christ, son corps, son âme, sa divinité, et que la plus sainte familiarité vous permet de lui dire : « Mon Sauveur, *tout ce qui est à vous est à moi*[2]? » Le mot qu'aimait tant à répéter saint François de Sales, *Qui a Jésus a tout*, n'est-il pas pour vous en ce moment de la plus consolante vérité ? — Et ce trésor, qui les renferme tous, n'est-ce pas uniquement à l'amour de Jésus que vous en êtes redevable ? Non, mon Dieu, vous n'aviez rien à gagner dans cette alliance, et, en vous donnant à moi, vous n'avez pris conseil que de votre infinie bonté. — Non-seulement vous me témoignez une tendresse portée jusqu'à l'excès ; mais il y a dans cette charité à mon égard une préférence qui m'attendrit, en même temps qu'elle me confond.

Quand je songe qu'il n'a été donné de manger ce que je mange, de faire ce que je fais, à aucun de ces illustres personnages du premier Testament,

[1] Audeo dicere quod Deus, cum sit omnipotens, plus dare non potuit; cum sit sapientissimus, plus dare nescivit ; cum sit ditissimus, plus dare non habuit. *S. Aug. Tract.* 84. *in Joan.*

[2] Jean. 17. 10.

Moïse, Abraham, David, Samuel, Esther, Judith... non pas même à ce saint Précurseur, *que n'a surpassé aucun de ceux qui sont nés de femmes* [1] ; quand je pense que tant de peuples sont encore privés de la communion par l'infidélité, ou s'en sont privés eux-mêmes par l'hérésie ; que même parmi les enfants de l'Eglise, la Table sacrée n'est d'un accès facile qu'au petit nombre, et que je suis l'un de ces privilégiés, je me demande de quelle vive reconnaissance je devrais être pénétré, et comment je puis avoir besoin de dire à mon âme : « O mon âme, bénis donc le Seigneur ! »

IIe P. *L'action de grâces après la communion est un devoir dont nous pouvons retirer des fruits inappréciables.* La présence de Jésus-Christ en nous, les dispositions de son cœur à notre égard, la part qu'il prend à tous les actes que nous accomplissons alors, l'état d'immolation dans lequel il se présente à son Père, tout concourt à faire de ces moments les plus précieux de notre vie.

Avant la messe, vous adoriez le Fils de Dieu au ciel et dans le tabernacle ; pendant la messe, vous l'adoriez sur l'autel et dans les mains du prêtre ; maintenant où l'adorez-vous ? Le beau moment que celui où vous pouvez appliquer vos lèvres au côté

[1] Non surrexit major inter natos mulierum.

ouvert du divin crucifié, puiser à cette source de toutes les grâces et de toutes les bénédictions !.. Ne l'entendez-vous pas qui vous dit : *Que voulez-vous que je vous fasse*[1] ? Il est en vous et il n'y est pas inactif. Tout ce que vous faites alors par le mouvement de son esprit, il le fait avec vous ; vous adorez, il adore ; vous remerciez, il remercie... vos actes identifiés avec les siens, sont en quelque sorte théandriques, ou divinement humains ; en comprenez-vous la valeur ?

Mais de plus, dans quel état Dieu voit-il en vous son adorable Fils ? Il le voit abaissé jusqu'au néant, s'immolant encore à sa gloire, pour son Eglise et tout particulièrement pour vous ; car, pendant que le temps s'écoule, peut-être sans que vous y pensiez, les Anges contemplent en vous d'ineffables merveilles. Par l'altération que subissent les espèces du pain et du vin, Jésus perd insensiblement son être sacramentel ; sur votre cœur, comme sur un autel vivant, il se sacrifie actuellement pour vous à son Père ; il lui rend hommage, il le prie pour vous... Qu'est-ce que son Père peut vous refuser dans un pareil moment, si vous-même, par votre ingratitude, ne mettez pas obstacle aux desseins de son amour ?

[1] Luc. 18. 41.

IIIe P. *L'action de grâces après la communion est un devoir, dont l'omission serait une grave irrévérence.* Judas eut à peine reçu le pain eucharistique, qu'il sortit, suivant la remarque de saint Jean [1]. N'est-ce donc pas une triste ressemblance que se donnent ceux qui, en quittant la sainte Table, retournent presque immédiatement à leurs affaires, oublient Jésus-Christ dans leur poitrine, comme on oublie un mort dans son tombeau [2]? Où est la foi? Quel aveuglement dans un chrétien?

Avant que vous eussiez reçu le Fils de Dieu, lorsque le prêtre invitait tous les cœurs à l'action de grâces, vous répondiez que rien n'était ni plus convenable, ni plus juste [3], et voilà que vous manquez à ce devoir quand il est devenu pour vous d'une obligation incomparablement plus pressante!.. Il n'y a qu'un moment vous protestiez jusqu'à trois fois avec tous les signes d'une conviction profonde, que vous ne méritiez pas d'être la demeure d'un Dieu si saint : *Domine, non sum dignus*; et aussitôt qu'il s'est donné à vous, avec une condescendance qui jette l'Eglise dans l'admiration : *O res mirabilis!..* vous ne pensez plus à lui, vous lui tournez

[1] Jean. 13. 30.
[2] Oblivioni datus sum, tanquam mortuus a corde. *Ps.* 30. 13.
[3] Dignum et justum est.

le dos en quelque sorte ; vous n'avez rien à lui dire, point d'hommage à lui rendre, point de grâce à lui demander!.. Ne craignez-vous pas qu'un manque d'égards si offensant ne change l'amour le plus généreux en terrible colère ?

Examinez-vous sérieusement sur cette grande obligation ; comment l'avez-vous remplie jusqu'à ce jour ? Promettez-vous bien de consacrer au moins un quart d'heure à l'action de grâces après la communion, et défiez-vous des prétextes dont cherche à se couvrir la tiédeur, pour abréger un temps déjà trop court.

LXXXVII. MÉDITATION.

JEUDI DANS L'OCTAVE DU SAINT-SACREMENT. — L'ACTION DE GRACES APRÈS LA COMMUNION. — SA PRATIQUE.

La meilleure méthode qu'une âme fervente puisse se prescrire, pour bien employer les moments qui suivent la communion, est de se livrer à l'attrait de la grâce sous la seule inspiration de sa foi. Tantôt elle contemple le Sauveur et l'écoute dans un profond silence : tantôt elle lui parle et s'unit à tout ce qu'il fait en elle, louant, adorant, priant avec lui.

Cependant pour venir en aide aux personnes qui, même alors, ont besoin d'enchaîner leur imagination et de diriger leurs opérations intérieures, nous donnons la forme d'un exercice auquel on pourra recourir dans la nécessité, sans s'astreindre à produire tous les actes qu'il renferme. On peut distinguer trois parties dans ce saint exercice, comme dans celui de l'oraison.

I. L'entrée dans l'action de grâces.
II. Le corps de l'action de grâces.
III. La conclusion de l'action de grâces.

Ier P. *On entre dans le saint exercice de l'action de grâces*, par trois actes qui précèdent comme naturellement tous les autres : l'admiration, l'adoration, l'amour.

1° Aussitôt que vous avez quitté la Table sainte, enfermez-vous avec Jésus-Christ dans le sanctuaire de votre cœur, et imposant silence, non-seulement à toutes les créatures du dehors, mais à vos propres facultés intérieures, demeurez aussi longtemps qu'il vous sera possible dans une muette admiration, suspendant pour ainsi dire tous les mouvements de votre âme en présence de cette grande et si douce majesté : laissant l'adorable substance de Jésus pénétrer, transformer toutes vos puissances, prendre possession de tout vous-même, et rempla-

cer votre vie humaine par sa vie divine. Nulle manière d'honorer Dieu n'a plus de rapport avec sa grandeur souveraine, et ne convient mieux à notre néant, que cette cessation momentanée de toute action, de tout raisonnement, et en quelque sorte, de toute vie propre en sa présence. C'est avouer qu'il est infiniment au-dessus, non-seulement de toutes nos louanges, mais de toutes nos pensées; c'est faire hommage de tout ce que nous sommes à son être infini; c'est lui dire : *Seigneur, qui est semblable à vous?*

2° Adorez avec Marie, dans un calme profond, le Verbe qui s'est incarné dans son sein virginal, et qui habite en vous. Ah! qu'il est humilié dans cet état! Adorez ce Dieu adorateur, qui disparaît, qui s'anéantit pour vous devant son Père. Convoquez toutes les puissances de votre âme, tous les sens de votre corps, et dites-leur : « Venez, adorons Dieu, et prosternons-nous devant lui; » comme ferait celui qui, recevant un prince dans sa maison, appellerait ses serviteurs, ses parents et ses proches, pour lui rendre avec lui leurs devoirs. Unissez vos adorations à celles des anges prosternés autour de vous en ce moment; invitez-les à l'adorer en vous et avec vous[1].

[1] Adorate eum, omnes angeli ejus.

3° Mais le sentiment qui doit alors dominer tous les autres, c'est l'amour. Que feriez-vous de votre cœur, si vous ne le donniez pleinement à Celui qui emploie pour l'obtenir des charmes si puissants ? Quelle bonté, quelle tendresse, quel oubli de lui-même, pour ne songer qu'à vos intérêts ! Vous avez mis le feu dans votre sein ; pourrait-il ne pas vous échauffer ? L'amour fait tout dans l'action de grâces du chrétien fervent ; c'est l'amour qui admire, l'amour qui adore ; ce sera lui encore qui produira tous les actes qui suivront.

IIe P. *Le corps de l'action de grâces* consiste aussi en trois actes principaux : le remerciement, la prière et l'offrande.

1° Si la gratitude doit se proportionner au bienfait, que rendrez-vous au Seigneur pour celui que vous venez de recevoir ? Entendez le Prophète qui vous dit : « Demeure de Sion, tressaillez de joie et bénissez Dieu, parce que le Grand, le Saint d'Israël est au milieu de vous, pour vous protéger contre vos ennemis et vous combler de ses faveurs[1]. » Entrez dans les sentiments de Marie, lorsqu'après avoir renfermé quelque temps en elle-même sa vive reconnaissance, elle la fait éclater dans son

[1] Exulta et lauda, habitatio Sion : quia magnus in medio tui, Sanctus Israel. *Is.* 12. 6.

admirable cantique : *Magnificat anima mea Dominum !*

Remerciez au nom de toutes les créatures, mais surtout au nom de tous les habitants du ciel. Que ne vous doivent-ils pas, ô Dieu prodigue de vous-même ? Apôtres, Martyrs, Confesseurs, Vierges, et vous surtout, Reine de tous les Saints, la plus privilégiée et la plus reconnaissante de toutes les créatures, louerez-vous, bénirez-vous jamais assez *Celui qui a fait pour vous de si grandes choses?* Vous m'invitez à le glorifier avec vous : *Magnificate Dominum mecum.* Je le fais, je lui rends grâce et pour vous et pour moi. Qu'il m'est doux, ô ma Mère, d'acquérir des droits à votre reconnaissance, en vous aidant à acquitter la vôtre ! Grâce à l'infinie miséricorde qu'il vient d'exercer à mon égard, je suis en mesure de payer votre dette et la mienne, quelque immenses qu'elles soient. Il m'a donné son Fils, la splendeur de sa gloire, l'objet de son éternelle complaisance. C'est ce Fils bien-aimé qui en ce moment le loue et le remercie en moi, pour toute l'Eglise dont il est le chef. Eglise de la terre, Eglise du ciel, louons-le, bénissons-le tous ensemble, d'un don qui nous met en état de reconnaître dignement tous ses dons.

2° Après la louange vient la demande. Tout pou-

voir a été mis entre vos mains, depuis que Jésus-Christ est entré dans votre cœur. Par le crédit sans bornes que vous avez sur lui, et par lui sur son Père, vous êtes devenu en quelque sorte, comme l'incomparable Vierge, *une toute-puissance qui supplie*. Oh ! priez donc ! priez pour vous, mais ne priez pas pour vous seul. « Etendez vos désirs, » vous dit intérieurement l'hôte divin, « je puis, je veux les satisfaire [1]. »

Pécheurs, justes, mourants de la journée, quelque part et dans quelque disposition qu'ils soient, priez pour tous ; mais priez particulièrement pour le clergé, dont la sanctification contribue si efficacement à la gloire de Dieu, et au bonheur de toute l'humanité. Vous trouverez une formule de prière, parfaitement adaptée à la circonstance, dans ces paroles du Sauveur après la Cène : « Mon Père, l'heure est venue, glorifiez votre Fils, afin que votre Fils lui-même vous glorifie. »

Mon Père, goûtez d'abord un nom si doux, et ne craignez pas de vous y arrêter trop longtemps : « *Pater !* oui, mon père ! car vous l'êtes, Seigneur ; je le sens, je le comprends à cette heure mieux que jamais. C'est le devoir d'un père de nourrir ses enfants ; et quel aliment céleste venez-vous de me

[1] Dilata os tuum, et implebo illud.

donner ? *Pater*, mon Père, car Jésus-Christ est votre Fils, et en ce moment je ne fais qu'un avec Jésus-Christ : *Il est en moi, et je suis en lui* ; son sang circule dans mes veines, son cœur mêle ses battements aux battements de mon cœur ; en me voyant, vous le voyez ; vous avez donc pour moi les affections du plus aimant des pères : que n'accorderez-vous pas aux prières de Jésus qui sont les miennes ?

L'heure est venue, ô mon Père ! l'heure favorable aux desseins de votre amour... Elle est venue, ou elle ne viendra jamais, l'heure de vous montrer ce que vous êtes, le meilleur, le plus tendre, le plus généreux des pères, de me donner toutes les lumières, tous les secours, toutes les grâces que je désire, ou que je dois désirer; de me les prodiguer, au delà même de mes désirs et de mes espérances ; car votre Fils, qui est en moi, qui prie pour moi et avec moi, mérite infiniment plus que je ne puis demander, désirer, espérer.

Glorifiez votre Fils, il a pris soin de votre gloire, prenez soin de la sienne. C'est pour vous honorer qu'il est descendu au dernier degré de l'abaissement, et qu'en ce moment encore, il se sacrifie, il s'anéantit devant vous sur l'autel de mon cœur ; honorez-le, Seigneur, en lui donnant la gloire qu'il

vous demande. La gloire d'un riche bienfaisant est de secourir l'indigence, celle d'un médecin est de guérir, celle d'un Sauveur est de sauver; donnez-lui cette gloire; ne souffrez pas que l'on puisse dire que votre Fils est venu visiter un malade, sans lui rendre la santé; un pauvre, sans soulager sa misère; un pécheur repentant, qui s'est jeté dans ses bras, sans le sanctifier et le sauver...

Afin que votre Fils lui-même vous glorifie : O Père de Jésus et le mien, exaucez-le, exaucez-moi, et vous-même vous serez glorifié : non par moi, mais par votre Fils en moi. Il sera toujours dans mon cœur, pour m'embraser des feux de votre amour; dans mon esprit, pour m'inspirer de saints projets; dans ma bouche, pour vous louer; dans ma volonté, pour qu'elle soit toujours conforme à votre bon plaisir. » Mais si vous voulez recevoir beaucoup, donnez beaucoup.

3° Offrez-vous d'abord à Jésus-Christ, et ensuite offrez Jésus-Christ à son Père. Le Fils de Dieu s'est donné à vous; il demande que vous vous donniez à lui. Faites à un ami si généreux une entière et pleine cession de tout vous-même, lui confiant toutes vos sollicitudes pour la vie et pour la mort, pour le temps et pour l'éternité, n'ayant plus d'autre soin que de lui plaire. Vous avez un beau mo-

dèle de cette offrande dans la prière de saint Ignace : *Recevez, Seigneur*, qui se trouve à la fin du volume.

Mais puisque Jésus-Christ est à vous, usez de lui selon son intention, en l'offrant à son Père. Il vous a été donné pour suppléer à votre indigence ; avec lui que craignez-vous ? Est-ce l'insuffisance de vos hommages, qui de votre part ne sont rien ?.. Voyez en vous un Dieu disparaissant en présence de Dieu, se mettant pour ainsi dire sous ses pieds. Il lui rend, et vous lui rendez par lui un hommage aussi grand que Dieu est grand lui-même. Est-ce le souvenir de vos fautes qui vous alarme ? Est-ce l'imperfection de votre pénitence, l'absence en vous de toute vraie vertu ? Offrez à Dieu la pénitence que Jésus a faite pour vous : la contrition de son cœur, la tristesse de son âme, les douleurs de son corps,.. car tout cela vous appartient. Offrez la sainteté de sa vie pour réparer les souillures de la vôtre ; offrez ses vertus pour vos vices : sa douceur pour vos impatiences, son humilité pour votre orgueil...

Dans cette vue vous pourrez lui dire : « Je suis incapable, ô mon Dieu, de vous honorer par moi-même : les ténèbres de mon esprit, les extravagances de mon imagination ne me permettent pas d'a-

voir une pensée digne de vous ; mais je vous offre la divine pensée de Jésus, les louanges qu'il vous donne en moi en ce moment, et qu'il vous donnera au ciel toute l'éternité. Mon cœur est pour vous d'une insensibilité qui m'afflige ; mais je vous offre le cœur de votre Fils, toutes les ardeurs de sa brûlante charité. Je vous aime par ce cœur adorable que vous m'avez donné. Ne me faites donc plus la question qui contristait le chef de vos apôtres : *Diligis me?* M'aimez-vous ? Car je vous répondrais comme lui et en toute assurance : Oui, Seigneur, je vous aime, et vous devez être content de mon amour, puisqu'il prend une infinie perfection dans le cœur de Jésus qui est à moi, je vous aime par l cœur de votre Fils. »

III[e] P. *La conclusion de l'action de grâces*, est la résolution de traduire en œuvres, le jour même, les protestations de reconnaissance et de dévouement, qu'on a faites à Jésus-Christ. Après un pareil témoignage de son amour, on est impatient de lui prouver le sien : on n'en demande que l'occasion. On est prêt à tout entreprendre, à tout souffrir pour sa gloire : travaux, fatigues, humiliations, contradictions de tout genre : *Mon cœur est prêt, Seigneur, mon cœur est prêt.* Une vie de recueillement, de zèle, d'immolation de soi-même doit être une

action de grâces continuelle après la communion. Déterminez en quoi particulièrement, et dans quelles circonstances, vous montrerez à Dieu que vous n'oubliez pas l'incomparable faveur qu'il vous a faite.

LXXXVIII. MÉDITATION.

VENDREDI APRÈS L'OCTAVE DU SAINT-SACREMENT, FÊTE DU SACRÉ-COEUR. — LE COEUR DE JÉSUS-CHRIST PARLANT AU COEUR DE SES DISCIPLES.

I. Il se plaint.
II. Il demande.
III. Il promet.

Premier prélude. Se représenter le Sauveur nous apparaissant, comme à la vénérable Marguerite-Marie, et nous adressant les mêmes paroles : « Voilà ce Cœur qui a tant aimé les hommes, et qui en est si peu aimé; mais ce qui m'est encore plus sensible, c'est que je rencontre des cœurs ingrats, même parmi ceux qui me sont consacrés... Tu ne peux me témoigner plus d'amour qu'en faisant ce que je t'ai déjà tant de fois demandé. Je te promets que mon cœur se dilatera pour répandre ses bénédictions

avec abondance sur ceux qui l'honoreront et emploieront leur zèle à le faire honorer [1]. »

DEUXIÈME PRÉLUDE. Demander la grâce de bien comprendre les désirs du Cœur de Jésus, et de s'y conformer fidèlement.

Ier P. *Les plaintes du Cœur de Jésus.* Méditons-les, telles qu'il a daigné lui-même les faire entendre.

1° « Voilà ce Cœur, » Jésus nous le présente; c'est le sien. C'est le chef-d'œuvre de l'Esprit saint. C'est l'organe des plus nobles, des plus pures, des plus sublimes affections qu'il soit possible de concevoir. C'est le cœur du meilleur des maîtres, du plus tendre des pères, du plus sincère de tous les amis. Oh! que sa bonté a été consolante pour la veuve de Naïm, pour les sœurs de Lazare, patiente à l'égard des pécheurs!.. Qu'il est prompt à s'émouvoir en présence de la souffrance! O mon âme, qu'il est sensible à ta misère! qu'il est touché de compassion pour tant d'infortunés qui se perdent!

2° « Qui a tant aimé les hommes! » Il faut remarquer le mot *tant.* Sans doute Jésus a aimé les hommes, tous les hommes, puisqu'il n'en est pas un

[1] Nous ne faisons de changement aux paroles rapportées dans les écrits de la vénérable Marguerite-Marie, qu'autant qu'ils sont nécessaires pour rendre le sujet de la méditation plus concis.

seul qui ne puisse dire avec saint Paul : *Il m'a aimé, et s'est livré pour moi!* (*Gal.* 2. 20.) Mais jusqu'à quel point les a-t-il aimés? qui le comprendra? qui le dira? Jésus-Christ lui-même semble ne pouvoir l'exprimer.

Retracez à votre souvenir quelques-uns de ses principaux bienfaits. Rappelez-vous la crèche, la croix, l'autel!.. Oui, l'autel, ce mystère ineffable de l'Eucharistie, que vous venez de méditer pendant huit jours, et qui sera le sujet éternel de l'admiration des anges et des saints. Un Dieu descendant des splendeurs de sa gloire jusqu'aux misères de notre humanité, se condamnant à toutes les humiliations, à tous les anéantissements, pour nous élever jusqu'à son trône; se dévouant à toutes les souffrances, pour nous mériter un souverain bonheur : un Dieu fondant l'Eglise pour y demeurer constamment avec nous; portant la tendresse jusqu'à vouloir que son corps soit notre nourriture, et son sang notre breuvage!.. N'est-ce pas là un Dieu qui aime infiniment, et qui aurait droit à un amour infini[1]? Eh bien! quelle est la reconnaissance des hommes? quelle est la vôtre! Pour tant d'amour que reçoit le Cœur de Jésus?

3° « Et qui en est si peu aimé ! » Désolante vérité!

O Cor infinite amans et infinite amandum. *Lit. du S.-C.*

Ne considérons plus ce qui devrait être, voyons ce qui est. Combien d'âmes sur la terre ne connaissent pas la tendre et généreuse charité du Cœur de Jésus-Christ pour elles! Comptez-les. Combien d'autres en ont quelque connaissance, et ne sont pas plus fidèles à le payer d'un juste retour! Comptez-les encore. « Je ne reçois de la plupart que des témoignages d'ingratitude, par les mépris, les sacrilèges et la froideur dont ils se rendent coupables envers moi dans le sacrement de mon amour. » Jésus ne parle pas en détail de tous les outrages dont il a été, dont il est l'objet dans le mystère de l'Eucharistie; il nous invite à y penser, pour que nous l'aidions en quelque sorte, par notre compassion, à porter le poids de l'affliction qu'il en ressent; car il cherche des consolateurs[1]. Hélas! il n'en trouve point[2]; tant est grand le nombre des ingrats! Du moins peut-être il en trouvera parmi ceux qu'il a distingués des autres, par des grâces particulières et une affection plus tendre? Ecoutons, et laissons les paroles qu'il va dire pénétrer dans nos cœurs, comme des flèches aiguës.

4° « Mais, ce qui m'est le plus pénible, c'est que ce sont des cœurs qui me sont consacrés, qui en

[1] Sustinui qui simul contristaretur... et qui consolaretur.

[2] Et non fuit,.. et non inveni.

usent ainsi à mon égard. » O Jésus, quel cœur vous est plus consacré que le mien, puisque vous êtes venu vous le consacrer vous-même par tant de communions ? Qui donc vous aimera, si je ne suis pas rempli de votre amour? Et cependant, oserais-je me rendre le témoignage que je ne contriste jamàis votre cœur? Ah! je veux l'avouer, quoiqu'il m'en coûte : Je mérite cent fois plus de reproches que vous ne m'en faites. Je m'humilie en me rendant justice; je suis l'un de ceux dont vous disiez : « Les autres se contentent de frapper sur mon corps, mais ceux-ci blessent mon cœur, mon cœur qui n'a jamais cessé de les aimer. »

IIe P. *Les demandes du Cœur de Jésus.* « Tu ne peux me témoigner un plus grand amour, » continue le Sauveur, parlant toujours à sa fidèle servante, « qu'en faisant ce que je t'ai déjà tant de fois demandé. » Voilà donc le souverain Seigneur qui demande ! Il pourrait ordonner en maître, il ne le fait pas; il prie, et avec instance, ne se bornant pas à manifester une fois son désir. Mais que demande-t-il au nom de son amour infini? En général que son cœur soit consolé, dédommagé des outrages qu'il reçoit, glorifié par notre amour. « Notre-Seigneur Jésus-Christ m'a fait connaître que le grand désir qu'il a d'être parfaitement aimé des hommes, lui

avait inspiré de leur manifester son Cœur, et de leur donner, dans ces derniers temps, cette nouvelle preuve de sa tendresse... Il m'a assuré qu'il prenait une singulière complaisance à voir ses sentiments intérieurs et son amour honorés sous la figure de ce cœur de chair, tel qu'il m'avait été montré, et dont il voulait que l'image fût exposée en public, afin de toucher le cœur insensible des hommes. »

Il désigna en particulier quelques hommages plus désirés : institution d'une fête, communions ferventes, amendes honorables... C'était pour cela qu'il s'adressait à une humble religieuse, si incapable, ce semble, de procurer l'exécution de ce dessein : *Il préfère se servir de faibles instruments*[1]. Mais à moi, ne fait-il point aussi quelque demande, et peut-être depuis longtemps? Ne m'a-t-il point inspiré bien des fois de pratiquer avec plus de ferveur, de propager avec plus de zèle une dévotion si sainte et si appropriée aux besoins des âmes? Du moins aujourd'hui, si nous entendons la voix de ce Cœur adorable, n'endurcissons pas les nôtres! Il cherche des consolations; qu'il en trouve en nous : elles ne resteront pas sans récompense.

III[e] P. *Les promesses du Cœur de Jésus.* « Je promets que mon cœur se dilatera pour répandre avec

[1] Infirma mundi elegit Deus.

abondance les influences de son amour, sur quiconque l'honorera et emploiera son zèle à le faire honorer. » Ces paroles regardent tous ceux qui glorifient le Sacré-Cœur, et contribuent, autant qu'ils le peuvent, à le faire glorifier. « Si vous êtes dans un abîme de faiblesses, de rechutes et de misères, le Cœur de Jésus est un abîme de miséricorde et de force. Si vous découvrez en vous un orgueil démesuré, perdez-vous dans les anéantissements du Cœur de Jésus... Je ne sache pas qu'il y ait aucun exercice de dévotion dans la vie spirituelle, plus propre à élever promptement une âme à la plus haute perfection. » Aimons donc le Cœur qui nous a tant aimés et qui, maintenant encore, est si disposé à répandre sur nous toutes les bénédictions de sa grâce. Nous avons entendu ses plaintes, ses demandes et ses promesses, compatissons à sa douleur, entrons dans ses désirs, mettons en lui notre espérance, affligeons-nous de ce qui l'afflige, et puisque c'est dans la divine Eucharistie qu'il est le plus outragé, là précisément où il nous témoigne le plus d'amour, faisons profession de l'honorer tout particulièrement dans ce mystère.

O Jésus, notre Emmanuel, je me consacre tout entier à votre Cœur; je vous dédie mon travail et mon repos, mes peines et mes joies, ma vie et la

fin de ma vie. Recevez avec mes hommages ceux des âmes pures que vous embrasez de célestes ardeurs. Ah! que ne puis-je y ajouter la gloire que vous refuse l'ignorance qui ne vous connaît pas, l'hérésie et l'incrédulité qui vous nient, l'impiété qui vous blasphème, l'insensibilité qui vous oublie! Tandis que les Anges font retentir le ciel du beau cantique : « Saint, saint, saint est le Seigneur, Dieu des armées, » que ne puis-je entendre continuellement répéter par toute la terre : « Loué soit à jamais le Cœur de Jésus au Sacrement de nos autels ! »

LXXXIX. MÉDITATION.

SAMEDI APRÈS L'OCTAVE DU SAINT-SACREMENT. — VISITES AU SAINT-SACREMENT.

I. L'âme fidèle est assidue à visiter Jésus-Christ dans le Sacrement de son amour.

II. Comment elle emploie le précieux temps de ces visites.

Ier P. *L'âme fidèle est assidue à visiter Notre-Seigneur dans le Sacrement de son amour.* Quelle occupation pourrait lui paraître plus raisonnable, plus douce ou plus utile?

1° Une réflexion très-simple fait sentir la raison, et l'extrême convenance de notre empressement à

nous rendre aux pieds de Jésus-Christ présent dans ses sanctuaires. Si un monarque, uniquement pour m'honorer, me protéger, et montrer devant toute sa cour l'affection qu'il a pour moi, venait fixer sa demeure dans le lieu que j'habite, afin que j'eusse la liberté de me présenter à lui, de recourir à sa bonté aussi souvent qu'il me plairait, serais-je insensible à cette bienveillance? Ne m'obligerait-elle à rien? Comment faudrait-il taxer ma conduite à son égard, si je négligeais d'aller le voir et de mettre à profit une condescendance si admirable?

Ce qu'aucun roi n'a jamais fait pour le plus aimé de ses sujets, Jésus-Christ l'a fait pour nous. Que s'est-il proposé, en fixant son habitation au milieu des hommes? S'il n'avait voulu que nous servir de victime en s'immolant pour nous, et nous donner son corps en nourriture, il lui aurait suffi de se rendre présent sous les saintes espèces, au moment du sacrifice et de la communion. Il a voulu, en demeurant continuellement au milieu de nous, être toujours à notre portée, et nous rendre à tout moment les bons offices de la plus tendre et de la plus généreuse amitié... Et nous le laissons seul dans nos églises! et ceux mêmes qu'il semble avoir préservés ou guéris des illusions du monde, vont rarement lui offrir leurs hommages, recueillir ses bien-

faits! Etonnons-nous de la stupidité des Juifs, qui ne l'ont ni connu ni aimé, lorsqu'il passait au milieu d'eux en faisant le bien, et en multipliant les miracles; mais avouons que notre indifférence accuserait en nous un aveuglement plus étrange encore, et plus offensant pour son adorable Cœur. Ame chrétienne, allez le visiter souvent en votre nom, au nom des personnes qui vous sont chères; allez le conjurer de prendre compassion de tant d'ingrats qui l'abandonnent. Est-il pour vous une occupation plus juste et plus convenable? En est-il une que la piété doive trouver plus attrayante?

2° Quel est le bon fils qui n'aime à se rendre auprès de son père, et qui ne se plaise avec lui? La plus grande joie d'un ami n'est-elle pas de converser avec un ami fidèle? Que nous sommes heureux d'avoir Jésus si près de nous dans toutes les contrées de cette terre d'exil, de pouvoir lui faire la confidence de nos peines, verser nos larmes dans son sein et recourir à lui! L'Ecriture rapporte comme une grâce insigne accordée à Joseph, que la Sagesse descendit avec lui dans la prison, et ne l'abandonna point dans les fers[1]. Mais n'est-ce pas une faveur incomparablement plus grande, que le

[1] Descendit cum illo in foveam et in vinculis non dereliquit illum. *Sap.* 10, 13.

Verbe fait homme, la Sagesse incarnée, soit avec nous dans la prison de cette triste vie, et qu'il y soit aussi longtemps que dure notre captivité ?

L'homme de foi va chercher là ses consolations ; une visite au Saint-Sacrement le remet de ses fatigues, dissipe ses ennuis, ranime ses espérances. Oh ! combien d'affligés, entrés dans l'Eglise le cœur navré d'amertume, en sont sortis remplis de joie et de courage! *Seigneur des armées, que votre pavillon est aimable ! Mon âme désire ardemment être dans la maison du Seigneur. Peu s'en faut qu'elle ne tombe en défaillance par l'ardeur de ce désir* [1].

3° Enfin, aux motifs d'attraits et de convenance ajoutons celui d'un immense intérêt. On ne va jamais, conduit par la foi, visiter le très-saint Sacrement sans recevoir de Jésus quelque témoignage de son amour. « Il n'est pas jour et nuit dans son tabernacle pour ne nous rien dire, et pour ne nous rien donner [2]. » N'est-il pas dans l'Eucharistie ce qu'il était pendant sa vie mortelle, l'ami des pécheurs, le consolateur des affligés, le sauveur des âmes? Il y opère des prodiges de puissance et de bonté semblables à ceux qu'il opérait dans la Judée; guérissant les malades, éclairant les aveugles, ressuscitant les morts... Allons concerter avec lui

[1] Ps. 83.
[2] P. Berthier. *Ref. t. II. page* 256.

nos projets, lui demander conseil dans nos doutes, secours dans nos difficultés, victoire dans nos combats... Oh! qu'une bonne visite peut être utile à nos affaires, surtout à la grande affaire de notre éternité!

Cette dévotion a été remarquable dans la plupart des saints. Sans parler de ceux dont l'Eucharistie a été pendant longtemps l'unique nourriture, combien en a-t-on vu qui ne s'arrachaient qu'avec effort du pied des autels, et y revenaient aussitôt qu'il leur était possible? Saint François-Xavier, et saint François de Borgia passaient souvent des nuits entières en adoration devant le Saint-Sacrement. C'était là que les Benoît-Joseph Labre, les Térèse, les Brigitte, les Madeleine de Pazzi, les Catherine de Sienne, les Marguerite-Marie, recevaient tant de lumières et goûtaient tant de bonheur.

Au Ve siècle, de pieux cénobites commencèrent la sainte pratique de l'adoration continuelle. Partagés en diverses tribus, comme autrefois les enfants d'Israël, ils entretenaient dans le temple du Seigneur une psalmodie, qui n'était jamais interrompue; à aucun moment l'Eucharistie n'était sans adorateurs. Bénissons la Providence d'avoir suscité de nos jours des communautés religieuses, dont la vocation est aussi de rendre de perpétuels hommages

au Dieu de nos sanctuaires. Il y a plus : ce zèle n'est pas renfermé dans les cloîtres, et de fervents laïques en donnent au milieu du monde de touchants et d'édifiants exemples ; on les voit dans plusieurs de nos villes adorer Jésus-Christ dans ses tabernacles pendant toutes les heures, non-seulement du jour, mais de la nuit... Et cependant quelles raisons n'avons-nous pas encore de gémir sur le peu de foi des chrétiens, à l'égard de ce mystère de foi : *Mysterium fidei?* Reconnaissons-le : « Il y a des milliers d'associés à l'adoration perpétuelle, et des millions de cœurs insensibles à la présence du Fils de Dieu, résidant parmi nous. » (P. Berthier, Réfl., t. 24[1].)

[1] Les sécheresses et l'absence de toute piété sentie ne sont pas une raison, qui nous dispense de faire notre cour au divin roi, ni la preuve que notre assiduité nous soit inutile. Voici à ce sujet deux excellentes observations du P. Saint-Jure : 1° Ce n'est pas toujours au moment de la visite, ni immédiatement après, que nous en recueillons les fruits ; mais lorsque plus tard vous surmonterez une tentation, vous pratiquerez une bonne œuvre, la grâce qui vous était nécessaire pour remporter cette victoire et faire ce bien, vous sera donnée en conséquence de cette visite. 2° Lors même qu'étant devant le Saint-Sacrement, vous ne produiriez aucun acte intérieur, à cause de votre extrême aridité ; quand vous ne feriez autre chose que de vous présenter à Jésus-Christ, et de lui porter votre corps avec toute la bonne volonté dont vous êtes capable, il ne faudrait pas croire que vous perdez votre temps, puisque cette visite serait toujours une protestation actuelle de votre foi, un signe de votre respect, un gage de votre amour ; car si vous ne croyiez pas à la présence réelle, si vous n'aviez pas l'intention d'honorer le Sauveur, si vous ne l'aimiez pas, il est hors de doute que vous ne viendriez pas vous mettre à ses pieds, n'ayant aucun autre motif de le faire.

IIe P. *Que fait l'âme fidèle dans la visite au Saint-Sacrement?* Saint Augustin dit que sa mère allait tous les jours deux fois à l'église pour y entendre les discours du Seigneur, et pour que le Seigneur entendît ses demandes. Ecouter Jésus-Christ et lui parler, voilà ce qui rendra nos visites également consolantes et salutaires.

1o Nous n'écoutons pas assez Notre-Seigneur, particulièrement quand nous venons de le recevoir, et quand nous allons le visiter. Il faudrait alors, après nous être pénétrés du sentiment de sa présence par un acte de foi, nous établir dans un silence profond; silence d'admiration : Où suis-je? où ètes-vous, mon Dieu? qui êtes-vous et qui suis-je? Silence d'attention : *J'écouterai ce que dira en moi le Seigneur mon Dieu.* (Ps. 84. 90.) Ouvrons l'oreille du cœur à ses inspirations, à ses désirs, à ses reproches... Il parle ordinairement d'une manière plus lumineuse après la communion; mais il parle aussi à l'âme intérieure dans les visites qu'elle lui fait; et nous avons une marque presque infaillible de sa parole, quand il nous donne le goût de son amour, un attrait à beaucoup travailler, à beaucoup souffrir pour lui. O Jésus, que ne dites-vous pas tous les jours aux âmes profondément recueillies au pied de votre autel? Lorsque nous sommes dans

la solitude du sanctuaire, vous vous plaisez à nous faire entendre cette parole pénétrante, qui fait sur le cœur de si douces, de si salutaires impressions[1].

2° Mais le Sauveur veut aussi qu'on lui parle. N'avons-nous pas des hommages à lui rendre, des demandes à lui faire? Honorons son infinie grandeur, en reconnaissant devant lui notre néant; son souverain domaine, en lui offrant tout ce que nous avons reçu de lui; sa sainteté, en rougissant de nos souillures; sa puissance et sa bonté, par la confiance qui anime nos prières. Nous avons des livres qui contiennent des formules d'entretien avec Jésus présent dans ce mystère; mais quand l'esprit de foi s'empare de nous, les sentiments se multiplient sans art et sans étude, les aspirations sortent du cœur, comme les étincelles de la fournaise[2]; et alors, que n'ose-t-on pas demander à Jésus-Christ, pour soi, pour ses frères, pour l'Eglise?.. Avec quelle simplicité on lui découvre ses misères, on lui expose ses peines, on le consulte dans ses difficultés et dans ses doutes! « Jésus enseigne dans l'Eucharistie, sans l'appareil et le son des paroles; il s'écoule dans l'âme de celui qui l'écoute; il s'entretient avec lui, comme un ami converse avec son ami[3]. Ah! ré-

[1] Ducam eam in solitudinem, et loquar ad cor ejus. *Os.* 2. 14.
[2] Cor meum et caro mea exultaverunt in Deum vivum. *Ps.* 83. 2.
[3] Exod. 33. 11.

veillons notre foi; présentons-nous souvent auprès du tabernacle de la nouvelle alliance, et nous éprouverons bientôt que cet exercice est non-seulement un des plus saints, mais un des plus doux, des plus consolants, des plus intéressants de la religion. » (Berthier, Réflex. t. 5, p. 271.)

XC. MÉDITATION.

DIMANCHE APRÈS L'OCTAVE DU SAINT-SACREMENT. — TROISIÈME APRÈS LA PENTECOTE. — APPLICATION DES SENS AU MYSTÈRE DE L'EUCHARISTIE [1].

I. Application de la vue.
II. Application de l'ouïe
III. Application de l'odorat.
IV. Application du goût.
V. Application du toucher.

PREMIER PRÉLUDE. Si je ne fais pas cet exercice dans un sanctuaire où Jésus-Christ réside, je me transporterai par la pensée en présence du Saint-Sacrement solennellement exposé; si je le fais après la communion, mon âme sera le sanctuaire où je m'enfermerai.

DEUXIÈME PRÉLUDE. Éclairez-moi, Seigneur, pre-

[1] Cet exercice dont nous avons indiqué la méthode, à la fin de l'avant-propos, peut être pratiqué très-utilement après la communion, ou dans les visites au Saint-Sacrement.

nez pitié de mon aveuglement. Que votre Verbe, qui est votre image substantielle, mille fois plus éclatante que le soleil, répande ses lumières dans mon intelligence afin que je le connaisse, tel que la foi me le montre dans le Sacrement de nos autels [1]. Vous me commandez de vous aimer, ô Jésus ! Donnez-moi ce que vous me commandez, et commandez-moi ce que vous voulez.

1° *Application de la vue.* Regardez la sainte humanité du Sauveur. Jamais homme n'eut tant de beauté, même extérieure [2]; le port, l'air, les manières, en lui tout est divin. Considérez-le dans les différents états de sa vie, mais surtout dans sa Passion, et après sa Résurrection. Voyez sa tête, naguère couronnée d'épines, et maintenant couronnée de gloire... Ses pieds et ses mains qu'on avait percés de clous, et qui maintenant sont plus brillants que les astres... Passez de son corps à son âme, contemplez-en toutes les puissances : sa mémoire, occupée sans cesse des intérêts de Dieu et des nôtres, de la gloire de son Père et du salut des hommes... Dans son entendement, quels trésors de sagesse et de science ! Dans sa volonté, quelles nobles inclinations ! quelles vertus ! quelles flammes

[1] Illuminet vultum suum super nos, et misereatur nostri. *Ps* 66. 1.
[2] Speciosus forma præ filiis hominum. *Ps*. 44. 3.

de charité, quelle tendre compassion pour nos misères!... Vous avez vu l'homme, voyez le Dieu. Considérez ce Verbe, engendré éternellement au milieu des splendeurs de la sainteté, infini en tout genre de perfection, uni personnellement à la nature humaine. Voilà quelle majesté, quelle grandeur, quelle puissance et quelle bonté sont cachées sous de si faibles apparences! croyez-le fermement. Voilà l'hôte dont vous êtes vous-même la demeure, quand vous avez communié; il ne vient à vous que pour vous combler de ses faveurs! Admirez, adorez, louez, remerciez.

2° *Application de l'ouïe.* Entendez le Père éternel, qui vous dit comme aux disciples du Thabor : *Celui-ci est mon Fils bien-aimé, écoutez-le.* Priez l'Esprit saint de vous aider à comprendre ce qu'il va vous enseigner. Avec Marie-Madeleine, mettez-vous à ses pieds, et soyez attentif à chacune de ses paroles; car il a coutume dans ce mystère de nous expliquer lui-même son Evangile. Oh! qu'il y prêche éloquemment le mépris du monde, l'estime de Dieu seul, l'abnégation de soi-même, l'obéissance, la patience, la vie intérieure!.. Quels admirables secrets il y découvre aux âmes pures et recueillies! Quels reproches pleins de tendresse il y fait aux âmes tièdes, immortifiées!.. Si vous méritez ces repro-

ches, humiliez-vous, et promettez-lui de réparer vos fautes. Dites-lui avec le Roi-Prophète : « Votre parole, Seigneur, sera la règle de tous mes jugements, le flambeau directeur de toutes mes démarches; vos maximes seront les seules que je suivrai[1]. »

3° *Application de l'odorat.* Le nom de Christ, que nous joignons à celui de Jésus, réveille en nous l'idée de baume et de parfum. Saint Laurent Justinien appelle l'Eucharistie, un cabinet qui renferme les aromates les plus précieux[2]. Ces parfums, dont il est parlé si souvent au livre des Cantiques, sont les attraits des vertus de Jésus-Christ; quel charme puissant elles exercent sur les âmes, pour les retirer de la corruption du monde, et les faire courir à sa suite dans la voie des commandements et des conseils[3]!

Représentez-vous donc Dieu le Père, qui vous dit comme Isaac à Jacob : « L'odeur de mon Fils est semblable à celle d'un champ rempli de fleurs et de fruits[4]. » Ces fleurs et ces fruits représentent les vertus exemplaires que Jésus pratique dans le Saint-

[1] Lucerna pedibus meis verbum tuum, et lumen semitis meis.

[2] Cellarium continens omnium aromatum pretiositatem et virtutem.

[3] Trahe me post te ; curremus in odorem unguentorum tuorum. *Cant.* 1. 3.

[4] Ecce odor filii mei, sicut odor agri pleni. *Gen.* 27. 27.

Sacrement : cette inaltérable douceur, cette charité, ce détachement, cet état de victime où il est réduit pour honorer son Père, le fléchir, et nous obtenir les grâces dont nous avons besoin. Pensez à la joie que donne à la très-sainte Trinité ce sacrifice perpétuel, qui embaume le ciel et la terre [1]. Rappelez-vous que vous êtes obligé vous-même de répandre autour de vous la bonne odeur de Jésus-Christ, et qu'il en est du bon exemple comme de l'encens, dont le parfum ne s'exhale qu'autant qu'il est consumé par le feu; ainsi nos vertus les plus édifiantes devant les hommes, tirent tout leur mérite devant Dieu, de la charité qui les anime, et qui nous sacrifie aux intérêts de sa gloire.

4° *Application du goût.* Il est, de tous les sens, celui qui s'applique le plus naturellement à la sainte Eucharistie. Dans ce mystère tout a du rapport avec le goût : les figures qui le représentent, les noms qu'on lui donne, les symboles sous lesquels Jésus s'y cache, les invitations qu'il nous fait d'en approcher.

Quand il nous appelle à ce Sacrement, il nous convie à un festin. « Prenez, mangez mon corps, buvez mon sang. Venez, mes amis, buvez ce vin qui cause à l'âme une sainte ivresse, un doux som-

[1] Odoratus est Dominus odorem suavitatis. *Gen.* 8. 21.

meil, un aimable repos. » Dans le langage de l'Eglise, l'Eucharistie est un pain céleste, qui renferme toutes les véritables délices [1]. Mais de même que la nourriture, pour être bien goûtée, a besoin d'être mangée avec une certaine lenteur, en prenant le temps de la savourer, plus vous méditerez à loisir la condescendance, la tendresse, la bonté, toutes les qualités de Jésus dans l'Eucharistie, plus vous sentirez sa douceur. Si votre âme s'attendrit et s'embrase par ces considérations, vous éprouverez un céleste plaisir, qui vous inspirera du mépris pour toutes les joies mondaines et charnelles [2]. Vous direz alors avec le saint homme Job : « Comment peut-on goûter des mets insipides, manger ce qui donne la mort, après avoir pris la nourriture qui communique une vie si sainte et si heureuse [3]? »

5° *Application du toucher*. Dès que le feu touche le bois il l'échauffe, l'enflamme, et le convertit en feu; ainsi fait le Sauveur au fidèle qui le reçoit. Les herbes, le baume, les liqueurs médicinales, guérissent les plaies par l'attouchement; cherchez-vous le remède aux infirmités de votre âme? Appliquez-y le corps et le sang de Jésus-Christ. Pendant

[1] Omne delectamentum in se habentem.

[2] Gustato spiritu, necesse est carnem despicere. *S. Bonav.*

[3] Numquid... poterit comedi insulsum, quod non est sale conditum? aut potest aliquis gustare quod gustatum affert mortem? *Job*. 6. 6.

sa vie mortelle, une vertu sortait de lui et rendait la santé aux malades[1]; il en est encore de même dans l'Eucharistie. Saint Jean Chrysostome parlant de la communion à l'occasion de l'hémorroïsse : « Touchons aussi, » dit-il, « cette frange du vêtement de Jésus; ou plutôt touchons-le lui-même... Approchons-nous de lui avec une foi vive et une ferme espérance; car si ceux qui ont touché sa robe ont reçu une guérison parfaite, comment ne serions-nous pas guéris, lorsque nous le possédons tout entier en nous-mêmes? Unissez donc non-seulement vos sens aux sens de votre Sauveur, mais votre âme à son âme. Unissez votre entendement au sien, pour être délivré de votre aveuglement; votre volonté à sa volonté, pour ne plus vouloir avec lui que ce que Dieu veut. Appliquez tout votre être à sa divinité par la foi, la confiance et l'amour. Vous trouverez là votre centre, le lieu de votre repos, et un avant-goût des célestes délices.

XCI. MÉDITATION.— 4e Dimanche après la Pentecôte. *Nous avons jeté le filet toute la nuit et nous n'avons rien pris.* Perte du temps, t. I, p. 186 et 192.

[1] Luc. 6. 19.

XCII. MÉDITATION.

CINQUIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE. — SI VOTRE JUSTICE NE SURPASSE CELLE DES SCRIBES ET DES PHARISIENS, VOUS N'ENTREREZ POINT DANS LE ROYAUME DES CIEUX. — LA VRAIE VERTU.

I. Elle est intérieure dans son principe.
II. Elle est réglée dans ses œuvres.

Ier P. *La véritable vertu est intérieure dans son principe.* C'est dans le cœur qu'elle doit naître. La vertu chrétienne, c'est l'âme dirigée dans ses opérations par la foi, et les impressions de l'Esprit saint. Ce qui transpire au dehors n'est que l'odeur qui annonce le parfum caché, mais qui n'est pas le parfum même. Pour peu que j'entre dans cette idée, je comprendrai ce que dit le Sauveur dans l'Evangile de ce jour. *Si votre justice*, etc.

Les Pharisiens n'avaient soin que de l'extérieur, et tenaient beaucoup moins à être vertueux, qu'à le paraître. Observateurs rigides des moindres prescriptions de la loi, ils la violaient sans scrupule dans ce qu'elle avait de plus essentiel, se livrant secrètement à de grands désordres; et voilà ce que leur reprochait le Sauveur, lorsqu'il leur disait : « Vous ressemblez à des sépulcres blanchis, qui paraissent beaux aux yeux des hommes, mais qui

au dedans ne renferment qu'ordure et corruption. » Ils priaient dans les places publiques, afin que tout le monde les vît ; ils distribuaient leurs aumônes au son de la trompette ; en un mot, ils n'avaient en vue dans tout ce qu'ils faisaient, que l'estime des hommes [1].

Quand le Sauveur a dit, que les vrais adorateurs de son Père l'honorent en esprit et en vérité [2], il a bien fait entendre qu'il y a de faux adorateurs, qui ne servent Dieu ni en esprit, ni en vérité. Ceux-ci ne s'attachent qu'au dehors, et pourvu qu'ils aient des vêtements de brebis, peu leur importe si, dans le cœur, ils sont des loups ; ceux-là, au contraire, travaillent avant tout sur l'intérieur ; leur grande occupation est de purifier l'âme et de la sanctifier, parce que c'est là principalement ce que le Seigneur regarde : *Dominus intuetur cor*, c'est là ce qu'il demande : *Præbe, fili mi, cor tuum mihi.*

Le premier culte en esprit, est celui de l'intelligence, laquelle, éclairée par la foi, estime par-dessus tout le souverain Etre, s'occupe souvent de lui et de ses grandeurs ; le deuxième est celui de la

[1] Omnia opera sua faciunt, ut videantur ab hominibus. *Matth.* 23. 5.

[2] Jean. 4. 23.

olonté, et il consiste à aimer Dieu, à se laisser conduire, en tout, par le beau motif de l'amour de Dieu. Peut-on dignement honorer le Seigneur, dit saint Augustin, si ce n'est en l'aimant[1]? Quelle victime peut lui plaire, si elle n'est brûlée sur l'autel du cœur[2]?

Examinez sérieusement quels sont les ressorts secrets qui vous font agir. Est-ce un attachement inviolable au maître que vous servez, un désir sincère de plaire à Dieu, un juste sentiment de reconnaissance pour ses bienfaits? Est-ce au moins la crainte de ses jugements, ou l'attente de ses récompenses? Vous appliquez-vous souvent à considérer ses infinies perfections, sa puissance, sa bonté, sa justice?.. Dans la prospérité, le reconnaissez-vous pour l'auteur de tous les biens? Dans l'adversité, vous tournez-vous vers lui, fortement persuadé que tous les maux arrivent ou par son ordre, ou par sa permission? Vous mettez-vous à son service le matin, le soir, durant la journée, dirigeant vers ce but toutes vos intentions?

IIe P. *La véritable vertu est réglée dans ses œuvres.* La justice est parfaite, dit saint Augustin, si l'on donne tellement à chaque chose le rang qui lui con-

[1] Quis cultus ejus nisi amor ejus? *In Psal.* 21.
[2] In arâ cordis, igne fervidæ charitatis. *De civit. lib.* 10.

vient, que l'on s'applique d'abord à ce qui est plus important, et ensuite à ce qui l'est moins[1]. Deux grands défauts dérèglent souvent la dévotion, et faussent la vertu : Observer scrupuleusement ce qui est de conseil, en négligeant ce qui est de précepte, et chercher sa perfection hors de son état.

Pour plaire à Dieu, il faut vouloir les choses dans le même ordre qu'il les veut ; or, ce qu'il veut de nous premièrement et directement, c'est ce qu'il nous commande. Agissez tant qu'il vous plaira, dit saint Bernard, mais n'espérez pas être agréable à Dieu, si vous manquez à ce qu'il vous ordonne par sa loi[2]. Moins de réforme au dehors, moins d'empressement à embrasser toutes les pieuses pratiques ; cela n'est point commandé : mais plus de charité, plus de justice, plus de patience... ce sont là les points capitaux. Les Pharisiens ne sont pas frappés d'anathème, *væ vobis, Pharisæi*, parce qu'ils sont fidèles à une foule de petites observances ; mais parce que, réduisant à cela toute leur vertu, ils oublient ce qu'ils doivent à Dieu et au prochain.

[1] Hæc est perfecta justitia, si potius potiora, si minus minora diligamus.

[2] Ingratum est quidquid obtuleris, neglecto eo ad quod teneris.

Gardons-nous aussi de faire consister notre vertu dans une perfection qui n'est pas celle de notre état. La vraie sainteté est l'accomplissement des devoirs, et les devoirs sont différents selon les conditions. Qu'est-ce que Dieu attend de moi, dans la position que sa providence m'a faite ? Voilà ma règle ; si j'en sors, je me détourne de la voie de Dieu, pour suivre celle de mon humeur, de mon caprice... Je me laisse égarer ou par un orgueil secret, ou par un esprit d'indépendance. — Orgueil secret : on veut se distinguer, et l'observation des devoirs communs n'a point d'éclat. — Esprit d'indépendance : tout ce que nous faisons, nous voulons qu'il soit de notre choix ; nous voulons pouvoir le quitter et le reprendre quand il nous plaira. Dès que c'est un engagement d'état, l'amour-propre s'y trouve gêné.

Oh ! qu'il y a encore de Pharisaïsme dans nos vertus, disait saint Jérôme[1], et nous pouvons le dire avec lui. Quelle sévérité pour les autres, quelle indulgence pour nous-mêmes ! Quel désir immodéré d'estime et de considération, même dans les œuvres de piété ! Quant à l'hypocrisie, foudroyée sept fois par le Sauveur dans un même discours[2], si nous

[1] Væ nobis miseris ad quos Pharisæorum vitia transierunt.
[2] Matth. 23.

sommes heureusement éloignés de celle qui cache les crimes les plus honteux sous les apparences les plus respectables, et qui fait d'un prétendu saint un sépulcre blanchi, sommes-nous tout-à-fait exempts « de ces dissimulations pharisaïques, qui veillent avec plus de soin sur les paroles que sur les pensées, qui songent moins à l'œil de Dieu qu'au regard des hommes, qui se dédommagent en secret des contraintes du dehors, et, sous un extérieur irréprochable, cachent des imperfections et des négligences coupables ? » (Scotti, t. 3, p. 204.)

XCIII. MÉDITATION. — 6e Dimanche après la Pentecôte. — Multiplication des pains. (T. II, p. 508.)

XCIV. MEDITATION. — 7e Dimanche après la Pentecôte. — *Qui facit voluntatem Patris mei, qui in cœlis est, ipse intrabit in regnum cœlorum.* — Conformité à la volonté de Dieu : ce que l'âme y trouve. (T. II, p. 236.)

XCV. MÉDITATION.

HUITIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECÔTE. — L'ÉCONOME INFIDÈLE MAIS PRUDENT. — PRÉPARATION AU JUGEMENT DE DIEU.

I. Nécessité de cette préparation.
II. Comment je dois la faire.

Ier P. *La prudence veut que je me prépare au jugement de Dieu.* Cette parabole convient à tous les hommes, puisqu'ils sont tous, non les propriétaires, mais les simples administrateurs des biens qu'ils ont reçus dans l'ordre de la nature et de la grâce. Il s'agit ici d'un économe infidèle, pris au dépourvu, et obligé de rendre compte à un maître, d'autant plus sévère, qu'il a été plus généreux. *Il est accusé devant lui d'avoir dissipé son bien.* Quels seront mes plus redoutables accusateurs au tribunal du souverain Juge? Votre Evangile, ô mon Dieu, vos grâces, mais par-dessus tout ma conscience. Qui sera pour moi, si moi-même je suis contraint de déposer contre moi ?

Le maître *fit venir l'économe et lui dit : Qu'est-ce que j'entends là de vous?* A tout moment je puis être appelé, cité, présenté au jugement de Dieu, puisque à tout moment je puis cesser de vivre ; suis-je

en état de répondre aux reproches qu'il pourrait me faire ? « Je n'entends que murmures et accusations contre vous : c'est un cri universel; de toutes parts on réclame ma justice contre l'abus que vous faites de mes faveurs... » — Je l'avoue, ô mon Dieu, avec une extrême confusion : j'ai donné mille sujets de plaintes contre moi. J'en ai donné dans tous les âges de ma vie, dans tous les lieux que j'ai habités, dans toutes les positions par où j'ai passé,.. j'en ai donné à tous ceux avec qui j'ai eu quelques rapports, supérieurs, égaux, inférieurs ; j'en ai donné par mes actions et par mes omissions ; par mes paroles et par mes exemples. Votre loi que j'ai violée, votre Eglise que j'ai affligée, vos serviteurs que j'ai scandalisés, tout parle contre moi. Le Ciel et la terre me condamnent; votre miséricorde est ma seule ressource. O Jésus, je l'implore ; pardonnez à mon repentir. Soyez encore aujourd'hui mon Sauveur, demain peut-être vous serez mon juge.

L'économe est obligé de rendre ses comptes, et se voit privé de son emploi : *Redde rationem villicationis tuæ, jam enim non poteris villicare.* Quel coup de foudre pour un homme qui vivait tranquille dans son iniquité, dissipant au gré de ses caprices un

bien qui ne lui appartenait pas ! Il reconnaît enfin qu'il a un maître, un maître dont il a foulé aux pieds tous les droits, et qui va juger son administration dans toute la rigueur d'une inflexible équité. Il va être dépouillé de tout : plus de charge, plus d'emploi, plus aucun moyen de réparer ses fautes... N'est-ce pas dans cet état que je me trouverai au moment de la mort ? Que me restera-t-il ? Toutes les sources de salut seront taries pour moi, parce que le temps me sera ôté. O mon âme, médite la parole du saint homme Job : *Que ferai-je quand le Seigneur se lèvera pour me juger?* (31. 14.) Et celle de saint Paul : *C'est une chose horrible que de tomber entre les mains du Dieu vivant.* (Hébr. 10. 31.) Prends tes mesures ; tu sais de quelle éternité il s'agit pour toi, suivant que la sentence du juge te sera contraire ou favorable. Un si grand nombre qui vivaient dans la même sécurité, ont été appelés au moment où ils y pensaient le moins ! attendrai-je pour régler mes comptes que le moment de les rendre soit venu ?

IIe P. *Comment dois-je me préparer au jugement de Dieu?* Je l'apprendrai de l'économe prudent, quoique infidèle. Que fait-il donc ? Avant tout il réfléchit ; voilà par où commence tout sérieux retour à une vie meilleure. Il se parle à lui-même : *Ait au-*

tem villicus intra se : « Puisque mon maître m'ôte l'administration de ses biens , quel parti prendrai-je : *Quid faciam ?* car il faut à tout prix que je me trouve un moyen d'existence. Le demander aux durs travaux de la campagne, je n'en ai pas le courage : *Fodere non valeo ;* mendier mon pain , je ne puis me résigner à tant de honte : *Mendicare erubesco.* » Oh ! qu'il est vrai que la mollesse et l'orgueil sont de grands obstacles à la véritable conversion ! La pénitence , pour être complète, doit cependant s'exercer sur le corps et sur l'esprit : sur le corps, en l'affligeant de quelque peine ; sur l'esprit , en l'humiliant ; et c'est à quoi notre lâcheté superbe ne saurait se résoudre [1]. Heureusement Dieu prend pitié de nous, et dans son infinie bonté, il daigne nous ouvrir une autre voie de salut.

Dans une instruction précédente, le Sauveur avait exigé deux choses pour notre préparation à la mort et au jugement qui la suit : des passions mortifiées et des œuvres saintes [2], la fuite du mal et la pratique du bien ; il ne parle ici que de l'aumône, la ju-

[1] Perfectio pœnitentiæ consistit in afflictione et labore corporali, et in humilitate et pudore mentali ; et hæc duo recusat animus infirmi hominis. *S. Bonav. Exp. in h. loc.*

[2] Sint lumbi vestri præcincti, et lucernæ ardentes in manibus vestris. *Luc.* 12. 35.

geant tellement propre à toucher le cœur de Dieu, qu'elle nous obtiendra toutes les dispositions nécessaires pour nous réconcilier avec lui, et nous acquérir des droits au céleste héritage.

En effet, dans l'Ecriture il n'est rien qui ne soit promis à l'aumône. Elle nous délivre de tout péché et de la mort; elle ne permettra jamais que nous tombions dans les ténèbres éternelles[1]. Comme l'eau éteint le feu le plus ardent, aussi l'aumône résiste au péché[2]. Elle nous procure les deux plus grands biens que puisse désirer un homme raisonnable, la miséricorde en ce monde, et une vie pleine de bonheur dans l'autre[3]. O vous, qui craignez avec tant de motifs les jugements du Seigneur, faites l'aumône; faites-la de toutes les manières, et aussi abondante que vous le pouvez. Donnez aux âmes, donnez aux corps. Eclairez, exhortez, consolez. Donnez quelques gouttes du sang de Jésus-Christ aux âmes du purgatoire; donnez la paix autour de vous à tant d'infortunés déchirés par les remords; donnez Dieu à ces pauvres cœurs qui

[1] Eleemosyna ab omni peccato et a morte liberat, et non patietur animam ire in tenebras. *Tob.* 4. 11.

[2] Ignem ardentem extinguit aqua, et eleemosyna resistit peccatis. *Eccl.* 3. 33.

[3] Ipsa est quæ purgat peccata, et facit invenire misericordiam et vitam æternam. *Tob.* 12. 9.

s'épuisent à poursuivre des chimères ; oh ! la magnifique aumône ! Mais ne négligez pas la charité corporelle. Ayez pour toutes les misères des entrailles prêtes à s'émouvoir, et suivez le conseil de saint Ambroise : Faites ce que vous pouvez, et quelquefois un peu plus que vous ne pouvez [1]. L'aumône, dit saint Augustin, est la consolation de notre foi, l'appui de notre espérance, le remède du péché ; elle nous gagne l'affection de notre juge, rend Dieu notre débiteur. O puissance de l'aumône ! Ceux dont nous aurons soulagé la souffrance seront nos introducteurs au royaume éternel [2].

Quelle douce lumière, ô mon Dieu, répand dans mon âme cette consolante réflexion ! Et moi aussi je sais maintenant ce que je ferai, pour que vous me soyez propice, quand je comparaîtrai à votre tribunal : *scio quid faciam*. Je me préparerai près de vous des intercesseurs et des amis, qui vous parleront pour moi. Je couvrirai la multitude de mes infidélités et de mes crimes, en multipliant les œuvres de mon zèle et de ma charité [3]. Puisque vous viendrez bientôt dans le Sacrement de votre amour visi-

[1] Compatiamur alienis infirmitatibus ; necessitates aliorum quantum possumus juvemus, et plus interdum quam possumus. *De off. ministr. l. 2. c.* 28.

[2] Ut cum defeceritis, recipiant vos in æterna tabernacula.

[3] Charitas operit multitudinem peccatorum. *I. Petr.* 4. 8.

ter votre indigne serviteur, donnez-lui, je vous en conjure, un cœur toujours plus sensible aux diverses nécessités du prochain. Découvrez-lui *les mystères* du pauvre et de l'indigent, dans l'ordre spirituel et temporel, afin qu'au jour mauvais, lorsque vous serez pour les autres un juge inexorable, il trouve en vous son tout-puissant libérateur : *Beatus qui intelligit super egenum et pauperem, in die malâ liberabit eum Dominus.* (Ps. 40. 2.)

XCVI. MÉDITATION. — 9e dimanche après la Pentecôte. — Les larmes de Jésus-Christ. (T. III, p. 22.)

XCVII. MÉDITATION.

DIXIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE. — LE PHARISIEN DANS LE TEMPLE. — L'ORGUEIL.

I. Le caractère particulier de ce vice.
II. Son inconséquence et sa folie.

1er P. *Caractère particulier de l'orgueil.* Il affecte de se produire ; il se cache quelquefois ; il se déguise même sous le voile de l'humilité.

1° L'orgueil affecte de se produire. C'est par ce premier trait que Jésus le dépeint dans l'Evangile

du jour. Tandis que l'humble publicain demeure au bas du temple, et que, tout absorbé dans le sentiment de sa misère, il n'ose lever les yeux, le Pharisien s'avance jusqu'auprès de l'autel ; il est debout ! *Pharisæus stans.* Dans son maintien, dans sa prétendue prière, on reconnaît un homme qui s'admire, et qui veut être admiré.

L'attention continuelle d'un orgueilleux est de l'emporter, de dominer, de se faire valoir. Qu'on l'étudie dans le détail de sa conduite et jusque dans ses airs, ses gestes, ses vêtements : en tout et partout il s'annonce. Attirer sur lui tous les regards, obtenir tous les suffrages, tous les applaudissements, voilà de quels soins il se préoccupe. C'est pour me guérir, ou me préserver de ce vice, ô mon Sauveur, que vous m'ordonnez de ne point chercher la vue des hommes dans le bien que je fais : de prier en secret, de ne pas sonner de la trompette quand j'assiste le prochain, de ne pas faire parade de mes pénitences et de mes jeûnes. C'est pour cela que vous me recommandez de prendre partout la dernière place, de m'estimer le moindre de tous... Saintes maximes, sages leçons ! C'est un Dieu anéanti qui me les donne, n'a-t-il pas droit d'exiger que je règle sur elles tout le système de ma vie ? L'ai-je fait jusqu'à ce jour ?

2° Mais si l'orgueil aime à se produire, souvent aussi il cherche à se cacher. Ce n'est pas seulement par orgueil que l'on dissimule des vices déshonorants ; c'est par la même crainte du mépris, qu'on voile l'orgueil lui-même. D'une part, on veut briller, dominer, se donner des admirateurs ; de l'autre, on sait que, si l'on paraît le vouloir, on se montre petit, ridicule, méprisable ; on cache donc cette recherche de soi-même : on affecte d'agir par devoir, plus que par le désir d'être applaudi... Mais on a beau se contrefaire, on se dément bientôt quand on joue un rôle contre nature ; et, pour pénétrer un homme vain, avide de considération, on n'a pas besoin de l'étudier longtemps. Si on l'oublie, si on paraît le négliger, sa sensibilité se fait jour, ou par quelque éclat indélibéré, ou par un silence chagrin... Combien d'autres traits, par lesquels il se trahit ? Souvent même la passion se montre par les précautions qu'elle prend pour n'être point aperçue : quand on craint tant de paraître pour orgueilleux, c'est une preuve qu'on l'est.

3° Il n'est pas jusqu'à la livrée de l'humilité qui ne serve quelquefois de déguisement à l'orgueil. Le Pharisien remercie Dieu : *Deus, gratias ago tibi ;* il reconnaît donc sa grandeur, son souverain domaine, il semble s'abaisser devant lui. Mais de quoi lui rend-

il grâce ? De n'être pas comme le reste des hommes, d'être exempt de leurs vices et d'avoir les vertus qu'ils n'ont pas : *Quia non sum sicut cæteri hominum...* Voilà l'orgueil qui se montre jusque dans l'acte, et par l'acte même de la dépendance. Non, il n'y a point à s'y méprendre : veut-on connaître un esprit superbe ? qu'on le réduise malgré lui à l'aveu de cette infériorité, dont il affecte les dehors ; qu'on le traite comme il prétend qu'il le mérite, en le rejetant au dernier rang... l'amour-propre blessé laissera bientôt échapper plus d'un signe de sa présence. C'est en vain qu'on l'enveloppe de toutes les apparences de l'humilité ; on peut détruire ce vice, on ne peut constamment le cacher. O mon Dieu, arrachez-en de mon cœur jusqu'aux moindres racines ; j'ai tant de raisons pour le haïr ! Il est si criminel et si funeste ; et de plus, il est si insensé !

IIe P. *Inconséquence et folie de l'orgueil.* Quand nous considérons le Pharisien et le Publicain à la sortie du temple, auquel des deux donnons-nous notre estime, lequel méprisons-nous ? Qu'a obtenu le premier par sa prière fastueuse, et le second en s'humiliant ? On veut s'agrandir aux yeux des hommes ; mais qu'on s'y entend mal, lorsqu'on espère y parvenir en se faisant valoir ! Quiconque se vante, même pour des choses très-louables, diminue dans

ceux qui l'entendent l'idée avantageuse qu'ils avaient de lui. Du moment que vous laissez percer l'ambition d'occuper la première place dans mon esprit, je vous relègue à la dernière. Il n'y a qu'un chemin pour arriver à la gloire véritable, c'est de la fuir : *Qui se humiliat exaltabitur* ; et le moyen de s'attirer le mépris, c'est de courir après la gloire : *Qui se exaltat humiliabitur.* Le monde, tout aveugle qu'il est, n'estime que le mérite qui dédaigne son approbation et ses suffrages.

L'orgueil n'est donc pas seulement un crime, il est une folie. Il n'est pas moins opposé à la raison, que le mensonge à la vérité, la nuit au jour. Que dire d'un nain qui se croit un géant, parce qu'il se contemple sur le sommet d'une montagne, et qui s'imagine être plus grand qu'elle, parce qu'il la voit sous ses pieds ? Telle est la démence de l'orgueilleux, dit saint Jean-Chrysostome ; il s'enfle, il s'exalte dans la pensée qu'il vaut mieux que les autres, et ne se mesure avec eux, que pour les croire au-dessous de lui. Il y a pourtant cette différence, continue le saint Docteur, que la folie du premier n'étant que le triste effet d'un dérangement dans ses organes, en faisant rire, fait pitié ; tandis que le délire du second, parce qu'il est rai-

sonné et volontaire, n'excite que l'indignation de Dieu et le mépris des hommes [1] !

Aussi, dans l'Écriture, que de malédictions, que de menaces contre ce vice odieux ! Comme il attente plus directement qu'aucun autre à cette gloire que Dieu réclame comme son bien et qu'il ne peut céder à personne, il provoque nécessairement contre lui de plus terribles vengeances : *Retribuet Dominus abundanter facientibus superbiam.* (Ps. 30. 24.) Abondance de châtiments pour abondance de péchés ; ne naissent-ils pas tous de l'orgueil ? Celui qui est l'esclave de ce vice sera rempli de malédictions. (Eccli. 10. 15.) Mais le supplice particulier, réservé à ce faux et criminel amour de l'honneur, est la honte et l'opprobre : *Où sera l'orgueil, là sera aussi l'ignominie et la confusion.* (Prov. 11. 2.) — « Malheur à l'assemblée des superbes ! Leur gloire est une fleur fragile qui prétendait s'épanouir et qui tombe. Voilà que le Seigneur, fort et puissant, fond sur elle comme un impétueux tourbillon, accompagné de grêle : elle sera foulée aux pieds [2]. » — Dieu dissipe les os de ceux qui cherchent à plaire aux hommes ; il les méprise, et

[1] Odibilis coram Deo est et hominibus superbia. *Eccl.* 10. 7.

[2] Væ coronæ superbiæ... et flori decidenti... Ecce validus et fortis Dominus, sicut impetus grandinis, turbo confringens :.. pedibus conculcabitur corona superbiæ. *Is.* 28. 1, 2, 3.

ils sont confondus[1]. C'est au moment où ils s'élèvent qu'il les renverse[2]; leur élévation devient leur ruine : *Elevatio ipsa ruina est.* (S. Aug. in h. loc.) De sorte que ce qui s'appelle, dans le langage du monde, agrandissement, faîte de la gloire, dans le langage de Dieu s'appelle abîme et précipice[3]. Que fait donc le Seigneur, quand il permet que cet homme paraisse réussir au gré de ses désirs ? Il lui permet de creuser sa fosse, dit saint Augustin[4]. Dans la pensée de saint Grégoire, l'orgueil c'est l'abaissement[5]. Oh ! quel abaissement dans un disciple de Jésus-Christ, quand il oublie sa dignité jusqu'à mendier l'approbation des mondains ! Les superbes seront punis par où ils pèchent ; plus ils désirent la gloire, plus ils seront humiliés ; l'oracle s'accomplit dès la vie présente : *Qui se exaltat, humiliabitur.* Mais que sera-ce au jugement universel, et pendant l'éternité ? Qu'ils écoutent ce que leur dit le Seigneur : *Je vous couvrirai d'un opprobre qui ne finira point, et d'une honte dont la mémoire ne s'effacera jamais.* (Jérém. 23. 40.)

[1] Deus dissipavit ossa eorum qui hominibus placent ; confusi sunt, quoniam Deus sprevit eos. *Ps.* 52. 6.

[2] Dejecisti eos dum allevarentur. *Ps.* 72. 18.

[3] Donec fodiatur peccatori fovea. *Ps.* 93. 13.

[4] Hoc se ille putat sublimiter ire, et hoc Deus foveam vocat. *S. Aug. ibid.*

[5] Ad inferiora descensus. — Qui recedit a Deo, in profundum it.

O mon Dieu, puisque vous justifiez le pécheur qui s'humilie, en même temps que vous réprouvez l'orgueilleux, assez insensé pour s'appuyer sur sa justice, je vous fais la prière du Publicain : *Soyez-moi propice, je suis un grand pécheur !* Je me reconnais avec lui très-indigne de lever les yeux, et de paraître devant vous ; mais prenez pitié de mon indignité même. Puisse cette prière, dont vous m'apprenez dans votre Évangile la souveraine efficacité, réparer les défauts de tant d'autres prières qui n'ont été stériles que parce qu'elles manquaient d'humilité [1].

XCVIII. MÉDITATION. — 11e Dimanche après la Pentecôte. — *Bene omnia fecit.* Faire bien tout ce que l'on fait. (T II, p. 89.)

[1] Humilium... semper tibi placuit deprecatio. *Judith.* 9. 16. — Oratio humiliantis se nubes penetrabit. *Eccl.* 35. 21.

XCIX. MÉDITATION.

DOUZIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE. — LE BON SAMARITAIN.

I. Jésus-Christ s'est peint lui-même sous les traits de cet homme si sensible et si dévoué.
II. Il veut que ses disciples forment leur charité sur la sienne.

Ier P. *Jésus-Christ est le bon Samaritain, dont il nous parle dans l'Evangile.* (S. Luc, 10. 30.) Après avoir considéré le triste état de cet infortuné qui tombe entre les mains des voleurs, et condamné, comme elle le mérite, la cruelle insensibilité du prêtre et du lévite, admirez la conduite du charitable étranger, qui retrace si fidèlement celle de Jésus-Christ à notre égard.

Un Samaritain qui voyageait vint à l'endroit où était cet homme. Pourquoi le Fils de Dieu est-il descendu sur la terre? Ce n'est pas le hasard qui l'a conduit près de nous. Son amour seul, ainsi que le chante l'Eglise[1], a déterminé ce voyage. Il savait où nous étions, et dans quel état déplorable le péché nous avait réduits : de quels biens il nous avait dépouillés, quelles blessures il nous avait faites. S'il n'était venu, nous subissions la plus effroyable

[1] Amoris actus impetu.

mort, puisqu'un enfer éternel était notre partage. Il savait aussi qui nous étions, plus criminels encore que malheureux. Esclaves révoltés, nous avions les armes à la main contre lui, et nous ne songions qu'à nous soutenir dans notre rébellion... C'est dans ces circonstances qu'il s'est approché de nous, *venit secus eum*, non pour nous perdre, comme le demandaient les droits de sa justice, mais pour nous réconcilier avec lui et nous sauver. Il s'est revêtu de nos infirmités pour les guérir, il s'est chargé de nos dettes pour les payer, de nos crimes pour les expier. Autant de péchés graves nous avons commis, autant de coups mortels nous nous sommes portés à nous-mêmes; et voilà que cet ami compatissant vient mettre l'appareil de sa grâce sur des blessures que nous nous sommes faites en l'offensant! Quelle touchante miséricorde!

Le bon Samaritain, vivement ému à la vue du malheureux qui nage dans son sang [1], bande ses plaies après les avoir lavées en y versant de l'huile et du vin [2]. Il n'est sorte de soins qu'il ne lui prodigue [3]. Il demeure avec lui tout le reste du jour et

[1] Et videns eum misericordiâ motus est. *Luc.* 10. 33.

[2] Et appropians alligavit vulnera ejus, infundens oleum et vinum. *Ibid.* 34.

[3] Imponens illum in jumentum suum, duxit in stabulum, et curam ejus egit. *Ibid.*

la nuit suivante. Que ses affaires en souffrent, peu lui importe; sa grande affaire est d'assister un homme qui va mourir, si on ne se hâte d'aller à son secours. Quand il est obligé de le quitter, il pourvoit à l'avenir, en le recommandant au maître de l'hôtellerie. Il veut qu'on n'épargne rien pour le rétablir, sans craindre la dépense; il en tiendra compte à son retour[1]...

Oh! que la figure est faible devant la réalité! Une fois arrivé près de nous et en présence de nos misères, que n'a pas fait Jésus-Christ pour y porter remède? A-t-il mis des bornes à sa compassion? Ses biens, son repos, sa réputation, il nous a tout sacrifié. Il en est venu jusqu'à succomber lui-même, victime de sa charité, jusqu'à mourir pour nous. Même en mourant il ne nous a pas abandonnés; il nous a confiés à son Eglise, dépositaire de tous les trésors de sa grâce. Il a chargé ses ministres de nous continuer ses soins; il les récompensera magnifiquement de tout ce qu'ils auront fait pour nous.

Si j'avais été à la place de cet homme, secouru dans son infortune avec tant d'affection et de gé-

[1] Et alterâ die protulit duos denarios, et dedit stabulario, et ait : Curam illius habe ; et quodcumque supererogaveris, ego, cum rediero, reddam tibi. *Luc.* 10. 35.

nérosité, quels eussent été mes sentiments pour mon libérateur? Aurais-je manqué une occasion de lui témoigner ma gratitude? J'aurais voulu employer à le servir la vie qu'il m'avait conservée... O mon âme, n'est-ce point là ce que tu dois, ne dois-tu pas encore davantage à Jésus, ton Sauveur et ton Dieu, *qui guérit toutes tes infirmités, qui rappelle ta vie des portes de la mort, qui remplit tes désirs en te comblant de ses bienfaits?* (Ps. 102.) Bénis donc le Seigneur, et n'oublie jamais les grâces inappréciables que tu en as reçues : *Benedic, anima mea, Domino, et noli oblivisci omnes retributiones ejus.* Mais est-ce assez de le bénir? Ecoute, il va t'apprendre ce qu'il attend de ta reconnaissance : « Fais pour les autres ce qu'il a fait pour toi [1]. »

II[e] P. *Jésus veut que ses disciples imitent sa charité pour le prochain.* Il n'est pas un seul point de la divine loi, sur lequel il revienne plus souvent dans les instructions qu'il nous donne. Tantôt il nous dit que la mesure dont nous nous servirons envers nos frères sera celle dont Dieu se servira envers nous; qu'autant nous serons indulgents et miséricordieux à leur égard, autant Dieu le sera pour nous. Tantôt il nous déclare que notre amour doit s'étendre jus-

[1] Vade, et tu fac similiter. *Luc.* 10, 37.

qu'à ceux qui nous haïssent, si nous voulons être les enfants du Père céleste, qui fait du bien aux méchants comme aux bons, etc. Il nous rappelle cette obligation capitale, pour ainsi dire à temps et à contre-temps. Vient-on lui demander quel est le grand commandement? Après avoir répondu à la question : « Et le second, » ajoute-t-il aussitôt, sans qu'on le lui demande, « le second, qui est tout semblable au premier, c'est d'aimer son prochain comme soi-même. »

Il fait plus encore : il adopte ce commandement pour le sien, et en fait son propre précepte; mais quand? La veille de sa mort, lorsqu'il parle à ses disciples pour la dernière fois, dans le plus tendre épanchement de l'amitié. Jamais son langage ne fut empreint d'une charité si touchante : *Filioli, adhuc modicum vobiscum sum.* « Mes chers enfants, je n'ai plus que peu d'instants à passer avec vous, et ces derniers moments je les emploie à vous répéter ce que déjà je vous ai dit bien des fois, ce que j'ai besoin de vous dire encore : Aimez-vous les uns les autres, comme je vous ai aimés le premier... Oui, voilà mon précepte, le mien, celui que j'ai le plus à cœur de vous voir observer fidèlement : *Hoc est præceptum meum, ut diligatis invicem sicut dilexi vos... Hæc mando vobis.* C'est à ce signe que le

monde vous reconnaîtra, et que moi-même je vous reconnaîtrai pour mes disciples. » Après des recommandations si pressantes, auxquelles il revient jusqu'à cinq fois dans le même discours, il lève les yeux au ciel, il prie pour ses apôtres et pour tous ceux qui par leur ministère croiront en lui. Que demande-t-il particulièrement pour les uns et pour les autres? qu'ils ne soient qu'un par l'amour mutuel, comme son Père et lui ne sont qu'un par nature [1]. O sainte union de tous les cœurs, image de l'unité de Dieu en trois personnes, vous commencez la société des élus sur la terre!

Aimons nos frères; et que notre charité ressemble à celle du pieux Samaritain. — Il ne dit pas : C'est un Juif, un ennemi de ma nation; il dit : C'est un homme; c'en est assez. — Il ne peut voir son triste état sans être ému de compassion. — Du sentiment il passe aux œuvres; loin d'écouter ses répugnances, et de laisser à un autre le soin d'assister ce malheureux, il descend de cheval, interrompt son voyage. — La charité est généreuse; elle est persévérante et prévoyante : aux soins du présent, il ajoute ceux de l'avenir. Entendons le Sauveur qui nous dit : *Allez, et faites de même.*

[1] Ut sint unum, sicut et nos unum sumus. Ego in eis et tu in me ; ut sint consummati in unum. *Joan.* 17. 22.

C. MÉDITATION.

TREIZIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECÔTE. — *Nonne decem mundati sunt? Et novem ubi sunt?* (LUC. 17. 17.) — INGRATITUDE ENVERS DIEU.

I. En quoi elle consiste.
II. Combien elle est criminelle.
III. Combien elle est funeste.

Ier P. *En quoi consiste l'ingratitude envers Dieu.* Nous pouvons en juger par son opposition à la reconnaissance. Cette vertu nous porte à l'accomplissement de trois devoirs : penser aux bienfaits, en remercier le bienfaiteur, faire un bon usage de ses dons... C'est ce qu'on remarque dans la conduite du lépreux, dont la gratitude est proposée à notre imitation dans l'évangile de ce jour. Aussitôt qu'il se voit guéri, il tourne son esprit, son cœur, ses pas vers celui à qui il est redevable d'un si grand bienfait[1]. Il glorifie Dieu à haute voix[2]. Il se jette aux pieds de Jésus-Christ comme pour s'y attacher, et pour consacrer à le servir la santé qu'il lui a rendue[3]. L'homme ingrat fait tout le contraire. Au lieu de se rappeler les grâces qu'il a reçues, il les

[1] Ut vidit quia mundatus est, regressus est.
[2] Cum magna voce magnificans Deum.
[3] Cecidit in faciem ante pedes ejus, gratias agens.

oublie ; au lieu d'en remercier le Seigneur, il méconnaît qu'il les a reçues de lui et se les attribue comme le fruit de son propre fonds ; au lieu de les employer à le servir, il en abuse pour l'offenser.

Si nous avions vu ces dix lépreux aller à la rencontre du Sauveur, ensuite s'arrêter par respect, n'osant s'approcher de lui, enfin lui demander avec tant d'ardeur un regard de compassion : *Jesu præceptor, miserere nostri,* nous aurions cru que, s'ils étaient exaucés, rien ne pourrait effacer de leur souvenir un bienfait si vivement désiré. Eh bien, ils l'ont à peine reçu, qu'à l'exception d'un seul, tous l'oublient. La jouissance même du bienfait, et le plaisir de cette jouissance, bannit de leur esprit la pensée du bienfaiteur.

Cet oubli criminel est souvent reproché à l'ancien peuple [1]. Hélas ! le méritons-nous moins ? — Si on pense au bien que l'on possède, on en méconnaît le principe. Au lieu d'en rendre gloire à Dieu, on en garde l'honneur pour soi [2] ; ou, si on n'a pas l'insolence de dire : *C'est ma main puissante, et non le Seigneur qui a fait tout cela,* (Deut. 32.

[1] Oblitus es Domini creatoris tui. *Deut.* 32. 18. — Non fuerunt memores multitudinis misericordiæ tuæ. *Ps.* 105. 7. — Obliti sunt Deum qui salvavit eos. *Ibid.* 21. — Obliti sunt benefactorum ejus et mirabilium quæ ostendit eis. *Ps.* 77. 11.

[2] Non est inventus qui rediret et daret gloriam Deo.

27.) on prétend au moins être pour quelque chose dans les avantages que l'on possède, et les succès que l'on obtient. L'homme voudrait, dans son orgueil, ne rien devoir qu'à lui-même ; ne le pouvant il s'efforce de diminuer sa dette. — Mais le comble de l'ingratitude est d'outrager le bienfaiteur, en tournant contre lui ses propres dons.

C'est un autre reproche que Dieu fait à son peuple. « Jacob, vous ne m'avez point invoqué ; Israël, vous ne vous êtes pas mis en peine de m'honorer ; vous n'avez pas fait le moindre effort pour me rendre les hommages qui m'étaient dus ; loin de là, vous avez abusé de mes bienfaits ; vous m'avez fait servir comme d'instrument à vos iniquités[1]. » Oh! qu'elle est commune cette profanation des dons de Dieu ! Quel homme oserait dire : Jamais les talents que le Seigneur m'a confiés, les biens que j'en ai reçus n'ont été mis au service de quelque penchant déréglé ?

IIe P. *Crime de l'ingratitude envers Dieu.* Je m'en forme déjà une idée par les réflexions que je viens de faire. Quelques nouvelles considérations vont m'en découvrir toute l'énormité.

L'homme ingrat ravit à Dieu l'unique tribut que ce Maître souverain peut et veut recevoir de sa

[1] Is. 43. 22.

créature intelligente. Voici ce que dit le Seigneur[1]: « Ecoute, ô mon peuple ; tu ne peux t'empêcher de reconnaître que je suis ton Dieu, et qu'ayant reçu de moi le fonds de ton être avec tous les biens que tu possèdes, il est juste que tu me témoignes ta gratitude par quelque offrande ; mais que m'offriras-tu ? Je n'ai besoin ni des temples que tu songes à me bâtir, ni des victimes que tu immoles sur mes autels... Que peux-tu me donner qui déjà ne m'appartienne ? Il n'y a qu'une chose que je désire de toi, c'est un sacrifice de louange, en reconnaissance de mes bienfaits[2]. » Voilà précisément ce que l'homme ingrat refuse à Dieu.

Il y a plus : il ne tient pas à lui que le Seigneur ne soit privé du fruit de toutes ses œuvres dans la création et la conservation du monde matériel. La foi et la raison s'accordent à démontrer que le premier Être, l'Être infini, ne peut travailler que pour lui-même[3]. Aussi que s'est-il proposé dans tout ce qu'il a fait ? uniquement sa gloire. Toutes les créatures insensibles la racontent chacune à sa manière ; et on peut dire de toutes ce que le Roi-Prophète a dit des cieux : *Cœli enarrant gloriam Dei.*

[1] Audi, populus meus, et loquar : Israel, et testificabor tibi : Deus, Deus tuus ego sum. *Ps.* 49. 7.

[2] Immola Deo sacrificium laudis : et redde Altissimo vota tua. *Ibid.*

[3] Universa propter semetipsum operatus est Dominus. *Prov.* 16. 4.

Il est vrai qu'elles n'ont point de bouche pour parler; mais leur beauté, leur utilité... invitent l'homme, pour qui elles sont faites, à louer, à bénir, à remercier leur commun bienfaiteur. Si l'homme ne le fait pas, il prive Dieu, autant qu'il est en lui, du fruit de ses travaux; il empêche ses créatures de remplir leur fin, et se rend lui-même inutile, n'ayant été tiré du néant que pour leur prêter sa voix, et les mettre en état de procurer ainsi la gloire du Seigneur.

Enfin le dernier attentat que renferme l'ingratitude, c'est qu'elle est la négation de Dieu. Pour l'homme ingrat, Dieu n'est plus cette source adorable de laquelle tout bien découle, cette fin dernière à laquelle tout doit retourner. Il se substitue audacieusement au premier principe, s'attribuant les avantages qu'il possède comme s'ils venaient de lui; et au lieu d'en glorifier l'auteur de tout bien, il en garde pour lui toute la gloire. C'est là, d'après saint Augustin, l'essence de l'orgueil et de l'ingratitude, qui en est l'effet [1].

IIIe P. *Crime funeste à celui qui s'en rend coupable.* Saint Bernard dit que ce vice odieux est le

[1] Quid est superbia, nisi perversæ celsitudinis appetitus? Perversa enim celsitudo est, deserto eo cui animus adhærere debet principio, sibi quodam modo fieri atque esse principium.

grand ennemi de l'âme, l'anéantissement de ses mérites, la ruine de ses vertus, la perte des bienfaits qu'elle avait reçus. C'est un vent brûlant qui dessèche la rosée de la miséricorde, et tarit la source des dons célestes [1]. C'est une perversité de cœur, qui ôte toute efficacité aux premières grâces et empêche les secondes ; parce qu'un ingrat mérite de perdre le bien qu'il possède, et ne mérite pas d'obtenir celui qui lui manque.

Le saint docteur exprime sa pensée par cette comparaison : Si vous opposez à un fleuve quelque obstacle qui l'empêche de couler vers la mer où il doit se rendre, qu'arrivera-t-il ? D'abord l'eau du fleuve se corrompra [2]; ensuite l'eau qui venait de la source sera repoussée vers elle [3]. Voilà ce qui arrive à l'âme ingrate. Sa mauvaise disposition empêche les dons qu'elle avait reçus d'aller où ils tendaient, à la gloire de Dieu et à sa propre sanctification ; ces dons se perdent et se corrompent par sa négligence ; mais de plus le cours des autres grâces est arrêté. Dieu lui refuse les nouveaux biens qu'il lui destinait et dont elle se rend indi-

[1] Ingratitudo inimica est animæ, exinanitio meritorum, virtutum dispersio, beneficiorum perditio,.. ventus urens; siccans fontem pietatis, rorem misericordiæ, fluenta gratiæ. *Serm.* 51. *in Cant.*

[2] Fluminis aqua si stare cœperit, et ipsa putrescet.

Et aqua superveniens repelletur.

gne[1]. « Puisque tu m'oublies, ville ingrate, » dit le Seigneur à Jérusalem, « tu porteras la peine de ton crime [2]. » Mais quelle est cette peine ? Dieu nous l'apprend par le prophète Osée : « Je n'aurai plus pitié de la maison d'Israël ; je punirai son oubli par le mien [3]. » Terrible châtiment, qui conduit à l'éternelle réprobation !

Craignons les funestes effets de l'ingratitude, et ayons horreur du péché qu'elle renferme. Pour nous en préserver, prenons l'habitude de penser souvent aux bienfaits que nous avons reçus. Suivant le conseil de l'Apôtre, offrons continuellement à Dieu sur l'autel de notre cœur l'hostie de notre louange : *Offeramus hostiam laudis semper Deo,* (Heb. 13. 15.) afin que notre fidélité à l'action de grâces attire sur nous des bienfaits toujours nouveaux et toujours plus excellents. *Ut de perceptis muneribus gratias exhibentes beneficia potiora sumamus.* (Missal.)

CI. MÉDITATION. — 14e dimanche après la

[1] Sic plane gratiarum decursus cessabit, si recursus non fuerit ; non modo nihil augetur ingrato, sed et quod acceperat vertitur ei in perniciem. *S. Bern. Ibid.*

[2] Quia oblita es meî,.. tu quoque porta scelus tuum. *Ezech.* 23.35,

[3] Non addam ultra misereri domus Israel, sed oblivione obliviscar eorum. *Os.* 1. 6.

Pentecôte. — Le bon chrétien honore la Providence. (T. II, p. 55.)

CII. MÉDITATION. — 15e dimanche après la Pentecôte. — La mort. (T. I, p. 231.)

CIII. MÉDITATION. — 16e dimanche après la Pentecôte. — L'humilité. (T. II, p. 13.)

CIV. MÉDITATION. — 17e dimanche après la Pentecôte. — L'amour de Dieu. (T. II, p. 244.)

CV. MÉDITATION. — 18e dimanche après la Pentecôte. — Tiédeur. (T. I, p. 218.)

CVI. MÉDITATION.

DIX-NEUVIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECÔTE. — BANQUET EUCHARISTIQUE.

I. Combien il surpasse en excellence tous les festins du monde.
II. Avec quel soin je dois m'y préparer.

Ier P. *La communion est un banquet qui surpasse infiniment tous les festins du monde.* — Quel est celui qui le donne ? *C'est le Roi immortel des siècles.* Il unit son Fils à l'Eglise par les liens les plus tendres et les plus indissolubles ; la cène eucharistique est le festin des noces. C'est Dieu qui traite, et il traite en Dieu.

Isaïe avait entrevu la magnificence de ce banquet divin, et il avait dit : « Le Seigneur des armées prépare à toutes les nations, sur cette montagne, un festin où seront servies les viandes les plus exquises, les vins les plus délicieux. » En effet, l'Eglise, composée de tous les peuples, d'un bout du monde à l'autre, appelle ses enfants autour de cette table que leur a dressée son adorable Epoux. Elle se sert de la voix de ses ministres pour les inviter à venir y prendre part ; elle leur ordonne de les instruire, de les presser, de leur faire, s'il le faut, une sainte violence pour qu'ils entrent dans

la salle des noces[1]. Ah ! si les hommes connaissaient l'honneur que Jésus leur fait, et les biens qu'il leur offre quand il leur dit : *Venez; mangez mon pain, buvez le vin que je vous ai préparé,* (Prov. 9.5.) ils se précipiteraient dans la maison de Dieu pour y recevoir le don céleste : O festin sacré, qui donne Jésus-Christ en nourriture, qui renouvelle la mémoire de sa Passion, qui remplit l'âme de grâces et qui nous communique le gage de la gloire future[2].

Chacune de ces paroles, approfondie, nous fait sentir les différences qui se trouvent entre le banquet eucharistique et les festins du monde les plus splendides. Ces derniers sont profanes : y cherche-t-on la gloire de Dieu et le bonheur éternel de l'homme ? Le festin de Jésus est sacré : *O sacrum convivium !* Tout y est saint, propre à glorifier le Seigneur, et à sanctifier les âmes; rien ne contribue autant que la communion à former les élus : l'Eucharistie est leur pain[3]. Les banquets du monde sont d'autant plus vantés et recherchés qu'ils pré-

[1] Ite ad exitus viarum, et quoscumque inveneritis vocate ad nuptias. *Matth.* 22. 9. — Exi cito in plateas et vicos. *Luc.* 14. 21. — Exi in vias et sepes, et compelle intrare. *Luc. ibid.* 23.

[2] O sacrum convivium, in quo Christus sumitur, recolitur memoria passionis ejus, mens impletur gratiâ, et futuræ gloriæ nobis pignus datur.

[3] Frumentum electorum. *Zach.* 9. 17.

sentent une plus grande variété de mets. On veut qu'il y en ait pour tous les goûts; et, comme aucun aliment sur la terre ne réunit toutes les saveurs, aucun ne peut par lui-même causer un entier rassasiement. Au banquet de Jésus, une seule nourriture est servie à tous, et c'est Jésus lui-même : *In quo Christus sumitur*. Ce pain de vie descendu du ciel, bien infini et principe de tout bien, renferme éminemment tout ce que peut désirer le cœur de l'homme. Mieux que la manne, qui en était la figure, il fait goûter aux justes toutes les pures délices, et contente tous les nobles appétits de l'âme. *Qu'y a-t-il pour moi au ciel, et que désiré-je sur la terre, si ce n'est vous, ô mon Sauveur et mon Dieu!*

Dans les festins du monde, les conversations ne roulent point sur la mort, sur les peines et les afflictions; on ne veut y entendre que des discours qui flattent les penchants pour le plaisir. Au banquet eucharistique, tout parle de la mort et de la passion de Jésus-Christ, tout en retrace la mémoire : *Recolitur memoria passionis ejus*. D'une part, ce souvenir est amer, mais de l'autre, ah! qu'il est doux! qu'il est utile surtout par les sentiments qu'il inspire, par les vertus qu'il fait naître, grandir, et qu'il élève jusqu'à la perfection!

On se retire des festins profanes le corps chargé de nourriture, souvent au préjudice de la santé; l'âme presque toujours blessée par quelque offense de Dieu, ou du moins rendue incapable de s'appliquer aux fonctions de l'esprit. Au contraire, quels avantages ne retire-t-on pas de la participation à la table de Jésus? Ce n'est pas une grâce qu'on y reçoit, c'est une plénitude de grâces, et la source même de toutes les grâces : *Mens impletur gratiâ.*

De là une dernière différence qui est la suite des autres : si les festins du monde, par les excès qui s'y commettent et les péchés qu'ils occasionnent, entraînent souvent la perte du corps et celle de l'âme, la pieuse fréquentation du Sacrement de nos autels sauve tout l'homme : elle est le gage de notre prédestination : *Et futuræ gloriæ nobis pignus datur.* « Chaque communion bien faite, » dit un estimable écrivain, « est une lettre de recommandation pour le ciel. » Comme cette viande sacrée sanctifie le corps aussi bien que l'âme, toutes les fois que nous la prenons dignement, elle imprime en nous le sceau de la vie éternelle[1], et dépose dans

[1] Qui manducat meam carnem et bibit meum sanguinem habet vitam æternam.

notre chair une vertu, un germe de résurrection [1]. O mon Dieu, si j'étais éclairé sur l'excellence de ce festin céleste comme l'ont été vos saints, comme eux je n'aurais qu'une seule douleur, celle de m'en voir privé [2] !

IIe P. *Avec quel soin je dois me préparer au banquet eucharistique.* Le Seigneur disait aux Israélites : *Soyez saints, parce que je suis saint moi-même.* Combien plus a-t-il le droit de dire aux chrétiens qu'il admet à sa divine table : Soyez saints parce que je suis la sainteté substantielle, moi qui viens m'unir à vous ? Il suffit d'être revêtu de la robe nuptiale, ou de la grâce sanctifiante, pour éviter le crime et le malheur d'une affreuse profanation ; mais est-ce assez pour participer à tous les avantages et recueillir tous les fruits d'une fervente communion ?

Tout brille de propreté et de décoration dans la demeure destinée au prince ; convient-il que l'âme, où le Seigneur vient habiter, soit négligée, et qu'en y entrant, il y aperçoive mille défauts qui lui déplaisent ? L'attachement volontaire à certains péchés véniels, des imperfections notables dont on refuse de se corriger, malgré les avertissements intérieurs et réité-

[1] Et ego ressuscitabo eum in novissimo die. *Joan.* 6. 55.
[2] Unus sit nobis dolor hâc escâ privari.

res de la conscience, voilà souvent ce qui empêche l'hôte adorable d'accomplir en nous les desseins de son amour. Les caresses ne sont point pour les cœurs froids. Si je conserve en moi un levain de vanité, d'ambition, de ressentiment, ou du moins d'indifférence pour le prochain, c'en est assez pour blesser l'époux de mon âme, pour diminuer ses faveurs, ou en arrêter le cours. Quand donc, ô mon Dieu, vous présenterai-je un cœur dégagé de toute affection terrestre, et rempli de saints désirs? Quand irai-je à vous, n'aimant que vous, comme vous ne venez à moi que par amour pour moi.

CVII. MEDITATION. — 20e dimanche après la Pentecôte. — Puissance de la foi. (T. I, p. 384.)

CVIII. MÉDITATION.

VINGT-UNIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECÔTE. — PARABOLE DU DÉBITEUR INSOLVABLE. — LE PARDON.

I. Il est promis à celui qui l'accorde.
II. Il est refusé à celui qui le refuse.

Ier P. *Je suis assuré de mon pardon si je pardonne.* Vérité consolante, qui ressort évidemment

de la première partie de cette parabole. Qu'est-ce que j'y remarque? Un homme condamné d'abord par son maître à être vendu, lui et tout ce qu'il possède, pour payer sa dette; mais ensuite un maître plein de clémence qui compatit à l'infortune de son serviteur, et lui remet tout ce qu'il doit, sous la condition si juste qu'il exercera lui-même l'indulgence dont il est l'objet. Si la faveur est révoquée, c'est que la condition n'est pas remplie.

Nul ne peut décliner l'obligation de rendre compte à la justice du Seigneur, ni s'acquitter envers elle par ses propres ressources. Un seul péché véniel mérite des peines rigoureuses, et les supplices de l'enfer ne peuvent expier une seule faute mortelle. Si vous entrez en jugement avec votre serviteur, ô mon Dieu, votre droit sera, non de me vendre, mais après m'avoir dépouillé de tous vos biens, dont j'ai fait un criminel abus, de me livrer à de cruels bourreaux, pour qu'ils me fassent payer, par d'affreuses souffrances, une dette dont l'obligation ne s'éteindra jamais.

Malheur à l'homme que la mort traîne à votre tribunal, pour y entendre le foudroyant arrêt, car alors il est irrévocable. Mais heureux celui qui le médite maintenant, puisque vous ne l'en menacez que pour lui donner le moyen d'en éviter la rigueur.

Admirons la puissance de la prière, et la bonté de Dieu.

Le serviteur se jetant aux pieds de son maître lui fait cette humble supplication : « Donnez-moi du temps et je vous rendrai tout ce que je vous dois! » *Donnez-moi du temps!* plainte amère d'un réprouvé, qui se désespère au milieu de ses tourments! Je brûle dans ces flammes, parce que j'ai perdu le temps; je n'en sortirai jamais, parce que jamais je n'aurai le temps que j'ai perdu. Voilà pour le pécheur qui ne fait cette prière qu'après sa mort; mais c'est pendant la vie, c'est aujourd'hui qu'il faut la faire, si nous voulons être exaucés. Aujourd'hui, malgré l'énormité de notre dette, et quelque multipliées que soient nos fautes, si nous nous humilions devant Dieu, si nous lui demandons le temps et la grâce de réparer nos torts, nous pouvons tout espérer de sa clémence. Le maître voyant à ses pieds le serviteur suppliant, en fut touché de compassion et lui accorda plus qu'il ne demandait : il révoqua l'arrêt qui le privait de sa liberté, et lui remit toute sa dette.

Il n'y a que vérité dans cette parabole, puisque celui qui la propose est le Dieu de toute vérité. Sans doute, nous *n'avons point de quoi payer*[1]; nous

[1] Cum non haberet unde redderet. *Matth.* 18. 25.

sommes de notre fond d'une extrême indigence; mais il y a dans les mérites de notre rédempteur un trésor inépuisable, et lui-même nous apprend le secret merveilleux de nous en approprier les richesses. Avons-nous reçu quelque injure? Nos frères nous ont-ils offensés? Sommes-nous créanciers à leur égard? « Remettons, et il nous sera remis[1]. » Quelque infinie que soit la disproportion, entre ce que nous devons à Dieu, et ce que nous doit notre prochain, le Maître adorable veut bien se tenir satisfait, dès que nous avons remis ce qui nous était dû : Jésus-Christ a payé à notre place. Pouvions-nous espérer une condition moins onéreuse, un pardon plus facile? Notre salut est dans nos mains. Voulons-nous l'amitié de Dieu? préférons-nous sa colère? Choisissons.

IIe P. *Le pardon est refusé à qui refuse de pardonner*. Quel contraste va nous présenter ici la parabole entre le cœur de Dieu, tendre et condescendant par nature et le cœur de l'homme endurci par le péché! Autant le bon maître s'est montré clément envers son indigne serviteur, autant celui-ci se montre inhumain envers son compagnon. Il le prend à la gorge, et peu s'en faut qu'il ne l'étrangle, pour le forcer à lui rendre ce qu'il lui doit. Qu'était-ce que

[1] Dimittite et dimittemini. *Luc.* 6. 37.

ces cent deniers qu'il exigeait si brutalement, en comparaison des dix mille dont il venait d'être déchargé? En vain son débiteur tombe à ses pieds, et lui demande grâce, employant les propres termes qui lui avaient si bien réussi à lui-même auprès de son créancier; il le fait conduire en prison, et ordonne qu'on l'y retienne jusqu'à l'entier paiement de sa dette. Ce procédé fait horreur, mais aussi quel en est le châtiment, et à quelle justice sévère doit s'attendre celui qui refuse à son frère un pardon qu'il ose demander à son Dieu?

Alors le maître le fit appeler et lui dit : « Méchant serviteur, je vous ai remis toute votre dette, parce que vous m'en avez prié; ne deviez-vous pas vous-même avoir pitié de votre compagnon, comme j'ai eu pitié de vous? » Que répondre à un reproche si juste, à un parallèle si accablant? Moi, votre maître et votre Dieu, je vous ai remis, à vous ma créature et mon esclave, des offenses sans nombre, dont vous ne pouvez pas plus comprendre la gravité que vous ne comprenez mon infinie grandeur, et vous refusez de remettre à un homme comme vous une offense légère? Comparez la distance de lui à vous, avec celle de vous à Moi! J'ai consenti à écouter votre prière et vous avez rejeté la sienne! J'ai excusé votre faiblesse, votre inconstance, vos inattentions, et

vous, dans votre égal, vous n'avez rien voulu excuser!.. « Aussitôt le maître en colère le livra aux ministres de ses vengeances et l'envoya au supplice... »

Comprends bien, ô mon âme, que cette colère est celle du Tout-Puissant, que ces ministres sont les démons, que ce supplice est l'enfer éternel! « C'est ainsi, » conclut le Sauveur, « que mon Père céleste vous traitera, si chacun de vous ne pardonne à son frère et ne pardonne du fond du cœur. » Rien n'est plus souvent, ni plus clairement répété dans l'Evangile : on se servira envers nous de la mesure dont nous nous serons servis pour les autres. *Jugement sans miséricorde, à qui n'a point fait miséricorde*[1]. Grâce pour grâce; je suis trop heureux de l'obtenir de mon juge en l'accordant à mon frère. *Dimitte nobis debita nostra, sicut et nos dimittimus debitoribus nostris.*

[1] Jac. 2. 13.

CIX. MÉDITATION.

VINGT-DEUXIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECÔTE. — *Rendez à César ce qui est à César.* — DEVOIRS DU CHRÉTIEN ENVERS LES PUISSANCES TEMPORELLES.

En faisant demander au Sauveur s'il était permis de payer le tribut à César, les Pharisiens croyaient lui avoir tendu un piége inévitable ; ils se disaient : « S'il répond affirmativement, il perd l'estime de ses compatriotes, qui regardent la domination des Romains comme usurpée ; s'il nie l'obligation de payer ce tribut, il se déclare l'ennemi des Romains : quelque parti qu'il prenne, il se rendra odieux ou au peuple juif, ou à la puissance souveraine. » Que fait Jésus-Christ? Pour ne blesser personne, refuse-t-il de s'expliquer? Non, et quelque abus que l'on puisse faire de sa parole, il prononce cet oracle qui ne sera jamais oublié que pour le malheur des nations : *Rendez à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu.* Nous devons deux choses à ceux qui sont nos maîtres dans l'ordre temporel :

I. Respect à leur dignité.
II. Soumission à leur autorité.

Ier P. *Respect à la dignité de ceux qui nous gouvernent.* La religion élève l'homme, même dans les

témoignages de respect qu'elle l'oblige de donner aux puissances temporelles, parce qu'elle lui apprend à ne les donner qu'à Dieu, à Dieu que nous honorons dans les dépositaires de son pouvoir.

C'est par moi que règnent les rois, dit la Sagesse éternelle. Non-seulement les droits de la souveraine puissance vienent de Dieu, sont établis par sa loi; mais le choix de ceux qui sont revêtus de ses droits est l'effet de sa Providence : soit qu'ils arrivent au trône par leur naissance, puisqu'il est le maître de la nature; soit qu'ils y soient appelés par l'élection, puisqu'il préside à tous les conseils. La majesté royale est un rejaillissement de la divine Majesté : *Craignez Dieu et honorez le roi*[1]. Le second de ces devoirs est la conséquence du premier. Saint Paul, après avoir souvent répété que les princes sont les ministres de Dieu : « Rendez donc honneur, » ajoute-t-il, « à qui vous devez honneur. »

Bossuet applique aux rois les paroles du prophète : *Vous êtes des dieux, et vous êtes tous les enfants du Très-Haut,* puis il s'écrie : « Mais, ô dieux de chair et de sang, ô dieux de terre et de poussière, vous mourrez comme des hommes; n'importe, vous êtes des dieux quoique vous mourriez; car votre dignité ne meurt pas; cet esprit de

[1] Deum timete... Regem honorificate. *I. Pet.* 2. 17.

royauté passe tout entier à vos successeurs, et imprime partout le même respect, la même vénération. » Saint Grégoire de Nazianze, prêchant en présence des empereurs, les invite à réfléchir sur eux-mêmes, pour contempler, dans leur propre grandeur, l'éclat de la majesté divine. « O monarques, » leur dit-il, « connaissez les mystères de Dieu en vous : les choses hautes sont à lui seul; il partage avec vous les inférieures. Soyez donc les sujets de Dieu comme vous en êtes les images. »

Le même enseignement se trouve dans tous les livres de l'ancien Testament, où il est recommandé de porter le respect pour les puissances temporelles jusque dans les pensées[1]; où sont rapportés avec éloge, proposés à notre imitation, les beaux traits de ce respect. Quoi de plus admirable que celui de David pour Saül, même après que Dieu l'eut choisi pour régner à sa place, et dans le temps où ce prince le persécutait avec une injustice et une ingratitude plus révoltantes ?

IIe P. *Soumission à l'autorité de ceux qui nous gouvernent*. Elle est due au même titre que le respect à leur dignité. Le monarque temporel n'est que le délégué du monarque éternel. On est frappé de l'insistance avec laquelle Jésus-Christ et ses apôtres

[1] In cogitatione tua regi ne detrahas. *Eccli.* 10. 20.

inculquent cette vérité, autant que du langage plein de clarté et d'énergie dont ils se servent en l'enseignant, surtout quand on se rappelle en quelles mains était alors la puissance civile. Le Sauveur allait mourir ; que dit-il au préteur romain qui usait si mal envers lui de son autorité ? *Vous n'auriez aucun pouvoir sur moi, s'il ne vous avait été donné d'en haut.* (Jean. 19. 11.) Rien de plus précis : c'est le Dieu qui règne au ciel, qui avait donné à Pilate le pouvoir qu'il exerçait sur Jésus-Christ. Oui, car toute puissance vient de Dieu, et toutes celles qui existent ont été établies par Dieu ; il n'en est point qui ait une autre source. *Non est potestas nisi a Deo ; quæ autem sunt, a Deo ordinatæ sunt.* (Rom. 13. 1.) Les pouvoirs que nous trouvons établis, *quæ sunt*, voilà ceux à qui nous ne pouvons refuser notre obéissance, sans la refuser à Dieu même. Que toute personne soit donc soumise aux puissances supérieures, non-seulement par crainte, mais par motif de conscience. Saint Pierre défend de distinguer entre les différents dépositaires du pouvoir. Tous le tiennent de Dieu ; nous devons donc obéir à tous [1].

Idée sublime que la foi nous donne des souverains ! Elle nous les montre investis d'un pouvoir que

[1] Subjecti estote omni humanæ creaturæ propter Deum : sive regi, quasi præcellenti ; sive ducibus tanquam ab eo missis. *I. Pet*, 2. 13.

Dieu leur a donné ; elle place leur trône dans le lieu le plus sûr, dans la conscience humaine, où Dieu lui-même a le sien. Elle n'admet aucun prétexte de révolte, non pas même l'idolâtrie ou l'apostasie. Elle ne reconnaît en eux aucun tort qui puisse leur ôter le droit à l'obéissance, si ce n'est qu'ils viennent à commander ce que Dieu défend, ou à défendre ce qu'il commande ; car *il est juste d'obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes.*

Il est vrai que si la religion rend l'autorité des princes inviolable, en consacrant leurs droits, elle leur impose aussi de grands devoirs. Si elle nous les donne pour maîtres, elle leur donne à eux un maître redoutable. S'ils font trembler les autres, elle les fait trembler à leur tour par l'attente d'un jugement d'autant plus sévère, de tourments d'autant plus affreux, qu'ils auront été plus élevés au-dessus des autres hommes, en honneur et en puissance [1].

Ne perdons jamais de vue le grand modèle. Le Sauveur s'est abaissé jusqu'à naître dans une étable, pour se soumettre au capricieux édit d'un empereur idolâtre. Il a consenti à mourir sur la croix,

[1] Judicium durissimum his qui præsunt fiet. — Potentes potenter tormenta patientur. *Sap.* 6. 6 *et* 7.

sans contredire l'inique arrêt qui le condamnait au supplice.

Prions, comme saint Paul nous y exhorte, pour ceux qui sont les mandataires de Dieu dans le gouvernement des peuples, et qui exercent tant d'influence sur leurs destinées, non-seulement temporelles, mais éternelles ; rien n'est plus agréable à Jésus-Christ notre Sauveur [1].

CX. MÉDITATION.

VINGT-TROISIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE. — MORT ET RÉSURRECTION DE LA FILLE DE JAÏRE. — MORT ET RÉSURRECTION DES AMES.

I. L'âme meurt par le péché qui la sépare de Dieu.
II. L'âme est ressuscitée par la grâce de la justification qui la réconcilie avec Dieu.

I[er] P. *Mort de l'âme par le péché.* L'âme a une vie naturelle, qu'elle ne peut jamais perdre ; il n'en est pas de même de sa vie surnaturelle et divine, qu'elle perd, hélas ! trop souvent : Elle est tellement immortelle, dit saint Grégoire, qu'elle peut mourir,

[1] Obsecro igitur primum omnium fieri obsecrationes, orationes, postulationes.., pro regibus et omnibus qui in sublimitate sunt, ut quietam et tranquillam vitam agamus,.. hoc enim bonum est et acceptum coram Salvatore nostro Deo. *I. Tim.* 2. 1.

et tellement mortelle qu'elle ne peut mourir [1]. Triste génération du péché, il enfante la mort ! *Peccatum cum consummatum fuerit, generat mortem.* (Jac. 1. 15.) « Dieu est la vie de l'âme, comme l'âme est la vie du corps. Vous croyez que cet homme est vivant, parce qu'il marche, voit, parle ? Vous vous trompez ; ce qui vit en lui est la moindre partie de lui-même ; c'est son corps. La maison est encore debout, mais elle n'est habitée que par un mort... Que faites-vous de vos larmes, lorsque pleurant un corps d'où l'âme s'est retirée, vous êtes sans compassion pour une âme séparée de Dieu par le péché [2] ? »

Il y a de tristes analogies entre un cadavre et une âme en péché mortel. — Le plus beau visage prend des traits repoussants aussitôt que la mort l'a flétri ; le péché imprime à l'âme une horrible difformité. — L'homme qui a vécu dans l'opulence, n'a plus rien au moment où il expire ; l'âme, la plus riche devant Dieu par ses mérites, a tout perdu au moment où elle a encouru sa disgrâce en l'offensant. — On ne peut plus acquérir, quand on est mort ; on ne fait

[1] Ita immortalis est ut mori possit, ità mortalis est ut mori non possit.

[2] Viventem putas ? Vivit corpus ejus, sed mortua est anima ejus ; vivit habitaculum, mortuus est habitator... Non sunt in te, christiane, viscera pietatis, si luges corpus a quo recessit anima, et non luges animam a qua recessit Deus. *S. Aug. de verb. Apost. serm.* 28.

rien de valable pour le ciel, quand on est en péché mortel. — Dans ce cadavre il y a un cœur, mais il ne bat plus ; des yeux, mais ils ne voient plus ; des oreilles, mais elles n'entendent plus : n'est-ce pas l'image du pécheur, tombé dans l'aveuglement et l'endurcissement ? Dieu remue le ciel et la terre pour le toucher, et il est insensible à tout!. Heureux encore, s'il n'exhale pas une odeur de corruption, et si la contagion de ses scandales ne répand point la mort autour de lui. — Enfin ce corps, que l'âme vient de quitter, sera bientôt jeté dans un tombeau, pour y devenir la proie des vers ; cette âme morte par le péché sera ensevelie dans l'enfer [1], pour y être dévorée par le ver éternel du remords [2], si elle ne revient à la vie, en revenant à Dieu.

Et voilà dans quelle situation se trouvent une multitude innombrable de personnes, dont on ne songe pas à déplorer le malheur ! Que cette pensée est désolante ! Quand le Seigneur frappa de mort, dans une seule nuit, tous les premiers-nés de l'Égypte, un cri de douleur s'éleva d'une extrémité à l'autre du royaume [3]. L'écrivain sacré en donne la raison ; c'est qu'il n'y avait pas une seule famille,

[1] Sepultus est in inferno. *Luc.* 16.22.
[2] Vermis eorum non moritur. *Marc.* 9. 43, 45, 47.
[3] Ortus est clamor magnus in Ægypto.

qui n'eût un mort à pleurer [1]. Dieu voit-il, dans nos villes et nos campagnes, bien des maisons où il n'y ait aucun mort? n'en voit-il point où il n'y a que des morts? Cependant où sont les gémissements? où est l'affliction profonde? Personne n'y pense. Vous au moins, pieux fidèle, prenez pour ces âmes infortunées les sentiments de Jérémie à l'égard de son peuple : *Qui donnera de l'eau à ma tête, et à mes yeux une fontaine de larmes, pour pleurer jour et nuit* sur ces malheureuses victimes du péché? Mais en pleurant leur mort, efforcez-vous, autant qu'il vous est possible, de les rappeler à la vie.

IIe P. *Résurrection de l'âme par la grâce de la justification.* L'Évangile ne parle que de trois résurrections visibles opérées par Jésus-Christ; mais celles qu'il a opérées invisiblement, se comptent par milliers, dit saint Augustin [2]; et qu'elles sont bien plus intéressantes pour son tendre et divin cœur! Tout ce que la mort du péché avait enlevé à une âme, beauté, mérites, dignité, droits acquis,.. lui est rendu avec la grâce sanctifiante, quand elle a le bonheur de la recouvrer; c'est un roi captif remonté sur son trône.

[1] Nec enim erat domus in qua non jaceret mortuus.

[2] Tres mortuos invenimus a Domino ressuscitatos visibiliter, millia invisibiliter. *De verb. Dom. serm.* 44.

Si la résurrection de la fille de Jaïre, du fils de la veuve de Naïm, et de Lazare, fut l'occasion d'une grande joie pour leurs familles, comme nous n'en pouvons douter, nous savons quelle joie procure au ciel la conversion d'un seul pécheur [1] ; nous mériterons d'en être l'instrument, si nous imitons ce chef de la synagogue, dont l'Eglise nous rappelle aujourd'hui la douleur et la consolation.

Il voit sa fille à toute extrémité, il recourt avec ardeur au maître de la vie. S'approchant du Sauveur, il l'adore, et sans craindre de l'importuner, — son affliction est son excuse, — il lui dit : « Seigneur, ma fille est morte ; mais venez, mettez votre main sur elle, et elle vivra. » D'après saint Marc, il le pria beaucoup [2]. Dans les œuvres de Dieu, ne nous appuyons que sur Dieu ; mais que notre confiance n'ait pas plus de bornes que sa puissance et sa bonté. Approchons-nous de Jésus, et disons-lui : « Seigneur, ils sont morts ceux que la grâce avait fait vos enfants et mes frères ; le péché les a séparés de vous, ô principe de la véritable vie ; mais venez, répandez sur eux le souffle de votre esprit, et ils sortiront de leurs tombeaux [3]. »

[1] Luc. 15. 7, 10.
[2] Et deprecabatur eum multum.
[3] Insuffla super interfectos istos, et reviviscant. *Ezech.* 37. 9.

Admirez avec quelle condescendance le Fils de Dieu exauce la prière de Jaïre : *Et Jésus sortant aussitôt se mit à le suivre.* Chemin faisant, il fortifie sa foi, en guérissant l'hémorroïsse, qui n'a fait que toucher son vêtement. Il entre dans la maison, et quoique les étrangers qu'il y trouve lui manquent de respect, quoiqu'ils *se moquent de lui*[1], il n'en fait pas moins le miracle qui lui est demandé. Ah ! si par égard pour les larmes d'un père, Jésus ressuscite un corps qui devra mourir de nouveau, combien plus désire-t-il ressusciter des âmes qui vivront éternellement ! Adressons-nous donc à lui avec cette foi qu'il a promis d'exaucer, quelle que soit la grâce qu'elle demande. Prions avec instance pour tous les morts spirituels dont l'Eglise leur mère sollicite la résurrection, surtout pour ceux dont nous avons quelques raisons particulières de désirer plus vivement le salut.

CXI. MÉDITATION. — 24e dimanche après la Pentecôte. — Jugement universel. (T. 1, p. 287.)

[1] Et deridebant eum. *Luc.* 8. 53.

CXII. MÉDITATION.

DÉDICACE DES ÉGLISES.

Après un songe mystérieux dans lequel Dieu s'était manifesté à son serviteur, le patriarche Jacob s'écria : *Que ce lieu est terrible! ce n'est pas moins que la maison de Dieu et la porte du ciel.* Ces deux glorieuses dénominations, qui conviennent si bien à nos églises, nous apprennent ce que nous devons à leur sainteté, et aux grâces qui nous y sont offertes.

I. Respectons le lieu saint : c'est la maison de Dieu, *domus Dei.*
II. Entrons-y avec confiance et avec joie : c'est la porte du ciel, *porta cœli.*

Ier P. *Nos églises sont la maison de Dieu, respectons-les.* Lorsque Salomon dédia solennellement au Seigneur le temple qu'il lui avait bâti, à la vue de cette pompe extraordinaire, et en présence de la divine Majesté qui se rendait sensible, une frayeur religieuse s'empara de toute la multitude, qui était présente; elle se précipita la face contre terre, et ce cri d'admiration s'échappa de tous les cœurs, comme de celui du monarque : *Grand Dieu, est-il donc croyable que vous habitiez sur la terre avec les hommes?* La même impression se reproduirait chaque jour dans nos églises, si nous sa-

vions pénétrer le sens de cette parole : *C'est la maison de Dieu.* Oui, sa maison, puisqu'elle lui a été consacrée, puisqu'il l'a choisie lui-même pour sa demeure, et qu'il y signale sa présence. Oh ! de quel saint éclat brille aux yeux de la foi le temple catholique !

La religion seule en a posé les fondements; elle en a rassemblé les matériaux, élevé les murs, distribué les ornements... Elle a fourni toutes les dépenses qui l'ont rendu moins indigne de sa noble destination. L'édifice était achevé, il était orné ; cependant il n'était pas encore la maison de Dieu; il fallut que l'Eglise, par ses prières, ses lustrations et ses onctions, vînt le séparer des édifices profanes, et lui imprimer un caractère sacré. Après diverses cérémonies, le sacrifice de l'Agneau y fut offert pour la première fois, et Jésus-Christ prit possession de son nouveau sanctuaire. Alors seulement on put dire en toute vérité : *Voici le tabernacle de Dieu avec les hommes ; il y demeurera au milieu d'eux*[1]; car c'est dans nos églises que le Sauveur accomplit littéralement cette promesse : *Je serai avec vous jusqu'à la consommation des siècles.*

[1] Ecce tabernaculum Dei cum hominibus, et habitabit cum eis, *Apoc.* 21. 3.

De même qu'un souverain, quoiqu'il soit maître dans toute l'étendue de ses Etats, a des palais où il reçoit les hommages de ses peuples, donne ses audiences, et où il exerce plus immédiatement son autorité, ainsi Dieu, bien que présent dans toutes les parties du monde par son essence, sa providence et sa puissance, a voulu avoir des temples où il résiderait, pour y recevoir le culte public qui lui est dû, et y accomplir les plus magnifiques desseins de sa miséricorde. A chacun de ces temples, s'applique dans un sens plus élevé qu'à celui de Salomon, cette parole du Seigneur : « J'ai choisi et sanctifié ce lieu pour y être honoré. — Mes yeux seront ouverts sur ceux qui y viendront, mon oreille sera attentive à leurs prières ; mon cœur se laissera toucher par leurs supplications [1]. » Nos églises sont donc doublement la maison de Dieu : il y demeure par une présence particulière de son immensité, et par sa présence réelle au Sacrement de nos autels. Concluons de là qu'aucun lieu dans tout l'univers ne mérite autant de vénération.

Les pieux pélerins de la Palestine n'ont pas plus tôt aperçu de loin la montagne où fut dressée la croix du Sauveur, et où est encore son tombeau,

[1] Elegi et sanctificavi locum istum, ut sit nomen meum ibi. — Oculi mei erunt aperti, et aures erectæ, et cor meum ibi. *II. Paral.* 7.

qu'ils se découvrent, ôtent leur chaussure et se prosternent; au seul aspect d'une église, nous devrions éprouver un saisissement encore plus religieux : n'est-elle pas plus sacrée que le Calvaire et le saint Sépulcre? « J'entrerai dans votre maison, Seigneur, » disait le Roi-Prophète ; mais pourquoi? « Pour vous y adorer et y glorifier votre nom [1]. »

Est-ce toujours là ce que j'ai fait dans le saint lieu? Si je n'y ai point manqué au respect extérieur que je devais à la première de toutes les majestés, quelle a été souvent la dissipation de mon esprit? Mes lèvres vous parlaient, ô mon Dieu, elles vous honoraient à leur manière ; mais mon cœur, hélas ! où était-il [2]? Puisse désormais votre présence me captiver tout entier! Puisse mon âme ne s'occuper que de vous seul dans votre sainte maison! Quand j'y entrerai, je dirai avec saint Bernard : « Restez dehors, pensées de la terre; ce n'est ici ni votre temps, ni votre place. » « Le temple, » dit saint Nil, » est un lieu tout céleste; quand nous y sommes, ne nous permettons pas une parole ou une action qui ressente la terre [3]. »

[1] Introibo in domum tuam, adorabo ad templum sanctum tuum in timore tuo. *Ps.* 5. 8. — Adorabo ad templum sanctum tuum et confitebor nomini tuo. *Ps.* 137. 2.

[2] Populus hic labiis me honorat ; cor autem eorum longe est a me. *Matth.* 15. 8.

[3] Ecclesiæ cœlum adi ; nihil in ea loquere aut age quod terram sapiat.

IIe P. *Nos églises sont la porte du ciel; fréquentons-les avec confiance et avec joie.* On arrive au ciel par la grâce, et toutes les sources de la grâce nous sont ouvertes dans le temple du Seigneur, maison, non-seulement de sainteté, mais de sanctification. C'est là, en effet, sur ces fonts sacrés, que nous fûmes revêtus de cette première innocence qui nous fit enfants de Dieu, frères et cohéritiers de Jésus-Christ; c'est à ces tribunaux de la réconciliation que nos péchés nous sont remis, et que nous recouvrons nos droits au royaume céleste. Dans ce tabernacle demeure le sanctificateur de nos âmes, toujours disposé à nous combler de ses bienfaits; à cette table nous est servi le pain des anges, principe et gage de l'immortalité bienheureuse. Voilà l'autel, nouveau Calvaire, où la grande victime, immolée une fois pour la rédemption de tous, renouvelle journellement son sacrifice, pour appliquer à chacun les mérites infinis de sa mort. Cette chaire évangélique nous fait entendre la voix de Dieu; car écouter son ministre, c'est l'écouter lui-même.

L'église est donc pour moi le vestibule du ciel. Si je me sens poursuivi par les ennemis de mon salut, c'est là que je dois me réfugier; je trouverai dans cet arsenal toutes les armes dont j'ai besoin pour

me défendre. Si ma conscience est troublée par le souvenir de mes fautes, c'est dans son temple que Dieu a établi des juges, non pour me condamner, mais pour m'absoudre. Si je désire connaître et accomplir la volonté du Ciel, si je veux sortir d'une tiédeur funeste, c'est dans l'église qu'on m'adressera cette parole qui échauffe, en même temps qu'elle éclaire. Si je veux me nourrir, la salle du festin est le temple; si j'ai des faveurs à obtenir, la maison de Dieu est la maison de la prière [1] !.. Comment entrer avec indifférence dans un lieu si intéressant pour nous, et où se produisent à chaque pas des témoignages si touchants de la charité de Dieu à notre égard ? Les cœurs fidèles peuvent-ils ne pas se réjouir quand on leur dit : « Nous irons dans la maison du Seigneur [2]? » Là il est plus près de nous, et se montre ami plus généreux; ne sentons-nous pas aussi que notre cœur y est plus disposé aux attendrissements de la componction, aux épanchements de la confiance?

Dieu des vertus, qui n'aimerait vos tabernacles [3]? Une heure qu'on y passe vaut mieux que des jours

[1] Matth. 21. 13.

[2] Lætatus sum in his quæ dicta sunt mihi : In domum Domini ibimus. *Ps.* 121. 1.

[3] Quam dilecta tabernacula tua, Domine virtutum !

et des années dans la demeure des mondains. Je l'ai compris, le plus sûr moyen d'entrer dans la céleste Jérusalem, c'est de fréquenter religieusement cette Jérusalem terrestre, où l'on respire déjà comme un parfum de la béatitude éternelle. Pour ne manquer jamais ni de respect envers le saint lieu, ni d'empressement à m'y rendre, il suffira de me dire à moi-même : « C'est la maison de Dieu, et la porte du ciel. »

---

§ II. PROPRE DES SAINTS.

CXIII. MÉDITATION.

16 JUIN. — SAINT JEAN-FRANÇOIS RÉGIS.

Dans la vie de cet homme de Dieu, comme dans celle de saint François-Xavier, qu'il avait pris pour modèle, tout respire la plus ardente charité, le zèle le plus dévorant pour le salut des âmes. Il déploya parmi nous, pour le renouvellement religieux de l'une de nos provinces, le même dévouement que l'apôtre des Indes pour la conversion de tant de nations diverses. L'apostolat de l'un et de l'autre ne dura que dix ans; mais dans ce peu d'années, quelle immense carrière fut parcourue! Destiné à supporter d'incroyables travaux pour le salut du prochain, il fallait à saint François Régis, et il reçut du Ciel une admirable *charité* et une *patience* invincible. Ces deux mots expriment les deux traits saillants de son portrait.

I. Ardeur de sa charité.
II. Patience de son zèle.

Ier P. *Charité ardente de saint François Régis.* Tout homme a sa passion; Régis ne parut jamais en

avoir d'autre que d'aimer Dieu et de le faire aimer. Les étincelles de ce feu sacré commencèrent à se produire dès son enfance. N'étant encore que jeune écolier, il s'attachait déjà à former les mœurs de ses condisciples, et ces premiers essais furent si heureux, qu'il en gagna plusieurs à Jésus-Christ. Devenu professeur, il éveillait fréquemment dans l'esprit et le cœur de ses élèves la pensée et le sentiment des choses éternelles; mais surtout il ne laissait échapper aucune occasion de leur inspirer l'horreur du péché. Un jour que l'un d'eux était tombé dans une faute plus grave, il leur parla des jugements de Dieu avec tant de force, qu'ils en furent saisis de frayeur; quelques-uns ont avoué depuis qu'ils l'étaient encore, toutes les fois qu'ils se rappelaient ce qu'il leur avait dit dans cette circonstance. Ce fut là comme le prélude de sa vie apostolique; elle commença avec le cours de ses missions.

Aussitôt que ce champ fut ouvert à son zèle, il n'eut plus qu'une seule pensée : glorifier Dieu par la sanctification des âmes. C'est à cela que furent employés tous ses moments, dans les villes et dans les campagnes, dans les églises et sur les places publiques, dans les prisons, dans les hôpitaux et dans les maisons particulières. Ses discours étaient

prononcés avec une telle véhémence, que souvent la voix lui manquait. Souvent aussi son visage s'enflammait, et il était si ému de ce qu'il disait, il l'exposait avec tant d'onction, que le prédicateur et ceux qui l'écoutaient fondaient en larmes.

Insensible à tout le reste, il ne voyait que Dieu et les âmes. Une fois, ayant mis tout en œuvre pour arrêter la passion d'un pécheur, et voyant ses efforts inutiles : « Je vous en conjure, » lui dit-il en pleurant, « enfoncez-moi votre épée dans le sein plutôt que d'outrager ainsi votre Créateur ; » et il avoua à l'un de ses amis que la vie lui serait insupportable, si elle ne lui offrait le moyen de travailler au salut des âmes, et d'étendre le royaume de Jésus-Christ.

Sa charité alla toujours croissant jusqu'à son dernier soupir. Le voilà tombé malade dans sa quarante-quatrième année, et il sait à n'en pouvoir douter que déjà il touche à sa fin; mais il a indiqué une mission à la Louvesc, une multitude nombreuse s'y rend de toutes parts pour entendre la parole de Dieu... Régis court où son ministère l'appelle, et où la mort l'attend. Il arrive épuisé de force; sans prendre le moindre repos, il commence ses fatigants exercices. La maladie fait des progrès, il redouble ses travaux. Enfin la nature succombe. On l'em-

porte malgré lui dans une cabane ; et là, sur un pauvre lit, il achève d'entendre des confessions commencées, il en écoute de nouvelles, et meurt dans l'exercice de son zèle. Faut-il s'étonner si, au moment de remettre son âme entre les mains de Dieu, se tournant vers celui qui l'assistait, il lui dit : « Ah ! mon cher frère, que je meurs satisfait et content ? »

Est-ce avec ce calme, avec cette joie, que je pourrai saluer la mort après une vie régulière, il est vrai, aux yeux des hommes, mais sans utilité réelle devant Dieu ? Je ne scandalise personne, mais fais-je le bien que je pourrais et que je devrais faire ?

IIe P. *Patience invincible de saint François Régis*. Saint Paul nous apprend que la patience est le premier fruit de la charité [1] ; et saint Jacques, qu'elle est la perfection de toutes les vertus [2]. Il est certain qu'elle est la source de nos mérites, et que la charité elle-même tire tout son prix, non des paroles qui la manifestent, mais des œuvres qui la prouvent, par les sacrifices plus ou moins pénibles qu'elles supposent [3]. Tout chrétien, membre de Jé-

[1] Charitas patiens est. *I. Cor*. 13. 4.
[2] Patientia opus perfectum habet. *Jac*. 1. 4.
[3] Non diligamus verbo neque lingua, sed opere et veritate. *I. Joan* 3. 18.

sus-Christ, doit être avec lui un homme de douleur, et comme lui, un homme de patience. Tel fut l'apôtre du Vivarais et du Velay.

Il avait instamment demandé la mission du Canada, dans l'espérance d'y verser son sang pour Jésus-Christ. Il ne fut pas exaucé ; mais on peut dire que son ministère dans le Languedoc fut un martyre continuel. On le voit, pendant les plus rigoureux hivers, dans des contrées affreuses, franchir des montagnes escarpées, passer des torrents impétueux, marcher sur le bord des précipices en se traînant sur les pieds et sur les mains. Quelquefois, s'arrêtant au milieu des forêts, pour contenter l'avidité d'une multitude qui voulait l'entendre parler du salut, il montait sur un rocher, ou sur un monceau de neige durcie par le froid, et là, distribuait au peuple le pain de la divine parole. Il ne quittait l'exercice de la prédication que pour celui de la confession, qu'il prolongeait souvent bien avant dans la nuit.

Mais sa patience fut encore plus admirable dans les outrages et les mauvais traitements qu'il essuya, sans qu'il s'élevât le moindre mouvement d'indignation dans son cœur, le nuage le plus léger sur son visage. Un jour qu'on le plaignait d'un soufflet qu'il avait reçu au milieu d'une place pu-

blique : « Est-ce donc si grand'chose, » dit-il, « que de supporter un soufflet pour l'amour de Jésus-Christ ? Il me semble qu'on ne peut être disciple de ce bon Maître sans se féliciter lorsqu'on endure pour lui ces affronts. » On chercha à le déshonorer par les accusations les plus odieuses ; jamais il ne consentit à se justifier, malgré tous les moyens qu'il en avait ; et comme ses amis voulaient le défendre, il les conjura de se taire, pour ne pas lui ôter une si belle occasion de participer aux ignominies du Sauveur. Plusieurs fois il fut attaqué par des libertins, qui, non contents de le bafouer, l'accablèrent de coups, le foulèrent aux pieds et le laissèrent pour mort... il priait pour eux. Dans l'une de ces circonstances, il s'écria : « Qu'il m'est doux de souffrir un peu pour des âmes dont le salut a coûté au Fils de Dieu tant de souffrances ! »

O Jésus, c'est dans le souvenir de vos douleurs et dans son amour pour vous, que prenait cette force et ce courage le saint prêtre dont je voudrais imiter les vertus ; attirez, attachez mon cœur à la méditation du mystère de votre croix ; je vous aimerai, et je trouverai des délices à vous en donner, à m'en donner à moi-même le témoignage le plus certain, en souffrant et en m'immolant pour vous.

CXIV. MÉDITATION.

21 JUIN. — SAINT LOUIS DE GONZAGUE.

Il eut pour père Ferdinand de Gonzague, prince du saint empire, marquis de Chatillon en Lombardie ; mais il ne fit, pour ainsi dire, que se montrer à la terre : au commencement de sa vingt-quatrième année, il expirait victime de son dévouement au service des pestiférés. Trente ans seulement après sa mort, Benoît XIII le canonisait et le donnait pour patron à la jeunesse. Sa mère qui vivait encore put l'invoquer sur les autels. Dès l'âge de neuf ans, dans un sanctuaire de Marie, qu'il aima toujours comme sa mère, il faisait le vœu de virginité perpétuelle, et par une faveur toute spéciale il la conserva intacte, sans avoir jamais eu à lutter contre la séduction de la chair et du sang. Il est vrai qu'il exerça sur ses sens un tel empire, qu'ayant été pendant plusieurs années au nombre des enfants d'honneur du prince d'Espagne, il ne regarda jamais en face l'impératrice Marie d'Autriche, quoiqu'il allât tous les jours la saluer. A une vigilance si parfaite, il ajouta les plus rigoureuses mortifications : jeûne au pain et à l'eau trois jours la semaine, ou plutôt jeûne continuel, puisqu'il ne prenait ordi-

nairement à ses repas qu'une once environ de nourriture, flagellations sanglantes souvent trois fois par jour, des molettes d'éperon pour cilice;.. le détail de ses pieuses cruautés envers lui-même ferait frissonner notre délicatesse. Humilions nous en considérant :

I. Son innocence.
II. Sa pénitence.

C'est une erreur de penser que ces deux vertus s'excluent mutuellement, et que la seconde est déplacée là où se trouve la première; l'Eglise les admire au même degré dans saint Louis de Gonzague, et elle en forme le caractère distinctif de sa sainteté, comme elle le fait entendre dans l'oraison de sa fête[1]. Loin d'avoir entre elles la moindre opposition, ces deux vertus s'entr'aident réciproquement et se complètent l'une par l'autre. Plus l'âme est pure, plus clairement elle voit Dieu et s'attache à lui; mais d'une autre part, plus on connaît et aime Dieu, plus on éprouve le besoin de s'immoler à sa gloire, en détruisant ou en affaiblis-

[1] « O Dieu, qui distribuez à votre gré les dons célestes, et qui avez réuni dans le jeune Louis, cet ange de la terre, une admirable innocence de vie et une égale pénitence, accordez à ses mérites et à son intercession, que, n'ayant pas imité son innocence, nous imitions au moins sa pénitence. »

sant en soi le principe de tout ce qui peut lui déplaire.

Ier P. *Innocence de Louis de Gonzague.* Quelle en fut la perfection? Quelle en a été la récompense?

1° L'Eglise a qualifié cet aimable saint d'*angélique jeune homme.* En est-il un autre, en effet, qui par la pureté de son corps et de son âme se soit plus approché de la nature des anges? Aussitôt que sa raison le rendit capable de discernement, grâce aux soins d'une pieuse mère, il se fit l'application de ces oracles de l'Ecriture : « *Mon fils, fuyez le péché, comme vous fuiriez à la rencontre d'un serpent. — Gardez votre cœur avec une extrême vigilance; car il est la source de la vie. — Abstenez-vous de tout ce qui a l'apparence du mal.* » L'horreur de toute offense de Dieu, l'éloignement de tout ce qui peut y conduire, un détachement absolu des créatures, pour ne pas dérober à Dieu une seule de ses affections, tels furent les caractères de l'innocence de Louis, prévenu des plus riches bénédictions de la grâce et constamment fidèle à ses inspirations. Quel abattement jeta dans son âme la pensée qu'il avait offensé Dieu à l'âge de quatre ans, en prenant un peu de poudre à des soldats, et en répétant après eux quelques paroles

inconvenantes qu'il ne comprenait pas ! Trois ans plus tard, quand il fit sa confession générale, ce fut avec tant de douleur qu'il tomba évanoui. On voulut le consoler : « Ah ! » s'écria-t-il, « Dieu est si bon et je l'ai si indignement offensé ! » Il se regardait comme le plus grand pécheur, et pleurait amèrement ce qu'il appelait ses désordres, ce que saint Charles Borromée et Bellarmin taxaient à peine de légères imperfections.

Cette vie si pure, avant de la mener dans l'état religieux, Louis de Gonzague la menait dans la cour des princes, où se trouve rassemblé tout ce qu'il y a de plus propre à éblouir les yeux, à flatter les sens, à pervertir le cœur : sa vertu demeura intacte au centre de tous les vices. Moïse dans le désert vit un buisson entouré de flammes sans en être consumé ; voici un prodige plus étonnant : un jeune homme environné du feu de toutes les passions, n'en reçoit aucune atteinte ! Oh ! qu'il est digne d'envie le sort de ceux qui marchent dans la voie d'une parfaite innocence ! *Beati immaculati in viâ.* (Ps. 118. 1.)

2° « Seigneur, qui demeurera dans votre tabernacle ? Qui reposera sur votre sainte montagne ? Celui qui vit sans tache, et qui pratique la justice[1]. »

[1] Ps. 14. 1 et 2.

Emule des anges par son éminente pureté, Louis de Gonzague les égalait presque en bonheur dès la vie présente. Toujours absorbé dans une contemplation séraphique, il avait les communications les plus douces avec l'Epoux des vierges. A un âge où les autres enfants ne peuvent que balbutier quelques prières vocales, il était élevé à un degré sublime d'oraison. Son directeur s'étonnant un jour qu'il passât dans ce saint exercice une heure entière sans distraction... « Je m'étonne bien davantage, » lui dit-il, « que s'étant mis en la présence de Dieu, on puisse penser à autre chose qu'à lui. » Le privilége de l'âme pure est d'avoir pour ami le Roi des rois; est-il une amitié plus féconde en joies délicieuses, en solides consolations?

Mais c'est au ciel que la pureté reçoit sa plus magnifique récompense; qui me donnera d'y contempler saint Louis de Gonzague? Cette faveur ayant été accordée pour un instant à sainte Marie-Madeleine de Pazzi, elle s'écria transportée d'admiration : « Oh! qu'elle est grande la gloire de Louis fils d'Ignace! Je n'aurais pu le croire, si mon Seigneur Jésus ne me l'avait montrée. Je voudrais parcourir l'univers et dire partout que Louis fut un grand saint. Pendant sa vie il tenait son cœur ouvert aux regards du Verbe;.. voilà pourquoi il est

couronné d'une gloire si éclatante. Il fut un martyr ignoré ; car pour celui qui vous aime, ô mon Dieu, qui vous connaît si grand et si aimable, quel martyre de ne pouvoir vous aimer autant qu'il le désire et que vous méritez d'être aimé ! »

IIe P. *Pénitence de Louis de Gonzague.* Dans sa tendre sollicitude pour le salut de ses enfants, l'Eglise compte moins sur leur innocence conservée que sur leur innocence recouvrée ; voilà pourquoi, n'osant proposer à notre imitation l'éminente pureté de Louis de Gonzague, tant elle lui paraît le fruit d'une grâce miraculeuse, elle demande instamment qu'au moins nous le suivions dans le sentier de la pénitence. La pureté d'ailleurs, par la vision de Dieu qui en est la première récompense, conduit nécessairement à l'amour divin, et l'esprit de sacrifice est inséparable du divin amour. Aimer Dieu et se haïr saintement soi-même ne sont qu'une même chose dans le langage évangélique. O Seigneur, de quoi n'est pas capable un cœur qui vous est dévoué, quand votre grâce le soutient et l'anime ? Louis de Gonzague connut l'usage des macérations dès ses premières années, et les exerça jusqu'entre les bras de la mort. La sensualité n'est pas si ingénieuse à se procurer ce qui peut la satisfaire, qu'il ne l'était à trouver les moyens de se mortifier et de souffrir.

J'ai beau dire que Dieu n'exige pas de moi toutes les austérités que j'admire dans les saints, il n'en reste pas moins vrai que j'ai des fautes à expier ; que pour être à Jésus-Christ, il faut que je crucifie ma chair avec ses convoitises ; qu'il y a une mortification du cœur strictement et continuellement obligatoire, suivant cette parole du concile de Trente : *La vie, toute la vie du chrétien, doit être une pénitence perpétuelle*[1]. Pénitent sans être pécheur, voilà ce que fut Louis de Gonzague, ce qu'ont été avec lui un grand nombre de saints; pécheur sans être pénitent, voilà ce que je suis : ma conscience me force à cet aveu ; mais puis-je le faire sans rougir et sans trembler ?

Aimable saint, sévère pour vous seul, vous portâtes la compassion pour vos frères jusqu'à leur faire le sacrifice de votre vie ; ah ! prenez pitié de nous ! Si vous n'avez pu parcourir la carrière des Apôtres au gré de votre zèle, Dieu semble vouloir vous en dédommager, par les grâces de miséricorde et de salut qu'il accorde à ceux qui vous invoquent. Aidez-nous à réparer les belles années que nous avons perdues. Votre charité est toujours la même, votre pouvoir est plus grand : obtenez-nous l'amour

[1] Tota vita Christiani perpetua debet esse pœnitentia.

de l'innocence et de la pénitence, afin que, nous aussi, nous ayons le bonheur de voir Dieu, et de le posséder avec vous au séjour de la gloire.

CXV. MÉDITATION.

24 JUIN. — SAINT JEAN-BAPTISTE.

L'ange Gabriel fut envoyé de Dieu pour annoncer à Zacharie la naissance de ce bienheureux enfant, qui fut sanctifié dans le sein de sa mère par la présence du Sauveur, lorsque l'auguste Vierge, après l'accomplissement du mystère de l'Incarnation, vint visiter sa cousine sainte Elisabeth. L'esprit de Dieu conduisit Jean-Baptiste dans le désert dès l'âge le plus tendre, pour le fortifier dans la grâce qu'il avait reçue, et le préparer aux fonctions de Précurseur du Messie. Quand le temps de les exercer fut venu, il sortit de sa solitude et prêcha la pénitence sur les bords du Jourdain, encore plus par ses exemples que par ses discours. Son vêtement était un tissu de poils de chameau, et il n'avait pour nourriture que des sauterelles et du miel sauvage. Hérode, qu'il reprit avec une sainte hardiesse, le fit décapiter vers la fin de la deuxième année de la prédication de Jésus-Christ. Son nom

venu du Ciel, et qui signifie grâce, les merveilles qui accompagnèrent sa naissance, sa vie et sa mort, justifient l'éloge qu'en avait fait l'envoyé céleste : « Il sera grand devant le Seigneur [1]. » Mais pour l'admirer par l'endroit le plus propre à nous instruire, prenons pour sujet de notre méditation :

I. Le témoignage qu'il rendit à Jésus-Christ.
II. Le témoignage que Jésus lui rendit [2].

Ier P. *Jésus-Christ glorifié par le témoignage qu'il reçut de Jean-Baptiste.* Le Rédempteur des hommes était sur la terre, mais il y était inconnu ; la vocation de Jean-Baptiste fut de le montrer, de le manifester au monde. Il n'était pas la lumière, mais il venait rendre témoignage à cette grande lumière [3], qui devait sauver le genre humain en l'éclairant. Quel témoignage pouvait être plus glorieux à Jésus-Christ ? Il était désintéressé, éclatant, rendu avec zèle, et soutenu d'une sainteté qui lui donnait un nouveau poids.

Témoignage désintéressé. Jean-Baptiste fait à la gloire de Jésus-Christ le sacrifice le plus complet de sa propre gloire. Les Juifs étaient tout disposés à le reconnaître pour leur libérateur et leur roi ; il n'a-

[1] *Luc.* 1. 15.
[2] C'est le plan de Bourdaloue dans le panégyrique de ce grand saint.
[3] Jean. 1. 8.

vait qu'un mot à dire, et la synagogue lui rendait ses hommages... Il parle, mais c'est pour se confondre, en songeant qu'on a pu le prendre pour le Messie. Il confesse hautement qu'il ne l'est pas [1]. On a beau le presser de questions : « Êtes-vous Élie ? Êtes-vous un prophète ? Qui êtes-vous ? » Il n'a qu'une réponse : « Je ne suis rien qu'une voix qui crie dans le désert. » Bien loin d'attirer sur lui l'attention publique, il la détourne pour la reporter sur Jésus, qu'il exalte autant qu'il s'abaisse lui-même, protestant qu'il n'est pas digne de dénouer les cordons de ses souliers. Il n'a qu'une ambition, celle de s'effacer pour que Jésus paraisse [2].

Témoignage éclatant. Il l'appuie sur l'autorité de Dieu, car c'est Dieu qui lui a manifesté son Verbe revêtu de notre chair. Il lui a dit en l'envoyant baptiser dans l'eau : « Celui sur qui vous verrez l'Esprit saint descendre et demeurer, celui-là vient baptiser dans l'Esprit saint. Or, je l'ai vu, » ajoute Jean-Baptiste, « je l'ai vu cet Esprit divin descendre du ciel sous la forme d'une colombe, et s'arrêter sur Jésus, voilà pourquoi je lui rends témoignage et j'affirme qu'il est le Fils de Dieu [3]. »

[1] Et confessus est et non negavit, et confessus est, quia non sum ego Christus. *Joan.* I. 20.

[2] Illum oportet crescere, me autem minui.

[3] Jean. I 34.

Et quel zèle il met à lui rendre ce témoignage ! Les hommes accueilleront-ils leur Sauveur comme il convient ? Entreront-ils dans les desseins de sa miséricorde ? C'est là uniquement ce qui le préoccupe.. Que ne fait-il pas pour lui donner des disciples ? Plein d'une ardeur infatigable, il appelle les pécheurs à la pénitence et à l'humilité qui en est inséparable. « Préparez les voies du Seigneur, » s'écrie-t-il ; « ne paraissez pas devant lui comme des montagnes superbes ; mais, pour rendre droites et unies les voies par lesquelles il vient à vous, soyez petits à vos yeux ; défaites-vous de cette propre estime qui vous enfle. » S'il rencontre des esprits rebelles, son zèle s'enflamme, il leur parle avec vigueur : « Race de vipères, serpents ingrats que le Seigneur a nourris dans son sein, et qui ne cessez de vous élever contre lui, songez-vous à vous garantir de ses vengeances ? Arbres stériles, la cognée de la mort est prête à vous frapper, hâtez-vous d'apaiser un Dieu dont vous méritez la colère. »

Le prédicateur qui s'exprimait avec cette véhémence, menait une vie plus angélique qu'humaine ; ses vertus faisaient l'admiration de tous ceux qui l'entendaient, et cette admiration tournait à la gloire de Jésus-Christ. Quelque répugnance qu'on eût à croire qu'un Dieu s'était fait homme, et surtout

qu'il avait choisi de préférence parmi les hommes la condition la plus pauvre et la plus abjecte, on aimait mieux l'admettre que de révoquer en doute le témoignage de Jean-Baptiste. On jugeait de la grandeur et de la sainteté du Maître par la vénération qu'on avait pour celui qui ne croyait pas mériter l'honneur de le servir.

La vocation de Jean-Baptiste fut de glorifier Jésus-Christ, en le faisant connaître ; cette vocation est celle de tout chrétien. Les Saints qui sont dans le ciel n'y sont qu'à titre de témoins ; les apôtres ont rendu au Fils de Dieu le témoignage de leur parole en publiant sa loi, les martyrs celui de leur sang qu'ils ont versé pour lui demeurer fidèles ; tous les autres élus lui ont rendu le témoignage de leur sainte vie. Sans être appelé au ministère apostolique, j'ai moi-même l'occasion de témoigner quelquefois par mes discours, que je suis le serviteur de Jésus-Christ, et que je me fais honneur d'un si beau titre. Sans avoir la grâce du martyre, je puis souffrir pour lui, me renoncer, sacrifier toutes mes inclinations, pour pratiquer son Évangile et marcher sur ses traces. Tout ce que je fais pour son service est un témoignage que je lui rends : ma foi rend témoignage à son infaillible vérité, mon humilité à sa grandeur, mon obéissance à son domaine universel, ma reconnaissance à ses bienfaits, mes

adorations et mon amour à toutes ses infinies perfections. Je montre Jésus-Christ au monde, je suis son précurseur, quand je m'efforce d'imiter ses vertus, et par la bonne édification de mes exemples, de lui faciliter l'entrée dans les âmes. Où en suis-je de cette imitation ? Fait-elle honneur à mon adorable maître ? Peut-on reconnaître en moi le disciple d'un Dieu pauvre, d'un Dieu souffrant, d'un Dieu anéanti ?

IIe P. *Jean-Baptiste glorifié par le témoignage qu'il a reçu de Jésus-Christ.* Que le serviteur prenne soin de la gloire de son maître, c'est son devoir ; mais que le maître s'applique avec un soin égal, ou plus grand encore, à honorer son serviteur, c'est de la part du Fils de Dieu envers saint Jean-Baptiste une attention qui donne la mesure de sa bonté.

Il a rendu témoignage à la grandeur de sa personne, en affirmant avec serment que parmi les enfants des hommes, il n'y en avait point de plus grand ; — à la dignité de son ministère, quand il a déclaré qu'il était un prophète et plus qu'un prophète. *Car c'est de lui qu'il est écrit : Voici mon ange que j'envoie devant vous pour vous préparer la voie ;* — à l'excellence de sa prédication, puisque la plus parfaite consiste à éclairer et à toucher, et que Jean-Baptiste *était un flambeau ardent et lui-*

sant[1] ; — à l'efficacité de son baptême, quand lui-même a voulu le recevoir ; — mais surtout à la sainteté de sa vie. « Qui êtes-vous allés voir dans le désert ? un roseau agité par le vent ? un esprit léger qui suit le mouvement des caprices du monde ou celui de ses passions ? Non, mais un cœur ferme dans le parti de Dieu, une âme solide et supérieure à tous les obstacles qui se rencontrent dans l'accomplissement du devoir. Qu'avez-vous vu dans le désert ? un homme vêtu mollement et nourri dans les délices ? Quel homme plus mort au monde et au plaisir du monde, plus pénitent, plus ennemi de son corps ? »

Jésus-Christ, dans cet éloge, ne parle ni de révélations, ni d'extases ; il fait consister la sainteté de Jean-Baptiste dans sa vie mortifiée et dans la fermeté de sa vertu. C'est là ce qui fait les saints, parce que c'est là, Sauveur adorable, ce qui reproduit le modèle de sainteté que vous êtes venu apporter sur la terre. Hélas ! en voyez-vous en moi quelques traits ? Et n'ai-je pas lieu de m'effrayer, quand je compare ma conduite avec celle de votre précurseur ? Il fut sanctifié avant de naître, son innocence ne souffrit jamais la moindre atteinte, et cependant il embrassa la plus austère pénitence ; et moi, pécheur,

[1] Lucerna ardens et lucens. *Joan.* 5. 35.

je ne fais rien pour expier d'innombrables iniquités. Si ma vie vous déshonore, pourrez-vous me glorifier? Est-ce pour moi, est-ce contre moi qu'au grand jour de la justice vous rendrez témoignage? O Jésus, faites que je sois plus fidèle à votre grâce, et accordez-moi quelque part aux vertus de Jean-Baptiste; donnez-moi cet esprit d'oraison et de mortification qui a sanctifié sa retraite; cette humilité, ce zèle qui l'ont rendu si puissant à vous gagner des cœurs; cette constance inébranlable, qui lui a fait ajouter aux mérites du solitaire et de l'apôtre, la palme du martyre.

CXVI. MÉDITATION. — 29 juin. — Saint Pierre. Sa conversion. (T. I, p. 340.)

CXVII. MÉDITATION.

2 JUILLET. — LA VISITATION DE LA SAINTE VIERGE.

Ce voyage de Marie allant visiter Elisabeth, a été comparé à celui du Fils de Dieu, visitant la nature humaine par le mystère de l'Incarnation. L'un et l'autre doivent nous servir de modèle dans nos relations avec le prochain. En réfléchissant sur ces deux visites, on reconnaît que :

I. La charité en forme le dessein.
II. L'humilité l'exécute.
III. La sanctification des âmes en est la fin.

Ier P. *La charité est le motif unique qui détermine le Fils de Dieu à visiter le genre humain, et Marie à visiter Elisabeth.* Quoique le Verbe, Fils de Dieu, et Dieu lui-même, remplisse tout de son immensité, le mystère de l'Incarnation ne nous est pas moins représenté dans l'Ecriture sous l'idée d'un voyage et d'une visite [1]. Mais où le Seigneur a-t-il pris les motifs d'un dessein si favorable à l'homme? Point ailleurs que dans son amour pour l'homme et pour chaque homme en particulier : *Dilexit me et tradidit semetipsum pro me.* (Gal. 2.

[1] Exivi a Patre, et veni in mundum. *Joan* 16. 28. — Visitavit nos oriens ex alto. *Luc.* 1. 78.

20.) Ce projet a été conçu dans les entrailles de sa miséricorde : *Per viscera misericordiæ Dei nostri.* (Luc. 1. 78.) Il n'a pu consentir à nous laisser périr sans ressource; sa compassion, son amour pour nous l'ont emporté sur toutes les considérations de sa justice.

Il en est de même à proportion de la visite que fait aujourd'hui l'auguste Vierge. Comme elle n'a, pour ainsi dire, qu'un même cœur et qu'une même vie avec l'adorable enfant qu'elle porte dans son sein, elle n'a aussi qu'un même principe d'action. Si elle entreprend ce voyage, dit saint Ambroise, ce n'est pas qu'elle ait le moindre doute sur la vérité de ce que l'ange lui a dit, et qu'elle veuille s'en assurer par elle-même[1]. Ce n'est pas non plus un amour naturel pour ses parents qui la détermine; car elle avait montré, dès l'âge le plus tendre, combien elle en était détachée, et il fallait toute la puissance de la charité pour la faire sortir de sa retraite. Elle veut féliciter Elisabeth, et se réjouir avec elle des grandes miséricordes du Seigneur à son égard. D'ailleurs, l'épouse de Zacharie est sa parente, et, dans l'état où elle se trouve, elle peut avoir besoin de ses services; elle va les lui offrir. Enfin elle a besoin elle-même de communiquer les trésors de grâce

[1] Non quasi incredula de oraculo, nec quasi incerta de nuntio.

dont Dieu a daigné la remplir; elle porte les bénédictions de son Fils à une famille bien disposée à les recevoïr.

Aussi, tout respire la charité dans la manière dont l'Evangéliste parle de ce voyage. On y voit de l'empressement, de la ferveur : *Abiit cum festinatione.* On y voit du courage pour vaincre les difficultés : ni l'âpreté des chemins, ni la hauteur des montagnes ne peut l'arrêter : *Abiit in montana...* Ne sont-ce pas là les principaux caractères de l'amour divin? Rien n'est plus doux, rien n'est plus fort, rien n'est plus actif[1].

Tous mes voyages, toutes mes visites ont-elles la charité pour principe? Combien qui n'ont d'autre motif que le désœuvrement, la curiosité, l'ennui de la solitude et de la vie sérieuse! Quand la gloire de Dieu et l'intérêt de mon prochain demandent que je quitte ma demeure, suis-je prompt à me mettre en chemin?

IIe P. *Humilité du Fils de Dieu visitant les hommes par l'Incarnation, et de Marie visitant Elisabeth.* Jésus ne prenant conseil que de son amour dans la visite qu'il fait à la nature humaine, descend des splendeurs de sa gloire jusqu'au néant de notre

[1] Nihil dulcius est amore, nihil fortius Amans volat, currit et lætatur. *Imit. l.* 3 *c.* 5.

chair. Dans sa visite à Elisabeth, la bienheureuse Vierge imite autant qu'il lui est possible l'humilité de son fils ; et quoique cette vertu ait été la vertu de toute sa vie, ici cependant elle la pratique avec une perfection particulière. Au moment où elle fut élevée à l'incompréhensible dignité de Mère de Dieu, elle ne veut d'autre titre que celui de servante : *Ecce ancilla:* mais quel est son maître? Le souverain Seigneur. Dans sa visite à la mère de Jean-Baptiste, elle se constitue servante d'une personne, qu'elle pouvait regarder comme lui étant très-inférieure. Elle n'attend pas Elisabeth, elle la prévient. Quelle prodigieuse humilité dans le silence qu'elle garde sur le grand événement dont elle seule a le secret!

Les motifs les plus pressants semblaient demander qu'elle parlât. Depuis que le Verbe est incarné dans son sein, ne doit-elle pas, pour la gloire du Seigneur et la consolation d'Israël, publier un mystère, objet de tant de vœux? L'oracle de Marie est en elle-même. Son fils et son Dieu s'abaisse; pourrait-elle s'élever? Il se tient dans l'obscurité, voudrait-elle paraître ? Il se tait, elle imite son silence : elle ne dit pas un mot du choix que le Ciel a fait d'elle pour la plus glorieuse de toutes les destinées, jusqu'au moment où sa parente, instruite par l'Es-

prit saint, s'écrie avec transport : *Vous êtes bénie entre toutes les femmes, et le fruit de vos entrailles est béni. Et d'où me vient ce bonheur que la Mère de mon Seigneur me fasse visite?*

Maintenant que le secret est dévoilé, il faut que Marie parle; l'humilité elle-même lui en fait un devoir, aussi bien que la reconnaissance. Il faut qu'elle renvoie à Dieu toute gloire, ne gardant pour elle que son néant. « Vous me louez en me félicitant, » répond-elle à Élisabeth, « vous m'exaltez entre les autres femmes; pour moi, je ne loue, je ne bénis, je ne glorifie que le Seigneur, et nul autre que lui ne mérite de l'être : *Magnificat anima mea Dominum.* Je sais que celui à qui appartient la puissance a fait pour moi de grandes choses, et que toutes les générations m'appelleront heureuse ; je le suis en effet, mais pourquoi! parce que le Très-Haut a regardé la bassesse de sa servante : *Quia respexit humilitatem ancillæ suæ.* » Voilà ce que Marie pense d'elle-même : Dieu ne l'a préférée pour l'élever au-dessus de toutes les simples créatures, que parce qu'elle était la plus petite, la plus indigne de cet honneur incomparable. L'humilité sera toujours l'unique voie pour arriver à la grandeur, le seul fondement solide de toutes les vertus chrétien-

nes, la première disposition aux grâces et aux dons de Dieu les plus excellents.

IIIe P. *La sanctification des âmes est l'unique fin de l'Incarnation de Jésus et de la Visitation de Marie.* Jésus-Christ n'est descendu sur la terre, que pour y apporter le bonheur avec la sainteté. Délivrer les hommes de la servitude du péché et des passions, pour les mettre sous l'empire de la grâce et de la paix, voilà le but de la visite qu'il leur fait, le fruit qu'il veut recueillir de sa vie et de sa mort. Tous ses mystères se rapportent à la consommation des Saints [1]. Le grand effet de la Visitation de Marie fut aussi de sanctifier Jean-Baptiste, et de remplir d'une joie céleste toute la maison de Zacharie [2].

Combien d'âmes, divine Mère, participeront aux fruits de la visite que vous faites au Précurseur de votre Fils! Puisque la grâce commence déjà à se répandre par vos mains, une des premières que nous vous demandons, c'est de comprendre quel fonds nous pouvons faire sur votre maternelle médiation, et à quel usage principalement nous devons l'employer. Qu'elle serve à nous éclairer des lumiè-

[1] Ephes. 4. 3.

[2] Ut audivit salutationem Mariæ Elisabeth, exultavit infans in utero ejus. *Luc.* 2. 41.

res de Dieu comme Jean-Baptiste et Élisabeth; qu'elle serve à nous sanctifier et à nous faire concourir à la sanctification de nos frères par tous les moyens qui nous en sont donnés.

CXVIII. MÉDITATION.

16 JUILLET. — NOTRE-DAME DU MONT-CARMEL. — LE SCAPULAIRE DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE.

La confrérie du Scapulaire a eu pour fondatrice Marie elle-même, qui la révéla au bienheureux Simon Stock, sixième général des Carmes. Ce saint naquit en 1164 d'une illustre famille de l'Angleterre. Dès l'âge de douze ans, il se retira dans une vaste forêt, où il retraça toutes les austérités des anciens solitaires. Le creux d'un vieux chêne fut sa demeure, l'eau du rocher sa boisson, des herbes et des racines sa nourriture, la prière son occupation. Il vivait ainsi depuis vingt ans, lorsque deux seigneurs anglais, revenant de la Terre-Sainte, amenèrent avec eux quelques religieux du Mont-Carmel. Simon, vivement touché de leur piété envers la Reine du ciel, se joignit à eux; six ans après, il fut nommé général de son Ordre.

Un jour que, dans l'épanchement de sa confiance filiale, il se plaignait à Marie des persécutions que

souffrait cet Ordre vénérable, et auxquelles il paraissait sur le point de succomber, il la conjura avec larmes de ne pas abandonner une famille religieuse qu'elle avait adoptée, et de lui donner quelque signe de sa protection maternelle. L'auguste Vierge lui apparut, au milieu d'une lumière éclatante, et lui présentant un scapulaire, elle lui dit : « Reçois, mon cher fils, ce scapulaire de ton Ordre ; c'est la marque du privilége que j'ai obtenu pour toi et pour les enfants du Carmel. Celui qui mourra revêtu de cet habit, sera préservé des feux éternels. C'est un signe de salut, une sauvegarde dans les périls, le gage d'une paix et d'une protection spéciales. »

Le saint, au comble de la joie, montra le don précieux qu'il avait reçu, non-seulement pour les Carmes, mais pour tout le peuple chrétien. Bientôt on vit les personnages les plus distingués par leur piété et par leur rang, entrer dans cette association. Saint Louis, Blanche de Castille, et toute la famille royale de France furent des premiers à se revêtir du saint habit; et la confrérie du Scapulaire, autorisée, encouragée par les papes, s'étendit rapidement dans toutes les contrées du monde catholique.

Un demi-siècle plus tard, Marie daigna encore

se manifester au pape Jean XXII. Elle lui ordonna de confirmer et de faire connaître les grâces, priviléges et faveurs que son divin Fils, sur sa demande, avait accordés aux religieux et aux confrères du Mont-Carmel, ajoutant qu'en mère compatissante, tous les samedis elle visiterait le purgatoire, pour y consoler les âmes de ses enfants, qui seraient morts revêtus de son habit [1].

I. La dévotion du scapulaire excellente en elle-même.
II. Plus excellente encore dans les priviléges qui y sont attachés.
III. Pratique de cette dévotion.

Ier P. *Excellence de la dévotion du scapulaire, considérée en elle-même.* Quand je ne verrais dans la confrérie du Scapulaire que l'heureuse pensée de pieux fidèles qui, pour signaler leur dévotion envers Marie, prennent cet habit et s'engagent à le porter toujours, comme une marque de leur attachement à son culte; je ne douterais pas qu'une pareille association ne fût très-agréable à la Reine

[1] Benoît XIV, parlant de la première de ces deux visions, déclare nettement qu'il y croit, et que tout le monde doit la regarder comme véritable. Il prend également la défense de la seconde. Un grand nombre d'autres Souverains-Pontifes, dans des jugements solennels, se sont fait un devoir de préconiser ces faveurs insignes. Ils ont vivement exhorté les fidèles à porter le scapulaire, et récompensé par de nombreuses indulgences ce témoignage de piété envers Marie. Alexandre V, Clément VII, Paul III, S Pie V, Grégoire XIII, Paul V, Clément X, Innocent XI, etc.

du ciel, et un moyen puissant pour attirer sa bienveillance et ses bienfaits. Si, à l'imitation du Père céleste, qui commande au soleil de mûrir la moisson du pécheur comme celle du juste, Marie fait du bien même à ceux qui l'oublient ou qui l'outragent, combien ses regards de miséricorde se fixeront-ils plus tendrement sur ceux qui la prennent pour leur mère et ne cherchent qu'à lui donner des preuves de leur amour. Tel est le premier but de la confrérie du Scapulaire. Elle a sur les autres pratiques en l'honneur de l'auguste Vierge deux avantages, qu'il est important de méditer : la publicité et la continuité des hommages qu'elle lui rend.

1° Hommages publics. Lorsque je viens me consacrer à la mère de Dieu, recevoir solennellement au pied de son autel le signe de mon dévouement à son culte, pour le porter sur moi tous les jours de ma vie, je ne me contente plus de l'aimer dans le secret de mon cœur, j'en fais une haute profession. Quoique l'essence de la piété soit intérieure, il n'est pas moins vrai qu'on est peu dévoué quand on craint de le paraître; et si le Sauveur doit rougir devant son Père du lâche chrétien qui rougit de lui devant les hommes, Marie aussi mettra toujours une grande différence entre le serviteur timide, qui

a peur d'être aperçu quand il l'honore, et l'enfant généreux qui, s'enrôlant sous sa bannière, montre par sa conduite qu'il se fait gloire de porter sa livrée, de la respecter comme sa souveraine, de l'aimer comme sa mère.

2° Hommages continuels. Nos autres pratiques de dévotion envers la Reine des anges sont circonscrites par les temps et les lieux; la dévotion du scapulaire est de tous les lieux et de tous les instants. Grâce à mon petit habit, quelque part que je sois, quelque chose que je fasse, Marie ne peut jamais me voir sans voir sur moi la preuve authentique de mon attachement à son culte. Partout et toujours je l'honore, je la prie : le temps même que je donne au sommeil n'est pas dérobé aux hommages que je lui rends. Partout et toujours mon scapulaire lui parle pour moi, me recommande à sa tendresse, lui dit que je l'aime et que j'abandonne mes intérêts à ses soins maternels.

II[e] P. *L'excellence de la dévotion du scapulaire considérée dans les priviléges qui y sont attachés.* En m'admettant dans sa famille du Carmel, Marie me promet trois faveurs inappréciables : elle me protégera dans mes dangers, elle m'aidera à bien mourir, elle m'assistera promptement et efficace-

ment après ma mort [1]. C'est elle-même qui daigne prendre tous ces engagements à mon égard.

1° Elle me promet sa protection dans mes périls [2]. J'oublie ceux qui ne peuvent préjudicier qu'à mes intérêts temporels, puisqu'ils ne sont rien comparés à ceux de l'éternité ; mais sous ce dernier point de vue, oh ! que de dangers nous menacent ! Dans quel port ici-bas est-on à l'abri de tous les orages? Où et quand puis-je dire que je n'ai rien à craindre ? Mais si Marie est pour moi, qui sera contre moi ? Suis-je moins en sûreté dans son sein maternel que dans le sein d'Abraham ? Quelle consolante certitude elle veut bien ici nous donner elle-même? S'il est doux d'apprendre qu'on ne l'a jamais invoquée en vain, combien plus l'est-il de l'entendre nous assurer qu'elle nous protégera dans nos périls, avant même que nous l'en ayons priée ? Je connaîtrai un jour toutes les tentations dont elle aura diminué la violence, ou qu'elle aura dissipées, en considération de ce gage de mon amour pour elle ; combien de fois, après mes chutes, elle

[1] Un vers latin exprime ces trois bienfaits :

Protego nunc, in morte juvo, post funera solvo.

Je protége pendant la vie, je porte secours au moment de la mort, je délivre au-delà du tombeau.

[2] Salus in periculis.

m'aura préservé d'un découragement plus funeste que mes chutes elles-mêmes.

2° Elle s'engage à me sauver : *Quiconque mourra étant revêtu de cet habit, ne subira point les supplices de l'enfer.* Quand Marie prend envers nous cet engagement qui nous étonne, parce qu'il dépasse toutes nos espérances, c'est comme si elle nous disait : « Tant que je vous verrai revêtu de cet habit, qui distingue mes enfants bien-aimés, ce témoignage de votre affection m'inspirera pour vous un amour plus vigilant et plus tendre. Je vous obtiendrai des secours si abondants, qu'ils vous faciliteront la pratique de la vertu. Tout ce que l'Eglise demande pour vous, lorsqu'elle vous reçoit dans ma confrérie, vous sera donné à ma prière : le temps de bien vivre [1], l'occasion et le moyen de faire de bonnes œuvres [2], la constance pour persévérer dans la justice [3]. Eussiez-vous le malheur d'encourir la disgrâce de mon Fils en l'offensant, même alors, si j'aperçois sur vous le signe de mon alliance, je ne vous abandonnerai pas. Je prendrai pour vous, dans les trésors divins, une grâce si puissante, qu'elle brisera votre cœur et vous chan-

[1] Tempus bene vivendi.
[2] Locum bene agendi.
[3] Constantiam bene perseverandi.

gera. A moins que, résistant opiniâtrément à tous les efforts de ma tendresse, vous ne m'obligiez à vous rejeter de ma famille et à vous dépouiller de ma livrée, ma bonté pour vous ira si loin, que, purifié par les sacrements, ou par l'acte du parfait repentir, en mourant avec ce saint habit, vous ne tomberez pas sous les coups d'une justice inexorable. »

3° Enfin Marie prend l'engagement de m'assister dans le purgatoire et d'en abréger la durée. Elle visitera, selon sa promesse, les confrères du Carmel dans la triste demeure où ils achèveront d'expier leurs fautes; comment douter que cette visite ne leur apporte le rafraîchissement, la lumière et la paix? D'ailleurs elle le déclare : « Quand ils auront quitté cette vie et seront entrés dans le purgatoire, moi, leur mère, j'y descendrai pour leur consolation, le samedi qui suivra leur mort. Je délivrerai ceux que j'y trouverai, pour les conduire sur la sainte montagne de la vie éternelle[1]. »

IIIe P. *Pratique de la dévotion du scapulaire.* Elle est extrêmement aisée, si on s'en tient à l'extérieur; mais alors est-elle vraie et rassurante? Je

[1] Ce sont les paroles de Marie dans la bulle de Jean XXII, connue sous le nom de *Sabbatine*, et confirmée par plusieurs Souverains-Pontifes, ses successeurs.

dois m'appliquer à en prendre l'esprit : non-seulement remplir avec exactitude tout ce qui est prescrit, soit pour être membre de la confrérie, soit pour participer aux faveurs qui y sont attachées [1]; mais être docile aux leçons muettes que me donne le saint habit.

C'est l'habit de la Vierge Immaculée ; il me prêche l'innocence et la fuite de tout péché. C'est le sceau de l'alliance que j'ai contractée avec elle, et le signe particulier de ceux qui l'ont prise pour leur mère ; il m'exhorte à mesurer toutes mes démarches, à veiller sur toutes mes actions, à purifier toutes mes intentions, à ne rien omettre de tout ce qui peut contribuer à ma sanctification et à l'édifi-

[1] Pour obtenir le premier privilége du scapulaire, la grâce d'une bonne mort, et pour participer aux indulgences de la confrérie, aux mérites de l'ordre du Carmel, il faut appartenir à cette confrérie, porter le scapulaire et l'*avoir au moment de la mort*.

Pour avoir part au privilége de la bulle *Sabbatine*, il faut, outre les conditions précédentes, garder la chasteté propre de son état, réciter tous les jours l'office canonial, ou le petit office de la Vierge, selon le bréviaire romain. Si on ne sait pas lire, il faut observer les jeûnes de l'Église, et faire maigre tous les mercredis, outre les vendredis et samedis, excepté le jour de Noël, s'il tombe l'un de ces trois jours. « Lorsqu'il y a un grave empêchement, les confrères ne sont tenus ni au jeûne, ni à la récitation susdite, ni à l'abstinence des jours de mercredi et de samedi. On doit cependant engager les fidèles. dans ce cas, à se soumettre au jugement d'un confesseur docte et prudent, à l'effet d'en obtenir quelque commutation. » Congrég. des Indulg. 12 août 1840. — 22 juin 1842, etc. P. Maurel.

cation du prochain; car c'est à cela que Marie reconnaît ses enfants et qu'elle découvre en eux son image. C'est un signe de prédestination et de salut ; je dois donc en m'en revêtant, me revêtir de la charité, de la douceur, du mépris de moi-même, de la modestie, de la justice, en un mot de tout ce qui fait les saints et les élus de Dieu.

Auguste Vierge, je me confonds au souvenir de vos bontés pour moi et de mon ingratitude à votre égard. Que de reproches me fait le don précieux qui a été le gage de mon entrée dans votre famille du Carmel ! Ah ! combien de fois je l'ai déshonoré ! Mais quelque indigne que je sois de vous appeler ma mère, continuez, je vous en conjure, à montrer que vous l'êtes. Que votre saint habit soit toujours mon ornement et ma défense. Que j'en sois revêtu au moment de ma mort; qu'il soit pour moi maintenant un vêtement de justice, pour se changer un jour en vêtement de gloire et d'immortalité bienheureuse.

CXIX. MÉDITATION.

19 JUILLET. — SAINT VINCENT DE PAUL. *J'étais le père des pauvres.* (Job. 29. 16.)

Né de parents sans fortune, dans une province du midi de la France, Vincent de Paul fut d'abord occupé à garder les troupeaux. C'est dans cette humble condition que Dieu le choisit pour être l'instrument de ses admirables desseins [1]. Parvenu au sacerdoce, une suite d'événements, ménagés par la Providence, le conduisirent à Paris, où, après avoir gouverné successivement deux paroisses, avec une réputation toujours croissante de talent et de vertu, il se vit placé, presque sans le savoir, à la tête de toutes les bonnes œuvres de son temps. Il chercha et trouva un remède, ou du moins une consolation, à toutes les souffrances de l'humanité. Enfants, vieillards, infirmes, prisonniers, forçats, aliénés, sa généreuse compassion s'étendit à tous les malheureux. La France est couverte des monuments de sa charité et de son zèle ; et, ce qui est encore plus admirable, au milieu de toutes ces œuvres éclatantes, jamais il n'ambitionna que l'oubli. Il mourut à Paris en 1660,

[1] Elegit David servum suum, et sustulit eum de gregibus ovium. *Ps.* 77. 70.

âgé de 85 ans. Pour nous borner dans un sujet si vaste, considérons dans ce saint prêtre :

I. Son amour pour les pauvres en général.
II. Et en particulier son zèle pour le salut des pauvres.

Ier P. *Amour de saint Vincent pour les pauvres.* Dès son enfance, il se dépouilla pour revêtir ceux qui étaient nus, se priva de nourriture pour en donner à ceux qui en manquaient. Tant d'associations formées et dirigées par lui, tant d'hôpitaux fondés, tant de secours procurés à des provinces ravagées par la guerre, la famine et la peste, tant de sommes considérables distribuées aux esclaves de Barbarie et aux chrétiens du Mont Liban, toutes ses entreprises, sa vie tout entière attesta son amour pour les pauvres. Ce fut pour eux qu'il établit les Sœurs de la charité, qui se font gloire d'être leurs servantes; pour eux qu'il donna à l'Eglise une nouvelle congrégation de ministres sacrés. « Nous sommes les prêtres des pauvres, » disait-il à ses missionnaires; « Dieu nous a choisis pour eux; c'est là notre capital; le reste n'est qu'un accessoire. »

La vue des pauvres, leur nom même, faisait sur lui une impression qu'il ne pouvait dissimuler; sa voix s'attendrissait en prononçant cette invocation : *Jésus, père des pauvres, ayez pitié de nous.* Il souf-

frait par avance, lorsqu'il prévoyait qu'ils auraient à souffrir. A l'occasion d'un hiver rigoureux, il disait à l'un des siens : « Que feront les pauvres? Où iront-ils? J'avoue que c'est là mon poids et ma douleur... Ces pauvres gens disent que tant qu'ils auront des fruits, ils vivront ; mais qu'après cela, ils n'auront plus qu'à creuser leurs fosses et à s'enterrer tout vivants. O Dieu! quelle extrémité de misère! et le moyen d'y remédier? »

Dans ses exhortations à sa communauté, il revenait souvent sur ce qui regardait les pauvres. « Dieu les aime, et par conséquent il aime ceux qui les aiment ; car lorsqu'on a de l'affection pour quelqu'un, on en a pour ses amis et pour ses serviteurs... Allons donc, mes frères, employons-nous avec une ardeur nouvelle au service des pauvres, qui sont les bien-aimés de Dieu ; nous aurons lieu d'espérer que, pour l'amour d'eux, il nous aimera... Tous ceux qui aimeront les pauvres pendant leur vie, n'auront aucune crainte à la mort; j'en ai vu l'expérience, et, pour cet effet, j'ai coutume d'insinuer cette maxime dans l'esprit des personnes que je vois travaillées des appréhensions de la mort. »

Quoiqu'il eût pour les membres de sa Congrégation des entrailles de père, il sembla ne les aimer

que par rapport aux pauvres, comme il n'aimait les pauvres que par rapport à Dieu. « Ne laissons jamais tomber sur nous, » leur disait-il, « la plainte que fait le Seigneur par la bouche de son Prophète : *J'ai attendu quelqu'un qui partageât mon affliction, et personne ne l'a fait.* » Il voulait qu'ils eussent tous une telle compassion pour les malheureux, que seulement à les voir on pût dire : Voilà des hommes de miséricorde [1]. » Interrogeons notre cœur et nos œuvres. Aimons-nous les pauvres ? Sommes-nous sensibles à leurs souffrances ? Entrons-nous dans leurs peines, pour les soulager et les consoler autant qu'il nous est possible ? N'oublions jamais cette belle parole : « Dieu aime les pauvres et par conséquent ceux qui les aiment. »

IIe P. *Zèle de saint Vincent de Paul pour le salut des pauvres.* Dans son amour si éclairé, il craignait pour eux d'autres maux, et désirait d'autres biens que ceux qui passent avec la vie. Pour être leur consolateur et leur père dans le sens le plus large, il voulut être leur apôtre. Trois motifs particuliers l'y déterminaient : l'extrême besoin qu'ils ont de secours spirituels, le rang distingué qu'ils occupent dans l'Eglise, les fruits de salut plus abondants qu'on recueille auprès d'eux.

[1] Illi viri misericordiæ sunt. *Eccli.* 44. 10.

1° Saint Vincent avait remarqué dans quelle ignorance des vérités religieuses, et par suite dans quelle corruption croupissait la classe indigente des villes et des campagnes; il savait que, même dans les asiles, alors bien rares, ouverts aux malheureux, si l'on donnait quelque attention aux misères du corps, celles de l'âme étaient extrêmement négligées; il avait vu de ses propres yeux la déplorable situation des galériens sous ce double rapport. Il n'en fallait pas tant pour enflammer son zèle.

Il réunit de bons prêtres, il les embrase de la charité de Jésus-Christ, et les envoie au secours de tant d'âmes qui se perdent. Il rassemble des vierges qui se consacrent à la sanctification des pauvres; tout en s'occupant de leurs souffrances temporelles, elles auront soin, par de saints exemples, de douces exhortations et de sages conseils, de les préparer à la grâce des sacrements. Il propose le même but à de pieuses dames, qu'il associe à son apostolat dans les hôpitaux et les prisons. Partout le succès fut prodigieux. Dans l'espace d'un an, on compta, seulement à l'Hôtel-Dieu de Paris, plus de sept cent soixante abjurations et retours à l'Église catholique; qu'on juge par là des autres conversions.

2° Un autre motif animait et soutenait Vincent dans ses travaux pour le salut des pauvres, leur

éminente dignité au point de vue de la foi. « L'Église, dans son premier plan, » dit Bossuet, « n'a été bâtie que pour les pauvres; ils sont les véritables citoyens de cette bienheureuse cité que l'Écriture nomme la cité de Dieu. » Le Sauveur ne déclare-t-il pas qu'ils sont l'objet spécial de sa mission au milieu des hommes [1]? Il leur adresse des félicitations, et c'est par là qu'il commence le sermon sur la montagne, où il n'a que des malédictions pour les riches : « O pauvres, que vous êtes heureux, parce qu'à vous appartient le royaume céleste [2]. » Si c'est à eux qu'appartient le ciel, qui est le royaume de Dieu dans l'éternité, c'est à eux aussi qu'appartient l'Église, qui est le royaume de Dieu dans le temps [3]. Ils y entrent en effet les premiers [4].

De là les égards extraordinaires avec lesquels le grand Apôtre les traitait. Il met toute l'Église en prière [5]. Que veut-il donc obtenir? Que les pauvres de Jérusalem daignent avoir pour agréable l'offrande qu'il va leur faire [6]. Il les considère comme

[1] Evangelizare pauperibus misit me. *Luc.* 4. 18.

[2] Luc. 6. 20.

[3] Bossuet. Sermon sur l'éminente dignité des pauvres dans l'Église.

[4] Videte vocationem vestram, fratres, quia non multi sapientes secundum carnem, non multi potentes, non multi nobiles. *I. Cor.* 1 26.

[5] Obsecro vos,.. ut adjuvetis me in orationibus vestris.

[6] Ut,.. obsequii mei oblatio accepta fiat in Jerusalem sanctis. *Ro* . 15. 30, 31.

les principaux membres du corps de Jésus-Christ, comme les favoris du divin Roi. De là aussi le respect qu'avait pour eux saint Vincent de Paul. Il les faisait manger à sa table, et voulait qu'ils fussent servis les premiers. Il disait aux siens : « Reconnaissons-les comme nos seigneurs et nos maîtres. »

3° Enfin, auprès des pauvres, le zèle s'exerce d'une part avec moins de danger, et de l'autre avec plus de succès. Nos relations avec les riches peuvent nous inspirer l'amour du monde; elles flattent nos mauvais penchants. A quelles tentations de vaine gloire, de complaisance trop humaine ne nous exposent-elles pas? Avec les pauvres nous avons continuellement l'occasion de pratiquer l'humilité, la patience, la mortification. Quant aux soins spirituels que nous leur donnons, nous pouvons ordinairement en espérer des fruits plus abondants. Nous savons ce qu'il en coûte aux riches pour s'assujettir à la pratique de la morale de l'Evangile; le Sauveur lui-même en paraît effrayé : *Qu'il est difficile que ceux qui ont de grandes richesses entrent dans le royaume de Dieu!* Les pauvres, au contraire, s'y trouvent préparés par leur condition même. Quelle docilité dans les uns! Quelle résistance obstinée dans les autres!

Conjurons le Sauveur de nous communiquer l'esprit d'un Saint qui se dévoua si généreusement, et travailla avec tant d'efficacité, par lui-même et par les siens, au soulagement des malheureux et au bonheur éternel des pauvres.

CXX. MÉDITATION.

31 JUILLET. — SAINT IGNACE DE LOYOLA.

Il était né en Espagne d'une illustre famille. Après une jeunesse passée à la cour et à l'armée, où il avait vécu dans l'oubli de son salut, un bon livre qui lui tomba entre les mains, à défaut d'un livre profane qu'il demandait, détermina sa conversion. Il se donna si généreusement à Dieu, qu'en peu de temps il s'éleva à une perfection très-éminente. Il avait été l'esclave de la gloire humaine, il se fit l'esclave de la gloire de Dieu, et pour la procurer avec plus d'étendue il fonda la Compagnie de Jésus. Depuis sa conversion jusqu'à sa mort, si on lui eût demandé le motif de ses pénitences, de ses larmes, de ses entreprises,.. il eût pu répondre avec le prophète Élie : *Je brûle de zèle pour le Seigneur Dieu des armées.* (III. Rois. 19. 10.)

I. En toutes choses il chercha la gloire de Dieu.
II. Il ne chercha que la gloire de Dieu.
III. Il ne chercha que la plus grande gloire de Dieu.

Ier P. *Saint Ignace chercha en toutes choses la gloire de Dieu.* Un ancien auteur partageait les hommes en quatre classes : homme du ciel, hommes de la terre, hommes des hommes et hommes de Dieu. Les premiers recherchent les biens éternels, les seconds se passionnent pour les faux biens d'ici-bas, les hommes des hommes sont les esclaves du respect humain, les hommes de Dieu s'attachent à Dieu et n'ambitionnent que le bonheur de l'aimer et de lui plaire. Saint Ignace se distingua parmi les premiers et les derniers. Il avait toujours le cœur et fréquemment les yeux tournés vers le ciel, et il lui était familier de dire en soupirant : *Que la terre me paraît vile, quand je regarde le ciel!* Pour ce qui est de son attachement à Dieu, nous lisons dans les actes du procès de sa canonisation, *qu'il lui rapportait, comme à sa fin, toutes ses pensées, toutes ses paroles, toutes ses actions,* dirigeant tout à l'honorer. On peut dire qu'il procura à Dieu la gloire la plus excellente dans sa nature, la plus universelle dans son étendue.

1° On glorifie Dieu en le connaissant et en l'aimant ; on le glorifie d'une manière plus excellente, lorsqu'en outre on propage sa connaissance et son amour. C'est ce que fit saint Ignace.

Son premier soin fut de glorifier Dieu par sa pro-

pre sanctification. Il parcourut tous les degrés par lesquels une âme s'élève à la sainteté la plus parfaite, et commença par être pénitent. Dépouillé de ses habits, couvert d'un sac, une corde autour des reins, le cœur brisé de douleur et déjà embrasé d'amour, il passe une nuit entière à prier devant l'autel de Marie et à se donner au fils par la mère. Depuis ce moment, il ne se regarda plus que comme un homme crucifié au monde et à qui le monde est crucifié. La grotte de Manrèse, les hôpitaux, les places publiques furent témoins des pieuses cruautés qu'il exerça sur son corps, et des humiliations auxquelles il se condamna. Oh ! qu'il répara généreusement les torts qu'il avait faits à la gloire du Seigneur pendant sa vie mondaine ! Toutes ses passions furent changées en vertus. Quel renoncement à lui-même, quelle humilité, quelle patience, quelle charité pour Dieu et pour ses frères ! Quel désir ardent de concourir au bonheur éternel des âmes ! Car dès qu'il fut entré dans la voie du salut, il s'efforça d'y faire entrer les autres.

Il montra un courage magnanime dès son début dans la vie apostolique. S'agit-il d'aller en Palestine pour y défendre les intérêts de Jésus-Christ, au milieu des schismatiques et des infidèles ? Juge-t-il, après son retour en Europe, que la connaissance

des lettres humaines lui est nécessaire pour être plus utile à la gloire du Seigneur ? Espère-t-il pouvoir, par un acte héroïque, rompre le commerce infâme d'un impudique ?.. L'éloignement des lieux et des difficultés qui paraissent insurmontables, la honte de redevenir enfant à l'âge de trente-trois ans, un étang glacé ne peuvent arrêter, ni refroidir son zèle. C'est ainsi qu'il glorifia Dieu de la manière la plus excellente, puisqu'il le glorifia tout ensemble par son prochain et par lui-même. Il lui procura aussi la gloire la plus universelle dans son étendue.

2° On peut appliquer à saint Ignace cette parole d'un prophète : *Il s'arrête et mesure la terre.* (Habac. 3. 6.) Voyant le déplorable état de la religion dans toutes les parties de l'univers, il entreprit de remédier à tous les maux qu'il découvrait. Son zèle embrassa tous les âges, toutes les conditions, tous les peuples, tous les temps,.. car voilà le vaste champ qu'il ouvre à la société dont il est le fondateur. Dieu répondit à la grandeur de sa confiance par des bénédictions si abondantes, qu'avant de mourir il vit ses enfants pénétrer au sein de presque toutes les nations, pour y faire connaître le nom de Jésus-Christ et allumer dans tous les cœurs le feu de son amour. Si saint Grégoire est appelé l'apôtre de l'Angleterre, parce qu'il lui fit annoncer

la divine parole ; saint Ignace mérite le même nom par rapport aux immenses contrées de l'Orient, en leur envoyant saint François Xavier, sur les traces duquel ont marché depuis tant d'ouvriers évangéliques.

Nous admirons un si noble dévouement ; est-ce assez ? Sommes-nous moins obligés au zèle de la gloire de Dieu, que le saint prêtre en qui nous le méditons ? La gloire de Dieu n'est-elle pas notre fin, comme elle fut la sienne ? Jusqu'à ce jour, qu'avons-nous fait ou souffert pour la procurer ?.. Sommes-nous hommes du ciel, ou de la terre ? hommes de Dieu, on hommes des hommes ? Que cherchons-nous ? Avons-nous un véritable zèle pour les intérêts du Seigneur ? Le glorifions-nous, autant que nous le pouvons, et par nous-mêmes et par les autres ? Ah ! que de larmes nous devrions verser, si nous étions forcés de reconnaître que nous l'avons déshonoré, et par nous et par les autres !

IIe P. *Saint Ignace ne chercha que la gloire de Dieu.* L'intention droite se propose Dieu pour fin ; l'intention pure ne se propose que Dieu. Saint Ignace put dire avec son adorable Maître : *Pour moi, je ne cherche pas ma gloire.* A la faveur des lumières qu'il reçut dans l'oraison, il acquit bientôt une connaissance si parfaite de lui-même que, de

son aveu, la tentation qu'il craignait le moins était celle de l'amour-propre.

Cet homme qui avait été si vif et si délicat en matière d'honneur mondain, était avide d'humiliations et de mépris. Il ne pouvait souffrir qu'on lui témoignât de l'estime, ni même qu'on louât sa Compagnie en sa présence. Une de ses aspirations ordinaires était celle-ci : *Seigneur, que veux-je, ou que puis-je vouloir hors de vous ?* Mais rien ne caractérise mieux le désintéressement de son amour que ce qu'il dit un jour à l'un des siens : « Oui, si le choix m'était offert d'aller sur-le-champ me mettre en possession du ciel, ou de rester sur la terre, incertain de mon salut, mais assuré de procurer à Dieu quelque gloire, je prendrais ce dernier parti sans balancer. » Et il ajoutait : « La perte que je ferais alors serait autant au-dessous du profit, que tous les intérêts de l'homme sont au-dessous des intérêts de Dieu. » Il ne voyait que Dieu et n'avait de sensibilité que pour Dieu. L'enfer lui-même ne l'effrayait que parce qu'on y entend blasphémer le nom de Dieu.

Combien peu d'âmes hélas! vivent dans ce dégagement des créatures, et pour qui soit une vérité complète ce cri d'amour du pieux Boudon : « Dieu seul ! Dieu seul ! » Est-ce moi qui oserais dire :

Dieu me suffit ; je me contente de l'avoir pour témoin de mes intentions et de mes œuvres ; je ne cherche que Dieu ; je n'aime que Dieu ; je ne travaille que pour Dieu ; je n'ai point d'autre désir ni d'autre dessein que de procurer la gloire de Dieu ?

IIIe P. *Saint Ignace ne chercha en tout que la plus grande gloire de Dieu.* C'était sa devise. On la retrouve à chaque page de ses Constitutions. Il l'avait sans cesse à la bouche, et toute sa vie en était l'expression. S'il s'était seulement proposé la gloire de Dieu, ou même sa très-grande gloire, il aurait mis des bornes à son zèle, puisque alors il lui eût été possible de désirer et de procurer à Dieu quelque chose de plus ; mais en cherchant sa plus grande gloire en tout et uniquement, il a étendu son amour jusqu'à l'infini.

Une marque certaine qu'on ne vit que pour Dieu et pour sa plus grande gloire, c'est le calme et la paix que l'on conserve au milieu des divers accidents qui troublent les autres hommes. Saint Ignace était tellement uni à Dieu, tellement fixé, pour ainsi dire, dans l'immutabilité de Dieu, que les événements les plus imprévus, les contre-temps les plus fâcheux ne pouvaient altérer la sérénité de son âme. Saint Philippe de Néri disait en le

voyant : « Voilà un homme qui a un visage de paradis. » Il aimait tendrement sa Compagnie , qu'il voyait occupée avec ardeur à étendre le royaume de Jésus-Christ. Aucune épreuve ne lui aurait été aussi sensible que sa destruction, et cependant il affirmait que si la plus grande gloire de Dieu lui demandait ce sacrifice, il le ferait de grand cœur, et qu'un quart d'heure d'oraison le remettrait de la secousse qu'un coup si pénible lui aurait causée.

Prions le Seigneur de nous découvrir quelques traits de sa gloire; nous l'aimerons, nous nous dévouerons pour elle dans la mesure de la connaissance que nous en aurons. Nous la chercherons en tout, nous ne chercherons qu'elle; et comme Dieu fait tout pour notre plus grand bien, nous ferons et nous souffrirons tout pour sa plus grande gloire.

CXXI. MÉDITATION.

6 AOUT. — LA TRANSFIGURATION. — CONTEMPLATION.

I. Contempler les personnes.
II. et III. Considérer les actions et écouter les paroles

Premier prélude. Six jours après que Notre-Seigneur eut prédit la gloire de son dernier avéne-

ment, prenant avec lui Pierre, Jacques et Jean, il les mena sur une haute montagne à l'écart, et il se transfigura devant eux. Et voici que deux hommes apparurent s'entretenant avec lui, Moïse et Elie... Pierre dit à Jésus : « Seigneur, nous sommes bien ici ; si vous le voulez, faisons-y trois tentes : une pour vous, une pour Moïse, et une pour Elie... » Il parlait encore, lorsqu'une nuée lumineuse les couvrit, et il sortit de la nuée une voix qui dit : « Celui-ci est mon fils bien-aimé, l'objet de mes complaisances ; écoutez-le. » (Matth. 17. 1.)

Deuxième prélude. Se représenter une montagne élevée, et sur son sommet, Jésus qui arrive accompagné de trois apôtres.

Troisième prélude. O Jésus, prenez pitié de mon ignorance, dissipez mes ténèbres ; quand je vous connaîtrai je vous aimerai. Du Thabor je passerai avec vous sur le Calvaire, et rien ne pourra me séparer de vous.

Ier P. *Contempler les personnes.* — Jésus-Christ, cherchant et faisant naître l'occasion d'affermir la foi de ses apôtres, et de former tous ses disciples dans leurs personnes aux vertus fortes et généreuses ; ensuite se montrant avec un visage qui resplendit comme le soleil et des vêtements d'une

blancheur éblouissante. O heureux, Seigneur, heureux les yeux qui vous ont vu dans votre gloire !— Pierre, Jacques et Jean, seuls choisis pour être les témoins de la Transfiguration. Les faveurs extraordinaires ne sont le partage que de quelques âmes privilégiées. Félicitons ces trois apôtres, et demandons par leur intercession d'être pénétrés comme eux des grandeurs du Fils de Dieu. Il fallait que ceux qui devaient voir de plus près les humiliations de son agonie au jardin des Oliviers, l'eussent contemplé au moins un instant dans son état glorieux. Les grandes grâces préparent aux grandes épreuves. — Moïse et Elie, s'entretenant avec Jésus de la mort qu'il doit souffrir à Jérusalem. Moïse, c'est la douceur et la patience[1]; Elie, c'est la charité active et ardente[2]. En deux mots, c'est la sainteté la moins équivoque et le zèle le plus parfait. La méditation des souffrances et de la mort de Jésus, c'est la source où se puisent l'une et l'autre.

IIe et IIIe P. *Ecouter les paroles et considérer les actions.* — De quoi parle-t-on sur cette montagne tout investie de la splendeur du Fils de Dieu? De

[1] Erat enim Moyses vir mitissimus super omnes homines, qui morabantur in terra. *Num.* 12. 3.

[2] Surrexit Elias propheta quasi ignis. *Eccli.* 4. 81.

la mort cruelle et honteuse par laquelle il doit accomplir les volontés de son Père et le salut des hommes, les figures de la loi et les oracles des prophètes. O Seigneur, était-ce donc là un sujet de conversation qui dût vous plaire dans un moment où vous vous manifestiez avec tant d'éclat? Oui, vous parler de votre mort, c'est vous parler de votre amour pour l'homme ; elle est trop rarement le sujet de mes entretiens avec vous. Pourquoi, même au pied de votre autel, quand j'assiste au sacrifice qui me remet cette mort sous les yeux, n'en suis-je pas tout occupé, tout enflammé !.. O souffrances de mon Dieu ! O mort ! O excès d'amour ! ne serez-vous donc jamais payés que d'un excès d'ingratitude ?

En arrivant sur le Thabor, Jésus se mit en prière, et les trois apôtres s'y mirent avec lui ; mais bientôt, accablés de fatigue, ils se laissèrent aller au sommeil, de sorte qu'ils ne virent point le commencement de la Transfiguration, et perdirent une partie de ce ravissant spectacle... Que de grâces, hélas ! que de lumières nous fait perdre le sommeil de la tiédeur !.. Ils s'éveillent et voient la majesté de leur divin Maître [1]. Transporté d'admiration, Pierre s'écrie : « Oh ! Seigneur, il est bon que

[1] Evigilantes viderunt majestatem ejus.

nous soyons ici, fixons dans ce lieu notre demeure, en y dressant trois tentes. » Il ne savait ce qu'il disait. La terre n'est pas le lieu de la jouissance et du repos. Si Dieu nous y accorde quelque consolation passagère, c'est pour nous animer à travailler et à souffrir. Combien de chrétiens voudraient toujours demeurer dans une situation qui les flatte! Ils oublient ce qu'ils doivent à la religion et à leurs frères. Quelle perte, quel malheur pour le monde, si les apôtres étaient toujours restés dans les joies du Thabor!

Pierre avait à peine fait sa demande, qu'un spectacle nouveau s'offre aux regards des trois disciples: Une nuée lumineuse s'abaisse sur la montagne, enveloppe Jésus avec eux comme sous un pavillon rayonnant, et en même temps une voix céleste sort de la nuée : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé, l'objet de toutes mes complaisances, écoutez-le. » Voilà donc le précepteur que Dieu donne au genre humain : c'est son Fils bien-aimé qu'il charge de nous instruire. Avait-il besoin de le recommander à l'attention de notre esprit, à la docilité de notre cœur? Les apôtres, saisis d'effroi, tombent la face contre terre; mais le Sauveur s'approchant d'eux, les touche avec bonté et leur dit : « Levez-vous, ne craignez rien. » Rassurés par cette parole, ils se

levèrent, et, regardant autour d'eux, ils ne virent plus que Jésus seul[1]. Tout se transfigure, pour ainsi dire, dans une âme admise aux communications intimes avec son Dieu. Tout y prend une autre forme. Heureux le fidèle qui, après s'être éclairé dans l'oraison au flambeau de l'éternelle vérité, ne voit plus que Jésus, ne cherche que Jésus et le plaisir de lui gagner des cœurs, ne désire que son approbation, et n'agit en tout que pour lui plaire !

Vous pouvez, en finissant votre oraison, multiplier les colloques et vous adresser successivement à Notre-Seigneur, et aux témoins de sa Transfiguration. Avec Jésus, réjouissez-vous de sa gloire, rendez hommage à ses grandeurs ; promettez à sa parole une attention plus respectueuse et plus docile. Priez Elie de vous obtenir son zèle, Moïse sa douceur, et les saints apôtres de vous communiquer l'augmentation de foi, d'espérance et d'amour que leur inspira cette faveur signalée, afin que du Thabor vous suiviez courageusement Jésus sur le Calvaire. Acceptez, par amour pour lui, les peines de cette journée ; et, quand le temps des grandes souffrances sera venu, affermissez votre cœur par ces paroles de saint Paul : *Nous attendons le Sau-*

[1] Levantes oculos, neminem viderunt, nisi solum Jesum.

veur, Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui transformera notre corps tout vil et abject qu'il est, afin de le rendre conforme à son corps glorifié. (Philip. 3. 21.)

CXXII. MÉDITATION.

15 AOUT. — ASSOMPTION DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE.

Trois joyeux et admirables mystères de Marie, accomplis presque simultanément, sont l'objet de cette solennité, la plus grande de toutes celles que l'Eglise célèbre en son honneur : sa mort si douce et si précieuse devant le Seigneur, sa résurrection anticipée, et son entrée triomphante dans le royaume éternel, où elle est couronnée de tant de gloire. On ne peut aimer l'auguste Vierge sans se réjouir de son bonheur ; et c'est pour cela que tous les cœurs qui lui sont dévoués se plaisent aujourd'hui à contempler son triomphe ; car c'est aujourd'hui qu'elle est reconnue et proclamée Reine des anges et des hommes, souveraine du ciel et de la terre. Toutefois, si nous consultons les désirs de Marie, toujours conformes à nos véritables intérêts, nous nous attacherons moins à considérer sa gloire que ce qui en a été le principe et la mesure;

nous trouverons l'un et l'autre dans sa sainteté; excitons-nous à l'imiter autant que nous le pourrons.

I. Marie ne doit qu'à sa sainteté la gloire de sa mort, de sa résurrection, et de son assomption.
II Marie n'est élevée en gloire au-dessus de tous les saints que parce qu'elle les surpasse tous en sainteté.

Ier P. *Marie n'est glorifiée dans sa mort, sa résurrection et son assomption, qu'en conséquence de sa sainteté.* Pour être couronné, dit saint Paul, il faut avoir dignement combattu [1]. La plus privilégiée de toutes les créatures n'a point été dispensée de cette loi. Elle ne triomphe que parce qu'elle a vaincu; elle n'est glorifiée que parce qu'elle a mérité de l'être : son bonheur est le prix de sa sainteté, comme sa sainteté est le fruit de ses œuvres. Appliquons à Marie, qui est la femme forte par excellence, cet oracle de la Sagesse : *Donnez-lui du fruit de ses mains... et que ses œuvres soient sa louange.* (Prov. 31. 31.) Quand le comprendrai-je, ô mon Dieu? Ce n'est pas ce que vous faites pour moi, qui me donne droit à vos récompenses, mais bien ce que je fais pour vous. Est-ce l'immaculée conception de votre Mère, est-ce sa divine maternité, ou l'ensemble de tous ses priviléges que

[1] II. Tim. 2. 5.

vous couronnez aujourd'hui ? Il y aurait là de quoi me désespérer. Vos grandes faveurs sont pour nous de grandes obligations, et de terribles sujets de condamnation, si nous n'en profitons pas. Ce que vous couronnez en Marie, c'est son humilité profonde dans son élévation, sa patience inaltérable au milieu des plus pénibles épreuves, sa piété, sa charité, toutes les vertus en un mot qu'elle a pratiquées dans un sublime degré de perfection.

Le bon serviteur de l'Evangile ne dit pas seulement à son maître qu'il a reçu de lui cinq talents [1]; y a-t-il en cela quelque mérite ? Il ajoute qu'il les a multipliés en les faisant valoir [2]. Il ne présente point d'autre titre à la récompense, comme aussi son maître, en la décernant, n'en apporte point d'autre raison que sa fidélité [3]. Il en est de même de l'incomparable Vierge : ce qui donne à sa mort tant de douceur, et tant de gloire à sa triomphante assomption, ce ne sont pas des prérogatives admirables, qu'elle ne tient que de Dieu seul ; c'est sa sainteté, qui lui vient, après Dieu, de sa correspondance à la grâce et de ses bonnes œuvres. Saint

[1] Domine, quinque talenta tradidisti mihi.
[2] Ecce alia quinque superlucratus sum.
[3] Quia... fuisti fidelis, intra in gaudium Domini tui.

Augustin affirme que si elle n'avait conçu le Verbe de Dieu encore plus saintement dans son âme, qu'elle ne le conçut dans son sein, la maternité divine elle-même n'aurait été pour elle qu'un titre spécieux, mais inutile [1].

Mais de là quelle conséquence? *Efforcez-vous de plus en plus,* nous dit saint Pierre, *d'assurer votre vocation et votre élection* à la gloire éternelle *par les bonnes œuvres*, dont elle est la récompense [2]. Puisque tel est le plan divin, *Quapropter ;* puisque la créature la plus chérie du Ciel n'a point eu d'autre voie que la sainteté pour arriver au souverain bonheur, qui nous est promis comme à elle, nous devons donc travailler à notre sanctification avec un zèle toujours plus généreux et plus ardent : *magis satagite.* Ce qui doit nous consoler, c'est qu'il ne tienne qu'à nous de rendre notre prédestination certaine : *Ut certam vestram vocationem et electionem faciatis ;* c'est qu'elle ne soit point attachée à des faveurs extraordinaires, qui ne dépendent pas de nous, mais aux vertus de notre état et aux bonnes œuvres que notre vocation nous met, pour ainsi dire, à tout instant sous la main : *Per*

[1] Materna enim propinquitas nihil ei profuisset, nisi felicius ipsum fide, quam carne gestasset.

[2] Quapropter, magis satagite, ut per bona opera certam vestram vocationem et electionem faciatis. *II. Petr.* 1. 10.

bona opera; car, si nous le voulons, voilà ce qui sera pour nous au moment de la mort une source inépuisable d'espérance et de consolation.

IIe P. *Marie n'est élevée en gloire au-dessus de tous les saints, que parce qu'elle les surpasse tous en sainteté.* Puisque Dieu, d'après la loi de sa justice, ne récompense, même en sa mère, que la sainteté des œuvres, il est juste aussi que la récompense réponde exactement à cette sainteté; et de même que, pour l'accorder, il ne se fonde que sur les mérites, il doit la mesurer à l'étendue et à la perfection de ces mérites. Si donc nulle sainteté, hors celle de Dieu, n'égala jamais la sainteté de Marie, nous devons croire, avec saint Bernard et toute l'Eglise, que Marie brille dans la gloire au-dessus de tous les êtres créés [1]. Aucune créature n'eut tant de grâces, ni de pareilles grâces; et jamais elle n'en reçut une seule sans la multiplier par la coopération la plus parfaite. Une plénitude de gloire devait correspondre à une plénitude de sainteté [2]. Aussi le même Père s'écrie dans son admiration: *Qui jamais racontera la génération de Jésus-Christ et l'assomption de Marie?* Cette incom-

[1] Super omnem exaltata creaturam. *Serm.* 1 *de Assump.*

[2] Quantum enim gratiæ in terris adepta est præ cæteris, tantum et in cœlis obtinet gloriæ singularis. *Ibid.*

parable Vierge est portée au plus haut des cieux, parce qu'elle s'est plus profondément abaissée sur la terre... Elle goûte dans le sein de Dieu les plus délicieuses douceurs de la béatitude, parce qu'elle a plus méprisé les fausses douceurs du monde. Autant elle a semé dans les larmes, autant elle moissonne dans la joie.

Il en sera ainsi de nous [1]. Autant j'aurai remporté de victoires, autant de couronnes je recevrai. Autant d'humiliations et de souffrances, autant de splendeurs célestes et de délices enivrantes. Selon que je donnerai, on me donnera. Si je multiplie devant Dieu mes mérites, il m'enrichira, non-seulement des dons de sa grâce, mais des dons de sa gloire; il les augmentera et les versera sur moi avec profusion [2].

Je comprends maintenant, ô Marie, comment vous pouviez être la mère d'un Dieu, et boire au torrent des plus amères tristesses; comment le fils le plus tendre et le plus puissant a pu vous laisser si longtemps dans l'affliction, et concourir lui-même à des épreuves qui ont fait de votre vie, comme de la sienne, un martyre continuel. Les consolations de

[1] Qui seminat in benedictionibus, de benedictionibus et metet. *II. Cor.* 9. 6.

[2] Et multiplicabit semen vestrum, et augebit incrementa frugum justitiæ vestræ. *Ibid.*

votre mort devaient compenser abondamment les douleurs de votre vie ; votre assomption glorieuse devait réparer toutes vos humiliations avec un immense avantage. C'était son amour pour vous et le désir d'embellir toujours votre triomphe, en grossissant continuellement le trésor de vos mérites, qui lui commandaient à votre égard ces rigueurs apparentes, aux noces de Cana, dans le temple, jusqu'au pied de la croix ;.. et je me plains quand il me traite comme il a traité sa Mère !.. Vierge fidèle, traînez-moi à votre suite dans une voie qui conduit à un si heureux terme... Oui, je veux m'abaisser, je veux souffrir, et me sanctifier par l'humilité et la patience. Mais aidez-moi, ô ma souveraine, ô ma mère ! rendez-moi toujours présente cette pensée, que ce qui fait ma peine pendant la vie fera mon plaisir à la mort, et que les tristesses du temps préparent les joies de l'éternité.

CXXIII. MÉDITATION.

20 AOUT. — SAINT BERNARD.

Ce Saint, qui fut destiné à rétablir l'esprit monastique, en même temps qu'à être l'ornement et le soutien de toute l'Église, naquit l'an 1191, au village de Fontaine, près de Dijon, d'une famille noble et

vertueuse. A l'âge de vingt-deux ans, effrayé des dangers du monde, il se retira à Cîteaux, où ses exhortations et son exemple entraînèrent avec lui ses cinq frères, leur oncle, et trente autres de ses parents ou amis. Son père lui-même le suivit plus tard et se fit le disciple de son fils. Ils furent tous reçus avec une indicible joie par le pieux abbé Etienne et ses religieux. Bientôt Bernard est obligé de quitter cette sainte maison pour aller fonder Clairvaux, d'où sortent de nombreuses colonies, et il voit de son temps jusqu'à cent soixante monastères sous son obéissance. Ce ne fut là toutefois qu'une partie de ses occupations. Après des travaux presque incroyables pour la défense de l'Eglise, qu'il édifia par ses vertus, éclaira par sa doctrine et illustra par ses miracles, il mourut le 20 août 1153, à l'âge de soixante-trois ans. Sa vie offre des contrastes que nous méditerons utilement.

I. Une pénitence austère jointe à une parfaite innocence.
II. Une vie tout intérieure avec la vie la plus répandue au dehors.
III. Un profond mépris de lui-même malgré l'admiration dont il est l'objet.

Ier P. *Saint Bernard joignit une pénitence austère à une parfaite innocence.* Il avait reçu en naissant cette bonté d'âme et cette candeur de naturel, qui sont comme le présage de la piété. Ses parents

avaient pris le plus grand soin de le former à la vertu, et leur exemple en avait été pour lui une leçon continuelle. Cependant personne peut-être ne fut plus exposé aux entraînements de la jeunesse, à cause de tous ces avantages de l'esprit et du corps, qui rendent le monde si dangereux ; mais la Providence veillait à la garde de son cœur, et il obéit généreusement aux inspirations de la grâce. Un jour, par inadvertance, il laissa errer ses regards sur un objet qui pouvait ternir la beauté de son âme ; sur-le-champ, il se jette dans un étang glacé, où il demeure longtemps, pour punir ce qui lui paraît une faiblesse impardonnable. Jésus et Marie le récompensèrent de cet amour pour la pureté, en le favorisant de leurs fréquentes visites et d'un don particulier d'oraison. Déjà ses entretiens avec Dieu n'étaient presque jamais interrompus. Telle fut dans le monde la vie du jeune Bernard ; qu'avait-il donc à expier par la rigoureuse pénitence qu'il embrassa en le quittant, et qu'il pratiqua jusqu'à la fin de ses jours ?

Avec un corps délicat et une santé mal affermie, il ne trouve point d'austérités qui satisfassent son amour pour la mortification. Que les jeûnes le dessèchent, que les veilles l'épuisent, que les infirmités l'accablent ; rien ne l'arrête ; ce que perd la chair,

l'esprit le gagne. Il trouve toujours un nouveau courage pour soutenir les mêmes macérations, ou s'en imposer de plus grandes. Un peu d'eau, quelques légumes, ou même quelques feuilles d'arbre, un sommeil très-court, c'est tout ce qu'il accorde à la nature ; et cette pieuse cruauté envers lui-même, il la porte partout ; il est aussi mortifié dans le palais des rois et des papes que dans son monastère.

Les saints, dans l'exercice de la pénitence, sont animés par des motifs qui ne sont point assez compris. Moins ils sont criminels, plus ils croient l'être : plus leur cœur est pur, plus ils découvrent de taches jusque dans leurs actions les plus parfaites. Le zèle qu'ils ont pour la gloire de Dieu, leur persuade que les moindres offenses contre son infinie majesté méritent les plus sévères expiations. Si ce n'est pas le passé qui les trouble, c'est sur l'avenir qu'ils tremblent ; il leur paraît plus sage de prévenir le péché que d'avoir à le pleurer. D'ailleurs, ils aiment trop Jésus-Christ pour consentir à demeurer sans souffrance, au souvenir d'un Homme-Dieu, qui a tant souffert pour eux ; ils veulent pouvoir dire qu'ils sont crucifiés avec lui [1]. Voilà pourquoi tous ceux que l'Eglise honore comme saints, elle les honore comme pénitents ; l'esprit de Dieu n'a pas là-dessus

[1] Christo confixus sum cruci. *Gal.* 2 19.

diverses voies. O Jésus, que je suis loin d'imiter ceux qui après vous sont mes modèles ! Si vous ne m'appelez pas à pratiquer les macérations de plusieurs d'entre eux, vous m'obligez cependant à me renoncer moi-même et à porter ma croix.

IIe P. *Vie intérieure de saint Bernard jointe à la vie la plus répandue au dehors.* « Je suis la chimère de mon siècle, » s'écriait-il ; « solitaire sans solitude, occupé de toutes les affaires du monde, après que, pour n'avoir à penser qu'à Dieu, j'ai renoncé au monde... » Il est certain qu'il fut mêlé à tous les événements de son époque, ou plutôt qu'il en fût l'âme. Si nous le suivons dans les villes, dans les cours, dans les conciles, passant et repassant trois fois les Alpes, parcourant la France entière, pénétrant jusqu'au fond de l'Allemagne,.. nous le trouvons chargé des négociations les plus épineuses, des ministères les plus délicats, aux prises tantôt avec le schisme, tantôt avec l'hérésie, toujours avec les passions les plus intraitables.

Mais au milieu de cette agitation extérieure il est toujours calme, uni à Dieu par l'accomplissement de sa très-sainte volonté. Il se plaint, il gémit, toutes les fois qu'il est obligé de quitter son monastère[1].

[1] Itane, bone Jesu, tota deficit in dolore vita mea ? Tristis est anima mea usquedum redeam.

Il le quitte cependant, mais sans interrompre l'intimité de son commerce avec Dieu. S'il ne peut emporter avec lui sa cellule, dit un historien de sa vie, il emporte son recueillement et sa solitude intérieure[1]. Semblable aux anges qui, dans leurs divers emplois, contemplent toujours le visage de Dieu, saint Bernard, plongé dans les affaires du monde, demeure toujours séparé du monde, et n'ouvre son cœur qu'à Dieu. Qu'elle est heureuse Seigneur, l'âme qui sait unir l'action de Marthe avec la contemplation de Marie ! qui se prête par nécessité aux occupations du dehors, et se livre par attrait à celles de l'intérieur !

IIIe P. *Mépris que saint Bernard fait de lui-même dans l'admiration dont il est l'objet.* Qui jamais fut plus honoré ? Les rois le recherchent dans sa solitude : trois papes se dirigent par ses conseils et se reposent, en grande partie sur lui, du gouvernement de l'Eglise dans les circonstances les plus difficiles. Partout il est regardé comme un ange venu du ciel, écouté comme un oracle. L'autorité de sa parole et la vénération qu'il inspire décident toutes les questions... Sa vive éloquence et ses miracles entraînent à sa suite d'innombrables multitudes ; pour le voir, tous les travaux sont suspendus. A

[1] Ubique solus erat.

Spire, à Constance, en mille endroits, les évêques et le clergé sont contraints de lui faire une barrière de leurs propres corps ; à Francfort, un empereur l'emporte sur ses épaules pour le soustraire aux empressements de la foule qui l'accable...

Cependant, parmi des actions si éclatantes et des succès si enivrants, son humilité se fortifie. Il ne cherche qu'à obscurcir la splendeur qui l'environne. Si plusieurs grandes villes le demandent pour évêque, il fait tant d'instances auprès du pape, qu'il en obtient un bref d'exclusion de toute dignité ecclésiastique. Il se réprouve en quelque sorte lui-même comme un pécheur, lorsque toutes les voix le canonisent comme un saint. On le loue, et il supplie qu'on ait pitié de son âme : « Croyez-moi donc, » écrit-il à ses amis, « et non ceux qui me vantent sans me connaître, parce qu'ils ne voient que le dehors. Quand je parle de moi, ce n'est point par conjecture ; j'ai l'expérience de ma misère, j'en ai le sentiment. » Il désire paraître si vil et si abject, que ceux qui ont eu la folie de l'estimer, rougissent d'avoir donné des éloges à un homme si méprisable. Grand Dieu ! quelle leçon pour ceux qui, avec tant de motifs de s'humilier, s'admirent eux-mêmes et ne cherchent qu'à se faire estimer!

En vous préparant à la sainte communion, offrez

à Dieu les dispositions de saint Bernard montant à l'autel, et rappelez-vous ce qu'il dit du pain céleste comme remède aux maladies des âmes : « Si quelqu'un parmi vous n'est plus ni si souvent, ni si violemment agité par des mouvements de colère, d'envie, de luxure ou de toute autre passion déréglée, qu'il en rende grâces au corps et au sang de Jésus-Christ; car la vertu du sacrement opère en lui. »

CXXIV. MÉDITATION.

28 AOUT. — SAINT AUGUSTIN.

Né à Tagaste, en Afrique, le 13 octobre 354, Augustin donna, dès son enfance, des marques de la vivacité de son esprit; mais emporté par ses passions, il s'engagea bien avant dans le désordre, et tomba même dans l'hérésie des Manichéens. Monique, sa pieuse mère, versa tant de larmes pour obtenir sa conversion, que le Ciel se laissa fléchir. Les prédications de saint Ambroise commencèrent à l'ébranler; une lecture, accompagnée de grâces extraordinaires, porta le dernier coup à sa volonté longtemps incertaine : il se donna tout à Dieu, à l'Église et aux âmes. Valère, évêque d'Hippone, l'ordonna prêtre, lui confia le ministère de la divine

parole, et partagea avec lui les soins de la charge pastorale, en le prenant pour son coadjuteur. Saint Augustin avait un esprit prodigieux, une conception vaste, sa science n'était égalée que par sa charité. Il mourut pendant que la ville d'Hippone était assiégée par les Vandales. Sa conversion, si glorieuse à la grâce, si utile à l'Eglise, est le grand événement de sa vie. Considérons :

I. Le triomphe de la grâce dans la conversion d'Augustin.
II. Les triomphes de l'Église, précieux fruits de cette conversion.

Ier P. *Triomphe de la grâce dans la conversion d'Augustin.* La victoire que la grâce remporta sur ce pécheur, destiné à devenir le père de tant de saints, fut d'autant plus glorieuse, que d'une part elle fut plus difficile, et de l'autre plus complète.

1° Victoire difficile. Dans Augustin, tout s'opposait à la grâce, l'esprit et le cœur, l'entêtement de l'hérésie et la tyranie des passions.

Quand l'erreur s'est emparée d'un esprit éminent, et qui a le sentiment de sa supériorité, quelle puissance ne doit pas déployer la grâce pour en triompher? Il n'a ordinairement d'autre guide que sa curiosité, d'autre lumière que sa présomption. Le manichéisme flattait l'orgueil d'Augustin; il s'en fit le zélé partisan. Si bientôt il y renonça, ce fut pour passer de secte en secte au gré de ses caprices. Jus-

qu'à sa conversion, il eut la vanité d'un philosophe et l'opiniâtreté d'un hérétique. Que d'obstacles du côté de son esprit à la simplicité de la foi ! mais surtout du côté de son cœur à la pureté de la morale évangélique ! Esclave de l'ambition, de l'avarice, de la volupté, toutes ces passions le tenaient enlacé dans leurs filets, et disputaient entre elles, dit-il, laquelle serait sa passion dominante [1].

Avec quelle patience la grâce dut l'attendre dans ses remises et ses délais ! Quelle force elle dut employer pour vaincre ses résistances ! Le libertinage était devenu chez lui une impérieuse habitude, l'habitude une espèce de nécessité [2]. Tantôt la beauté de la vertu le ravissait, tantôt la pesanteur de sa chaîne l'accablait. Il voulait et ne voulait pas ; il priait et craignait d'être exaucé. « Bientôt, Seigneur, » s'écriait-il quelquefois, « bientôt, encore un instant, et je serai à vous ! » Mais ce bientôt ne venait jamais, et cet instant durait toujours [3]. Enfin l'heureux moment est arrivé ; la grâce le renverse,

[1] Inhiabam honoribus, lucris, conjugiis, et patiebar in eis cupiditatibus amarissimas difficultates.., Certabant in meipso et de meipso, cujus potissimum esse viderer *Confess. l.* 6, *c.* 6.

[2] Suspirabam ligatus, non ferro alieno, sed ferrea mea voluntate. *Ibid.*

[3] Modo, ecce modo, sine paululum; sed modo et modo non habebat modum, et sine paululum ibat in longum. *Ibid.*

comme Saul sur le chemin de Damas; et pour employer l'expression de saint Zénon de Vérone, du même coup elle détruit en lui le vieil homme et crée le nouveau. *Uno ictu interficit veterem hominem, creat novum.*

2° Victoire complète. Au milieu de ses agitations, il entend une voix qui lui dit : « Prends et lis. » Il obéit. A peine a-t-il lu quelques lignes d'une épître de saint Paul, qu'il est converti. Tout-à-coup son esprit est éclairé des plus vives lumières, qui font éclore en lui les premiers fruits de la grâce : foi vive, espérance ferme, souvenir de l'éternité, goût des livres saints. Ses affections changent avec ses pensées. Il était livré aux plus honteux plaisirs ; le voilà devenu un homme chaste, tout divin, qui n'a que de pures et sublimes aspirations. « Il s'éleva dans mon cœur, » dit-il, « une grande tempête qui fut suivie d'une abondante pluie de larmes. La retraite me paraissant plus propre aux gémissements de la douleur, j'allai me jeter sous un figuier, pour pleurer à mon aise... Je me tournais vers vous, ô mon Dieu, je vous disais : jusqu'à quand, Seigneur, jusqu'à quand?.. Ah! ne vous souvenez plus de mes iniquités. » Quel regret du passé! Jamais il ne se pardonnera d'avoir offensé si longtemps un Dieu,

dont la bonté l'attendrit, bien plus encore que sa justice ne l'épouvante.

Il entre dans le zèle de cette justice adorable, et ne songe plus qu'à se punir. Une vie austère réparera sa vie sensuelle; des humiliations volontaires expieront son orgueil. Il n'avait cherché que les applaudissements des hommes, il ne demande plus que leurs mépris. Non-seulement il censure ses propres ouvrages, mais il compose un livre sur lequel, comme sur un autel, ainsi qu'il le dit lui-même, il offre à Dieu le sacrifice de sa réputation. Vit-on jamais un pareil exemple d'humilité? Augustin est dans l'innocence de son baptême, et il fait une confession publique, à laquelle on n'obligeait pas même les pénitents publics; il la fait à la face de toute la terre, non dans une action qui ne dure que quelques instants, mais dans un ouvrage qui durera autant que le monde; partout et toujours on connaîtra quels ont été les égarements de son esprit et le désordre de ses mœurs...

Il ne répare pas moins noblement ses attachements coupables. Le feu sacré a transformé ce cœur charnel et en a fait un cœur céleste. Quand on lit ses *Soliloques,* ses *Confessions,* ses *Commentaires* sur les psaumes, on n'y trouve que mouvements d'admiration, qu'actions de grâces, qu'effusion de la

plus ardente charité. » On ne saurait croire, » dit-il, « quel incendie d'amour s'alluma subitement dans mon cœur. » Dans un autre endroit il s'écrie : « Maudit soit le temps où je ne vous ai pas aimé, ô Dieu qui êtes ma vie ! Vous pensiez donc à moi, quand je vous oubliais ! Maintenant enfin mon âme est à vous, toute dévouée, toute consacrée à votre amour ; elle ne respire que pour vous et n'aspire qu'à vous, son seul désir est de vous voir. »

Accordez aujourd'hui, Seigneur, à la prière de cet illustre pénitent et à la nôtre, ce que l'Eglise vous demande tous les jours pour ses enfants : *Convertissez-nous, ô Dieu, notre Sauveur* [1].

IIe P. *Triomphes de l'Eglise, heureux fruits de la conversion d'Augustin.* Il nous apprend au dixième livre de ses Confessions, qu'aussitôt qu'il eut cédé aux attraits de la grâce et qu'elle lui eut ouvert les yeux, il voulut se retirer dans la solitude, pour y pleurer ses égarements jusqu'à la fin de sa vie; mais que Dieu l'en empêcha en lui faisant connaître qu'il avait sur lui d'autres desseins. Il avait été une admirable conquête de la grâce, il devait en être un des plus admirables instruments. La charité de Jésus-Christ le presse ; il a besoin de faire aimer le Dieu qu'il a tant offensé. Il ne se contente pas de

[1] Converte nos, Deus salutaris noster.

rompre à son peuple le pain de la divine parole avec une constance que rien ne lasse; son zèle, comme celui de saint Paul, s'étend à toutes les Eglises du monde. La grâce fit par lui ce qu'elle avait fait en lui : elle soumit les esprits, gagna les cœurs.

Dans sa bouche, aussi bien que dans ses écrits, la vérité catholique est victorieuse de l'aveuglement des païens, de la subtilité des philosophes, de l'obstination des hérétiques. Ariens, Manichéens, Donatistes, Priscillianistes, Pélagiens, semi-Pélagiens, il les attaque tous et avec des succès qui tiennent du prodige. Il est l'âme des conciles, la voix et l'organe de toute l'Eglise, le maître des plus célèbres docteurs : saint Fulgence, saint Prosper, saint Léon, saint Grégoire-le-Grand, saint Bernard, saint Thomas ont fait gloire d'être ses disciples. Il semble que Dieu l'ait suscité pour confondre, avec les erreurs de son siècle, celles de tous les siècles suivants.

S'il soumet les esprits à la véritable doctrine, il assujettit les cœurs à la divine loi. Nous ne saurons qu'au ciel le nombre des conversions opérées par la seule lecture de ses Confessions. Combien d'âmes ce précieux livre n'a-t-il pas préservées ou retirées du désespoir par la confiance qu'il inspire? Combien

de pécheurs, après avoir lu avec quelle simplicité un si grand homme avoue publiquement ses désordres, n'ont plus craint de confier l'aveu de leurs fautes au secret du Sacrement? Combien se sont élevés jusqu'à la perfection chrétienne, dans les instituts religieux, qui ont adopté son esprit et qui le reconnaissent pour leur premier fondateur?

Remercions Dieu de ce qu'il a fait pour ce grand saint, et par lui pour l'Eglise universelle. Comme Augustin rendons à la grâce ce que nous lui devons, en lui soumettant entièrement notre esprit et notre cœur et en reconnaissant tout ce qu'elle a fait pour nous. Ce que je tiens de vous, Seigneur, ce sont d'inappréciables bienfaits; ce qui en moi vient de moi, ce sont des ingratitudes qui me font rougir et dont je veux toujours vous demander pardon. Par mes ingratitudes je mérite l'enfer et je le crains; par vos bienfaits le ciel est à moi et je l'espère. Que n'ai-je commencé plus tôt à vous aimer, beauté ancienne, beauté nouvelle! *Sero te amavi, pulchritudo tam antiqua et tam nova, sero te amavi.* Conf. l. 10. c. 27.)

CXXV. MÉDITATION.

14 SEPTEMBRE. — EXALTATION DE LA SAINTE CROIX.

I. Souvenir de la croix très-recommandé et très-utile au chrétien.
II. Combien peu de chrétiens ont l'intelligence et le goût de ce mystère.

Ier P. *Rien ne nous est plus recommandé, ni plus utile, que le souvenir affectueux de la Passion de Jésus-Christ.* Le Sauveur ramenait souvent le discours sur ce sujet dans ses entretiens avec ses disciples. Peu de jours avant de se livrer à ses ennemis, prenant à part les douze apôtres, il leur prédit pour la dernière fois qu'il allait être mis à mort. « Voici, » leur dit-il, « que nous allons à Jérusalem, et tout ce que les prophètes ont annoncé concernant le Fils de l'homme va s'accomplir[1]. » Dérision, flagellation, crucifiement, prodiges de charité et de patience de la part de Jésus, prodiges d'ingratitude et de perversité de la part des hommes, tout sera prochainement à son comble, le *Consummatum est* va être prononcé. En toute occasion il manifeste le désir de voir ses disciples pénétrés de ce mystère. Même au milieu des célestes joies du Thabor, il

[1] Luc. 18. 31.

leur rappelle les douleurs et les ignominies de la croix.

« Jésus-Christ, » dit Bossuet, « avait deux choses » à donner aux hommes, sa croix et son trône, sa » servitude et son règne, son obéissance jusqu'à la » mort, et son exaltation jusqu'à la gloire. Ses dis- » ciples, encore grossiers et charnels, ne voulaient » point comprendre sa croix et ils ne l'importunaient » que de son royaume; et lui, désirant les accoutu- » mer aux mystères de son Evangile, ne leur dit » ordinairement qu'un mot du royaume et il revient » toujours à la croix [1]. » S'il leur donne son corps en nourriture et son sang en breuvage, il a soin de leur faire remarquer que c'est le même corps qui sera livré, le même sang qui sera répandu pour eux : la communion portera avec elle l'idée de la Passion. S'il confère à ses ministres le pouvoir d'offrir sur l'autel ce corps immolé, ce sang versé, c'est afin qu'ils se souviennent de lui et de sa mort. Son immolation mystique sera le mémorial de son immolation sanglante : *Faites ceci en mémoire de moi.* Est-il possible que nous nous rappelions ces touchantes paroles, sans admirer l'amour d'un Dieu qui meurt pour nous et nous recommande de penser à lui ; mais en même temps sans rougir de la dureté

[1] Panég. de saint Jean l'Evang.

de notre cœur, qui a rendu cette recommandation nécessaire, et qui la rend, hélas ! trop souvent inutile ?

Cette dévotion d'ailleurs, ce souvenir affectueux des souffrances de Jésus-Christ, est comme la moelle de la véritable et solide piété. Le crucifix est le livre des élus. « Croyez-moi, » dit saint Augustin, « il n'est rien de plus salutaire pour l'expiation de nos péchés, pour l'acquisition de toutes les vertus, pour obtenir le ciel, que de s'occuper souvent du mystère de la croix. J'en parle d'après l'expérience que j'en ai faite. J'ignore ce qui se passe dans l'âme des autres pécheurs, quand l'heure de la miséricorde est venue pour eux; mais je sais ce qui s'est passé dans la mienne. De tous les moyens que Dieu a employés pour me ramener à lui, celui-là a été le plus puissant; et même, depuis ma conversion, j'ai reconnu que cette pensée était d'une admirable utilité, pour vaincre mes tentations et soutenir ma constance. Dès que je me sentais porté au mal, je recourais aux plaies de Jésus-Christ, et je me disais à moi-même : Malheureux, vas-tu donc renouveler les blessures de ton Sauveur? Je faisais de même, quand il m'arrivait quelque chose de fâcheux; je puis affirmer que dans toutes mes afflictions je n'ai rien trouvé qui me consolât aussi efficacement que le

souvenir de la passion. Non, il n'y a rien de si amer que la mort de Jésus n'adoucisse, rien de si languissant qu'elle ne fortifie, rien de si malade qu'elle ne guérisse. »

IIe P. *Peu de chrétiens ont l'intelligence et le goût de ce mystère.* Les termes qu'avait employés le Sauveur pour prédire sa mort prochaine, dans la circonstance dont nous parlions tout à l'heure, ne renfermaient aucune obscurité; tout y était net et précis; cependant son langage fut une énigme pour ceux qui l'entendaient. Etrange aveuglement, dont paraît frappé l'Evangéliste qui le raconte! *Ils ne comprirent rien à tout cela, et c'était pour eux un langage inconnu, et ils n'entendirent point ce qu'il leur disait.* (Luc. 18. 34.)

Trois obstacles ferment l'esprit et le cœur des hommes à une vérité si salutaire :

L'orgueil qui obscurcit la foi. On ne croit que faiblement cette excessive charité, parce qu'on ne veut pas que Dieu ait plus de bonté que nous n'en pouvons comprendre. O Jésus, faut-il que la grandeur de votre amour pour les hommes leur soit un motif de blesser votre cœur en refusant d'y croire !

La dissipation; on n'arrête que rarement et superficiellement sa pensée sur un mystère qui était le

sujet habituel de la méditation des saints. On lit la passion de Jésus-Christ ; on assiste au sacrifice qui en est la continuation aussi bien que le mémorial, et en présence du crucifix, et jusqu'au pied de l'autel, l'âme demeure dans la plus triste insensibilité. Oh! non, il n'en est pas ainsi des hommes recueillis et intérieurs. Un seul mot sur les souffrances et la mort de l'Homme-Dieu, un seul regard sur la croix les attendrit, excite leur amour et leur reconnaissance... Pourquoi, hélas ! ne suis-je pas de ce nombre ?

L'immortification ; on ne veut pas comprendre ce qui est incompatible avec une vie lâche et sensuelle qu'on ne veut pas quitter. Les apôtres n'avaient pas alors l'intelligence d'une doctrine qu'ils n'aimaient pas. Quand la vertu de la croix et la grâce de l'Esprit saint les aura changés, ils l'aimeront, ils la comprendront et s'écrieront : « O bonne croix, à qui les membres du Seigneur ont donné tant de beauté et tant d'éclat, croix si longtemps désirée, si tendrement aimée, reçois-moi et donne-moi à mon maître; que par toi me reçoive celui qui par toi m'a racheté. » (S. André.)

CXXVI. MÉDITATION.

29 SEPTEMBRE. — SAINT MICHEL.

I. L'orgueil de Lucifer puni ; l'humilité de saint Michel récompensée.
II. Comment l'orgueil prépare la chute, et l'humilité l'élévation.
III. Moyen d'éviter le châtiment des superbes et d'obtenir la récompense des humbles.

Ier P. *L'orgueil de Lucifer puni; l'humilité de saint Michel récompensée.*

1° Au jugement des saints Docteurs, Lucifer était, dans l'ordre de la nature et de la grâce, l'ouvrage le plus accompli qui fût sorti des mains de Dieu [1]. Il est constant, par l'Ecriture, que l'orgueil fut la cause de sa chute ; mais on ne peut dire aussi certainement en quoi consista cet orgueil. Le sentiment commun est que les anges étant créés dans la grâce et dans la justice, Dieu voulut qu'ils méritassent la souveraine béatitude par l'usage de leur liberté. Pendant ce temps d'épreuve, il leur découvrit quelques-uns des desseins de sa providence, particulièrement l'Incarnation du Verbe, qu'il leur ordonna d'adorer dans son union hypostatique avec la nature humaine. Epris de sa propre excellence, Lucifer est

[1] Hunc primum condidit, quem reliquis angelis eminentiorem fecit. *S. Greg. Moral. lib.* 2, *c.* 30.

blessé d'un pareil commandement. Il se révolte à la pensée de s'humilier devant un homme. Il croit que si la divinité doit s'unir intimement à l'une de ses créatures, il ne peut y en avoir d'autre, qui mérite cet honneur autant que lui; et voilà, suivant l'expression d'un prophète, qu'ayant élevé son cœur dans l'admiration de sa beauté, cette même beauté lui fit perdre sa sagesse[1].

Il ne se borne pas à refuser la soumission que Dieu lui demande, il en détourne ceux qu'il devait y porter par son exemple, et persuade à un grand nombre que le décret divin qui va procurer tant de gloire à l'homme est injurieux à toute la nature angélique... O funeste effet du scandale ! Le dragon, dit saint Jean, entraîne dans sa rébellion la troisième partie des étoiles du ciel[2]. Et où va-t-il se précipiter avec ceux qu'il a séduits? Dans cet abîme d'un feu inextinguible, créé pour lui et les complices de son orgueil[3]. Quelle effroyable chute ! D'où tombe-t-il, et où tombe-t-il? Pour la première fois est accompli l'oracle : *Qui s'élève sera humilié.* O mon âme, crains l'orgueil : il a fait du plus beau des

[1] Elevatum est cor tuum in decore tuo : perdidisti sapientiam tuam in decore tuo. *Ezech*. 28. 17.

[2] Apoc. 12. 4.

[3] In ignem æternum, qui paratus est diabolo et angelis ejus.

anges le plus horrible des démons ; il a peuplé et toujours il peuplera l'enfer. Tu ne seras en sûreté qu'en imitant l'humilité de saint Michel.

2° Ce grand archange s'indigne de l'outrage fait au souverain Seigneur. « *Quis ut Deus* ? » s'écrie-t-il : « Qui est comme Dieu ? qui peut refuser d'obéir, quand il commande ? » Sa fidélité affermit celle des bons anges ; avec lui ils se déclarent pour Dieu en répétant : *Quis ut Deus ?* Ils combattent Lucifer ; ils sont vainqueurs. Leur épreuve est finie. Dieu leur découvre alors toute la magnificence de ses charmes ; ils le voient face à face ; ils le possèdent. Quelle récompense et quel bonheur pour tous, mais principalement pour le chef de la sainte milice !

Saint Michel est établi sur tous les princes du ciel, conducteur et protecteur du peuple de Dieu, défenseur de l'Eglise, pour laquelle il combattra jusqu'à la fin des siècles. Des autels nombreux, des temples lui seront élevés ; des associations seront érigées en son honneur ; son nom viendra, dans la prière chrétienne, immédiatement après celui de la Reine de l'univers [1]... Avec quelle gloire il paraîtra à la fin des temps, lorsque, ayant vaincu l'Antechrist,

[1] Je confesse à Dieu,.. à la bienheureuse Marie, toujours vierge, à saint Michel, archange. — Je supplie la bienheureuse Marie, toujours vierge, saint Michel, archange.

il remontera triomphant au ciel à la tête de tous les élus ! Voilà ce qu'il a mérité en s'humiliant devant le Seigneur.

IIe P. *Comment l'orgueil prépare la chute, et l'humilité l'élévation.*

1o On doit tomber inévitablement, quand d'une part on est la faiblesse même, et quand de l'autre on est combattu par une force invincible.

D'abord rien de plus chancelant que l'orgueilleux. Sur quoi s'appuie un homme qui se laisse dominer par l'orgueil ? Sur lui-même. En quoi met-il sa confiance ? En lui. C'est là le caractère de ce vice ; Jésus-Christ l'a peint d'un trait, quand il a dit des Pharisiens : « Ils se confiaient en eux. » *In se confidebant.* (Luc. 18. 9.) Or, de lui-même, qu'est-ce que l'homme, sinon la vanité et le néant [1] ?

Lucifer est sorti de la vérité pour s'appuyer sur le mensonge ; sa chute n'a pas eu d'autre cause [2]. Saint Bernard demande quelle est cette vérité, et il répond : C'est ce sentiment si juste et si vrai qu'il devait avoir de lui-même : je ne suis rien de mon propre fonds ; si je suis quelque chose, c'est à Dieu que je le dois ; à lui donc la gloire de tout, à moi il n'est rien dû.

[1] Gal. 6. 3. — Ps. 143. 4. — Ps. 98. 6.
[2] In veritate non stetit. *Joan.* 8. 44.

Mais quand l'orgueilleux serait aussi fort qu'il est faible, se soutiendrait-il contre la puissance infinie qui le combat [1] ? Dieu a déclaré qu'il ne céderait sa gloire à personne [2] : ne brisera-t-il pas le téméraire qui entreprend de la lui ravir ?

2° Les raisons qui montrent que l'orgueilleux doit tomber, montrent que l'humble sera élevé. Le même Dieu qui résiste aux superbes donne sa grâce aux humbles [3] ; mais quelle grâce ? Celle de la soumission aux divines volontés, celle de la persévérance,.. toutes les grâces sont pour eux. Ils sont inébranlables, Dieu les soutient ; ils n'ont rien à craindre, Dieu les garde [4]. La vérité, c'est-à-dire la connaissance intime de leur néant, fait qu'ils ne se reposent que sur Dieu, et c'est ainsi qu'elle les préserve de toute ruine spirituelle. Leur confiance est un hommage rendu à la bonté, à la puissance, à la fidélité du Seigneur ; elle lui plaît singulièrement, et elle leur attire les bénédictions de son amour : « Dieu protége l'humble et le délivre ; il aime l'humble et le console ; il s'incline vers l'humble et lui prodigue ses grâces, et après l'abaissement, il l'élève dans la gloire. » (Imit. l. 2. c. 2.)

[1] Deus superbis resistit. *I. Petr.* 5. 5.
[2] Gloriam meam alteri non dabo. *Is.* 42. 8.
[3] Humilibus dat gratiam.
[4] Custodiens parvulos Dominus. *Ps.* 114. 6.

III[e] P. *Comment pourrons-nous éviter le châtiment des superbes et obtenir la récompense des humbles?* En adoptant pour règle de conduite le cri de guerre de saint Michel : *Quis ut Deus?* qui est comme Dieu? et en méritant la protection particulière de ce glorieux archange.

La véritable humilité a pour fondement la connaissance de Dieu et de soi-même. L'esprit de mensonge veut-il nous porter à la vaine gloire? répondons-lui avec saint Michel : « Qui est comme Dieu? » *Quis ut Deus?* qui suis-je et que sont avec moi toutes les créatures en comparaison de Dieu? Suis-je tenté de murmure et d'impatience? *Quis ut Deus?* est-il juste que Dieu fasse ma volonté, ou que je fasse la sienne? S'il est mon roi, ne dois-je pas lui obéir? S'il est mon père ne dois-je pas l'aimer? Est-ce le penchant pour le plaisir qui cherche à me séduire? *Quis ut Deus?* O mon Dieu, qui est semblable à vous? Qui peut remplir les désirs de mon âme et contenter mon cœur, si ce n'est vous, ô bien suprême? Servons-nous du même moyen, pour exciter en nous le respect et la ferveur, lorsque nous commençons à prier, ou que nous approchons du saint autel.

Mais ce n'est pas seulement par ses paroles et par son exemple que saint Michel veut nous aider, nous

qui sommes à lui comme les soldats au chef qui les commande, soutenant la même cause, combattant les mêmes ennemis... Quel secours n'aurons-nous pas droit d'en attendre, si nous recourons à lui avec confiance ? C'est lui principalement qui offre à Dieu nos prières et nos sacrifices[1]; lui qui nous protége à la mort, reçoit nos âmes et les introduit au ciel[2].

Honorons saint Michel, invoquons-le souvent, et en particulier quand nous nous humilions en présence du Seigneur, pour obtenir le pardon de nos fautes : *Confiteor*.

CXXVII. MÉDITATION.

2 OCTOBRE. — LES SAINTS ANGES GARDIENS.

I. Bonté de Dieu qui nous confie à la garde des anges.
II. Zèle des anges dans l'exercice de leur emploi à notre égard.

PREMIER PRÉLUDE. Représentons-nous sur la terre une multitude d'esprits célestes qui s'empressent de rendre aux hommes toutes sortes de bons offices, pour le corps et pour l'âme. Voyons à nos côtés ce-

[1] Stetit angelus juxta aram templi, habens thuribulum aureum in manu sua. *Brev.*

[2] Archangele Michael, constitui te... super omnes animas suscipiendas. *Ibid.*

lui que Dieu nous a donné pour gardien, et adorons avec lui l'infinie majesté du Seigneur.

Deuxième prélude. Demandons la grâce de comprendre et de sentir vivement les bienfaits que nous recevons de Dieu par le ministère de nos bons anges, et de remplir avec fidélité tous les devoirs que ces bienfaits nous imposent.

Ier P. *Bonté de Dieu députant ses anges à notre garde.* Que l'homme est grand par l'amour que Dieu lui porte et par sa glorieuse destinée ! Qu'il est petit par sa faiblesse et ses misères ! Saint Jérôme expliquant ces paroles de Jésus-Christ : *Leurs anges voient toujours la face de mon Père :* (Matth. 18. 10.) « Quelle est donc, » s'écrie-t-il, « la dignité des âmes, puisque chacune d'elles reçoit, à son entrée dans la vie, un ange chargé par le Seigneur lui-même de veiller à sa garde [1] ! » L'Eglise appelle aujourd'hui notre attention sur une faveur, qui lui paraît ineffable, et que nous oublions trop souvent [2].

Un puissant roi voit un enfant de la lie du peuple

[1] Magna dignitas animarum, ut unaquæque habeat, ab ortu nativitatis, in custodiam sui angelum deputatum. *Lib.* 3. *in cap.* 18. *Matth.*

[2] Deus, qui ineffabili providentia sanctos angelos tuos ad nostram custodiam mittere dignaris

abandonné de tout le monde, dépourvu de toute ressource, et il ordonne à un prince de sa cour de le prendre sous sa protection, de l'élever avec le plus grand soin, de ne le quitter ni jour ni nuit... Je me dis à moi-même : voilà un monarque qui a un cœur de père pour cet enfant ; la bonté extraordinaire qu'il lui témoigne prouve assez qu'il le destine à l'une des premières places de son royaume. Touchante image de ce que Dieu fait pour nous par le ministère des anges ! Que sommes-nous de nous-mêmes ? Que pouvons-nous ? Dans quel état étions-nous à notre entrée dans ce monde ?.. Mais, ô charité incompréhensible ! « Dieu ne s'est pas contenté, » dit saint Bernard, « de nous envoyer son Fils et son Esprit saint ; afin que tout ce qui est dans le ciel concourût à notre bonheur, il a aussi envoyé ses anges, pour nous *servir* ; car tel est bien l'office qu'ils ont à remplir auprès de nous, suivant l'enseignement du grand Apôtre : *Ne sont-ils pas tous des esprits, qui nous tiennent lieu de serviteurs et de ministres, étant envoyés pour aider ceux qui doivent être les héritiers du salut ?* » (Hébr. 1. 14.)

Ici le pieux docteur ne contient plus son admiration, et, pour nous la faire partager, il provoque nos réflexions : « O étonnante bonté ! O charité vraiment inexprimable ! Quel est celui qui députe ? Qui

députe-t-il, et en faveur de qui? Quel est l'objet de la mission qu'il donne? »

Celui qui envoie c'est Dieu, cet être souverainement indépendant, qui se suffit pleinement à lui-même; ceux qu'il envoie sont ses anges, esprits si purs, si saints, si supérieurs en puissance à tous les rois de la terre : *Angelis suis*. Il ne se contente pas de les exhorter, il leur fait un commandement exprès : *Mandavit*. Et que leur commande-t-il? Non-seulement de veiller au salut des empires, mais de veiller sur nous individuellement : *De te;* de nous protéger, nous, poussière et néant, nous, pécheurs ingrats et perfides! Et à quoi leurs soins devront-ils s'étendre? A toutes les positions, à toutes les circonstances de notre vie et de notre mort. Ils seront nos amis, même au-delà du tombeau; Dieu veut qu'ils nous gardent dans toutes nos voies : *Ut custodiant te in omnibus viis tuis,* et qu'au besoin ils nous portent dans leurs bras : *In manibus portabunt te,* comme on porte un enfant, que l'on veut préserver de quelque chute : *Ne forte offendas ad lapidem pedem tuum.* Que ce divin détail est consolant! Qu'est-ce que l'homme, ô mon Dieu, pour y attacher si fortement votre cœur, que vous mettiez auprès de lui un prince de votre cour, avec ordre de prendre en main tous ses intérêts?

IIe P. *Zèle des anges gardiens dans l'exercice de leur emploi à notre égard.* Sans parler des services qu'ils nous rendent dans l'ordre temporel, pensons à leur active sollicitude pour nous faire obtenir l'héritage du salut. Ils nous montrent *la voie* qui y conduit, ils écartent *les obstacles*, ils nous procurent *les moyens*. Ah! que nous sommes peu sensibles à leur généreux dévouement!

1° La Providence a déterminé pour chacun de nous une carrière à parcourir, une place dans le royaume des cieux à conquérir. « Voici, » dit le Seigneur, « que j'envoie mon ange; il marchera devant vous, il vous protégera, il vous introduira dans le lieu que je vous ai préparé [1]. »

De même que les esprits bienheureux des premiers ordres transmettent aux ordres inférieurs la lumière et l'amour, ainsi nos anges gardiens nous font connaître le vrai bien et nous pressent de l'embrasser. Quand nous sentons quelque attrait à nous détacher des créatures pour nous donner à Dieu plus parfaitement, c'est une inspiration de notre charitable guide. Rien n'est plus ingénieux que son zèle. Quelquefois il nous propose l'exemple de Jésus-Christ, ou des saints dont le caractère se rap-

[1] Ecce ego mittam angelum meum, qui præcedat te, et custodiat in via, et introducat in locum quem paravi. *Exod.* 23. 20.

proche le plus du nôtre; tantôt il nous peint vivement la brièveté de la vie, le moment de la mort, l'éternité ;.. tantôt il étale à nos yeux les beautés de la vertu, les charmes de la paix, fruit de la bonne conscience, les couronnes promises à la constante fidélité... Saint Bernard nous représente ces princes du ciel suivant notre âme pas à pas pour l'avertir et l'exhorter sans cesse [1]. Louis de Grenade voit en eux des pères pleins de tendresse, qui se consacrent tout entiers au bonheur de leurs enfants, des riches qui assistent des pauvres, des docteurs qui enseignent des ignorants [2].

2° Le bon ange écarte les obstacles qui se rencontrent dans la voie du salut. Est-ce une occasion dangereuse? il nous presse d'en sortir, nous faisant quelquefois comme à Loth une sainte violence [3]. Est-ce une langueur spirituelle qui nous abat, la tristesse qui nous décourage? l'ange gardien nous console; il nous fortifie, et répand dans notre âme une onction secrète qui la guérit. Mais l'obstacle le plus effrayant à notre éternel bonheur est la guerre

[1] Ipse est qui in omni loco, sedulus quidam pedissequus animæ, non cessat sollicitare eam, et assiduis suggestionibus monere. *Serm.* 3 *in Cant.*

[2] Traité de l'oraison, *c.* 4.

[3] Gen. 19. 16.

que nous font les esprits de ténèbres. Leur jalousie ne peut nous pardonner l'amour que Dieu a pour nous, la gloire qu'il nous destine [1]. Heureusement, notre céleste ami met à nous défendre plus de sollicitude qu'ils ne déploient d'efforts pour nous perdre. Il fait pour ses clients ce que Raphaël fit pour Tobie : il enchaîne les démons ou les chasse loin de nous. Et c'est pour cela que le prophète ayant dit : « Il vous a confié à ses anges, » ajoute aussitôt, pour affermir notre courage : « Vous marcherez sur l'aspic et le basilic, vous foulerez aux pieds le lion et le dragon, vous triompherez de tout l'enfer avec le secours de vos bons anges [2]. »

3° Ils concourent encore plus directement à notre salut par les moyens de sanctification qu'ils nous procurent, principalement en priant et en offrant à Dieu nos prières.

Les autres bienheureux n'intercèdent pour nous que par l'effet d'une charité commune, qui unit entre eux tous les enfants de Dieu; nos anges gardiens prient pour nous par le motif d'une obligation inhérente à leur emploi, et par le zèle ardent dont le Seigneur les a remplis, lorsqu'il les a chargés de nous conduire. L'Ecriture dit qu'en les établissant

[1] Ardens invidia pellere nititur, quos cœlo Deus advocat.
[2] Ps. 90. 13.

ses ministres, il leur a donné la vivacité, l'activité de la flamme; leur amour pour nous est un feu qui les dévore[1]... Ils sont en même temps près de Dieu qu'ils contemplent, goûtant combien il est doux de le posséder, et près de nous, voyant nos misères et nos dangers. De là cet empressement compatissant avec lequel ils sollicitent pour nous.

Ils offrent aussi nos prières : « Voilà, » dit saint Jean, « qu'un ange vint et se plaça devant l'autel. Il avait à la main un encensoir d'or, et beaucoup de parfums lui furent donnés, c'étaient les prières des saints, qu'il fit brûler sur l'autel; et la fumée de ces parfums s'éleva de la main de l'ange jusqu'à Dieu. » (Apoc. 8. 3, 4.) Raphaël dit à Tobie que lorsqu'il répandait ses larmes et ses supplications, quittant son repas et interrompant son sommeil pour ensevelir les morts, il offrait tout cela au souverain Seigneur. (Tob. 12. 12.)

« Que nous sommes heureux, » s'écrie Bossuet, « d'avoir auprès de Dieu des amis si dévoués! Ils ne se contentent pas de porter nos demandes au pied de son trône, ils y portent aussi nos bonnes œuvres; ils y portent cette charité exercée envers les pauvres et les malades, cette aumône cachée... cette injure pardonnée, ce jeûne, cette mortifica-

[1] Hebr. 1. 7.

tion.. Ils recueillent jusqu'à nos désirs et nos pensées qu'ils font valoir devant Dieu. Ah! surtout, qui pourrait dire avec quelle joie ils lui présentent les larmes du repentir, les souffrances endurées pour l'amour de lui avec humilité et patience? »

Enfin, quand la mort arrive, dans ces derniers combats où va se décider notre sort éternel, ils redoublent de vigilance et de sollicitude pour réprimer la fureur de nos ennemis, pour rappeler dans notre cœur abattu l'esprit de componction, de pénitence et de ferveur. Leur mission se continue même au-delà du tombeau. Lorsque nous sommes condamnés à expier nos négligences et nos lâchetés dans les flammes du Purgatoire, ils nous visitent, ils nous consolent; ils sollicitent des suffrages en notre faveur, inspirent à des âmes charitables la pensée de nous assister efficacement, et négocient auprès de Dieu la grande affaire de notre délivrance. Qu'avons-nous fait jusqu'à présent pour reconnaître cette bonté du Seigneur, ce zèle si pur, si tendre et si constant de l'ange qu'il nous a donné pour gardien? Pleurons notre ingratitude, et aujourd'hui même commençons à la réparer.

CXXVIII. MÉDITATION.

MÊME SUJET (*suite.*) — NOS DEVOIRS ENVERS LES SAINTS ANGES GARDIENS.

I. Respect.
II. Reconnaissance.
III. Confiance.

La présence de notre bon ange, dit saint Bernard, demande que nous le respections ; ses services, que nous l'aimions ; sa protection si assurée et si efficace, que nous mettions en lui notre confiance[1].

Ier P. *Nous devons respecter notre bon ange.* C'est Dieu lui-même qui nous l'ordonne : « Soyez pleins d'égards pour lui, écoutez sa voix et gardez-vous bien de le mépriser ; car mon nom est en lui, il est revêtu de mon autorité. » (Exod. 23. 21.)

Telle est l'excellence et la dignité de l'ange, qu'il est le premier rayon de la beauté de Dieu, le premier ouvrage de ses mains, le premier travail de sa toute-puissance, le premier chef-d'œuvre de sa sagesse. Saint Jean, dans l'Apocalypse, ayant vu celui qui lui avait révélé tant de mystères, se prosterna pour

[1] Reverentiam pro præsentiâ, devotionem pro benevolentiâ, fiduciam pro custodiâ.

l'adorer, croyant que c'était le Fils de Dieu lui-même. Saint Anselme assure que si un ange se rendait visible dans toute sa gloire, à la place du soleil, il effacerait de sa lumière autant de soleils, s'ils existaient, qu'il y a d'étoiles au firmament.

La majesté d'un roi mortel imprime le respect à tous ceux qui l'approchent ; de quelle vénération devons-nous donc être saisis en présence de ce prince du ciel, si supérieur à tous les potentats de la terre ? « Quelque part que vous soyez, » dit saint Bernard, « à l'Eglise ou à la maison, dans le chemin ou sur les places publiques, seul ou en compagnie, votre ange est près de vous. Ne faites pas devant lui ce que vous n'oseriez faire devant moi [1]. Doutez-vous qu'il soit à vos côtés, parce que vous ne le voyez pas ? Mais le sens de la vue n'est pas le seul moyen que nous ayons de certifier la présence des choses ; il n'atteint pas les objets spirituels, et les corporels eux-mêmes ne sont pas tous soumis à son domaine ; aperçoit-on les sons? voit-on les odeurs ? qui s'avisera de les nier sous prétexte qu'il ne les voit pas ? La vue de notre foi vaut bien celle de nos yeux. Marchez donc avec précaution, puisque vous êtes sous les yeux de votre ange [2]. »

[1] Tu ne audeas, illo præsente, quod vidente me non auderes.
[2] Caute ambula, ut videlicet cui adsunt angeli *In Ps. Qui habitat.*

IIe P. *Au respect nous devons joindre la reconnaissance et l'amour*. Lorsque l'ange du peuple hébreu eut divisé les eaux de la mer Rouge et englouti les Égyptiens dans ses abîmes, il continua de l'assister par l'ordre du Seigneur, jusqu'à ce qu'il l'eût établi dans la terre promise. Ainsi fait notre bon ange. Après que nous avons échappé par les eaux du baptême aux puissances de l'enfer, ce charitable protecteur nous accompagne dans le désert de cette vie, qu'il nous faut traverser pour arriver au ciel. Tantôt comme une nuée mystérieuse il tempère l'ardeur de nos passions ; tantôt comme un flambeau il nous éclaire dans la nuit de notre ignorance. Pour nous il fait tomber, quand il le faut, la manne des célestes consolations, il adoucit les eaux amères de la pénitence... Il nous fait entendre la loi de Dieu, et s'efforce de la graver sur la table vivante de nos cœurs...

C'est au Seigneur, il est vrai, que je suis redevable de tous ces biens; je n'aurais pas un ange pour me servir, si ce bon maître ne me l'avait donné : *Angelis suis mandavit de te.* Gloire à Dieu qui a fait ce commandement ! Mais je dois aussi quelque chose à celui qui l'accomplit, d'autant plus qu'il exerce son ministère avec une admirable charité. C'est par imitation de la divine bonté à notre égard,

que les anges prennent pour nous des inclinations si bienfaisantes. Ils contemplent à découvert les touchants mystères de l'Incarnation, de la Rédemption, et tous ceux qui s'y rattachent. Ah ! s'ils avaient une vie à offrir et du sang à répandre pour notre salut, qu'ils donneraient volontiers l'un et l'autre ! Non, il ne nous est pas permis d'être ingrats envers de tels amis.

Le jeune Tobie ne sait comment témoigner à son guide la reconnaissance qu'il lui doit : « Mon père, que lui donnerons-nous ? quelle récompense sera proportionnée à ses bienfaits ? Il m'a conduit, il m'a ramené... il m'a délivré d'un affreux péril... » Et moi que ferai-je pour reconnaître les soins dont je suis redevable à mon ange gardien ? Je l'aimerai tendrement, j'écouterai sa parole, je serai docile à ses inspirations, j'éviterai ce qui blesserait la sainteté de ses regards ; je pratiquerai les vertus qui lui sont chères : pureté, humilité, zèle, conformité à la volonté du Seigneur.

IIIe P. *Nous devons nous confier à notre ange gardien.* Si j'avais un ami qui me parût avec raison le plus éclairé, le plus fidèle, le plus puissant de tous les hommes, avec quelle sécurité compterais-je sur lui ? Tels sont nos anges gardiens, dit saint Bernard : *Prudentes sunt, fideles sunt, potentes sunt.*

Ils ne peuvent se tromper, puisant leurs lumières à la source même de la vérité ; car ils voient toujours Dieu, et voient tout en Dieu... Encore moins voudraient-ils nous tromper, puisqu'ils sont des amis d'une fidélité à toute épreuve. Pensons au triple lien qui les unit à nous : ils nous aiment pour Dieu, sachant combien nous en sommes aimés ; ils nous aiment pour nous, en qui ils retrouvent l'image de la divinité ; ils nous aiment pour eux-mêmes, puisqu'ils nous regardent comme leurs frères et leurs futurs associés à l'éternel bonheur. La puissance d'ailleurs ne leur manque pas plus que la science et l'amour : avec la vertu qu'ils reçoivent d'en haut un seul bon ange est plus fort pour notre salut, que tous les démons ensemble pour notre perte ; ce qui a fait dire à Tertullien que, par le secours des anges, le pouvoir du démon est soumis à celui de l'homme.

Écoutons encore saint Bernard : « Qu'avons-nous à craindre étant confiés à des gardiens si éclairés, si fidèles et si puissants ? Soyons dociles à la direction qu'ils nous donnent, attachons-nous à eux, et nous serons sous la protection du Dieu du ciel. Êtes-vous assailli de quelque grave tentation, menacé de quelque grand péril, invoquez votre bon ange, appelez-le à votre secours, dites-lui : Sauvez-moi, ou je suis perdu. »

Recourons donc avec confiance à ces amis dévoués et réclamons leur secours, nous en avons toujours besoin. Prions-les de nous garantir des piéges du démon et de nous défendre contre ce lion rugissant qui rôde sans cesse autour de nous, n'attendant qu'un moment favorable pour dévorer sa proie.

Ange tutélaire, gardien fidèle, ami généreux, qui m'avez déjà donné tant de marques de votre bienveillante protection, ne vous lassez point de m'assister, malgré l'ingratitude dont j'ai payé jusqu'à ce jour vos inappréciables bienfaits. Obtenez-moi à chaque instant la grâce de connaître la volonté de Dieu et celle de l'accomplir. Éclairez mes ténèbres, dissipez les illusions de Satan, conduisez mes pas, afin que j'arrive au bonheur dont vous jouissez [1].

CXXIX. MÉDITATION.

4 OCTOBRE. — SAINT FRANÇOIS D'ASSISE.

Ce saint naquit à Assise, ville d'Ombrie, en 1182. Il fut d'abord passionné pour les plaisirs du monde et les richesses ; mais, comme contrepoids à ces in-

[1] Ange de Dieu, qui êtes mon gardien, vous à qui j'ai été confié par la divine bonté, éclairez-moi, gardez-moi, dirigez-moi et gouvernez-moi. Ainsi soit-il. (On peut gagner une indulgence de cent jours *chaque fois* qu'on récite cette prière, et, si on la récite tous les jours, une indulgence plénière par mois.)

clinations funestes, Dieu lui inspira une tendre affection pour les pauvres, et ses aumônes lui obtinrent la grâce de remporter sur le monde et sur lui-même de glorieuses victoires. Il avait environ vingt-cinq ans, lorsqu'un acte héroïque le fit entrer dans les voies de la perfection la plus sublime.

Son père, qui était négociant et fort attaché aux biens de la terre, ne pouvant ni comprendre ni souffrir ses pieuses libéralités envers les indigents, lui proposa de renoncer à sa succession, en présence de l'évêque ; François y consentit, et, emporté par sa ferveur, se dépouillant de ses vêtements, il les jeta aux pieds de son père en lui disant avec autant de douceur que de tranquillité : « Jusqu'à présent je vous ai appelé mon père, maintenant je répéterai plus hardiment et avec plus de confiance, notre Père, qui êtes aux cieux. » De ce jour data pour lui une transformation complète : tout devint prodigieux dans sa vie. Il s'associa des compagnons de sa pauvreté, avec lesquels il fonda l'ordre des Frères-Mineurs. Dix ans après, il tint le fameux chapitre *des nattes*[1], où l'on compta 5,000 religieux, quoiqu'il en fût resté un certain nombre dans chaque couvent. Il mourut le 4

[1] Ce chapitre fut ainsi nommé, parce que les religieux qui y furent présents, étaient logés sous des cabanes faites avec des nattes.

octobre 1226, la quarante-cinquième année de son âge, et fut canonisé le 16 juillet 1228.

Renoncer à tout pour s'attacher à Jésus-Christ, voilà le plus généreux sacrifice que la foi puisse demander à l'âme chrétienne ; retrouver en Jésus-Christ cent fois plus qu'on n'a quitté pour lui, c'est la première récompense promise à ce sacrifice. Sous ce double point de vue, saint François d'Assise nous offre un beau modèle et un grand motif d'encouragement ; il nous met sous les yeux :

I. Le conseil du renoncement évangélique pratiqué dans toute sa perfection

II. La promesse du centuple accomplie dans toute son étendue.

Ier P. *Saint François pratiqua le renoncement évangélique dans toute sa perfection.* A l'aide de trois passions, l'amour des richesses, de l'honneur et du plaisir, Satan ravage le monde, outrage Dieu, perd les âmes ; à l'aide de trois vertus, dans lesquelles consiste le renoncement évangélique, l'amour de la pauvreté, du mépris et des souffrances, Jésus-Christ et ses saints glorifient Dieu, détruisent l'œuvre de Satan, peuplent le ciel d'élus. Ces vertus jetèrent un admirable éclat dans saint François d'Assise.

1° Amour de la pauvreté. Bossuet a dit de notre saint qu'il fut le plus ardent, le plus transporté, et,

s'il osait ainsi parler, le plus désespéré amateur de la pauvreté. Il l'aima et sut la faire aimer.

On l'avait vu se distinguer parmi les jeunes gens de son âge par le goût du luxe et de la magnificence. On le voit quitter un état d'opulence, pour se réduire au dénûment le plus complet ; quel sacrifice ! Pour s'y déterminer, il faut qu'il combatte, même le saint plaisir qu'il goûtait à secourir les indigents : le bonheur de manger avec Jésus-Christ le pain de l'aumône, lui paraît encore préférable à celui de nourrir Jésus-Christ dans la personne des pauvres. On croit l'entendre s'écrier : « un Homme-Dieu est né, a vécu, est mort dénué de tout, n'ayant pas où reposer sa tête !.. O sainte pauvreté, ô trésor inappréciable ! Non, il n'y a point de richesses que l'on puisse vous comparer [1]. »

Il appelait la pauvreté sa dame, sa reine, sa mère, son épouse, et il la demandait instamment à Dieu. Voici sa prière favorite : « Seigneur Jésus, montrez-moi les voies de la pauvreté, cette vertu si chère à votre cœur. Ayez pitié de moi ; car je l'aime si passionnément, que je ne puis vivre sans elle... Marquez-moi de son sceau ; que notre privilége, à moi et aux miens, soit de ne rien posséder, de ne subsister que d'aumônes, et d'être si réservés dans l'u-

[1] Divitias nihil esse duxi in comparatione illius. *Sap*. 7. 8.

sage que nous en ferons, que nous ne soyons jamais sans ressentir quelques effets de la sainte pauvreté. »

Écoutons le Père Nouet : « Si les vertus avaient une forme humaine, la pauvreté évangélique aurait pris le corps, l'esprit, la naissance, la vie et la mort de saint François : sa naissance, car il naquit dans une étable ; sa mort, car avant d'expirer il voulut qu'on l'étendît sur la cendre, après lui avoir ôté son vêtement, pour lui donner en aumône un habit déchiré ; sa vie, puisque, après avoir renoncé à l'héritage paternel, il n'eut plus rien en propre sur la terre ; son corps, car il le traitait comme un esclave, à qui il refusait tout ce qui n'était pas absolument nécessaire pour sa subsistance ; son esprit, car il était directement opposé à celui de l'avarice. L'avare est jaloux de celui qui est plus riche que lui ; François est jaloux de tout pauvre qui le surpasse en indigence. L'avare ne trouve jamais qu'il ait assez ; François trouve toujours qu'il a trop ; plus il est pauvre, plus il est content. » Il aime la pauvreté et il a le don de la faire aimer.

Il parcourt les villes et les campagnes, faisant retentir le premier oracle de Jésus-Christ dans son discours sur la montagne : *Heureux les pauvres !* Heureux celui qui n'aime rien dans le monde que pour Dieu ! plus heureux celui qui n'y possède

rien ! Sa parole et son exemple font une telle impression, qu'autour de lui se rassemble tout un peuple de pauvres volontaires. Il en forme une société, à laquelle il donne pour fondement la pauvreté de Jésus-Christ, lui promettant l'appui du ciel et d'abondantes bénédictions, aussi longtemps que cette vertu y fleurira. Quelles précautions ne prend-il pas pour y maintenir le détachement parfait de tous les biens d'ici-bas ? Jusque dans les temples qu'on y élève à la gloire du Seigneur, il veut que tout respire la simplicité, la modestie, la pauvreté. Toujours patient, toujours doux, il n'est sévère que pour fulminer des anathèmes contre ceux qui tenteraient d'affaiblir dans sa famille religieuse l'esprit de la sainte pauvreté.

2° Amour du mépris. C'est la perfection de l'humilité dans laquelle principalement, dit saint Augustin, consiste la pauvreté spirituelle [1]. Il n'ignorait pas qu'embrasser un genre de vie tout opposé à la sagesse du monde, c'était aller au-devant de ses mépris. En effet, le peuple d'Assise le voyant vêtu d'une manière si étrange, le suit par les rues, et se moque de lui comme d'un insensé ; son père le fait emprisonner et charger de chaînes comme un fou dangereux... A l'exemple de Jésus-Christ, il

[1] Intelliguntur pauperes spiritu humiles.

avait faim d'opprobres ; comme lui, il en fut rassasié. Quand, plus tard, il se vit l'objet d'une admiration universelle à cause de ses miracles, il n'en fut que plus petit à ses yeux. Lui parle-t-on des grandes choses qu'il opère ? Il fait la réponse de Marie à Elisabeth : « *Respexit humilitatem ;* si Dieu se sert de lui, c'est que parmi les hommes il n'en trouve point de plus vil, de plus faible, ni par conséquent de plus propre à mettre en évidence le mérite de l'ouvrier par le néant de l'instrument qu'il emploie. » Il s'abaisse bien au-dessous du néant, se considérant comme un indigne pécheur, capable de tous les crimes, si la main paternelle de Dieu ne le retenait. Plus il reçoit de grâces, plus il pleure sur son ingratitude, persuadé que tout autre en ferait meilleur usage.

3° Amour de la souffrance. Depuis sa conversion la divine charité avait tellement embrasé son cœur, que la Passion de Jésus-Christ était l'objet ordinaire de ses pensées. Il brûlait du désir de lui rendre vie pour vie. Trois fois il cherche l'occasion du martyre au milieu des infidèles ; mais toujours cette faveur lui est refusée. Il ne s'en console qu'en faisant de son corps une victime de pénitence. Est-il genre de supplices qu'il n'invente pour crucifier sa chair ? Il couche sur des pierres dures, comme si la

terre était trop molle pour lui ; un rude cilice ne le quitte jamais ; il se roule dans les neiges et les épines ; il fait chaque année quatre rigoureux carêmes, se nourrissant des aliments les plus grossiers, auxquels souvent il mêle de la cendre... Que les sens murmurent, que la nature se plaigne, François ne pense qu'à imiter Jésus mourant. Il ne vit que pour la croix. Contemplant continuellement le Sauveur couvert de blessures, il ne peut se résoudre à vivre sans blessures [1]... Il sera satisfait. Pendant que dans un désert il se plaint de ce que les hommes, qui ont versé le sang du Maître, s'obstinent à épargner celui du serviteur, il reçoit dans son corps l'impression des cinq plaies de Jésus-Christ, qui le transforment en une hostie vivante et en font la ressemblante image de l'homme de douleurs. Vit-on jamais le renoncement évangélique pratiqué avec plus de perfection ? le vit-on aussi jamais plus généreusement récompensé, même sur la terre ?

IIe P. *La promesse du centuple admirablement accomplie en faveur de saint François.* Il a été riche dans l'indigence, heureux dans les souffrances, honoré dans les humiliations.

1° Dans le dénûment, saint François a trouvé l'abondance. La veille de sa mort, Jésus-Christ de-

[1] S. Bern.

mandait à ses apôtres : « Quand je vous ai envoyés sans bourse, sans sac et sans souliers, avez-vous manqué de quelque chose ? » La réponse fut unanime : « De rien, Seigneur. » François n'est qu'un pauvre obscur, sans crédit, sans autorité ; mais parce qu'il est pauvre de Jésus-Christ, sa pauvreté sera féconde et lui fournira un fonds plus assuré que tous les trésors du monde. On lui construit des couvents, on lui apporte des provisions pour nourrir sa nombreuse famille. Il est plus occupé à refuser le superflu qu'à chercher le nécessaire ; à défendre ses enfants contre l'attrait des richesses qu'on leur offre, qu'à leur adoucir les rigueurs de la pauvreté qu'ils ont embrassée. « Le pauvre de Jésus-Christ, » dit saint Bernard, « est d'autant plus riche, que la Providence lui donne tout ce dont il a besoin et qu'il ne désire rien au-delà. » Cette attention de Dieu à prendre un soin paternel de ceux qui s'abandonnent à lui, a été un des grands miracles de la vie de saint François, et il se perpétue dans son ordre vénérable ; tandis qu'on a vu s'écrouler un grand nombre d'établissements appuyés sur l'opulence, son œuvre fondée sur la pauvreté subsiste depuis sept siècles pour l'édification universelle.

2° Dans les souffrances, il a trouvé la source des

plus véritables délices. On pense que la croix de Jésus-Christ ne fait que des saints ; on se trompe : elle fait aussi des heureux. C'est le cœur, dit Salvien, qui reçoit le bonheur : l'homme est heureux aussitôt qu'il est ce qu'il veut être [1]. Or, jamais le plaisir n'eut autant d'attraits pour le cœur mondain que la souffrance eut de charmes pour le cœur de François. Y avait-il sur la terre un homme plus content de son sort que ce pauvre qui, dans son désert, sur ses rochers, au milieu de toutes ses peines, enivré de joie, hors de lui-même, passait des nuits entières à répéter : « *Deus meus et omnia?* Je possède mon Dieu et tout en mon Dieu. » Il cherchait le bonheur dans ce qui le séparait le plus des créatures et l'unissait le plus étroitement à Dieu ; il le trouvait, car il est là, et il ne se lassait point de redire : Mon Dieu et mon tout ! et en le disant, son cœur éclatait en soupirs, ses yeux versaient des ruisseaux de larmes, de ces larmes que le Dieu consolateur fait répandre lorsqu'il se donne par d'intimes communications. Il le disait dans la contemplation et dans le travail, à toute heure, en tous lieux, et toujours avec de nouveaux transports. O mon tout ! O mon Dieu !

3º Enfin, dans les humiliations, il a trouvé le

[1] Nulli beatiores sunt, quàm qui hoc sunt quod volunt.

comble de la gloire. Il est dit de Salomon qu'il fut glorifié au-dessus de tous les rois par sa sagesse et par ses richesses[1]; François d'Assise fut glorifié entre les saints par sa folie apparente et par sa pauvreté. Autant il est attentif à se faire mépriser du monde, autant le monde s'empresse de l'honorer. Que va-t-il demander à ce fier sultan d'Egypte, ennemi juré du nom chrétien? Le moins qu'il en espère est d'être traité par lui comme Jésus le fut par Hérode... Loin de là, il en est admiré, et au lieu d'opprobres, ce sont des hommages qu'il reçoit. De retour dans sa patrie, quels mouvements, quelles acclamations à son entrée dans les villes! quel concours du clergé! quels chants de joie! On ambitionne de toucher ses vêtements, de baiser ses pieds... Ses compagnons avaient part à ces honneurs, et, confus comme lui, plus ils étaient ingénieux à rechercher les mépris du monde, plus le monde redoublait ses témoignages d'estime et de vénération. Pouvait-il en être autrement à la vue des dons extraordinaires que le ciel faisait éclater dans le père et dans ses enfants? C'est ainsi, ô mon Dieu, que vous vous hâtez de récompenser les âmes généreuses : elles ne mettent point de réserve

[1] Magnificatus est rex Salomon super omnes reges terræ divitiis et sapientia, *III. Reg.* 8.

dans leur sacrifice, vous ne mettez point de bornes à votre amour. Otez de nos cœurs toute affection aux choses d'ici-bas; détachez-nous de nous-mêmes. Que nous vous aimions, que nous n'aimions que vous; comme saint François, nous nous reposerons pleinement en vous, et nous dirons avec bonheur : O mon Dieu, ô mon tout !

CXXX. MÉDITATION.

15 OCTOBRE. — SAINTE TÉRÈSE.

Cette illustre sainte naquit à Avila, ville d'Espagne, le 28 mars 1515. La lecture de la vie des Saints, qui se faisait tous les jours en famille dans la maison de ses vertueux parents, lui inspira dès l'âge le plus tendre un ardent désir de mourir pour Jésus-Christ. Ayant inutilement tenté de se rendre parmi les Maures, pour y trouver le martyre, elle résolut de vivre en ermite chez ses parents, autant qu'elle le pourrait. Elle perdit sa mère à l'âge de 12 ans, et peu de temps après, elle prit goût à des lectures frivoles, qui allaient lui devenir funestes, si on ne l'avait mise en pension dans un couvent. Elle reconnut alors de quel précipice la bonté divine l'avait préservée ; pour l'éviter à l'avenir, elle se retira chez les Carmélites d'Avila, où elle prit l'habit le 21

novembre 1536, à vingt et un ans. L'ordre du Carmel avait beaucoup perdu de sa primitive ferveur ; Térèse reçut du ciel la mission de le réformer. Elle commença par les religieuses. Bientôt, encouragée par le succès, avec le concours de saint Jean de la Croix, elle entreprit d'établir la même réforme dans les couvents des hommes. Dieu bénit ses efforts, et après avoir essuyé une infinité de traverses, elle eut la consolation de voir trente-deux monastères qui, ayant embrassé sa règle, répandaient au loin la bonne odeur de Jésus-Christ. Elle mourut en 1582, et fut canonisée en 1621.

Ce qui ressort avec le plus d'éclat, et ce qu'il y a pour nous de plus utile à méditer dans la vie de cette grande sainte, c'est la force qu'elle puisa dans son espérance en Dieu, espérance constamment justifiée par les bénédictions que Dieu versa sur elle et sur ses œuvres.

Puissions-nous comme elle, et avec autant de vérité, répéter ces paroles d'un prophète : « J'agirai avec confiance et je ne craindrai point, parce que le Seigneur est ma force et ma gloire[1] . »

I. Son courage confond notre lâcheté.
II. Ses succès confondent notre défiance.

Ier P. *Le courage de sainte Térèse confond no-*

[1] Fiducialiter agam et non timebo, quia fortitudo mea et laus mea Dominus. *Is*, *c*. 12.

tre lâcheté. Le courage se mesure à la grandeur des entreprises qu'il forme et des difficultés dont il triomphe. Térèse ne se propose rien de moins que de s'élever à une sainteté éminente et d'y conduire un grand nombre d'âmes ; mais pour réaliser ces deux nobles desseins, quoi de plus insurmontable en apparence que les obstacles qu'elle rencontrait ? En elle-même, des inclinations, capables de lui ôter tout espoir d'arriver jamais à la sainteté qu'elle se proposait ; au dehors, les contradictions les plus propres à lui faire abandonner l'œuvre que son zèle lui inspirait. Avec la grâce de Dieu et son courage elle triompha de tout.

1° Dès son enfance elle éprouve un ardent désir de sacrifier sa vie pour le Dieu qui l'a aimée jusqu'à mourir pour elle... Mais, ô triste mélange de force et de faiblesse ! elle aurait le courage du martyre, et elle n'a pas celui de la vigilance chrétienne... Elle ne refuserait pas à Jésus-Christ la dernière goutte de son sang, et elle lui refuse la privation de quelques satisfactions frivoles. Si le charme eût duré, elle était perdue : son cœur, que l'amour divin rendra si grand et qui lui méritera le surnom de Séraphique, allait devenir l'esclave d'un misérable monde. Mais votre œil veillait sur elle, ô mon Dieu ! Soutenue de votre grâce, elle s'élèvera au-dessus d'elle-

même, et ces défaillances passagères ne serviront qu'à faire éclater l'ascendant qu'elle sait prendre sur ses penchants.

Sa vocation à l'état religieux fut pour elle l'occasion de nouveaux et terribles combats. Quitter tout et pour toujours, quel sacrifice ! Vivre dans une dépendance perpétuelle , sous une règle austère, quelle gêne ! Mais aussi s'exposer à la damnation, quelle témérité ! Être toute à Dieu, quelle gloire ! N'être plus jamais à soi, quel supplice !.. Jésus lui présente sa croix, elle l'accepte. Cette détermination coûte tant à la nature que *le déboîtement de ses os, ses membres arrachés avec violence,* sont les expressions dont elle se sert pour peindre son tourment. Cependant rien ne l'abat. Elle ne trouve le calice plus amer que pour avoir plus de mérite en le buvant jusqu'à la lie. Même après l'émission de ses vœux, quels assauts lui livra encore l'époux céleste, jaloux d'avoir toutes ses affections, et la pressant de renoncer pour lui à des conversations trop fréquentes et trop intimes avec des personnes du dehors. « Dieu, » dit-elle, « m'appelait d'un côté et le monde de l'autre. Mon âme était continuellement troublée. Je passai vingt années dans cette lutte ! Mes chutes étaient nombreuses et je ne me relevais que faiblement. »

Il est donc vrai qu'une seule inclination tant soit peu déréglée, si on lui cède, est un obstacle à notre paix, à nos progrès dans les voies de Dieu ; que les saints n'étaient pas d'une nature différente de la nôtre, ni exempts de défauts ; que quelques-uns sont restés longtemps dans un état de langueur spirituelle, avant de prendre enfin leur élan et d'atteindre une haute perfection ; pourquoi donc nous décourager ? Mais Térèse ne voulait pas se borner à sa sanctification personnelle.

2° Un zèle ardent la dévore pour la gloire de Dieu et le salut du prochain. La pensée de tant d'âmes qui périssent la navre d'amertume. Elle prie pour la conversion des pécheurs, pour les apôtres qui vont porter la foi aux nations étrangères. Ses vœux accompagnent les ouvriers évangéliques quelque part qu'ils soient ; pendant qu'ils prêchent, elle demande pour eux et pour ceux qui les entendent les lumières de l'Esprit saint. Bien plus, elle se sent inspirée de travailler elle-même à la perfection des âmes religieuses ; dans cette vue, elle entreprend la réforme du Carmel. Elle prévoit les tempêtes qu'elle va soulever ; mais Dieu est sa force, elle ne craint rien.

En effet, à peine a-t-on découvert ses intentions, qu'un esprit d'aigreur et d'animosité contre elle se

manifeste d'un bout de l'Espagne à l'autre. C'est un blâme universel. Orgueil, hypocrisie, désir de dominer dans la religion, en s'y distinguant par des coups d'éclat... tels sont les griefs dont on la charge; partout on s'oppose à ses desseins. Les plus modérés la plaignent, comme étant le jouet d'une imagination exaltée et d'un zèle sans prudence. Que de peines, que de travaux, que de déboires elle eut à supporter pendant les vingt dernières années de sa vie, qu'elle consacra à l'exécution de ce dessein! Loin de se déconcerter, elle croit voir dans cette opposition des hommes un gage certain du secours d'en haut. Tout ce qu'elle craint, c'est de craindre quelque chose, lorsqu'il s'agit de soutenir les intérêts de Dieu.

Les vertus, qui furent le fruit de ses épreuves, nous obligent de reconnaître qu'il est plus glorieux pour elle et plus instructif pour nous, que ses pieux projets aient rencontré tant d'obstacles. Plus glorieux pour elle, puisque sa fermeté nous fait admirer l'héroïsme d'une âme dont la faiblesse semblait être le partage. Plus instructif pour nous, puisqu'à la vue de son invincible courage, nous rougissons de notre lâcheté qui n'ose rien entreprendre, et que la moindre difficulté rebute. Humilions-nous profondément et faisons un acte de foi sur cet oracle di-

vin : *Je puis tout dans le Dieu qui est ma force*[1].

IIe P. *Les succès de Térèse confondent notre défiance.* Elle est faible, ses desseins sont grands, les difficultés paraissent insurmontables, et cependant elle réussit en tout : le secret de ses succès est tout entier dans sa confiance en Dieu. Éprouvée par les dégoûts et les ennuis de la vie spirituelle, elle parvient à la plus éminente sainteté. Traversée par tous les genres de contradictions dans l'entreprise de sa réforme, elle la voit fleurir et s'étendre au loin.

Toute âme chrétienne a sa grâce particulière, et le degré de sa perfection dépend de sa fidélité à la suivre. La grâce de Térèse fut l'oraison. « Un jour, » dit-elle, « que, sur l'ordre de mon confesseur, je demandais instamment à Dieu qu'il me fît connaître sa volonté, j'eus un ravissement et j'entendis distinctement ces paroles : *Je veux que désormais ta conversation soit avec les anges.* » Ce fut pour elle l'époque d'un changement radical. Elle renonça pour toujours à ses anciennes liaisons et se livra sans réserve aux communications les plus intimes avec Dieu. Dès lors elle fut élevée à une oraison d'un ordre supérieur. Dans ces entretiens célestes, elle reçut ces lumières, qui ont fait de ses écrits

[1] Omnia possum in eo qui me confortat. *Phil.* 4. 13.

un des trésors de la science des saints. Ce fut là principalement qu'elle puisa l'amour divin avec toute sa force et tous ses feux; cet amour qui dirigea toutes ses démarches, consola toutes ses peines.

Les deux amours par lesquels Dieu sanctifie les âmes les plus parfaites, l'un de souffrance et l'autre de jouissance, furent en elle également remarquables : — amour souffrant. Ces jeûnes perpétuels, ces longues veilles, ces épines sanglantes avec lesquelles elle déchira sa chair innocente, ces maladies, ces tentations, ces désolations intérieures, toute cette agglomération de peines qu'elle endura, surpasse ce qu'on en peut dire, mais non ce qu'elle en désirait. Plus elle avait de croix, plus elle voulait en avoir : il n'y a que la souffrance ou la mort qui puisse contenter son amour : *aut pati aut mori.* — Amour jouissant. Qui pourrait exprimer les délices dont le Sauveur inondait son âme, pendant ces extases et ces apparitions, dans lesquelles il lui découvrait les merveilles de sa miséricorde à son égard, comme lorsqu'il lui disait que s'il n'avait pas créé le ciel, il le créerait pour elle ?.. Par ces deux voies si différentes elle arriva à la plus sublime perfection.

Elle n'obtint pas un moindre succès dans la réforme du Carmel. Après mille résistances opiniâtres, même de la part des puissances ecclésiastiques, ses desseins

s'accomplissent. Dénuée de tout secours humain, mais appuyée sur sa confiance en Dieu, elle exécute ses pieux projets. La gloire de tout revient au Seigneur ; car c'est son bras puissant qui a tout fait : *Fortitudo mea et laus mea Dominus.*

Remercions Dieu des grâces qu'il a daigné accorder à sainte Térèse, et par elle à toute l'Église. Imitons-la dans son courage et sa confiance en Dieu. Pour nous comme pour elle, se vérifiera cette parole de l'Esprit saint : *Ceux qui espèrent au Seigneur trouveront des forces toujours nouvelles ; ils prendront des ailes et voleront comme l'aigle, ils courront sans se fatiguer ; ils marcheront sans éprouver aucune défaillance.* (Is. 40. 31.)

CXXXI. MÉDITATION.

1er NOVEMBRE. — LA FÊTE DE TOUS LES SAINTS.

L'Eglise nous présente dans cette fête trois grands sujets de joie et d'édification : le bonheur, l'exemple, et l'intercession des saints.

I. Leur bonheur nous fait pressentir le nôtre et enflamme nos désirs.

II. Leur exemple nous montre la voie qui conduit à ce bonheur et nous en aplanit les difficultés.

III. Leur intercession nous aide à y marcher avec ardeur et persévérance.

Premier prélude. Je me figure le ciel ouvert sur

ma tête ; j'y vois tous les saints qui me tendent les bras, et m'invitent à venir partager leur heureux sort. Je les entends répéter, comme un joyeux cantique, l'évangile des béatitudes : *Bienheureux les cœurs purs... Bienheureux les doux... Bienheureux ceux qui pleurent,* etc.

DEUXIÈME PRÉLUDE. Amis de Dieu, recevez mes félicitations et mes hommages ; obtenez-moi de vous imiter fidèlement dans cette vie d'abnégation et de charité que vous avez embrassée avec tant de sagesse, continuée avec tant de courage.

Ier P. *Le bonheur des saints nous fait pressentir le nôtre et enflamme nos désirs.* Le ciel nous est acquis, aussi bien qu'à l'innombrable multitude dont l'Eglise fait aujourd'hui briller à nos yeux les palmes et les couronnes[1]. Le sang de Jésus-Christ nous y donne les droits les plus sacrés ; il ne s'agit que d'en prendre possession.

O mon âme, en ce jour du moins quitte la terre : *Sursum corda.* Entre dans ce palais des élus, dont Dieu lui-même est l'architecte, et où il déploie tant de magnificence. Contemple à loisir cette ravissante société, dans laquelle tu auras ta place, à moins que tu ne sois assez insensée pour t'en exclure toi-

[1] Vidi turbam magnam quam dinumerare nemo poterat... Et palmæ in manibus eorum · *Apoc.* 7. 9.

même. Vois les chœurs des anges, des archanges, des trônes, des dominations... l'assemblée vénérable des patriarches, des prophètes, des apôtres, la troupe triomphante des martyrs... l'imposant sénat des pontifes et des docteurs... l'armée victorieuse de tous les saints... Après quelques moments d'une tribulation légère, les voilà pour toujours comblés de gloire et enivrés d'un torrent de délices [1].

L'objet de leur bonheur est Dieu lui-même : Dieu, source intarissable de toute félicité, essence de toute perfection. Il remplit leur intelligence de toute la plénitude de sa lumière, leur volonté de l'abondance de sa paix, toutes leurs puissances de l'immensité de ses biens. Ils voient, ils aiment, ils louent... Ils voient la première beauté, et sa vue ravit leur esprit; ils aiment l'essentielle bonté, et sa jouissance rassasie leur cœur... jouissance tranquille, c'est un héritage qui ne leur sera plus jamais disputé. Ils louent Dieu; et leurs cantiques, expression de leur joie, de leur admiration, de leur reconnaissance, de leur amour, seront éternels comme les sentiments qui les inspirent.

O cité de Dieu, habitation des saints, où tout de-

[1] Momentaneum et leve tribulationis nostræ... æternum gloriæ pondus operatur in nobis. *II. Cor.* 4. 17.

meure et où rien ne passe, où tout se trouve et où rien ne manque, où tout est calme et doux, sans mélange d'agitation et d'amertume!.. Beau ciel, si je ne puis te comprendre, je puis te mériter! J'entends Jésus me dire en ce moment : « Mon fils, que les travaux, entrepris pour moi, ne brisent point ton courage; ne te laisse point abattre par l'affliction, mais qu'en tout ce qui arrive ma promesse te console et te fortifie... Lève les yeux au ciel; me voilà, et avec moi tous mes saints! ils ont soutenu dans ce monde un grand combat, et maintenant ils se réjouissent; maintenant ils sont consolés et à l'abri de toute crainte; maintenant ils se reposent et ils demeureront à jamais dans le royaume de mon Père. » (Imit. liv. 3. c. 47.)

IIe P. *L'exemple des saints nous montre la voie du ciel et nous en aplanit les difficultés.* Ils ont marché par le bon chemin, puisqu'ils sont arrivés à l'heureux terme. Méditons la pensée de Bourdaloue[1]. Qu'est-ce qu'un saint?.. C'est une idée réelle, visible, palpable et substantielle de la perfection évangélique. Quand Dieu nous montre un saint, il nous dit, comme autrefois à Moïse en lui faisant voir la figure du tabernacle : *Regardez et faites selon ce modèle...* Ce portrait vivant, voilà ce

[1] Sermon pour la fête de tous les Saints.

que vous devez être. L'exemple de ce prédestiné vous apprendra ce que vous devez à votre Dieu, à votre prochain et à vous-même. La vue d'un saint est une leçon intelligible à tous. En même temps qu'elle nous éclaire, elle nous encourage, dissipant en même temps et nos illusions et nos vaines terreurs.

Illusion sur la nature du vrai mérite. Nous ne comptons pour grandes vertus que les grands dons de Dieu, don de contemplation, don des larmes... Mais combien de saints n'ont reçu aucune de ces faveurs? Combien ont paru les craindre plus que les désirer? Saint Bernard s'écriait : « Moins d'onction, Seigneur, et plus de force dans mes épreuves; moins d'attraits, et plus de charité; moins de goût, et plus de véritable ferveur. » Saint François Xavier se faisait une peine secrète de l'abondance de ses consolations : « C'est assez, Seigneur, c'est assez. »

Illusion sur ce qui fait le prix des œuvres. Est-ce l'éclat? Un nombre incalculable de saints et de saintes du premier ordre n'ont rempli leurs jours que des actions les plus communes. Qu'a donc fait Marie? Qu'a fait d'éclatant le Saint des saints, pendant la presque totalité du temps qu'il a vécu au milieu des hommes? Parmi ceux que nous contem-

plons au ciel sur des trônes, combien ont été solitaires dans le monde, zélés pour la foi sans la porter au delà des mers, dévoués à la pénitence sans en prendre l'effrayant appareil ?

Illusion sur les obstacles que l'on croit trouver en soi à la sainteté : des passions violentes et encore fortifiées par des chutes nombreuses. Les élus de Dieu ont-ils été sans passions ? Ne les a-t-on pas entendus gémir de ce que la chair en eux se révoltait contre l'esprit[1] ? Ne sont-ce pas les grandes passions sagement dirigées qui ont fait les grands saints ? Nous mesurons la gloire dont ils jouissent aux victoires qu'ils ont remportées ; nous croyons donc qu'ils ont eu à combattre aussi bien que nous... Quant aux chutes que nous avons faites, et à la force de l'habitude qui en est résultée, combien d'illustres saints ont été des pécheurs insignes ? Leur exemple prouvera toujours irrésistiblement que la sainteté n'a rien d'impossible ; qu'elle est même facile avec la grâce, qui ne manque jamais ; qu'elle a des douceurs aussi réelles et infiniment plus pures que celles du monde. Enfin, ces glorieux amis de Dieu ne sont pas seulement pour

[1] Infelix ego homo, quis me liberabit de corpore mortis hujus ? *Rom.* 7. 24.

nous des modèles encourageants, ils sont aussi de puissants protecteurs.

III[e] P. *L'intercession des saints nous aide à atteindre l'heureux terme où ils sont parvenus.* Ils prient pour nous; c'est un dogme de notre foi. « Qui peut douter, » dit Bourdaloue, « que leur intercession ne contribue à notre salut plus que nos propres prières? » Et il en donne cette raison : « Nous prions selon les désirs de notre cœur, qui sont souvent injustes et déréglés... Nous ne demandons pas ce qui doit nous procurer le souverain bien. Mais les saints qui voient dans la lumière de Dieu nos véritables intérêts, ne demandent pour nous que ce qui nous est salutaire. Leurs prières sont efficaces, parce qu'il n'y en a pas une qui ne soit dans l'ordre des décrets de Dieu et conforme à ses desseins... Jésus-Christ s'étant engagé dans l'Evangile à nous accorder tout ce que nous lui demanderons [1], et prévoyant que nous abuserions souvent de cette promesse, en lui demandant de faux avantages qui nous perdraient, a fait intervenir les saints, qui prient pour nous contre nous-mêmes, quand l'objet de nos prières n'est pas ce qu'il doit être; de sorte que, sans manquer à sa parole, il a droit de ne pas nous exaucer, parce qu'il exauce

[1] Quodcumque volueritis petetis, et fiet vobis. *Joan.* 15. 7.

ceux que nous employons auprès de lui pour lui recommander nos intérêts. »

En outre, « la prière d'un saint est par elle-même bien plus puissante que toutes les nôtres, parce que la dignité de la personne qui prie relève le mérite de la prière. Il faut ajouter que les saints, dans un parfait désintéressement, prient pour nous avec une charité bien plus épurée; que la présence et la vue de Dieu rendent leurs prières beaucoup plus attentives, comme l'exercice de leur amour les rend beaucoup plus ferventes [1]. »

Il est donc vrai que les bienheureux, au milieu de leurs triomphes, n'oublient pas nos misères. Autant ils ont de sécurité en ce qui concerne leur bonheur, autant ils ont de sollicitude pour ce qui regarde le nôtre. Quelle confiance et quelle joie ne doit pas m'inspirer cette réflexion : tous les saints du ciel sont pour moi des amis dévoués, qui ont tout crédit auprès de Dieu, car le pouvoir qu'il leur donne de m'assister est une partie considérable de leur récompense! Tous m'offrent leurs suffrages. Si je le veux, les apôtres m'obtiendront le zèle, les martyrs la force, les docteurs la lumière, les vierges une pureté sans tache... Ce qu'ils me demandent en retour, c'est que je pense à eux, surtout quand

[1] Sermon pour la fête de tous les Saints

j'assiste à l'oblation du divin sacrifice, remerciant pour eux et avec eux Celui qui, en couronnant leurs mérites, a couronné ses propres dons.

Aimons à répéter, aujourd'hui principalement, et pendant cette octave, cette oraison jaculatoire : « Que la très-sainte Vierge Marie et tous les saints intercèdent pour nous auprès du Seigneur, afin que nous méritions d'être secourus et sauvés par Celui qui vit et règne dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il. »

CXXXII. MÉDITATION.

2 NOVEMBRE. — LE JOUR DES MORTS. — DÉVOTION AU SOULAGEMENT DES AMES DU PURGATOIRE.

« On ne pense pas longtemps à ceux qu'on ne voit plus, » dit l'auteur de l'Imitation. La plupart des défunts seraient bientôt complétement oubliés, si l'Eglise n'avait institué cette solennité funèbre pour nous rappeler la mémoire de tous : *Commemoratio omnium fidelium defunctorum.* La dévotion au soulagement et à la délivrance des âmes du purgatoire tient à l'un des dogmes les plus conso-

lants de notre foi, la communion des saints[1]. Un bon chrétien la pratique avec bonheur et la propage avec zèle. Ne pouvant faire aux vivants tout le bien qu'il voudrait, il s'en dédommage par celui qu'il fait aux morts; là du moins sa charité agit sans obstacle. La compassion que méritent ces âmes affligées, la facilité que nous avons d'adoucir et d'abréger leurs souffrances, la joie que nous procurons au Ciel en exerçant cette miséricorde et les grands avantages qui nous en reviennent à nous-mêmes, voilà sur quels motifs se fonde la vraie piété envers les morts. Nous méditerons aujourd'hui les deux premiers, et demain les deux autres.

I. Les âmes du purgatoire ont tout ce qu'il faut pour exciter notre compassion.
II. Nous pouvons les assister efficacement et facilement.

Ier P. *Les âmes du purgatoire sont dignes à tous égards de notre compassion.* Considérez ce qu'elles sont, ce qu'elles souffrent, et leur impuissance à se procurer par elles-mêmes aucun soulagement.

1° Et d'abord pour qui l'Eglise vient-elle aujourd'hui solliciter notre commisération, en réveil-

[1] Quel superbe tableau que celui de cette immense cité des esprits, avec ses trois ordres toujours en rapport ! Le monde qui *combat* présente une main au monde qui *souffre*, et saisit de l'autre celle du monde qui *triomphe*. *J. de Maistre. Soirées de Saint-Pétersbour*. 10e *entret*.

lant notre foi et nos souvenirs, *commemoratio?* Pour des âmes saintes; le royaume du ciel est leur héritage, et il ne peut plus leur être enlevé. Patientes, résignées, elles bénissent Dieu, elles l'aiment comme le plus tendre des pères, quoiqu'il les traite en juge inexorable; elles reconnaissent qu'elles n'ont que trop mérité ses châtiments. Ces âmes ont d'ailleurs avec nous des relations de nature et de grâce qui ne nous permettent pas d'être insensibles à leurs souffrances. N'y a-t-il point dans ces tristes demeures des personnes qui nous étaient unies par des liens de famille ou d'amitié? Qui sait même si nous sommes tout-à-fait étrangers à la cause de leurs douleurs? si nos mauvais exemples n'auraient pas occasionné quelques-unes de leurs fautes, si notre charité plus active et plus vigilante n'en aurait pas diminué le nombre?

2° Pour les expier maintenant que souffrent-elles? Privation de la jouissance de Dieu, supplice du feu? Peine du dam, peine du sens!.. Nobles et saintes victimes, qui ne compatirait à vos maux!

Pour avoir une idée quoique imparfaite de la première de ces deux peines, remarquons que la privation d'un bien est d'autant plus douloureuse,

que ce bien est en lui-même plus excellent, qu'on y a des droits plus incontestables, et qu'on est porté à en souhaiter la jouissance par une inclination plus forte. Quel est le bien dont sont privées les âmes du purgatoire? C'est Dieu, le centre et la plénitude de tout bien; Dieu, qu'elles ont droit de posséder, en vertu des mérites du sang de Jésus-Christ. Elles ont vu sa beauté, elles l'aiment incomparablement plus qu'on ne peut aimer sur la terre... Qui comprendra avec quelle véhémence de désirs elles se portent vers lui et ce qu'elles souffrent d'en être repoussées? L'amour qui fait au ciel le bonheur des élus, fait leur tourment dans le purgatoire. Tout ce qui, dans le monde des sens, affaiblit l'attrait d'une âme vers Dieu, son principe et sa fin, a disparu, et maintenant elle le cherche avec une ardeur inconcevable. L'entendement le désire comme première vérité, la volonté comme souverain bien, toutes les puissances comme l'unique objet qui puisse les rassasier...

Quand on récite l'office des morts, on croit entendre les gémissements de ces âmes, entraînées vers Dieu par tout le poids de leur amour, et rejetées de Dieu comme indignes de sa présence. Tantôt c'est à lui-même qu'elles adressent leurs soupirs et leurs plaintes : « Comme le cerf altéré soupire

après les eaux de la fontaine, ainsi mon âme soupire après vous, ô mon Dieu. » (Ps. 30. 20.) « Où sont donc vos anciennes miséricordes? » (Ps. 88. 50.) « Je crie vers vous, et vous ne m'écoutez point. Je me tiens devant vous, et vous ne me regardez point. » (Job. 30. 20.) Tantôt c'est la durée de leur exil qu'elles déplorent. « Malheureux que je suis, ah ! que mon exil est long ! (Ps. 119. 2.) — Quand donc viendrai-je? Quand paraîtrai-je devant la face de mon Dieu? » (Ps. 41. 3.) Souvent c'est à elles-mêmes qu'elles font d'accablants reproches : « Où est ton Dieu, âme insensée : *Ubi est Deus tuus*? Pourquoi ne jouis-tu pas de sa félicité? Je n'avais qu'un peu de vigilance à exercer sur moi, que de légers sacrifices à m'imposer, et j'évitais un si affreux malheur!.. O ménagements cruels, lâcheté funeste, que vous me coûtez cher, puisque vous me privez de la jouissance de mon Dieu ! »

Au tourment de cette privation vient s'ajouter le supplice du feu. Sur sa nature et les souffrances qu'il cause, méditons le langage des Pères. « Vous me demandez, » dit saint Thomas, « quel est ce feu. Je réponds qu'il est le même que celui de l'enfer. Ici il brûle la paille, là il épure l'or. » Saint Antonin ne voit de différence entre l'un et l'autre

que la durée[1]. Saint Grégoire pense que ce feu est plus intolérable que toutes les tribulations de la vie présente[2]. Saint Augustin exprime le même sentiment en termes encore plus énergiques. Il combat l'aveuglement de ceux qui disent : Après tout, ce feu s'éteindra, et j'arriverai à la gloire éternelle : peu m'importe que ce soit un peu plus tôt, un peu plus tard. « Ne parlez pas ainsi, » reprend le saint Docteur, « car les souffrances que fait éprouver ce feu surpassent tout ce qu'on peut voir, imaginer, sentir de plus douloureux sur la terre[3]. »

3° Enfin, ce qui rend encore les âmes du purgatoire plus dignes de notre compassion, c'est que, dans leur extrême dénûment, elles n'ont, pour ainsi dire, d'espérance qu'en nous. Un pauvre, par son travail, remédie à son indigence ; s'il ne peut travailler, il mendie, et la peinture qu'il fait de ses misères touche les cœurs. Il en est de même des autres malheureux, il leur reste toujours quelque

[1] Idem ignis in substantia cruciat purgandos et damnatos : sed primos ad tempus, secundos in perpetuum. *Ps. 4. Tract. 14, c. 10.*

[2] Illum transitorium ignem omni tribulatione æstimo præsenti intolerabiliorem. *Comment. in ps. 4.*

[3] Dicet aliquis : Non pertinet ad me quamdiu moras habeam, si tamen ad vitam æternam perrexero. Nemo hoc dicat, carissimi, quia ille purgatorius ignis durior est, quam quidquid potest in hoc sæculo pœnarum videri, aut cogitari, aut sentiri. *Serm. 40 de Sanctis, et Enarrat. in* 37.

ressource. La plus assurée est d'invoquer le Ciel, qui n'est jamais sourd à la prière. Quant aux âmes du purgatoire, tout leur manque si notre charité leur manque. A quoi auraient-elles recours ? A la miséricorde du Seigneur ? Son règne est passé, on exige maintenant toute la dette [1]. A de nouveaux mérites ? On ne sème plus dans l'autre monde ; la journée est finie, et remplacée par cette nuit fatale, où l'on ne peut rien faire qui profite pour le salut [2]. Aux âmes compagnes de leur infortune ? Elles sont toutes dans la même impuissance de se secourir mutuellement.

Il n'y a que nous qu'il leur serait si utile d'intéresser à leurs douleurs ; mais hélas ! nous ne pouvons ni voir couler leurs larmes ni entendre leurs plaintes. Écoutons attentivement les paroles que l'Église leur prête aujourd'hui ; et si, en les méditant, notre cœur s'attendrit, ne l'endurcissons pas : « Ayez pitié de moi, vous du moins qui êtes mes amis, ayez pitié de moi ; car la main du Seigneur m'a frappé. » (Job. 19. 21.) Serons-nous, par notre oubli et notre indifférence, aussi sévères pour elles que le Dieu juste qui les châtie ? Notre insensibilité serait d'autant plus cruelle, que leur sort est dans nos mains,

[1] Donec reddas novissimum quadrantem. *Matth.* 5. 26.
[2] Venit nox, quando nemo potest operari. *Joan.* 9. 4.

et qu'il nous en coûterait peu pour leur procurer une immense consolation.

IIe P. *Nous pouvons facilement soulager et délivrer les âmes du purgatoire.* Nous le pouvons, c'est un article de foi. Nous ne saurions, » dit le catéchisme romain, « être assez reconnaissants de la bonté du Seigneur, qui a donné aux hommes le pouvoir de satisfaire les uns pour les autres, et de payer ainsi ce qui est dû à sa justice. » Nous le pouvons aisément, puisque la religion nous en fournit des moyens aussi multipliés que faciles. Les principaux sont le sacrifice de la messe, la prière, l'aumône et l'indulgence.

A l'autel, et dans le *sacrifice* qui s'y accomplit tous les jours, se trouve notre plus puissant moyen de secourir les âmes du purgatoire, le concile de Trente nous l'enseigne[1] !

« Ce n'est pas en vain, » dit saint Jean Chrysostome, « que les apôtres ont recommandé de faire une mention particulière des défunts dans les moments où s'immole l'adorable victime ; ils savaient que ces âmes souffrantes ont grande part aux fruits de notre divin sacrifice. » La sainte messe, en

[1] Purgatorium esse, animasque ibi detentas fidelium suffragiis, potissimum vero acceptabili altaris suffragia juvari. *Sess.* 25.

effet, a une valeur infinie, indépendante de la volonté des hommes ; elle tire sa vertu d'elle-même. C'est le sang de Jésus-Christ qui y parle, pour demander justice et miséricorde : justice pour le Sauveur, car il ne fait que réclamer le prix de ses souffrances ; miséricorde pour ces âmes captives, car il a droit de leur appliquer ses mérites. C'est sa mort renouvelée mystiquement, pour hâter leur vie glorieuse ; ce sont ses souffrances substituées à leurs tourments... Lorsque sainte Monique, étant sur le point de mourir, parlait de sa sépulture. « Ne vous mettez point en peine de mon corps, » disait-elle, « faites-en ce qu'il vous plaira. Tout ce que je vous demande, c'est de vous souvenir de moi à l'autel du Seigneur[1]. »

Sous le nom de *prière* sont renfermés les différents exercices de piété que l'on pratique pour le repos des âmes du purgatoire ; et sous celui d'*aumône* les œuvres de miséricorde, assistance des pauvres, visite des malades... celles aussi qui se rapportent à la pénitence, jeûnes, mortifications... Enfin, par l'application des *indulgences,* nous puisons dans les trésors de l'Eglise en faveur des fidèles trépassés, et nous leur communiquons les satisfactions surabon-

[1] Tantum illud vos rogo, ut ad Domini altare memineritis mei. *Conf.* l. 9. c. 11.

dantes de Jésus-Christ et des saints. Quoi de plus aisé que de remplir les conditions auxquelles sont attachées la plupart de ces grâces si précieuses ?

O Jésus, soyez béni d'avoir bien voulu nous confier le soulagement et la délivrance de nos frères du purgatoire. Qu'il nous est doux de pouvoir essuyer leurs larmes et devenir leurs bienfaiteurs ! Nous vous offrons pour ces âmes que vous aimez et qui ont tant de titres à notre compassion, tout ce qu'il y aura de mérites satisfactoires dans nos maux et nos souffrances jusqu'à la fin de notre vie, si tel est votre bon plaisir. Aujourd'hui surtout, ô mon Dieu, versez votre sang par torrent sur les flammes qui les consument. Vous avez promis d'écouter les vœux de votre peuple ; laissez-vous toucher par ce cri de la prière, dont tous vos temples retentissent : *Pie Jesu, Domine, dona eis requiem.*

CXXXIII. MÉDITATION.

DÉVOTION ENVERS LES AMES DU PURGATOIRE.

(SUITE.)

I. Combien cette dévotion est agréable au Ciel.
II. Combien elle est avantageuse pour ceux qui la pratiquent.

Ier P. *La dévotion qui a pour but le soulagement et la délivrance des âmes du purgatoire est*

très-agréable au Ciel. Elle plaît à Dieu, parce que, en nous faisant exercer la charité envers nos frères, elle lui procure à lui-même une gloire qui lui est chère. Elle glorifie sa Providence, qui a pourvu de cette manière au bien de tous ses enfants : des morts par les vivants, et des vivants par les morts, devenus leurs zélés intercesseurs. Elle glorifie sa sainteté, dont le purgatoire nous donne une si haute idée ; sa justice, qui reçoit ainsi une entière satisfaction par l'application des mérites du Rédempteur ; mais elle glorifie surtout sa bonté, sa miséricorde et son amour pour nous, qui s'y montrent avec éclat, et qui sont de tous ses attributs ceux qu'il se plaît davantage à manifester. Méditons à ce sujet les solides réflexions de Bourdaloue.

« Négliger la dévotion envers les morts, c'est n'avoir nul zèle pour Dieu qui, trouvant sa gloire dans la délivrance de ces âmes justes, veut se la procurer par nous, et a droit de s'en prendre à nous, quand il en est frustré... Nous admirons ces hommes apostoliques qui passent les mers et vont dans les pays barbares gagner à Dieu des infidèles... Mais savons-nous bien que la dévotion aux âmes du purgatoire est une espèce de zèle, qui, par rapport à son objet, ne le cède pas à celui de la con-

version des païens, et le surpasse même en quelque sorte,.. parce que ces âmes étant saintes, prédestinées, confirmées en grâce, sont incomparablement plus nobles devant Dieu, plus chéries de Dieu, et dans un état plus propre à le glorifier que celles des païens ? »

Il ajoute que le purgatoire est un état de violence, non-seulement pour les âmes qui y souffrent, mais pour Dieu même ; et il en donne cette raison : « Dans le purgatoire Dieu voit des âmes qu'il aime d'un amour sincère, et auxquelles néanmoins il ne peut faire aucun bien ; des âmes remplies de mérites, de sainteté, de vertus, et qu'il ne peut encore récompenser ;.. qu'il est même forcé de punir et de frapper. Est-il rien de plus opposé aux inclinations d'un Dieu si miséricordieux et si charitable ? C'est à nous de faire cesser cette violence, en délivrant ces âmes de leur prison et en leur ouvrant le ciel. Dieu s'est lié les mains, pour ainsi dire ; nous les lui délions... Il ne nous dit pas comme autrefois à Moïse : « Ne me priez pas, il faut que je punisse ; » il nous dit au contraire : « Opposez-vous à ma vengeance ; n'abandonnez pas à ma colère des âmes que j'aime et que vous devez aimer. » Eh bien, que ferons-nous ? Laisserons-nous Dieu dans la dure nécessité d'appesantir son bras sur ceux qu'il est

impatient de couronner ? N'entrerons-nous pas dans ses désirs ?

Le moindre allégement que nous apportons aux souffrances des âmes du purgatoire, est aussi un accroissement de gloire pour la sainte humanité de Jésus-Christ, dans l'honneur rendu à son précieux sang, puisque c'est en vue de ses mérites que ce soulagement est accordé. Plus tôt elles sortent de leur triste demeure, plus tôt le Sauveur recueille le dernier fruit de tout ce qu'il a fait et enduré pour leur salut. Marie, la mère de miséricorde, la consolatrice de l'Eglise souffrante, les anges gardiens des fidèles trépassés, les saints leurs protecteurs et leurs patrons; toute la cour céleste, qui se réjouit à la conversion d'un pécheur, se réjouit bien davantage quand un élu fait son entrée au royaume éternel. Comment ne pas s'attacher à une dévotion qui plaît tant à Dieu et à tous les amis de Dieu ?

IIe P. *La dévotion envers les fidèles trépassés est pour nous-mêmes du plus grand intérêt.* Les vertus qu'elle nous fait pratiquer, les grâces qu'elle nous obtient, les leçons qu'elle nous donne, voilà ce qui la rend pour nous un admirable moyen de sanctification et de salut.

1° Cette dévotion est un excellent exercice des vertus théologales, la foi, l'espérance et la charité.

— Nous y exerçons la foi, puisque par là nous entrons dans un monde invisible, et nous travaillons pour ce monde avec autant d'énergie et de conviction, que s'il était devant nos yeux : la foi à la communion des saints, aux effets du divin sacrifice, au pouvoir de l'Eglise dans la dispensation des mérites surabondants dont elle est dépositaire. — Nous y exerçons l'espérance, « cette vertu, dont le besoin se fait malheureusement trop sentir dans la vie spirituelle[1]. » Nous espérons pour ces âmes si péniblement éprouvées les bénédictions du sang divin, qui changeront leurs gémissements en cantiques de joie, et pour nous la récompense de notre zèle à les secourir. Si je leur abandonne mes satisfactions, au lieu de les garder pour moi, ne fais-je pas un acte d'héroïque espérance ? — Nous y exerçons la charité, non-seulement envers ces âmes, mais envers Dieu : nous les aimons parce qu'il les aime, nous hâtons leur délivrance pour augmenter sa gloire ;.. envers la sainte humanité de Jésus-Christ, envers Marie, les anges et les saints, comme nous venons de le méditer.

Saint François de Sales remarque que nous trouvons réunies dans cette dévotion toutes les œuvres de miséricorde tant recommandées dans l'Ecriture :

[1] Faber. *Tout pour Jésus.*

l'aumône, la visite des malades, etc. En effet, par notre piété envers les morts, nous apaisons la faim, nous étanchons la soif de ces âmes saintement impatientes de voir Dieu et de le posséder. En payant leurs dettes avec nos propres satisfactions, nous nous dépouillons en quelque sorte pour les revêtir de la gloire immortelle; nous les délivrons d'une captivité plus dure que la mort; nous accueillons des étrangers, et c'est dans le ciel que nous leur donnons l'hospitalité... Quand le jour sera venu où Jésus, notre juge, posera ces questions : « J'ai eu faim, m'avez-vous donné à manger? j'étais malade, j'étais en prison, m'avez-vous visité?.. » heureux le chrétien qui entendra une foule d'âmes prendre sa défense et répondre pour lui : « Oui, Seigneur, il l'a fait; nous étions vos membres souffrants dans le purgatoire, il y est descendu par sa charité, et vous a rendu à vous-même tous les bons offices que nous avons reçus de lui. »

2° Pensons aussi aux grâces que nous attire cette dévotion. Dieu a promis de régler sa miséricorde sur la nôtre, et de verser ses dons avec abondance dans le sein de celui qui assiste son frère indigent [1]. S'il pouvait oublier cette promesse, elle lui serait rappelée par tant de captifs dont nous avons brisé

[1] Matth. 7, 2 — Luc. 6, 38

les chaînes, et dont la reconnaissance sera pour nous une ressource assurée à la vie, à la mort, dans quelque situation que ce soit où nous aurons besoin de leur secours. Un ami fidèle est une puissante protection [1]. Mais où le rencontrer ici-bas? Quand Joseph eut prédit à l'échanson du roi d'Egypte qu'il serait bientôt rétabli dans son emploi, il le conjura de se souvenir de lui et de lui être favorable auprès de Pharaon; prière inutile, Joseph fut oublié. Il n'en sera pas ainsi de nous, si nous délivrons nos frères du purgatoire; dans le ciel il n'y a point d'ingrats. Ceux de qui nous avons allégé les souffrances et avancé le bonheur, ne serait-ce que d'un jour ou de quelques heures, savent mieux que nous ce qu'ils nous doivent; ils ne l'oublieront jamais.

Fussions-nous arrivés au terme de la vie, et dans un danger imminent de nous perdre, ces âmes bienheureuses prieraient pour nous avec tant d'instance que Dieu se laisserait fléchir. Jonathas, après avoir sauvé l'armée d'Israël, est condamné à mort pour avoir enfreint un ordre de son père. Mille voix s'élèvent en sa faveur; de toutes parts on s'écrie : « Est-il donc vrai que Jonathas va mourir, lui à qui nous devons notre salut? » (I. Rois. 14.) Saül ne peut résister, il fait grâce à son fils. Ainsi les âmes

[1] Eccli. 6. 14.

que j'ai délivrées du purgatoire s'interposeraient pour moi auprès de Dieu, s'il le fallait, et lui diraient : « Ah! Seigneur, permettrez-vous la perte de celui qui nous a consolées dans notre affliction profonde? Refuserez-vous de faire miséricorde à ce bienfaiteur généreux, qui a pratiqué envers nous une si douce miséricorde [1]? » Voilà ce qui fait regarder la vraie piété envers les morts comme un gage de prédestination; d'autant plus qu'elle nous inspire les plus salutaires réflexions.

3° En nous occupant des fidèles défunts, de ce qu'ils souffrent, et de la cause de leurs souffrances, nous apprenons à craindre la divine justice, peut-être plus qu'en méditant sur l'enfer. Dans l'enfer, Dieu se montre terrible; mais sur qui tombent les coups de sa colère? Sur des ennemis obstinés qui ont refusé jusqu'à la fin les avances de sa bonté; sur des pécheurs qui le seront toujours, et dont la bouche ne cessera jamais de blasphémer. Dans le purgatoire, il voit des justes qui se sont endormis dans le sommeil de la paix, des élus que le ciel attend, des âmes qui, loin de murmurer contre le Dieu qui les frappe, ne savent que bénir et adorer le Dieu qui les a sauvées. Leurs peines ne diminuent point leur amour; Dieu lui-même les aime

[1] Beati misericordes, quoniam ipsi misericordiam consequentur.

tendrement, et cependant avec quelle sévérité il les traite ! Et ce qu'il punit en elles, ce sont des fautes légères, ou des péchés pardonnés, mais dont l'expiation pendant la vie n'a pas été suffisante.

Si j'obéis à l'impression que font sur moi ces vérités, je fuis le mal et jusqu'à l'ombre du mal; j'embrasse avec ardeur la pénitence, persuadé que Dieu punira dans l'homme tout ce qui n'aura pas été puni par l'homme, et que la satisfaction par laquelle je venge Dieu dans ce monde, ne peut approcher des châtiments par lesquels Dieu se venge, quand le temps de la miséricorde est passé. Oui, je suivrai le conseil que donne saint Augustin : « Que chacun s'applique à si bien corriger ses fautes, qu'après sa mort il n'ait plus rien à souffrir. » Avec lui je dirai souvent à Dieu : « Purifiez-moi dans cette vie, et rendez-moi tel que le feu du purgatoire ne trouve plus rien à purifier en moi. »

Nous recommandons instamment, aux personnes qui se sentent de l'attrait pour le soulagement et la délivrance des fidèles trépassés, la Société de St-Michel dont il est parlé à la fin de ce volume.

PRIÈRES

Recommandées pour la fin de l'Oraison.

I.

O Jesu, vivens in Maria, veni et vive in famulis tuis, in spiritu sanctitatis tuæ, in plenitudine virtutis tuæ, in perfectione viarum tuarum, in veritate virtutum tuarum, in communione mysteriorum tuorum : dominare omni adversæ potestati in Spiritu tuo, ad gloriam Patris. Amen.

O Jésus, vivant en Marie, venez et vivez en nous dans l'esprit de votre sainteté, dans la plénitude de votre pouvoir, dans la perfection de vos voies, dans la vérité de vos vertus, dans la communion de vos mystères. Dominez par votre Esprit sur toute puissance adverse, pour la gloire du Père.

II.

Anima Christi, sanctifica me !
Corpus Christi, salva me !
Sanguis Christi, inebria me !
Aqua lateris Christi, lava me !
Passio Christi, conforta me !

Ame de Jésus, sanctifiez-moi ! — Corps de Jésus, sauvez-moi ! — Sang de Jésus, enivrez-moi ! — Eau du côté de Jésus, purifiez-moi ! — Passion de Jésus, fortifiez-moi ! — O bon Jésus, exaucez-moi! — Ne permettez pas

que je sois séparé de vous ! — Défendez-moi du malin esprit ! — A l'heure de ma mort appelez-moi ! — Et ordonnez que je vienne à vous ! — Pour vous louer avec vos saints, — Pendant les siècles des siècles.

Ainsi soit-il.

O bone Jesu, exaudi me!
Intrà tua vulnera absconde me !
Ne permittas me separari à te !
Ab hoste maligno defende me !
In horâ mortis meæ voca me !
Et jube me venire ad te !
Ut cum sanctis tuis laudem te !
In sæcula sæculorum !
Amen.

III.

Recevez, ô Seigneur, l'offrande de tout mon être. Acceptez ma mémoire, mon entendement, ma volonté. Tout ce que j'ai, tout ce que je suis, c'est vous qui me l'avez donné; c'est à vous que je le rends en entier, c'est à votre disposition, à votre bon plaisir que je l'abandonne à jamais. Votre amour, votre grâce, donnez-moi cela, cela seul et je suis assez riche, et je ne demande rien de plus.

Suscipe, Domine, universam meam libertatem. Accipe memoriam, intellectum, atque voluntatem omnem. Quidquid habeo, vel possideo, mihi largitus es : id tibi totum restituo, ac tuæ prorsùs voluntati trado gubernandum. Amorem tuî solum cum gratiâ tuâ mihi dones, et dives sum satis, nec aliud quidquam ultrà posco.

NOTICE

Sur le Scapulaire de l'Immaculée Conception.

L'Eglise ayant mis au rang des dogmes de notre foi la croyance à l'Immaculée Conception de Marie, ce grand et nouvel hommage rendu à la très-sainte Vierge, joint à la conviction que Dieu récompensera généreusement notre zèle à honorer ce beau privilége de son incomparable mère, appelle de notre part un nouveau témoignage de notre vénération et de notre dévouement. Le scapulaire de l'Immaculée Conception satisfait à ce pieux désir. Révélé dès l'an 1616 à la vénérable Ursule Benincasa, dont les vertus ont été déclarées héroïques par un décret de Pie VI, en 1793; enrichi de nombreuses indulgences par les papes Clément IX, Clément XI, Grégoire XVI, et en dernier lieu par Pie IX, heureusement régnant, ce scapulaire nous offre à tous un moyen facile de signaler notre amour pour la Vierge conçue sans péché, d'assister très-efficacement les âmes du purgatoire et de participer nous-mêmes aux trésors spirituels que l'Eglise prodigue à ses enfants.

Toutefois, faisons une observation extrêmement importante. Lorsque l'Eglise excite notre ardeur à honorer l'Immaculée Conception de Marie, en accordant des faveurs inappréciables à ceux qui se revêtent du scapulaire dont nous parlons ici, son intention n'est pas assurément de diminuer notre zèle pour les autres saintes pratiques et dévotions qu'elle a autorisées et recommandées dans tous les temps, par exemple : l'ancien scapulaire, le chemin de la croix, l'adoration de l'auguste Sacrement de nos autels, etc. Le scapulaire de l'Immaculée Conception, malgré ses indulgences si considérables et si précieuses, est cependant, sous un point de vue essentiel, de beaucoup inférieur à celui du Mont-Carmel, puisque c'est à ce dernier qu'est attachée, comme privilége spécial, la plus précieuse de toutes les grâces, celle d'échapper aux supplices éternels, si l'on meurt portant ce signe de dévouement au culte de Marie. A quoi nous serviraient toutes les indulgences imaginables, si nous n'avions le bonheur de mourir amis de Dieu ? Quant aux deux autres dévotions qu'on vient de nommer, il n'en est point de plus propre à faire naître en nous l'amour divin, la détestation de tout péché, même véniel, sans laquelle ne peut être gagnée aucune indulgence plénière.

Le scapulaire de l'Immaculée Conception est fait de deux morceaux d'étoffe de laine bleue, auxquels on peut, par dévotion, joindre une image de Marie immaculée. Il doit être bénit et donné par un religieux Théatin, ou par un prêtre qui en ait reçu le pouvoir du général de l'Ordre. On le porte, comme celui du Carmel, passé au cou, et tombant d'un côté sur les épaules, de l'autre sur la poitrine.

La fin principale qu'on doit se proposer en le prenant est de prier pour la réforme des mauvaises mœurs et le retour des âmes égarées. Chacun s'impose à cette fin, ou se fait imposer par son confesseur, telle prière et telle bonne œuvre que lui suggère sa piété. Jamais cette condition n'est prescrite sous peine de péché ; mais deux choses sont nécessaires pour gagner les indulgences : 1° Porter toujours sur soi ce scapulaire ; 2° prier aux intentions des souverains Pontifes. Plusieurs remplissent cette dernière condition en récitant tous les jours 12 *Ave Maria* en l'honneur des 12 priviléges de Marie, et 3 *Pater* en l'honneur de la très-sainte Trinité.

Indulgences plénières[1].

Que l'on peut gagner aux conditions ordinaires : confession, communion, etc.

— Le jour de la réception, — à l'article de la mort, — tous les premiers dimanches du mois, — tous les samedis du Carême, le dimanche et le vendredi de la Passion, — les mercredi, jeudi et vendredi de la semaine sainte, — un des jours des Quarante-Heures, — le dernier dimanche de juillet, — le premier et le dernier dimanche de la neuvaine de Noël.

— Aux fêtes de Noël, Pâques, l'Ascension, la Pentecôte, la Trinité, l'Invention et l'Exaltation de la sainte Croix.

— Aux fêtes de l'Immaculée Conception, de la Purification, de l'Annonciation, de l'Assomption, et de la Nativité de la très-sainte Vierge.

— Le 2 août, fête de Notre-Dame de la Portioncule.

— Aux fêtes de saint Michel, des Anges gardiens, de saint Jean-Baptiste, de saint Joseph, des saints

[1] Décret de Grégoire XVI, 12 juillet 1845. Toutes ces indulgences sont applicables aux âmes du purgatoire.

apôtres Pierre et Paul, de saint Augustin, de sainte Térèse, et de la Toussaint.

— Une fois dans le cours des exercices de la retraite, — un autre jour de l'année à son choix.

— Aux fêtes principales des Théatins, savoir : le 24 mars, le 12 avril, le 17 juillet, le 7 août, le 10 novembre et le 13 décembre.

— Le jour de la première messe, si l'associé est prêtre.

— De plus, les indulgences des stations de Rome, aux jours prescrits par le missel, si l'on visite l'église des Théatins, ou, si l'on ne peut, sa propre église [1].

— Deux fois le mois, on peut de la même manière gagner les indulgences accordées à la visite des sept

[1] Les jours de station, suivant le missel Romain, sont :

Tous les dimanches de l'Avent ;

La veille de Noël et le jour de Noël aux trois messes ;

Les trois jours suivants : 26, 27 et 28 décembre, la Circoncision, l'Épiphanie ;

Les dimanches de la Septuagésime, Sexagésime et Quinquagésime ;

Le mercredi des Cendres et tous les jours suivants jusqu'au dimanche de Quasimodo inclusivement ;

Le jour de saint Marc, 23 avril, et les trois jours des Rogations ;

L'Ascension ;

La veille de la Pentecôte et tous les jours de la semaine suivante ;

Les trois jours des Quatre-Temps de septembre et de l'Avent.

églises de Rome, du Saint-Sépulcre et de la Terre-Sainte.

Indulgences plénières

Que l'on peut gagner sans se confesser ni communier.

Par une grâce bien particulière et des plus authentiques, quand les associés récitent six fois le *Pater,* l'*Ave* et le *Gloria Patri en l'honneur de la très-sainte Trinité et de la Bienheureuse Vierge conçue sans péché*, priant en même temps pour l'exaltation de la sainte Église, l'extirpation des hérésies, etc., ils peuvent gagner, chaque fois, *totiès quotiès*, les indulgences accordées à ceux qui visitent les sept basiliques de Rome, l'église de la Portioncule à Assise, l'église de Saint-Jacques de Compostelle, et la Terre-Sainte de Jérusalem. Et pour participer à ces indulgences, il n'est point nécessaire de réciter d'autres prières, ni de se confesser[1] et de communier ; ces indulgences sont applicables aux défunts. Cette faveur extraordinaire a été reconnue et

[1] Puisque l'affection à un seul péché véniel empêcherait de gagner complétement une indulgence plénière, à plus forte raison est-il toujours nécessaire d'être en état de grâce, même quand la confession n'est pas exigée.

approuvée de nouveau par la sacrée Congrégation des indulgences. (Décret du 31 mars 1856, lequel a été confirmé par N. S. P. Pie IX, le 14 avril 1856.)[1]

Indulgences partielles.

— 60 ans pour quiconque fait une demi-heure de méditation par jour ; — 20 ans pour la visite des infirmes, ou si l'on en est empêché, pour la récitation de cinq *Pater* et *Ave* à cette intention ; — 20 ans pour chaque jour des octaves de toutes les fêtes de Notre-Seigneur et pour plusieurs autres fêtes des ordres religieux ; — 7 ans et 7 quarantaines pour toutes les fêtes de la sainte Vierge non mentionnées ci-dessus ; — 7 ans et 7 quarantaines chaque fois qu'on s'approche des sacrements de pénitence et d'eucharistie ; — 5 ans et 5 quarantaines chaque fois que l'on visite l'église des Théatins ou sa propre église, et qu'on y récite 5 *Pater*, *Ave* et *Gloria Patri*, aux intentions accoutumées ; — 300 jours pour chaque jour de l'octave de la Pentecôte ; — 200 jours chaque fois qu'on écoute la parole de Dieu ; — 60 jours pour toute œuvre de piété ; — 50 jours pour l'invocation des saints noms de Jésus et de

[1] Voyez *le Chrétien instruit sur la nature et l'usage des Indulgences*. P. Maurel, p. 197.

Marie ; 50 jours pour la récitation d'un *Pater* et *Ave* pour les fidèles vivants et trépassés.

Toutes les messes qui se disent à quelque autel que ce soit, pour les associés défunts, jouissent du bienfait de l'*autel privilégié*.

SOCIÉTÉ
DE SAINT-MICHEL.

LA BONNE MORT

OBTENUE PAR LA PIÉTÉ ENVERS LES MORTS.

Après avoir exposé la nature et les conditions de cette Œuvre, nous dirons pourquoi elle est placée sous le patronage de saint Michel.

I.

Mourir dans l'amitié de Dieu, et, par cette grâce suprême, échapper à un danger qui a fait trembler les Saints, jusqu'au milieu de leurs extases; s'assurer un bonheur qui ne laisse rien ni à désirer, ni à craindre, voilà bien pour l'homme de foi le premier et le plus grand de tous les intérêts. La bonne mort, c'est l'enfer évité et le ciel gagné. Mais, si elle nous garantit l'éternelle félicité, elle ne nous en donne pas ordinairement la jouissance immédiate : je puis avoir des droits inamissibles à la couronne des élus et gémir longtemps dans une prison brûlante, consumé de tristesse et de regrets, soumis à d'affreuses douleurs. Qui oserait se promettre qu'au

moment où il rendra le dernier soupir, la Justice redoutable se trouvera si complétement satisfaite qu'elle n'aura plus rien à réclamer? Qui ne sait d'ailleurs que les souffrances du purgatoire en feraient un enfer, si Dieu dépouillait de son amour l'âme qu'il y condamne et lui disait, comme à celle qu'il réprouve: *C'est pour l'éternité!* Si donc l'essentiel est de bien mourir, puisque c'est décider en sa faveur l'immense question du salut, il est aussi d'une extrême importance d'adoucir et d'abréger la rigoureuse et dernière expiation, qui a coutume de précéder, même pour les Saints, leur mise en possession du céleste héritage.

La mort de tout homme juste est bonne ; mais il en est une meilleure encore : c'est celle du serviteur fidèle et prudent qui, avant de terminer son pélerinage, a pris si bien ses mesures, réglé ses comptes avec tant de soin, que son entrée au royaume de gloire, ou n'est point retardée, ou ne l'est que pour très-peu de temps. Cette mort, doublement bonne, doublement précieuse devant le Seigneur, et parce qu'elle mérite, et parce qu'elle avance la jouissance du ciel, nous avons un excellent moyen de l'obtenir dans une vraie et solide dévotion envers les âmes du purgatoire : voilà ce qui a fait naître la Société

de Saint-Michel ; celle de Saint-Joseph pour les prêtres défunts en a été l'occasion ; disons comment :

II.

Erigée canoniquement à Angers, par ordonnance épiscopale du 18 janvier 1861, enrichie d'indulgences et de faveurs spirituelles par trois rescrits de S. S. Pie IX, la Société de Saint-Joseph, pour les prêtres défunts, n'a pas plus tôt été connue, qu'elle a vu venir à elle les ardentes sympathies du clergé de France, et même de l'étranger. Elle compte déjà plus de 10,000 associés parmi lesquels 48 cardinaux, archevêques ou évêques. Dès maintenant, elle fait célébrer 7,000 messes par an pour les prêtres décédés, et ses progrès vont toujours croissant.

Un vertueux curé, qui fut des premiers à s'enrôler sous cette bannière de la charité sacerdotale, nous écrivait, en nous envoyant son offrande avec celle de plusieurs de ses confrères : « Nous sommes émerveillés de cette institution vraiment providentielle ; les pauvres prêtres ne seront plus oubliés après leur mort : ils seront assistés de la manière la plus efficace. Nous voilà bien tranquillisés sur ce point. Toutefois, cette OEuvre excellente est loin de nous rassurer pleinement ; car,

hélas ! avant de songer à nous retirer du purgatoire, il serait peut-être bon de nous y mettre. Les dangers du ministère pastoral nous font trembler pour notre salut personnel ; et à quoi nous serviraient, dans l'autre monde , tous les secours imaginables, tous les suffrages possibles, si nous n'avions le bonheur de mourir saintement ? »

Il nous fut aisé de lui faire sentir que la pieuse Société dont il était membre, par la charité qu'elle fait exercer, par les grâces qu'elle attire et les mérites qu'elle procure , est aussi propre à nous préserver du feu qui ne s'éteindra jamais, qu'à rendre moins pénible et moins longue l'action de celui qui achèvera de nous purifier. Cependant, son observation fut pour nous une lumière : nous crûmes voir, dans l'inquiétude de ce prêtre fervent , l'inquiétude d'un grand nombre d'âmes ; et, comme de toutes parts on nous invitait à organiser une Société semblable pour les fidèles et les communautés religieuses, nous nous déterminâmes à réunir dans une même OEuvre deux choses qui ont entre elles les relations les plus intimes : la bonne mort et une prompte délivrance du purgatoire comme *fin*, et la solide piété envers les défunts comme *moyen*. Si on jette un coup d'œil sur ce qui existe déjà en

ce genre, on comprendra mieux ce qui reste à faire et le but particulier de cette nouvelle association.

III.

Sans parler des confréries de la bonne mort, généralement florissantes dans la plupart des diocèses, et qui prouvent qu'au milieu d'un monde où la frivolité est si commune, il y a encore des esprits sérieux qui se préparent au terrible passage du temps à l'éternité, on ne peut nier que de nos jours les cœurs chrétiens se portent, avec un empressement digne d'éloge, au soulagement et à la délivrance des âmes du purgatoire. Cette dévotion sans doute est plus ou moins bien entendue, mais elle est aimée partout où la foi conserve encore quelque vigueur, et dans plusieurs de nos contrées elle est pratiquée avec édification. Quoi de plus touchant, par exemple, que de voir, surtout dans nos religieuses campagnes, ces familles en deuil qui, le matin, se rendent à la maison de la prière pour assister à l'auguste sacrifice, et répondre ainsi à l'appel de ceux qui leur crient du milieu des flammes : *Ayez pitié de nous ! ayez pitié de nous, vous du moins qui êtes nos amis, parce que la main du Seigneur nous frappe !* Combien de ces amis fidèles, sans se borner à une ou deux messes, qu'ils font célébrer pour

leurs chers défunts, veulent que le sang de Jésus-Christ rafraîchisse souvent les dévorantes ardeurs, qui leur arrachent ces plaintes également vives et résignées !

On ne peut trop louer une charité si sage et si éclairée. C'est, en effet, dans la paroisse même du défunt, dans le temple sacré où il puisa aux sources de la rédemption, qu'il convient principalement de prier pour lui; nulle part son souvenir n'est plus présent : c'est sur ce banc qu'il prenait sa place, devant cet autel qu'il s'agenouillait, à ces tribunaux qu'il faisait l'aveu et demandait le pardon de ses fautes. Aidons-le à consommer l'ouvrage de son salut au même lieu où il le commença et y travailla le plus efficacement. De plus, Dieu aimant singulièrement l'union de la famille, exauce plus volontiers les demandes qu'elle lui fait en commun pour ses membres vivants et morts.

Cependant, la tendre sollicitude de l'Eglise pour ses enfants trépassés n'eût pas été satisfaite si, aux secours qu'ils reçoivent de la piété individuelle ou de la famille, n'étaient venus se joindre ceux qui se tirent de l'Association. Aussi, elle encourage, elle enrichit du trésor de ses indulgences ces pieuses sociétés, qui sont des familles spirituelles, où chacun se dévoue au bien des autres, en même temps

qu'il se prépare à lui-même d'abondantes ressources. On connaît la grande Archiconfrérie de Rome, l'Association de Paris, celle d'Avignon, de Laval, d'Orléans, et surtout les *Auxiliatrices du Purgatoire,* admirable institution née de nos jours, « qui a pour but spécial d'entretenir dans les âmes la mémoire des morts, et d'en faire sortir pour leurs souffrances un perpétuel secours... Bonne et salutaire pensée de créer une société religieuse, mise tout entière au service de ces morts si tristement oubliés, et d'y rattacher, par un lien plus ou moins étroit, toutes les âmes qui voudraient se vouer à ce service attendrissant. » (P. Félix, *les Morts souffrants et délaissés.*)

Ici on nous arrête et on nous dit : « Puisque la dévotion aux âmes du purgatoire se développe heureusement, puisque de nombreuses confréries offrent aux fidèles le moyen de se disposer à faire une sainte mort, que vient donc faire la Société de Saint-Michel? » Nous répondons qu'elle vient relier entre elles et compléter l'une par l'autre deux œuvres excellentes, donner à l'une et à l'autre une force, une expansion, une activité nouvelles. Elle vient nous conduire au terme le plus heureux que nous puissions désirer, *la bonne mort,* dans toute l'acception du mot, tel que nous l'avons expliqué,

par la dévotion envers les morts : non une dévotion quelconque, mais solide et véritable, telle que nous allons l'indiquer; car il importe de dissiper des illusions funestes et de faire connaître sans équivoque à qui nous nous adressons.

IV.

Si les âmes du purgatoire sont moins oubliées de nos jours et si nous avons constaté avec joie un notable progrès sous ce rapport, il faut convenir cependant que tout n'est pas fait à beaucoup près. Et d'abord nous n'appellerons pas piété envers les morts ce qui est le produit de bienséances tout humaines bien plus que de la foi. On ne voudrait pas afficher, pour ses parents ou amis décédés, une insensibilité qui serait un déshonneur; mais, si on paie à leur mémoire un tribut de regrets, si même on veut de la pompe dans les *derniers* devoirs qu'on leur rend, on se préoccupe malheureusement très-peu de leur situation dans un autre monde.

Encore moins inviterons-nous à se ranger sous l'étendard de saint Michel ces froids calculateurs, qui s'inquiètent uniquement de ce qu'il leur en coûte pour sécher les larmes d'un père, d'une mère, et les introduire au séjour de la souveraine félicité. Nous nous proposons une Œuvre franchement

chrétienne, à l'usage de ces vrais fidèles, jaloux de faire des heureux, et de glorifier Dieu, en le délivrant, pour ainsi dire, de la contrainte où le met sa justice de punir des âmes qu'il aime et qu'il lui tarde de couronner. Nous ne serons point compris, et nous ne cherchons pas à l'être, de ces cœurs étroits qui, marchandant leur charité à ceux peut-être de qui ils ont reçu tout ce qu'ils possèdent, après un léger sacrifice une fois fait, se croient déchargés de toute obligation à leur égard. Mais, hélas! même parmi ceux qui désirent sincèrement soulager et délivrer ces âmes souffrantes, combien renferment dans des bornes trop étroites l'assistance qu'ils leur rendent!

Les uns cessent trop tôt de prier et de faire offrir le divin sacrifice pour ceux qu'ils s'imaginent n'en avoir plus besoin; les autres concentrent toute leur compassion sur un petit nombre de défunts, sans penser à ceux qui sont d'autant plus à plaindre qu'ils sont plus délaissés. Dans la Société de Saint-Michel, la piété envers les morts est plus généreuse et plus large; elle embrasse tous les temps, toutes les personnes, tous les moyens. *Tous les temps :* car elle est perpétuelle; tant qu'il y aura des âmes en purgatoire et des prêtres en ce monde, le sang de Jésus-Christ ne cessera d'être

offert pour elles. *Toutes les personnes :* on pourra avoir et on aura sans doute des intentions particulières ; mais on priera pour tous les défunts, et une bonne part sera faite aux plus abandonnés. *Tous les moyens :* car les membres de cette Société seront exhortés vivement à ne négliger aucune des pratiques par lesquelles l'Eglise nous apprend que ces âmes sont assistées. Mais, partant du principe, enseigné par le Concile de Trente, que le sacrifice de la Messe est le plus efficace moyen que nous ayons d'aller à leur secours, le premier soin de l'Association sera de multiplier pour elles l'offrande de la Sainte Victime.

V.

Après l'exposé qui précède, on entrevoit déjà de quelle manière la vraie piété envers les morts conduit infailliblement au bien suprême de la bonne mort. Mais, comme ce point est capital, mettons-le dans un plus grand jour.

Trois choses contribuent principalement à répandre la sérénité sur les derniers moments du chrétien fidèle, et, pour employer l'expression de l'Ecriture, à mettre le sourire de la joie sur ses lèvres, *ridebit in die novissimo :* le *détachement* de tous les biens de ce monde, le souvenir d'une *vie*

pure et remplie de *saintes œuvres*. Or, voilà les fruits inappréciables de la vraie et solide dévotion envers les âmes du purgatoire.

Par la pensée de la mort, que cette salutaire dévotion rappelle continuellement, elle rend sensibles la vanité et le néant de tout ce qui n'est pas Dieu; le cœur retire ses affections des créatures, et, *quand il faut partir,* dit saint François de Sales, *les adieux sont faits*, on ne tient à rien. Elle inspire l'horreur du péché et de tout péché, si sévèrement puni dans le purgatoire, même après que la divine Bonté en a effacé la souillure. Elle multiplie nos droits aux récompenses célestes, en nous faisant pratiquer toutes les œuvres de miséricorde, si recommandées dans l'Evangile : le soin des pauvres, la visite des malades, etc., suivant le sage conseil du pieux auteur de l'*Imitation :* « Faites, faites maintenant tout ce que vous pouvez, car vous ne savez pas quand vous mourrez, ni ce qui suivra pour vous la mort. » (L. I, chap. 22.) Elle montre au juste mourant, sur le seuil de l'éternité, impatients en quelque sorte de lui témoigner leur reconnaissance, tous ceux dont il a changé les gémissements en cantiques de joie. Avec quelle ardente sollicitude ils implorent pour lui la clémence du Seigneur!

Se figure-t-on une sentence sévère prononcée

contre un serviteur de Jésus-Christ à qui son maître, devenu son juge, ne pourrait faire ces questions : « Quand j'ai eu faim, m'avez-vous donné à manger? Quand j'ai eu soif, m'avez-vous donné à boire? M'avez-vous visité dans ma prison, consolé dans mes peines?.. » sans qu'une foule de Bienheureux répondissent à sa place : « Oui, Seigneur, il l'a fait; car vous étiez avec nous, vous étiez en nous lorsque nous souffrions ces maux dans le purgatoire; et tous ces services, il nous les a rendus? » Conçoit-on également que ces amis de Dieu, si puissants sur son cœur, soient sans empressement dans le ciel pour y attirer l'insigne bienfaiteur qui leur en a ouvert les portes, et qu'ils laissent longtemps dans un désolant exil celui qui en a abrégé pour eux la durée? Voilà donc nos deux plus grands intérêts mis en sûreté, une bonne mort et une prompte délivrance du purgatoire après notre mort.

VI.

Rien de plus simple que l'organisation de la Société de Saint-Michel, calquée sur celle de Saint-Joseph pour les prêtres défunts : *Par des offrandes volontaires former un capital dont la rente est employée à faire célébrer des messes pour les âmes du purgatoire*. Tel est le fond de l'Œuvre; le reste est accessoire.

L'association est dirigée par un Conseil de quinze membres, neuf prêtres et six laïques ; elle est administrée par un Bureau de cinq membres pris dans le Conseil. Pour la première fois, Mgr l'Archevêque nomme le Conseil; mais, pour la suite, se réservant seulement la nomination du président et du vice-président, il lui laisse le soin de remplacer les membres qui viendraient à manquer. Le Conseil prend sous sa responsabilité tous les engagements que la Société contracte : conserver les fonds, en déterminer l'emploi ainsi que la manière de les utiliser, faire acquitter exactement les messes, etc. Il est convoqué tous les six mois.

Le Bureau, composé d'un président et d'un vice-président, qui sont les mêmes que pour le Conseil, d'un trésorier, d'un secrétaire et d'un sous-secrétaire, est chargé d'exécuter les arrêtés du Conseil et gère tous les intérêts de l'OEuvre. Il se réunit au moins une fois par mois.

La Société de Saint-Michel admet le mode de décuries ou de dizaines, sans en faire une condition indispensable. Des zélateurs et des zélatrices, qui auront compris la haute importance de l'OEuvre, pourront lui rendre de très-grands services, et elle compte sur leur concours dévoué. Ils devront s'efforcer de la faire connaître, de former des dizaines,

d'envoyer au président ou au vice-président les adresses et les offrandes des sociétaires. Un même zélateur pourra se charger de plusieurs décuries. Cependant, on est toujours libre de s'adresser directement au Bureau et de correspondre avec l'un de ses membres.

VII.

On concourt au but de l'association et on a part en quelque degré à ses mérites, soit dans cette vie, soit dans l'autre, par une offrande, si petite qu'elle soit, et les chefs de décuries ne refuseront jamais l'obole de l'indigent; mais ils n'inscriront dans leurs dizaines, comme membre de l'association, que ceux qui, en une ou plusieurs fois, auront donné au moins le *minimum*, fixé à 5 francs. Ils noteront les dons inférieurs à ce *minimum*, jusqu'à ce qu'il soit atteint. Quand on renouvelle son offrande ou qu'on y ajoute quelque chose, pour avoir une plus grande part aux fruits de l'OEuvre, on ne doit pas manquer d'avertir qu'on est déjà inscrit, et de faire connaître le numéro de son inscription, afin que le même nom ne se trouve pas répété plusieurs fois sur le registre.

Les membres de l'association se divisent en *associés* et en *associés-fondateurs*. Quiconque a fait une fois l'offrande de 5 francs au moins, et a reçu son

cachet d'association, est par cela même associé. Quand l'offrande atteint ou dépasse 50 francs, on est associé-fondateur ; par cette somme, en effet, une messe est fondée à perpétuité. Ceux qui voudraient en fonder plusieurs, tant par an, par mois, etc. ; calculeront facilement, d'après cette donnée, la dépense qu'ils auraient à faire.

Toutes les messes que fait célébrer l'OEuvre sont *pour les associés défunts, les morts de leur famille, ou ceux qu'ils ont particulièrement l'intention d'assister,* excepté qu'un cinquième de ces messes est appliqué à toutes les âmes du purgatoire, principalement aux plus abandonnées.

Plusieurs personnes ont manifesté l'intention de fonder des messes pour les fidèles trépassés, qui ont mis plus de zèle pendant leur vie à honorer le Très-Saint Sacrement, le Cœur adorable de Jésus-Christ, la Vierge immaculée, saint Joseph, etc., afin de perpétuer ainsi l'exercice de leurs plus chères dévotions, et dans la pénsée que l'espérance d'en être récompensés en purgatoire serait pour les vivants un nouveau motif de les pratiquer avec ferveur ; nous leur offrons un moyen facile de réaliser leur pieux désir.

Indépendamment de la part qu'on a aux mérites de l'association, pendant sa vie et après sa mort,

dès qu'un associé est décédé, ont fait célébrer pour lui, en proportion de son offrande, une ou plusieurs messes *nominatives,* c'est-à-dire, qui lui sont appliquées personnellement : une pour 5 francs, deux pour 10 francs, trois pour 15, et ainsi jusqu'à 100 francs ; au-delà de cette somme, chaque 10 francs donne droit à trois messes au lieu de deux.

Nulle part notre association ne sera plus goûtée, nous en avons la conviction, que dans les communautés religieuses, précieux asiles de la piété fervente et réfléchie.

VIII.

Quoique le sacrifice de nos autels soit le plus puissant moyen que nous ayons de soulager les âmes du purgatoire, les membres de la Société de Saint-Michel ne négligeront pas les autres; en voici quelques-uns que nous croyons devoir leur recommander :

1° Comme la piété chrétienne a des mois dans l'année qu'elle consacre particulièrement à honorer le Sacré-Cœur, la Très-Sainte Vierge, saint Joseph, elle en a un aussi où elle s'applique avec plus de soin au soulagement des âmes du purgatoire ; c'est ordinairement celui de novembre. On peut lire sur

ce pieux usage l'opuscule intitulé : *Le mois des âmes du purgatoire* [1].

2° Offrir chaque matin, pour les fidèles défunts, toutes les peines, souffrances et bonnes œuvres de la journée, en union avec tant de milliers de messes qui se célèbrent et se célébreront à tout instant, dans quelque partie de l'univers, pendant cette même journée.

3° Renouveler, vers le commencement de chaque jour, la volonté de gagner, pour les âmes du purgatoire, toutes les indulgences plénières ou partielles attachées aux œuvres que l'on pratiquera dans ce jour.

Il serait bon de donner à Dieu, comme gage de cette volonté, la récitation de quelque prière enrichie elle-même d'une indulgence, par exemple les actes de Foi, d'Espérance et de Charité.

4° Le scapulaire de l'Immaculée Conception, sous le rapport des indulgences plénières, que l'on peut gagner sans se confesser ni communier, offre des avantages que l'on ne saurait trop apprécier. Nous engageons nos associés qui le connaissent à tirer parti de ce trésor.

5° Enfin, nous exhortons au fréquent usage des deux aspirations suivantes : *Mon Jésus, miséricorde !*

[1] A la librairie de Camus, rue Cassette, n° 20.

(100 jours d'indulgence chaque fois.) *Doux cœur de Marie, soyez mon salut !* (300 jours chaque fois, et une plénière par mois.)

IX.

Les prêtres qui célébreront les messes de l'association seront priés de recommander à Dieu, au premier *Memento*, tous les associés vivants, en sollicitant pour eux très-spécialement la grâce d'une sainte mort. De leur côté, les associés la demanderont les uns pour les autres et, afin de l'obtenir plus sûrement, ils feront profession d'honorer le Cœur agonisant de Jésus-Christ et de le prier pour les mourants de la journée. Est-il une Œuvre de charité plus agréable à Notre-Seigneur et plus propre à nous attirer les effets de sa divine compassion, lorsque nous serons nous-mêmes dans les angoisses du trépas ?

Dans les localités où se trouve une Confrérie de la Bonne-Mort, les membres de la Société de Saint-Michel s'empresseront d'y entrer, autant qu'il leur sera possible ; car, loin de nuire aux saintes Œuvres qui existent déjà, nous voulons leur venir en aide, et nous avons la ferme espérance que nous contribuerons à leur progrès : lorsqu'il s'agit des biens surnaturels, plus on a, plus on désire avoir.

Voulez-vous augmenter l'ardeur des fidèles pour le soulagement des âmes du purgatoire, pour les exercices préparatoires à la Bonne-Mort? rappelez plus souvent, plus vivement, leur attention sur des objets d'un si grand, d'un si touchant intérêt.

Les fêtes de la Société sont le 29 septembre, saint Michel, son premier patron; le 8 mai, apparition du saint archange; le vendredi dans la semaine de la Passion, Compassion de Marie; le 19 mars, fête de saint Joseph; le troisième dimanche après Pâques, son Patronage; le 24 mai, Notre-Dame de Bon-Secours; le 18 juillet, saint Camille de Lellis; le 24 septembre, Notre-Dame de la Merci; le 2 octobre, le saint Ange gardien; le 10 novembre, saint André Avellin.

Au moins une fois dans l'année, le Conseil adressera une circulaire aux associés, pour leur donner sur l'OEuvre tous les renseignements de détail qu'ils ont droit de désirer.

X.

Dans nos jours de lutte si ardente de la vérité contre l'erreur, du bien contre le mal, nul ne trouvera inopportun de raviver parmi nous le culte de Saint Michel, glorieux chef de la milice sacrée, qui continue sur la terre le grand combat qu'il a commencé dans le ciel. Quand il y a recrudescence de haine,

de perfidie et de fureur dans les attaques de tout genre livrées à l'Eglise notre mère, ne devons-nous pas redoubler de zèle à honorer et à invoquer son invincible défenseur ? Tandis que, suivant la remarque des meilleurs écrivains, depuis l'Ascension de Jésus-Christ, nous n'avons aucune apparition particulière des archanges Gabriel et Raphaël, on ne peut nier que saint Michel n'ait apparu en plusieurs endroits du monde chrétien, et toujours pour donner aux fidèles de nouvelles preuves de sa protection pour l'Eglise. (Croiset, 29 septembre.)

L'office liturgique du 8 mai a pour objet de célébrer l'une de ces plus mémorables apparitions ; il y est dit : *Celui-ci est l'archange Michel, le prince de la milice des Anges; l'honneur qu'on lui rend est pour les peuples la cause de mille bienfaits, et sa prière conduit au royaume céleste.* Mais ce qui a été pour nous un motif spécial et très-pressant de le choisir pour Patron de notre OEuvre, c'est que Dieu lui a confié le soin de recevoir les âmes au sortir de leurs corps, et de les présenter au terrible tribunal : *Archangele Michael, constitui te principem super omnes animas suscipiendas.* (Office 8 mai.) Ne nous est-il pas souverainement avantageux d'avoir pour protecteur et pour ami auprès de notre Juge celui qu'on peut appeler le premier

ministre du Très-Haut, et entre les mains de qui, pour ainsi dire, nous rendrons notre dernier soupir ? Quelle doit être la douleur d'un chrétien, que saint Michel reçoit au moment de sa mort, lorsqu'il se rappelle qu'il n'a rien fait pour honorer ce grand archange et mériter sa puissante intercession ? Epargnons-nous ce cruel regret, en nous enrôlant sous sa bannière et en lui adressant chaque jour cette invocation, tirée du même office : *Très-glorieux prince, saint Michel, archange, souvenez-vous de nous : ici, partout, toujours, priez pour nous le Fils de Dieu.*

Nous présentons la Société de Saint-Michel à tous les bons fidèles qui sont tourmentés par la crainte des jugements de Dieu et par la rigueur des peines du purgatoire : *Les miséricordieux obtiendront miséricorde;* mais nous la présentons aussi à tous ces chrétiens zélés, qui trouvent la vie trop courte pour le bien qu'ils voudraient faire. Voilà un excellent moyen non-seulement de la prolonger, mais de la perpétuer; le temps de mériter sera passé pour les autres, et dans un sens il continuera pour moi. Je ne serai plus sur la terre, mais mon Œuvre y restera. Elle produira toujours ses fruits de gloire pour Dieu par la sanctification des vivants, le secours si utile, et souvent si nécessaire,

porté aux mourants, par le soulagement et la délivrance des morts. Cette pensée n'est-elle pas consolante ?

P. Chaignon, S. J.

Par ordonnance archiépiscopale du 28 novembre 1864, Mgr l'Archevêque de Bourges a érigé canoniquement la Société de Saint-Michel sur le plan qui vient d'être indiqué, avec la faculté d'admettre dans son sein tous les fidèles qui le demanderont, de quelque diocèse qu'ils soient. — Mettons ici le résumé de l'œuvre.

I. *But.* — Établie à Bourges par ordonnance archiépiscopale du 28 novembre 1864, elle se propose de rendre plus vive et plus généreuse la dévotion envers les morts, en ajoutant à tous les motifs que nous avons de les assister, celui de nous procurer à nous-mêmes la faveur inappréciable de mourir saintement et d'être promptement délivrés du Purgatoire. Elle pratique cette dévotion dans ce qu'elle a de plus excellent, l'oblation multipliée du divin Sacrifice pour ces âmes souffrantes et oubliées. Dieu la bénit de la manière la plus visible : un mois après son érection, elle pouvait déjà faire célébrer six messes par semaine ; elle en fait maintenant célébrer dix ; ce nombre va s'accroître très-rapidement.

II. *Conditions* — On est *Associé* lorsque, en une ou plusieurs fois, on a donné au moins 5 fr., et *Associé-Fondateur*, quand on a donné au moins 50 fr. On est libre d'envoyer son offrande avec son adresse à un des membres du bureau, ou de remettre l'une et l'autre à un zélateur ou à une zélatrice ; le bulletin d'association accuse réception. Lorsqu'on renouvelle son offrande ou qu'on y ajoute quelque chose, pour avoir une plus grande part aux fruits de l'Œuvre, on

doit avertir qu'on est déjà inscrit. — Nous conseillons fortement les diverses pratiques autorisées par l'Église pour le soulagement des âmes du Purgatoire, et l'usage fréquent de l'invocation : *Très-glorieux*, etc.

III. *Organisation*. — La Société est *dirigée* par un conseil de quinze membres, neuf prêtres et six laïques ; elle est *administrée* par un bureau de cinq membres pris dans le Conseil. Par des offrandes volontaires on forme un capital, dont la rente est employée à faire dire des messes *pour les associés défunts, pour les morts de leurs familles, ou pour ceux qu'ils désirent particulièrement secourir,* excepté qu'un cinquième de ces messes est appliqué à toutes les âmes du Purgatoire, principalement aux plus abandonnées. — De plus, dès que la mort d'un associé est connue du bureau, on fait célébrer pour lui personnellement, une ou plusieurs messes, en proportion de son offrande : une pour 5 fr., deux pour 10, trois pour 15, etc. Au-delà de 100 fr., chaque 10 fr. donne droit à trois messes au lieu de deux. Mais qu'on n'oublie pas deux choses : la première qu'il ne s'agit ici que d'un secours accessoire et de surcroît, car si celui qui s'est borné au *minimum* de l'offrande n'a qu'une messe *nominative*, il participe aux innombrables sacrifices célébrés pour les défunts de l'Association. La seconde, que l'on fait par cette œuvre *un placement sur Dieu*, qui sait rendre à chacun selon la générosité des sacrifices.

IV. *Avantages*. — De mon vivant : 1° j'entre en union de prières et de mérites avec ce grand nombre d'âmes pieuses et de communautés ferventes qui, comprenant la haute importance de cette association, se hâtent d'y entrer ; déjà plus de cinquante communautés nous ont envoyé leurs offrandes. 2° En honorant et en invoquant saint Michel, je fais un acte de piété filiale envers l'Église ma mère, qui, dans ces jours difficiles, a si grand besoin de l'assistance de son puissant protecteur ; je me donne à moi-même un défenseur zélé, surtout pour mes derniers combats, dans celui qui présente les âmes au terrible tribunal. 3° Je contribuerai à faire célébrer le divin Sacrifice, des centaines de fois par semaine, pour les fidèles trépassés ; quelle joie, non-seulement pour eux, mais pour Marie, pour les anges, pour les saints, pour Dieu lui-même, qui désire tant les couronner ! 4° Je me prépare, dans la reconnaissance de ces âmes et dans le mérite de la charité que j'exerce à leur égard, des grâces abondan-

tes pour la fin de ma carrière, un doux passage du temps à l'éternité. — Après ma mort : 1° J'aurai ma part aux nombreux sacrifices que fera célébrer la Société pour ses membres défunts, en proportion de mon offrande. 2° Dès que j'aurai fermé les yeux, on célébrera, pour moi personnellement, une ou plusieurs messes. 3° Je ne serai plus sur la terre, et mon offrande y restera, continuant à perpétuité le bien qu'elle aura fait pendant ma vie. Je serai au ciel, je l'espère, et toujours de nouveaux élus, dont j'aurai abrégé les peines, avancé le bonheur, viendront me remercier et me reconnaître pour leur insigne bienfaiteur.

On peut faire inscrire des morts, quand on est associé soi-même, en indiquant son numéro d'inscription, et alors les messes *nominatives*, ou personnelles, sont célébrées immédiatement après l'inscription.

Avis important. — Mettre la gravure d'association dans une enveloppe affranchie, à l'adresse de M. le Président, et recommander à une personne de confiance de la jeter à la poste après décès.

Le Bureau : SAUTEREAU, Vic. gén., Président ; CHAIGNON, S.-J., Vice-Président, représenté à Bourges par le Supérieur de la résidence des PP. Jésuites ; MOULINET, Archiprêtre, Membre-Adjoint ; COTASSON, Sous-Secrétaire, remplaçant le Secrétaire, décédé ; MANCERON, Trésorier.

Tous à Bourges (Cher), excepté le Vice-Président à Angers (Maine et Loire).

TABLE DES MATIÈRES.

MÉDITATIONS.

SUR LES DIVERS MYSTÈRES, LES DIFFÉRENTS TEMPS ET LES FÊTES DE L'ANNÉE LITURGIQUE.

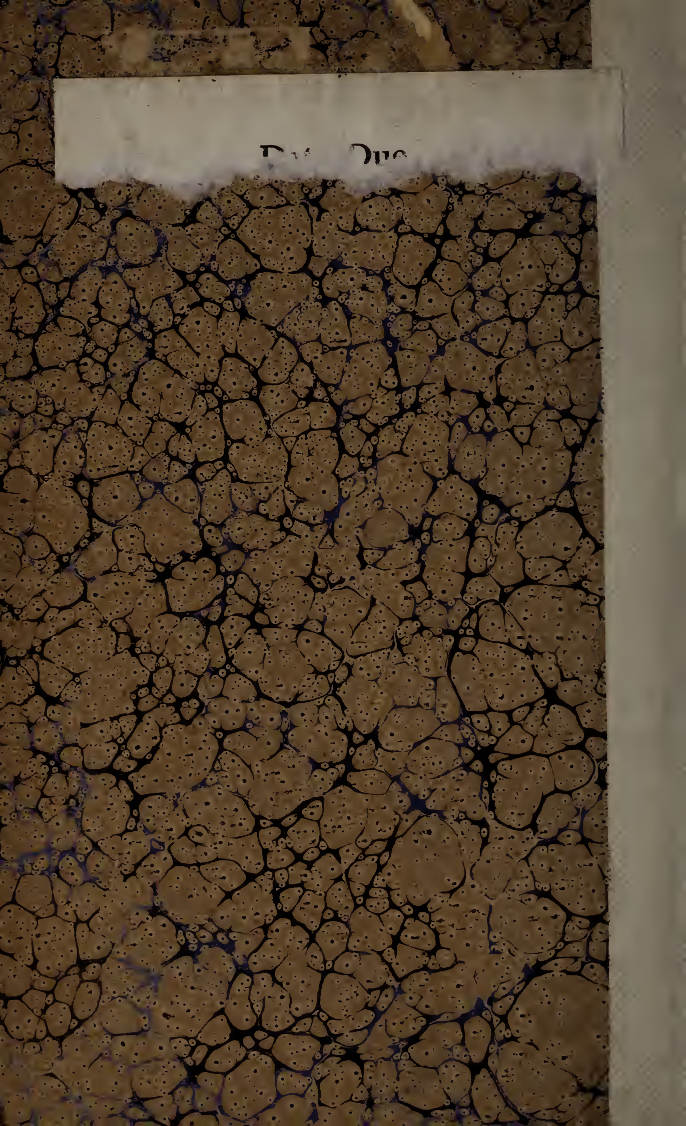
SECTION DEUXIÈME. — CARÊME ET TEMPS PASCAL.

§ I. — *Propre du temps.*

(*Suite.*)

§ II. — *Propre des Saints.*

§ II. — *Propre des saints.*


Due


BOSTON COLLEGE
3 9031 01320297 3



